

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*Le Réveil*, 3<sup>e</sup> année, Gand, Janvier 1893 – Décembre 1893 (n°1-12).

---

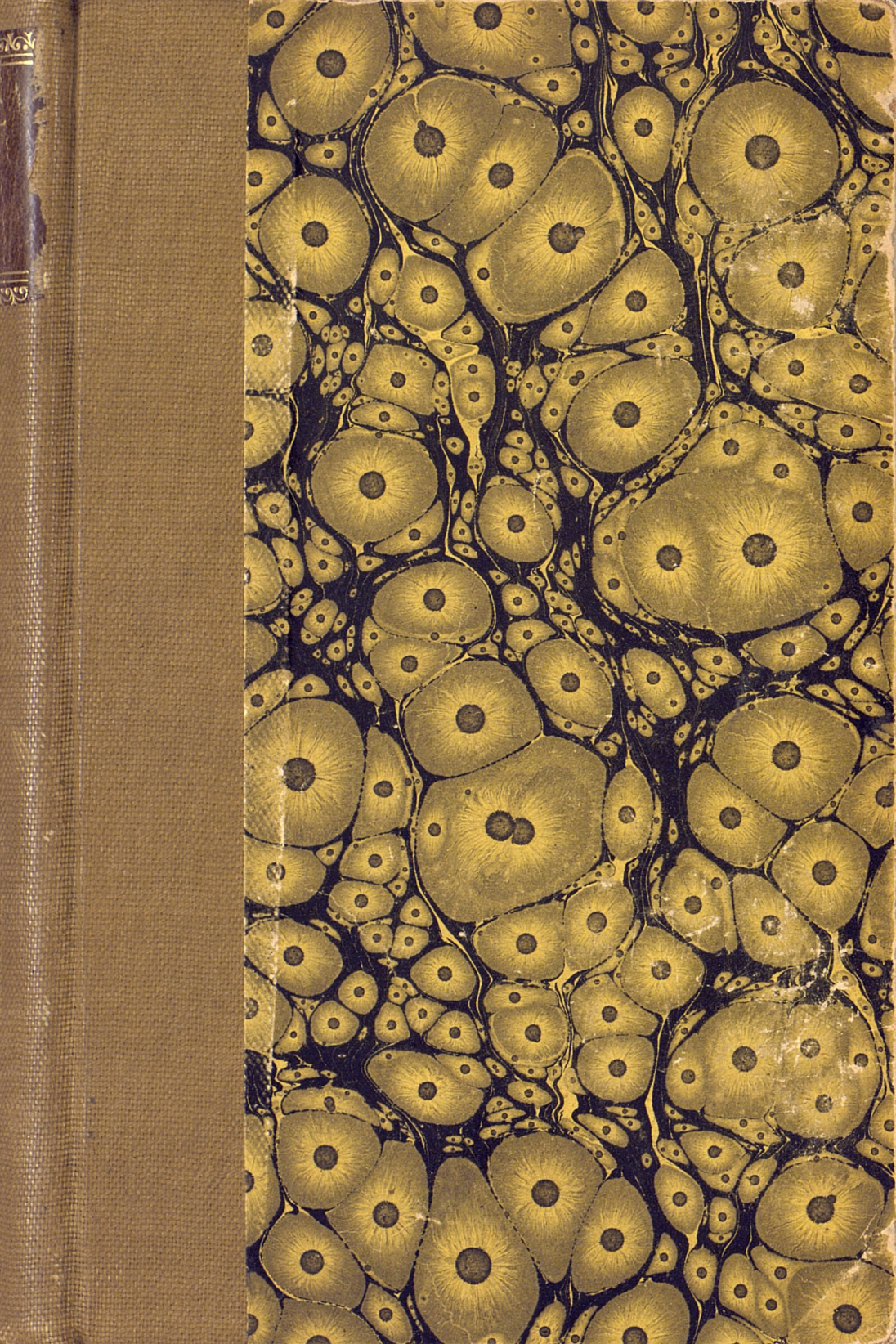
**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

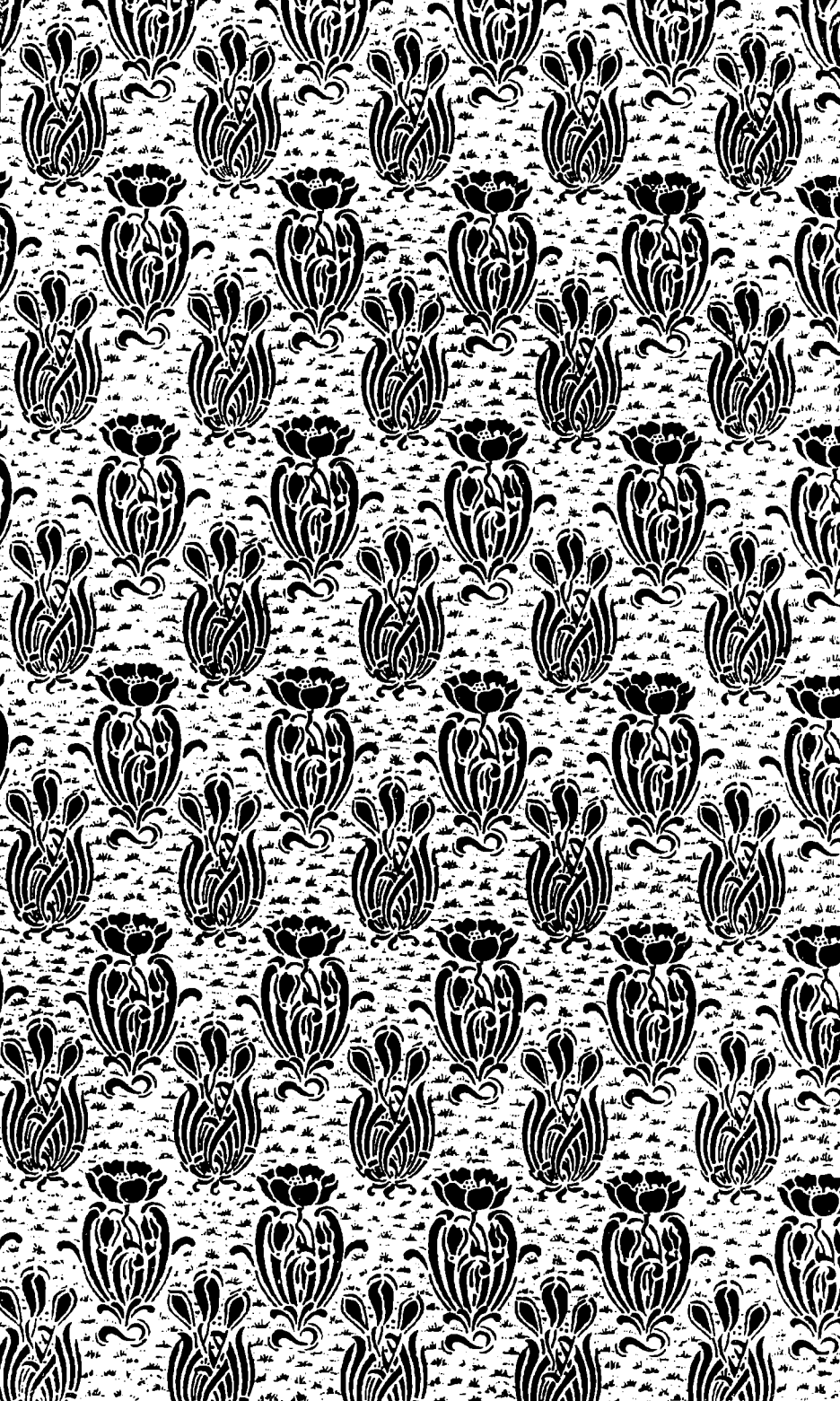
*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

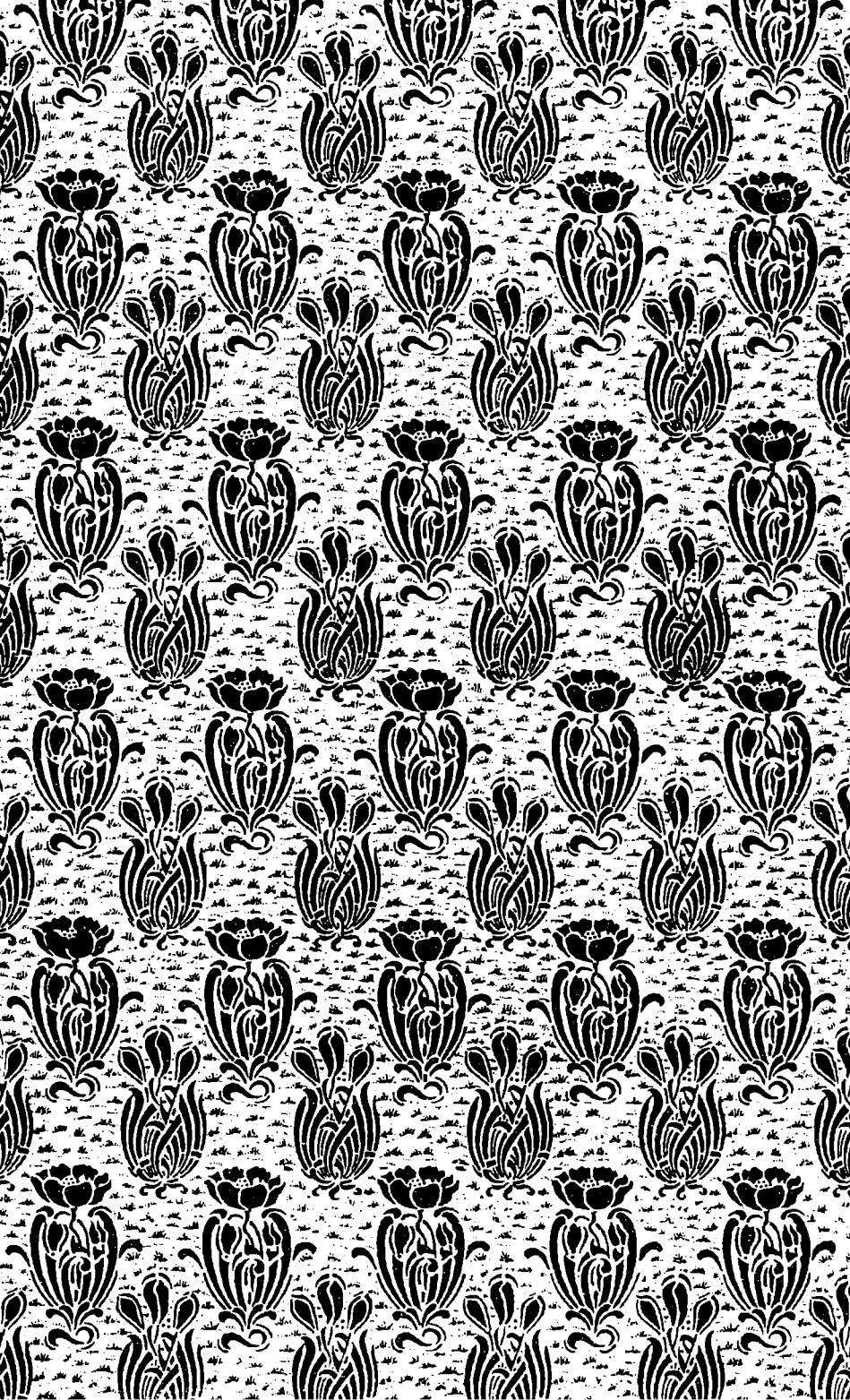
Elle a été numérisée par le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, en collaboration avec l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>









52406

# LE RÉVEIL

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

*Sous les Auspices du Cercle Littéraire Français.*



1893



COUVELET





LE

TROISIÈME ANNÉE. N° 1

JANVIER 1893.

# RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Publiée sous les auspices du Cercle Littéraire Français.

Ont collaboré à ce numéro

ARNOLD GOFFIN - GEORGES RODENBACH

HENRI MAZEL - CATULLE BLÉE

PHÉBUS JOUVE - LUCIEN DE BUSSCHER

EMMANUEL DELBOUSQUET

RODRIGUE SÉRASQUIER - FRÉDÉRIC FRICHE

GEORGES MARLOW - CARLOS DU FAY

AUGUSTO VILLELA - EDGY

G. TOUCHARD - MAXIME SANGHI.



ABONNEMENT : Belgique *un an* 5 francs.

Étranger, 6 francs.

Le Numéro, 50 centimes.

RÉDACTION : **Marché aux Grains. 7,**

**GAND.**

Tous droits réservés.

## AVIS.

Prière à ceux de nos abonnés qui ne désireraient pas continuer leur abonnement l'année prochaine de nous renvoyer le présent numéro sous sa bande. (Inutile de re-affranchir).

---

# LE RÉVEIL

## REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

Publiée sous les Auspices du Cercle Littéraire Français.

*Secrétaire de Rédaction,*  
FRÉDÉRIC FRICHE.

*Administrateur,*  
RODRIGUE SÉRASQUIER.

---

Le *Réveil* ne publie que de l'inédit.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la rédaction.

---

## BOITE AUX LETTRES

**G. C. Gand.** — Vous trouvez votre pièce bonne, dites-vous!  
Nous la trouvons exécration : — Des goûts et des couleurs !...

**Paul Gérardy.** — A quand de vos nouvelles ? Vous faites la mort !

**Marcel Fleury.** — Si vous n'avez pas été gifler ce marouffe, allez-y vite ! Vous trouverez aisément deux témoins parmi les rédacteurs du *Réveil*.

**Léon Paschal.** — Le numéro était composé quand nous reçûmes vos « *Aiglons* ». Ils planeront dans le prochain.

**O. G. Des' rée.** — Veuillez-nous faire connaître votre adresse, s. v. p.

**Edmond Glesener.** — idem.

**Géo Mauvère.** — Attendons votre *Apologie de la Préface*. Bien des choses à Papatigopoulos, Daphnis Kélémanthès et consorts.

CHANTECIER.



## ASPIRATIONS.

**L**as de la ferveur des légendes, de ces trop fascinantes enluminures et, même, de l'oisiveté chère et redoutable des soirs, l'espiègle, avisant la royale panoplie, la dépouille, soudain, et barde son corps puéril de l'armure fière et lourde. Sa taille flexible cambrée sous la cotte de mailles, d'un geste svelte, roidi de défi enfantin, il brandit la lance énorme et mire sa pose conquérante et jolie, la mutine songerie éblouie de ses yeux dans la profonde glace magnétique, moirée, déjà, et brumeuse du crépuscule cendré... Il s'hallucine à fixer l'attitude, à la fin tristement fabuleuse, les grands yeux fluides, hardis et candides, de plus en plus effarouchés et qui se remplissent de larmes, de son encore intangible Adversaire; — et voilà surgir, alors, et hanter le sombre champ spéculaire, — reflets sublimatoires du silence fiévreux et de l'ombre, — les chastes pensées téméraires, pures d'expérience hideuse et de raillerie, compagnes taquines et douces dont sa solitude est réconfortée, ramenant comme toujours, à leur suite, les bons géants familiers au cœur ingénu, vengeurs-nés des princesses chétives et des poètes orphelins, pourfendeurs incorruptibles et bénévoles, invulnérables de leur haute simplicité à la malice des sorcières ingénieuses, et qui, peut-être, un jour, renonçant à leurs prouesses justicières, voudront rester sinon comprendre, au moins consoler l'exagération malade, le désarroi de sa pauvre petite âme véhémence et trahie...

ARNOLD GOFFIN.



## UNE EAU ...



**S**OUVENT, pendant mes soirs gris, je me remémore  
*Une Eau pâle des jours anciens, si peu sonore*  
*Le long des quais de pierre où sa douceur glissait,*  
*Et sous les ponts qui la vêtaient une seconde*  
*De deuil — voile de crêpe au visage de l'onde.*  
*Une Eau vieillie et sans force ... Qu'est-ce que c'est*  
*Qui l'avait à ce point faite veuve et déprise*  
*De tout élan pour se raidir contre la brise*  
*Qui lui multipliait trop de rides ? Cette Eau,*  
*Je la revois si faible et si loin, qui s'afflige*  
*Des reflets qu'elle doit porter, Eau vraiment lige,*  
*Et qui lui sont comme un immobile fardeau.*  
*Mais trop âgée, à la surface qui se moire,*  
*Elle perd ces reflets, comme on perd la mémoire,*  
*Et les délaye en de confus mirages gris.*  
*Eau presque morte au point qu'elle en semble mortelle,*  
*Pourquoi si nue, et si déjà nulle ? Et qu'a-t-elle,*  
*Toute à sa somnolence, à ses songes aigris,*  
*Pour n'être ainsi plus qu'un traître miroir de givre*  
*Où la Lune elle-même a de la peine à vivre.*

GEORGES RODENBACH.





## Pentaptyque renaissance.

**L***te missa est.* Dans l'étroit de la rue, sous l'obscur des auvents et le surplomb des étages, le portail dégorge sans fin sa cohue de toques, de mantelets et de fraises. Et ce ne sont que saluts, baisemains, brocards d'Italie et d'Espagne, froissement de robes et de rapières, toute une encombre bruyante où s'enlisent à la file cavaliers et carosses — mais un silence soudain au sortir, sur le perron, d'une beauté éblouissante qu'accompagne, la main haute, un seigneur à balafre, insolence des moustaches retroussées jusqu'aux oreilles et acier d'un regard rigide trouant le vide, cependant qu'elle, à la remise du masque, sourit d'être contemplée, sans voir elle même, pas même le petit page vêtu de mauve, un enfant encore qui ne peut détacher d'elle ses grands yeux plaintifs.

Un val de soleil et de verdure. Au loin un étang, puis, tout au fond le grand château toituré d'ardoise dont les croisées flamboient au couchant entre les arbres. Là bas, sur la route, un va et vient de cavaliers et de piqueurs. Mais sous les arbres, le long de la lisière, l'herbe assourdissant les sabots, un couple seulement qui chevauche, la dame, deux yeux de braise sous un loup de satin, et le petit page mauve, allant au pas de leurs montures, sourds à tout bruit, aveugles à tout spectacle, le soleil faisant étinceler l'eau de leurs pierreries ou l'or de leurs cheveux, croix des sourires, heurt des regards, enflam des désirs jusqu'à l'extase du baiser, la tête de la chasserresse roulant sur l'épaule du cavalier dont la main ceinture sa taille qui se livre . . . . Loin,

bien loin, des abois sous les arbres et des hallalis de cor qui meurent.

Les pages jouent, en attendant les ordres de Sa Majesté, dans la / salle des gardes ; jurons à peine étouffés, les osselets roulent et les gobelets se vident. Dans les embrasures s'isolent des bilboquets mélancoliques. Seul le petit page mauve rêve, assis sur une haute table de bois doré, ses talons battant le vide. Sans rien ouïr ni voir, il s'enivre de souvenirs radieux, ses jolies lèvres ouvertes au sourire, et, perdus au plafond ses grands yeux bleus inondés de lumière douce. Mais il se réveille, quelqu'un a appuyé le doigt sur son épaule, une figure à cicatrice revêche : « C'est sans doute à dessein, mon petit seigneur, que lorsqu'on passe devant vous, vous remuez ainsi les jambes. »

Une prostration de femme, échevelée, en larmes, qui dans la chambre crépusculaire se serre avec désespoir contre le jeune homme. Un parfum flotte d'ambre et de musc. Lui, souriant, à peine un peu plus pâle, la rassure d'une voix sincère. Deux rencontres déjà et deux adversaires sur le pré. Le jeu de la balafre ? connu de tous ; pas un raffiné qui ne sache par cœur les bottes napolitaines. Tandis qu'il a, lui, le secret de son maître, don Spavento, le plus redouté des capitans d'Espagne. Bonne fortune au contraire. Et l'amoureuse sanglote moins, et de son sein retire des amulettes, des parchemins bizarres, des sachets, mais surtout montre à demi certain flacon en qui elle espère et qui miroite de couleur livide.

Dans la pâle brume matinale, trois cavaliers longent la Seine ; au milieu l'homme à la cicatrice, entortillé dans sa cape noire, blême, abattu comme s'il avait peur ; par moment, il doit se retenir à l'arçon ; ses lèvres frémissent, ses yeux roulent dans ses orbites, il se frappe à deux poings la poitrine, et, sur la route, réveille tous les taverniers pour se faire donner de grands pots d'eau froide qu'il engloutit, toujours plus altéré, toujours plus faible .... cependant que là bas sur le pré, git mort le petit page.

## VERS DE NOVEMBRE.

Pour toujours la MÏME AIMÉE.

**M**ON cœur, mon pauvre cœur, est un jardin d'automne,  
 où mortes sont les fleurs et morts sont les parfums  
 des chers Autrefois si cruellement défunts  
 depuis que, mon amour, ton regard qui s'étonne

*n'est plus le clair soleil ineffablement clair  
 qui rayonnait au fond du grand œil de mon rêve !  
 oh ! comme ce jardin d'une saison trop brève  
 — si brève — fleurait bon éternellement l'air*

*des bleus matins d'Avril ! Quelle flore insensée  
 rutilait émaillant ses parterres ! C'étaient  
 les lys royalement orgueilleux qui montaient  
 leurs calices remplis de perles de rosée ;*

*c'étaient les roses d'or au feuillage d'argent,  
 les lilas roses, les iris des clairs de lune,  
 les pétunias aux tons pourpres, comme aucune  
 fleur des songes, et les nénuphars émergeant*

*de lacs calmement purs ! Et puis les azalées ;  
 aussi tous les œillets aux relents indiscrets  
 de poivres excitants, et les muguets, si frais,  
 carillonnant sur les bordures des allées !*



*Et les fouillis de fleurs s'égayaient du refrain  
de vos chants, o pinsons, mésanges et linotes,  
célébrant de la gamme exquise de vos notes  
les fêtes d'un Printemps superbe et souverain ! ...*

*Alors que, si jolie, et bonne, et pitoyable  
tu savais des mots, et des sourires calmants,  
pour l'Enfant, pour le plus humble de tes amants  
qui meurt d'amour pour ton Altesse Inoubliable !*

*Hélas ! ce ne sont plus au jardin de jadis  
qu'immortelles, et lourds, et tristes chrysanthèmes  
qui s'effeuillent au vent des Novembres, emblèmes  
des éternels deuils de nos défunts Paradis*

*et fleurs de fins d'amour comme de fins d'années :  
Plus de chants ! des oiseaux désertent les tombeaux  
où dorment, dans la paix de l'infini repos,  
les cruels souvenirs des Maîtresses damnées !*

*Car c'est ainsi ! Mon cœur n'est plus, abandonné,  
qu'un cimetière, où, pauvre amant si ridicule,  
j'enfouis mon Passé, sous un lent crépuscule,  
de ciel d'automne, pâle, et rose, et safrané !*

Novembre, 92

CATULLE BLÉE.



## Au seuil pâle ...

POUR FRÉDÉRIC FRICHE.

*A*u seuil pâle des Nuits les Regrets se recueillent ...  
 Les frissons du Passé frôlent les Fronts pensifs.  
 Les Souvenirs écus avec lenteur s'effeuillent,  
 Mêlant les Bonheurs d'âme à des Emois lascifs.

*Le Crépuscule évocateur des Temps de fièvres*  
*Visionne les Regards morts dont on rêva*  
*Ainsi que les Baisers évanouis aux lèvres ...*  
 — Dans un prolongement de brume, Tout s'en va ... —

*Tout s'en va. Que t'importe, ô mon Désir candide,*  
*Qu'une bonté d'Amante ait satisfait tes vœux !*  
*Tu l'aimas, à l'instant où ton Etreinte avide*  
*Sur sa Chair étouffa tes farouches Aveux.*

*Celle qui t'a laissé la Silhouette rose*  
 — Seulement, — de son doigt frêle à peine effleuré,  
*T'est chère tout autant. Et, doux songeur morose,*  
*Ton cœur n'a jamais cru qu'elle t'avait leurré.*

*Toutes Celles qui nous charmèrent de Tendresse,*  
 — Ferventes de leur Rêve, ou Folles de leur corps, —  
*Au seuil pâle des Nuits surgissent ... — Et l'Ivresse*  
*Des amours d'Autrefois étoile leurs Yeux morts ...*

PHÆBUS JOUVE.



## HEURES D'HIVER.

POUR ARNOLD GOFFIN.

**U**n reflet infiniment doux et discret des blanches langues de cet hiver pâle peu à peu s'épand sur les âmes, les corps et les choses. Les lointains éclatants et lourds de l'été, les infinis mauves et rose-tendre de l'automne ont succombé. Un soleil dont les rayons semblent des mains infiniment fluides qui caresseraient, parfois perce bien paresseusement, et comme à regret, les tentures flottantes et mobiles des brouillards, le coton amoncelé des nuages, les gouttelettes ténues et froides des bruines désespérément stagnantes. Je ne sais, par ces journées maussades, rien de plus énerçant qu'un rayon de soleil : perception très lointaine, comme inconsistante, qui agace par sa faiblesse même; elle me fait l'impression d'une aumône que l'on jetterait à contre cœur, avec ennui, au pauvre dont la psalmodie obstinément têtue, vous obsède et vous suit. Phœbus sort le nez de ses pesantes fourrures blanches et vous jette par dessus l'épaule un regard glacé.

Souvent, par la croisée entr'ouverte qui laisse entrer à flots, dans ma chambre, l'air pur voluptueusement inspiré, la bise m'apporte le son d'un chant populaire ou le sanglot nasillard d'un orgue de Barbarie qui s'imprécise à mesure et s'indéfinit. Dans la majesté du sommeil ambiant, j'écoute, les yeux mi-clos, ces notes naïves, ce tousotement saccadé, enfantines personnifications du rythme divin, tâtonnements très vagues, très indécis de l'homme qui sans cesse pourchasse la Chimère prestigieuse de l'Idéal. Et dit cette chanson : « Les neiges s'évanouiront quand Phœbus le blond, avec un sourire, secouera sur ses épaules les boucles opulentes de sa

chevelure dorée, les sèves s'éveilleront, l'azur du ciel resplendira, les arbres vêtiront leur robe de fleurs blanches et roses, la Terre, émerveillée, contempera la pourpre triomphale des Couchants. Tout cela, tu le verras, tu en jouiras, tu te sentiras, dans l'âme, de la lumière et des rayons... Et cela t'enivrera... Peut-être!... »

LUCIEN DE BUSSCHER.



## CYGNES.

**L**ES *Cygnés blancs, en la nuit brune*  
*Au fil de l'eau vont, lentement,*  
*Sur le miroir du lac dormant*  
*Qui reflète le clair de lune.*

*Les Cygnés vont au fil de l'eau*  
*Où glisse leur blancheur neigeuse,*  
*Et la lune mystérieuse*  
*S'entoure d'un frêle halo.*

*Et les Cygnés en la nuit brune*  
*Se vêtent d'un subtil azur.*  
*Ils semblent, dans le clair-obscur,*  
*Porter le deuil pers de la lune.*

LUCIEN DE BUSSCHER.

## DE « EN LES LANDES. »

Fragment de la IV<sup>e</sup> partie du vol, II ;  
Les Légendes de Sang et d'Amour (\*).

L'Aveu sans paroles.

pour mon EMMELINE.

*... aux horizons d'azur que zèbre l'or d'une Aile  
Sur le Soir alourdi qui tombe, calmement,  
l'étoile inviolée, aux loins des Eaux, dormant,  
s'imprécise en la Nuit venante et solennelle.*

*L'onde indolente et lente aux mousses murmurant  
se glisse et plisse en le sillage des flux lisses  
les doux glaïeuls blondis, d'où les Fleurs —*

*ô délices ! —*

*neigent leurs moires d'or au dol d'un vent mourant.*

*Des frissons s'en vont sur les Lagunes bénies,  
qui murmurent des chants étrangement berceurs  
où repleurent des Voix navrantes de douceurs  
vagissant dans le deuil de la rive infinie ...*

*(Ah ! dans l'effroi de l'Ame où nul Rêve ne vient  
moduler les Douleurs de ces Heures Unies,  
N'est-ce en la mort du Jour une sourde agonie  
submergeant les flots amers des :*

*« Je me souviens ! ... »)*

*... la rive au remous glauque où clapote la Vague,  
dans un déploiement mol et moiré d'éventail  
fuit !*

*— mirage sans fin sous les rais de corail  
d'où monte une pâleur de ciels, —  
en site vague.*

*O n'est-ce en l'Infini du Calme de ces Eaux —  
Enlacés en la nuit dolement solennelle —  
que j'ai senti :*

*Ta chair aux moëllés de mes os,  
et Ton Ame en le lent aveu de tes prunelles.*

18 Septembre, 92.

EMMANUEL DELBOUSQUET.



## LE PHARAON.

**P**ARMI *les prêtres blancs et les porteurs de faux,*  
*Au son victorieux des trompettes Thébaines,*  
*Le Pharaon s'avance, — et de son manteau traînent*  
*Sur le marbre poli la pourpre et les joyaux, —*

*Pour adorer les Dieux de porphyre et d'airain*  
*Isis, Apis et Phta, qui dans l'ombre s'érigent*  
*Baignés des parfums bleus des grands trépièds, qu'attisent*  
*Des vierges, — en surplis d'azur, — aux lentes mains.*

*Car il est le vainqueur des rois d'Ethiopie,*  
*Dont s'irruait l'armée superbement impie,*  
*Saccageant les moissons et les temples des Dieux.*

*— Le soleil triomphal flamboie au ciel fantasque,*  
*Et fait étinceler de ses rayons joyeux*  
*Le grand Ibis d'or clair qui s'agrippe à son casque.*

RODRIGUE SÉRASQUIER.





## LES YEUX.

**A**u milieu des prêtres accroupis qui chantent gloire en frôlant les harpes sacrées, ou font fumer vers lui les bleus parfums, le jeune roi rêve.

Il est très puissant et très glorieux, car il a détruit les Races impies et brûlé leurs villes, et bâti des temples aux dieux. De peur, sous son talon, les rois esclaves claquent des dents. Nul ne sait le nombre de ses capitaines, qui portent le glaive d'airain et la peau de panthère; ses greniers d'abondance sont pleins de blé, et, lorsqu'il passe, le peuple frappe du front la poussière, en bénissant son nom. — Aux profondes citernes de ses palais, affleurant leur or et leurs pierreries, gisent les trésors des aïeux.

Ses femmes sont divinement belles et jeunes, et sa majesté fait frémir le monde.

Pourtant, il n'est pas heureux : il domine les hommes, mais non leur secrète pensée, celle qui reste illisible en leurs yeux d'humilité; et, d'un geste ayant chassé l'adulation des harpes et des parfums, il s'en plaint amèrement au Grand des Mages : — Je puis, dit-il, faire torturer devant moi le plus haut des hommes; je puis voir la palpitation de ses entrailles ouvertes; mais, ses yeux terribles, je ne puis y voir la profonde, la suprême pensée! Dis-moi je te l'ordonne, si ce pouvoir existe.

Le Mage prononça, grave et lent : Ce pouvoir existe, ô Roi trois fois grand, mais il est si terrible que ceux qui le connurent et s'en investirent d'après les Rites et les Arcanes, furent frappés de folie par ce qu'ils avaient lu dans les yeux des hommes.

Fatal, le jeune roi dit : Je veux ce pouvoir ; donne-le moi d'après les Rites et les Arcanes, ou que ta chair pourrisse aux crocs des portes.



Et le Mage obéit au Roi : trois jours, trois nuits, ils jeûnèrent, seuls sur la plus haute terrasse, sous les diamants froids des étoiles, et trois fois dans la nuit, le Mage, s'étant tourné vers Aldebaran, vers Procion, vers Sirius et vers le Pôle, avait clamé dans une langue inconnue des mots qui, au loin, faisaient hurler de terreur les hyènes et les panthères, et mourir les nouveau-nés. Et le jour, il gardait les bras étendus vers le soleil, rigide ainsi qu'une statue, jusqu'à ce qu'il tombât, secoué en un tremblement de spasme.

Enfin, la troisième nuit, comme une ligne blonde marquait déjà les confins du désert, il imposa les mains sur le front du Roi qui en ressentit une si horrible brûlure qu'il s'évanouit en criant.

Lorsque sur la couche d'ivoire aux peaux de tigre il se ranima, tout lui parût étrangement remué autour de lui, et il craignit d'être écrasé sous l'effondrement des chapiteaux immenses aux têtes d'éléphants, tant ils semblaient osciller vers lui. Les infinies colonnades profilées semblaient tourner comme une roue éblouissante.

Et lorsqu'enfin, suant de peur, s'agrippant aux épaules des femmes, il parvint à son trône, il fût frappé comme d'un coup de foudre : car devant lui la foule des mages, des chefs et des femmes, et du peuple au loin contenu par les guerriers, le *regardaient*, et dans tous ces yeux il avait en un éclair, lu l'intime Pensée, la mauvaise, celle qui se cache et qu'on ne s'avoue pas à soi-même. Et cette Vision fut si effroyable qu'il s'écroula de son trône en implorant grâce, et sanglotant, la face dans les mains jointes, comme un enfant qu'effraye, la nuit, un glapissement de chacal au profond des forêts.

Et cette vision fut si effroyable, que plusieurs mois il délira, la tête enfouie dans sa couche, pour ne pas voir les Yeux où il lisait la Pensée, les yeux terribles, et phosphorescents dans les ténèbres qu'il avait voulues autour de lui.

Et quand le chef des doryphores qui voulait le trône, vint pour le tuer, ayant dès le premier complot lu sa mort dans les Yeux, il tendit la poitrine au poignard.

FRÉDÉRIC FRICHE.



## SONNET.

A JEF DE BOM.

**O** jardins appâlis par les roses gelées  
Qui se penchent sur les étangs émerveillés  
De la blancheur d'un cygne aux yeux ensoleillés,  
O purs jardins du rêve, en vos chastes allées

Je mène, pauvre enfant exilé, mes pensées,  
Lassé du souvenir des soirs enguirlandés  
De tous les vains baisers que les soleils fardés  
D'orgueil, semaient en mes tristesses insensées !

Mes yeux, miroirs ternis par la neige des veilles,  
Mortels contemplateurs des paradis perdus,  
Mes yeux se sont nimbés de visions vermeilles :

Et je cherche en la paix cristalline des feuilles  
Le lys que doucement, de tes doigts éperdus  
O calme sœur d'emui, toutes les nuits tu cueilles.

GEORGES MARLOW.



## RONDE DE NYMPHES.

**D**ANS la roseur du soir,  
 sous l'or atténué,  
 en un pourpris de mauve  
 passe, étrangement pâle,  
 — plaintif susurrement  
 d'un long baiser de femme —  
 le lent épithalame  
 des promesses d'aimer !

*Et sur le lac pallide de mon Cœur,  
 en la nuit où dorment les nymphes,  
 d'un lascif assoupissement  
 la berge brodée de safrans,  
 sur la langueur de mes névroses  
 épand des haleines de roses.  
 Et naissent des lys de candeur  
 qu'en un tardif songe meilleur,  
 au jour des tristes lendemains  
 effeuillera leur lasse main.*

*Car, en l'alme Nuit que couronnent  
 aux vœux de mes désirs latents  
 des voix d'Ivresse et de Mystère,  
 j'irai me bercer aux caresses  
 des flots qui dorment à mes pieds.  
 Alors les nymphes de la berge  
 auront des pleurs diamantés  
 et borderont le blanc suaire  
 riant d'or et de fleurs de neige,  
 en l'ivresse de leur belle âme  
 pour mon cœur nimbé de candeur ....  
 Or sans avoir connu la Femme  
 tout bas cependant mon Cœur pleure.*

## LE RÊVEIL.

*Ce qu'il pleure ancien et subtil  
c'est un parfum de chair fanée  
aux heures mauvaises du leurre  
un parfum ancien et subtil.  
Il tisse de vagues bonheurs  
que la plainte du vent caresse  
en son indicible tristesse*

*Mélancolie de blanche sœur  
prieant à la lueur des cierges  
mon cœur a de lointains regrets  
il pleure, d'être — de candeur  
gémufléchi comme une vierge —  
naïf d'amour et de douleur  
et vacillante à son chevet  
la flamme blasarde des cierges  
en le soir annonciateur  
consume ses dolents regrets.*

*Mon cœur a de plaintifs sanglots  
par la nuit lente de dolence  
car il a pleuré d'espérance  
vers l'espoir qui toujours a fui.*

*Las ! l'heure triste des minuits  
— angelus nocturnes de cloches —  
au sein de la nuit a surgi  
comme une fuite aérienne  
impalpable envolée de rêve  
et qui berce mon cœur — tout doux.  
vers le désir — réalité ; —  
et l'aspiration du rêve  
tout doucement berce mon cœur.*

*Du lac pâle émergent les nymphes  
oh ! candidement diaprées  
de chaste diaphanéité.  
Et voici qu'à mon cœur se nimbe  
une auréole de bonheur.*

*Mais en un vertige, la ronde  
 où carillonnent les grelots  
 des nymphes étrangement blondes  
 passe à la clarté des falots.  
 Et c'est des yeux, des yeux encore,  
 des yeux si doux, des yeux si bleus  
 des yeux si purs, des yeux d'aurore  
 des yeux qui brillent pour mes yeux.  
 Et puis soudain la ronde cesse  
 et tous les yeux se sont voilés  
 en un long regard de détresse  
 que mélancolique caresse  
 l'aile d'un rêve inachevé.*

*Et vers mon cœur la désolance  
 traîne les larmes de leurs yeux  
 et la tristesse de leur songe  
 fait de sanglots et qui m'implore.  
 En la nuit propitiatoire  
 elles disent des mots d'amour  
 qui effleurent ainsi qu'un souffle  
 et que mon cœur ne comprend pas.*

*Or c'est pourquoi les nymphes pleurent ....  
 Elle pleurent trop illusoires  
 des pensers de déceptions  
 car se fera l'Incarnation  
 du rêve en la réalité.*

. . . . .  
*Elle a surgi grande de calme  
 Reine victrice et souveraine  
 et les nymphes s'en sont allées.*

*Stigmatisant, de douleur, alme  
 à mon cœur leur âme éthérée  
 par les sentes de nuit ombrées  
 las ! les nymphes s'en sont allées  
 les Désolées.*

## TABLEAU. (\*)

*L* E soleil, coursier de feu, par les plaines,  
 Sur des lits de marguerites en fleur,  
 Répand, alangui, sa chevelure d'or,  
 Las de plaisir et d'amour, voluptueusement.

*Au loin, de tendres voix cristallines  
 De la forêt s'évaporent doucement.  
 Des musiques Eoliennes, divines,  
 Des cantilènes parfumées voguent dans l'azur.*

*En un site de la forêt vierge  
 Une rivière coule, bruissante,  
 Et tombe au loin en éblouissantes cascades.*

*Et les notes perlées des oiseaux, douces, plaintives,  
 Se mêlent aux basiers de deux amants heureux,  
 Qui, éperdument, s'étreignent ...*

Rio de Janeiro, 1892.

AUGUSTO VILLELA.

(\*) Traduit du portugais par ANTONIO MARQUES.



## NUIT D'AUTOMNE.

(... et la raison vraie de l'amour m'a dégoûté  
même des poétiques tendresses,  
GUY DE MAUPASSANT — « Suicides ».)



n désert féerique derêve, un décor éblouissant pour une fête de jeunesse et d'amour.

La volupté des nuits, tièdes encore de l'automne, se lève partout, dans les senteurs pâmées de roses et d'orangers. Un mince croissant de lune argente un coin du ciel d'où semble tomber de biais, en un rayon, un poudroïement diamanté. Il y a des palpitations d'ailes sous les feuilles, et des insectes traînent leurs élytres sur le gravier, dans une languer paresseuse. Sur la rivière roulant des moires de lumière, les cygnes voguent, lents et capricieux. Leur tête se lève dans l'ombre fraîche des verdure de la rive, vers les saules mélancoliques trempant à l'eau.

Dans la pénombre du parc, le pavillon du rendez-vous, discrètement voilé de lierre et de jasmin de Virginie, attend la beauté que j'adore. Elle viendra ... Je me rappelle son joli sourire rêveur et doux du dernier adieu, que m'ont jeté sa bouche et ses yeux, à travers une foule importune. Et je suis envahi par cette sensation de charme qu'éveille en nous la pensée du sourire d'une femme aimée ... Je vois sa tête fine au teint de pâle fleur, nimbée de l'or léger de sa chevelure; son regard tendre a quelque chose de celui d'une vision qu'on aurait entrevue dans une béatitude de songe; et le souvenir de sa voix me fait tressaillir d'une émotion douce comme une caresse d'espérance. Je pense que tout-à-l'heure elle sera là. Je m'exalte. Un feu de griserie a passé dans mes veines; je me sens ivre d'ardeur et d'allégresse; je voudrais crier ainsi qu'un fou, faire tressaillir l'écho, le ciel et l'univers de l'élan de fièvre qui me bouleverse ... Je suis en proie à ce trouble d'esprit grandiose et délicieux qui nous jette hors de nous-mêmes et fait que l'amour, en nous créant des facultés nouvelles, semble une sorte d'épanouissement de lumière du cœur, qui

donne un peu de son reflet à chacun des jours de la vie.

Je rôde dans une attente éperdue, une nervosité frissonnante dont vacille un peu mon pas.

Je fais cent fois le chemin du parc au pavillon. L'unique pièce de celui-ci est parée comme pour une fête. Les tentures sont chatoyantes avec leurs nuances tendres d'aurore, et sous le rayon d'une demi clarté qui tremble au plafond éclatent, en d'étranges poteries chinoises, les fleurs de pourpre des grenadiers. Aux murailles, des tableaux de passion, des portraits, souvenirs des poèmes lointains, la galerie des amants immortalisés par le génie. Voici Béatrix, Laure, Dante, Pétrarque ..., avec toute leur passion dans les yeux ...

Quels regards de lumière baignant tous ces traits de beauté et de vigueur ! Comme on sent que ces êtres avaient été vraiment créés pour l'amour éloquent et sublime, et quelles palpitations ardentes ont dû secouer leurs cœurs !...

Ma pensée fiévreuse fouille dans les siècles morts, ramène à mon souvenir des lambeaux d'existence vibrante que je ressassé, perdu en une extase religieuse, ainsi que dans un temple sacré. L'heure sonne. Elle va venir ... Sa robe, tout-à-l'heure, bruira doucement en traînant sur le gravier des allées. Elle poussera cette porte et j'ouvrirai les bras. Quel baiser ! Puis je la mènerai vers ce siège et l'y ferai asseoir. Alors, je me jetterai à ses pieds, j'enfouirai ma tête en une pose d'humble prière dans le bas de sa jupe, et je baiserais son ombre adorée qu'une clarté couchera sur le parquet ... Quand je relèverai le front je verrai ses yeux, lumineux comme une aube, se poser sur les miens ; nos pensées se confondront en passant par nos regards et nous plongerons ainsi jusqu'au repli le plus mystérieux de nos cœurs ... Et nous nous sentirons si bien dans la plénitude du bonheur, que nous souhaiterons tout bas mourir en cette éternel instant !..

Les mains étendues vers les grands portraits, en un geste d'imploration, je m'écrie :

« O amants sublimes, si un peu de votre âme flotte ici-bas autour de votre image, que ce souffle s'anime et passe en nos cœurs pour aviver le flambeau d'amour qui brûlait en vous si superbement?... »

Leurs yeux ont maintenant un regard singulier, dirait-on ; ils me considèrent avec l'expression d'un passé lointain qui



se souvient .... Suis-je fou?... N'ont-ils pas l'air de me contempler tristement? Quelle sombre flamme éloquentement leur jaillit des prunelles, et mieux qu'une voix me revèle soudainement :- « Votre dégénérescence saurait-elle donc aimer encore?... » Et ils me parlent aussi de nos fièvres, de nos brutalités matérielles, de nos petites gens de modernes, qui font que la passion idéale est comme une patrie murée dont nous sommes exclus.

En vérité, je finirais presque par me sentir mal à l'aise, ainsi annihilé sous leur regard, si je n'étais certain d'aimer ... Et je pense que Dieu merci, le monde est jeune, qu'il y a encore des fleurs sur la terre, des astres dans les cieux, de l'espoir dans les âmes ...

Leurs yeux pourtant disent bien : « Jamais, jamais plus : c'est fini ... les grands cœurs sont morts. Quelle parodie sinistre de l'amour vous obstinez-vous donc à jouer, cerveaux étroits, cœurs blasés? Vous avez dépouillé tout sentiment de son charme vrai. Rien aujourd'hui n'est moins poétique que l'amour; et il n'est que l'idéal particulier à votre état moral qui le puisse encore parer d'un vague resplendissement, en attendant la lassitude finale ... »

Je suis maintenant indécis et frissonnant, saisi d'une atonie d'esprit où se fige toute idée lucide.

Mais, à ce moment précis de perplexité torturante, entre du parc par la croisée ouverte, un souffle brutal, un de ces souffles précurseurs de tempête et d'agonie, qui parfois viennent traverser l'enchantement des nuits d'automne comme un pressentiment d'hiver et de frimas prochains.

Alors, je reste palpitant et glacé; tout en moi semble mort à l'espérance ... Je murmure à mon tour l'aveu suprême « Jamais, jamais plus; c'est fini ... »

Cet air mortel, en passant sur ma face, m'a jeté jusqu'à l'âme un froid de désillusion; — comme un frisson de petite mort dont le chatouillement d'angoisse me revient à certaines heures, pareil à une hantise de mal et de faiblesse humaine ...

... Et je me suis sauvé éperdu dans la nuit, — sans même tourner la tête au bruit d'un pas discret sur le gravier, — et de même qu'un profanateur de quelque lieu sacré.



## CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Charles Frappart — Le Marquis Joué.



L'éditeur Moens-Galas vient de lancer une plaquette, la première d'une longue série; c'est *le Marquis joué*, un acte en vers de Ch. Frappart. La scène représente un coin de parc, au crépuscule, tandis que, dans le lointain, les accords d'un bal champêtre s'élèvent en sourdine : une gavotte de Rameau n'est-ce-pas? Léandre et la marquise quittent soudain la foule chamarrée des danseurs. Dans l'ombre, on aperçoit vaguement les escarpins enrubannés, les bas de soie, la cravate flottante du soupirant; la robe légère et décolletée de la marquise se détache en clair. Enivrés par la danse, ils se taisent, songent aux enlacements de tantôt. Léandre serre un peu trop le bras de la marquise, qui sourit. Ils se regardent, avec des lèvres de désir. Un flirtage s'ébauche aux dépens du pauvre Sganarelle: les absents n'ont-ils pas toujours tort? La marquise commence par avouer qu'elle aime tendrement :

« En le jardin d'amour, on a cueilli la rose  
« De mon baiser . . . »

Léandre, d'abord un peu dépité, ne s'aperçoit point que c'est à lui que s'adressent les protestations amoureuses (pourtant, la faituité ne lui fait pas défaut). Il réplique :

« Restons amie, et parlons d'amour . . . »

Ce qui prouve qu'il est bon psychologue et qu'il connaît ses auteurs. En effet, un philosophe hindou, et, après lui, Esope et Horace n'ont-ils pas écrit que « ceux qui parlent d'amour sont bien près d'y glisser » ? La pente est fatale : d'humeur folâtre, la marquise et Léandre s'y abandonnent. Que va-t-il arriver ? Le dirai-je, — en dépit de la censure ? La chose est, vraiment, si immorale, que j'hésite à l'avouer. Que Charles Frappart cherche noise à la morale, et à sa gouvernante dame Thémis, c'est son affaire. Quant à moi, les situations risquées m'effrayent toujours. J'estime qu'il est d'un dangereux exemple de montrer au public féminin comment on trompe un mari. Que l'auteur me pardonne donc le blâme que je lui inflige quant à la portée philosophique de son œuvre. On a des principes, bons ou mauvais. Les miens, que chacun le sache, sont honnêtes. C'est pourquoi je viens d'écrire ces dix lignes d'indignation. Néanmoins, je dois constater que le *Marquis Joué* serait probablement acquitté en cour d'assises.

Ceci dit, examinons l'acte au fameux point de vue de *la forme*, qui tracasse tant les *jeunes* aujourd'hui. Et bien ! Elle est parfaite et caractérise exactement le talent solide et musclé de Charles Frappart. Un reproche, pourtant : (il faut bien que je découvre des défauts, puisque je fais de la critique). Charles Frappart est-il bien sûr que les galants personnages de Watteau s'exprimèrent, jadis, en termes si élégants ?

J'ai tort, sans doute, de poser cette interrogation ; car, comme je connais Charles Frappart, il va me répondre :

— Pardi ! J'en suis sûr !

Aussi, cette interrogation ne signifie-t-elle, au fond, que, pour ma part, j'en doute fort. Ces vers sont trop beaux :

« Un souvenir d'antan fleurit en ma pensée.

C'était un soir. La brume d'or noyait l'allée.

Un silence emplissait nos âmes de langueur . . . »

Je continue.

Le marquis entre subitement, surprend les flirteurs, et se montre, ma foi, très bon enfant ;

« Oh ! Léandre, je crois que vous contiez lurette.

A la marquise, et que la folle bergerette

Qu'est ma femme vous écoutait complaisamment.

Vous avez, mon très cher, la mine d'un amant.

*Mais dites : aviez-vous remporté la victoire ? »*

Si le dix-huitième siècle avait la spécialité de ces maris-là, je comprends que d'aucuns regrettent l'ancien régime. Il avait du bon. Le marquis, donc, dit en substance: « Voici mon front, décidez-le galamment. » Léandre et la marquise obéissent. Frappart a exprimé cette scène en un dialogue vif et spirituel, la meilleure page de son livre, d'ailleurs supérieur à beaucoup de productions péladanesques de notre époque.

J'ai dit ce que je pensais de la forme. Qu'on me permette de revenir encore sur la valeur morale. Qui donc est le plus coupable, dans cette aventure? Léandre, qui fait fi du sacrement du mariage? La marquise, trop docile aux conseils d'un volage époux? Ou bien ce mari débonnaire et si mal récompensé? Je signale ce problème à toutes les lectrices du *Réveil*.

GEORGES TOUCHARD.



### L'Amant des Roses. — Georges Touchard.



De notre temps, un jeune poète qui ne veut pas connaître la si belle floraison des jeunes, et se borne à Ronsard, du Bellay, quelques autres de la Pléiade... tel est M<sup>r</sup> Georges Touchard.

Pour lui, ceux que j'ai dit sont les seuls poètes français; par je ne sais quel protectionnisme aberré, il proclame les autres, les grands-fût-ce Verlaine, Mallarmé, Regnier ou Vielé-Griffin-ennuyeux, car trop germanistes!

Certes, Ronsard et les siens furent grands et merveilleux de forme et leurs vers divins comme une coupe de Cellini. Mais les imiter, de nos jours! C'est là, j'en suis convaincu, une erreur de jeunesse dont M. Touchard sourira lui-même, lorsque, bientôt j'espère, il aura dégagé intègre, sa personnalité

qui ne fait encore qu'apparaître par éclairs, feux d'un cabochon qu'on taille.

Et ces éclairs sont vraiment beaux : tel par exemple le charmant décor d'automne : *Octobre*, ou encore ces vers :

*Le soir, dont la splendeur s'étale  
Et m'emplit les yeux de déclins  
En moi suscite une rafale  
De doux pétales de jasmins ...*

Mais, des vers, tout auprès : *Fleurette* ou *Les épines de la Rose*, que dire : cela est d'un collégien en goguette qui fume de très gros cigares incommodants et pince les hanches à sa bonne!

Les meilleures strophes de ce genre ne sont que poésie de délassement, telle que peut la comprendre la masse, et idoine aux drageoirs et mirlitons. M. Touchard, nous le répétons, est trop véritablement artiste, pour ne pas comprendre bientôt qu'il se perdrait en ces productions, vendables peut-être, mais non pas offertes à l'admiration de l'élite.

Et qu'il y prenne garde, car, comme le dit si bien Louis Dumur :

« Un écrivain qui se résout au rôle d'amuser un public devrait vendre ses livres enfarinés comme une tête de pitre. »

FRÉDÉRIC FRICHE.





## CHRONIQUE ARTISTIQUE

---

### L'exposition des « WIJ WILLEN »



ardiment, fièrement, sans crainte de l'hostilité bourgeoise et du crétinisme enraciné, le jeune mais vaillant cercle des « *Wij Willen* » expose en ce moment ses œuvres dans une des salles de notre Université. Les jeunes artistes ne flattent pas le mauvais goût des mufles dans le but de vendre et ne sacrifient point leurs opinions aux bénéfices. C'est pourquoi je les admire, ces courageux, qui restent fermes malgré le mépris qu'on affecte à leur égard. Pourquoi tairais-je ce que beaucoup savent.

J'ai pénétré dans maint atelier et j'ai vu de près ce que le chauvinisme y peut causer de misères, plus d'un artiste y souffre du froid et y endure de tristes privations. Eh pourtant ! aucun ne songera à renier ses convictions, tous repètent en chœur « *Wij willen tot spijt van wie 't benijdt* » c'est leur plus beau titre de gloire. Aussi combien intéressante l'exposition de ces vaillants défenseurs de la jeune école, combien intéressants les envois de ces propagateurs d'une *esthétique nouvelle* dont ils ne verront peut-être pas le triomphe. Je passerais volontiers en revue toutes les œuvres, ou à peu près, et volontiers je consacrerai quelques lignes à plus d'un tableau, mais dans un simple compte-rendu cela n'est guère possible. Qu'il me soit donc permis de ne parler que des envois les plus marquants. Tout d'abord je m'occuperai de Joseph Horenbant et d'Albert Baertsoen, deux forts ceux là,

qui joignent à la justesse du coloris un faire large et hardi, « *Winter et September* » du premier, « *Mariakerke et London-Bridge* » du second sont des toiles d'une réelle saveur; au reste Monsieur Baertsoen est un de nos maîtres de la palette. Bien plus intéressant que la « *Bête humaine* » est le « *Minuit* » d'Omer Coppens, les arbres brossés sans hésitation se profilent admirablement sur le ciel pâle qui me paraît d'une tonalité très observée. Jules De Wette excelle à rendre la lumière discrète, quelque peu triste qui se joue dans les intérieurs pauvres, à preuve son « *Aïeule* » et son « *Mauvais sujet* ». Pourquoi n'a-t-il pas envoyé quelques aquarelles ?. Dans un tout autre genre je citerai Constant Montald. Rêveur tant soit peu symboliste, il me charme par la poésie intense qui se dégage de ses études et surtout de l'une d'elles « *Una Santa* ». C'est un peintre littéraire sur l'âme duquel les mystiques italiens semblent avoir une grande influence. Je ne m'occuperai pas du peintre qui s'appelle Hip. Le Roy et de ses tableaux peints à la crème; mais le sculpteur qui porte ce nom expose un groupe admirablement campé « *Fatalité* » et d'autres sculptures fort curieuses. Louis Mast se signale aux « *Wij Willen* » par son « *Martyr* » d'une facture exquise et d'un effet saisissant. Je signale avec plaisir les « *Environs de Gand* » de Toeffaert et je passe, car je crains d'éveiller ses chats (en porcelaine). Qu'il me soit également permis d'engager Maurice Bekaert à soigner ses envois et faire en sorte qu'il ne s'y glisse plus de mauvaise chromolithographie, comme « *Le Jardin* » cela pourrait lui porter malheur et nous le regretterions.

Très bien le « *Pâtre* » et « *l'Octobre* » de Tremerie; bonnes études de Willaert, surtout son « *Intérieur de Dentellières* » et charmantes aquarelles de Vindevogel. Van Melle expose un intérieur d'une bonne tonalité et d'une touche très franche. En somme exposition intéressante, je ne doute nullement que le salonnet d'aujourd'hui ne contienne en germe de belles exhibitions pour plus tard.

MAXIME SANGHI.



## Au Cercle Artistique — Exposition Francis Nys.



xposition à maint point de vue bien intéressante. Monsieur Nys est un jeune, plein-airiste convaincu, souvent inhabile, mais qui ne manque pas de sérieuses qualités.

Ce qui lui fait défaut c'est l'observation, qualité qu'un travail minutieux lui fera acquérir en peu de temps.

Parfois cependant le jeune peintre se surpasse et alors il nous donne des toiles très vues, très soignées, comme « Automne; Glaces sur l'Escaut; Lisière de bois en Automne etc. » malheureusement le voisinage d'autres études en diminue le mérite.

Très curieux aussi « Les Rosiers sous la neige » d'une inspiration un peu japonaise et d'une allure très amusante; ce genre d'études ne manque pas de charmes et vaut infiniment mieux que la mauvaise chinoiserie qu'il intitule « Avant la fête du soir. »

Monsieur Nys devra aussi éviter les duretés de dessin « Le Béguinage à Louvain » et quelquefois la crudité de tons « Chaumière ». La gamme y est absolument fausse. — Que le jeune peintre me pardonne ma franchise et considère mes observations comme venant d'un ami confiant dans l'artiste qui en travaillant ne saurait manquer d'arriver bien vite.

Qu'il n'imité pas certains autres qui trop tôt se croient arrivés et méprisent les conseils.

MAXIME SANGHI.







# TABLETTES

## A travers les Revues.

Dans LA JEUNE BELGIQUE. *Un théâtre lyrique historique* plaidoyer très éloquent, mais condamné suivant toute vraisemblance, comme ses prédécesseurs, à rester sans écho en la terrible atmosphère ambiante de « ces épiciers et ces notaires. » *Récit* de Fernand Séverin, *Les Aigles* de Maurice Desombiaux, *Petites études de poésie française*, d'Iwan Gilkin. N'oublions pas la remarquable et très complète bibliographie par Albert Giraud. —

Dans LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, partie littéraire point du tout vulgaire : *Les convertis des Dunes*, d'Eugène Demolder, *Corins de Thèbes*, de Francis Viéto-Griffin; étude approfondie et solidement documentée de Francis Nault sur Georges Eekhoud; *L'Emerveillé* de Gustave Bahlenbeck, et la chronique littéraire par Hubert Krains.

En LA REVUE GÉNÉRALE courageuse *Revue Littéraire* d'Eugène Gilbert, qui maladroitement mêle la morale religieuse et la littérature. —

Au sommaire de LA REVUE ROUGE les noms de Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Joseph Desgenêts. —

Triste, LE MAGASIN LITTÉRAIRE, quelque chose comme l'abomination de la désolation dont gémissaient les prophètes : Relevons cependant des *Poésies Chinoises*, titre dont le second terme seul est justifié, et *Les deux Courants*, vers (?) de Jean Casier, dont spécimen :

*La grâce me remplit d'un long tressaillement,  
Pour écouler le Christ je suspens mon haleine,  
Et seul il parle au fond de mon recueillement.*

Mais Monsieur Casier, c'est de la scatologie ça, tout simplement. —

Imitant l'exemple de *La Libre Critique*, LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE portraicture le sûr Péladan. Seulement, ici, il a relevé des yeux fulgurants ! Suivent *Les Constitutions de l'ordre Laïque de la Rose † Croix, le Temple, le Graal, etc.* — Au numéro suivant, génuflexions de Jean Delville : *Sâr Péladan et le Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles.* —

LA LIBRE CRITIQUE donne un splendide numéro de Noël richement illustré, renfermant plusieurs planches hors texte et un morceau de musique point banal dû à la collaboration de Paul Gilson et Eug. Georges. Nous y remarquons des vers de notre collaborateur Lucien De Busscher, d'Emmanuel Vossaert; proses de Jules Herpain et Nestor Outer. — Aux dernières livraisons portraits de Rubinstein et M. Séguin de la Monnaie; articles critiques attachants. —

LE DRAPEAU s'époule courageusement pour le plus grand ahurissement du Muffe. Vers de Rassenfosse et Gérardy. Fantaisies d'un esprit un peu facile de Gavroche, d'après Grégoire le Roy. *Le Drapeau* tout en approuvant l'exécution de notre doux oncle, M. Xavier Francotte, parue en nos colonnes sous la signature de

Josse d'ailleurs, s'étonne en ces termes : *Pourquoi notre confrère tend-il l'idée catholique responsable des sîcheux errements d'une personnalité déterminée* — Nous croyons que notre ami Josse n'a jamais eu cette intention, que la stricte neutralité de notre revue en matière religieuse rendrait déplacée. Nous conférerons même au *Drapeau* que le brave Josse pourrait bien être un des siens. —

FLOBÉAL dont on annonçait l'apparition imminente... se fait attendre depuis bientôt deux mois. —

En LE MERCURE DE FRANCE, proses d'A. Vallette, Bachelde, Ad. Retté, Louis Dumur. Vers de G. Albert Aurier, A. F. Hérold.

Encore le nom du grand Albert Aurier en L'ERMITAGE et *Printemps Triste* de J. Declareuil, *Folie* de Stuart Merrill. Délicieux *Propos épars* d'Harold Swan, d'une jolie ironie anglaise. — De Marc Legrand, une sublime étude et profonde sur la *Rime à propos de Banville*, remplie d'illucbrantes découvertes. Un de ces jours, M. Legrand trouvera probablement, que l'alexandrin comprend douze syllabes quand la rime est masculine, et treize quand elle est féminine. (Exception faite pour M. Moréas, et les fervents de l'hypermétre, bien entendu). —

*Invocation à l'opale* de Karl Boës ; beau fragment de *l'Initiation wagnérienne* de J. Gasquet ; d'A. Germain. *Les préraphaélites et l'esthétique* de M. Ruskin ; *Nocturne* d'Ad. Retté, et *Le Retour* d'Henri Mazel. —

A LA REVUE BLANCHE MM. H. de Bégnier, J. Moreas, Stéphane Mallarmé.

HARMONIE fait résonner jusqu'à nous des accords fort dissonants (au moins septième diminuée ou quinte augmentée) ; vers *C'te vieill' fol'* de Louise Michel comme chante impassiblement Jules Jouy. —

Assez étonnant numéro du 25 Novembre à LA REVUE MODERNE. Nous ont plongé dans une stupéfaction mêlée d'un doux attendrissement *1 Ma Mie* de René Boudard, une *Préface* de Gustave Lazache — profondément malicieuse, nous assure-t-on. — *La chanson du fou* que signe Léonard Rivière, et encore toutes sortes de choses!... par contre bons vers de M. Emile Boissier. — Au numéro de Noël, quelques petites

farces signées Clovis Hugues, Jules Claretie, F. Coppée, Jules Lemaitre, et — hélas ! — Gabriel Vicaire, Charles Fuster. Des vers de Jean Richepin, ainsi qu'une prose de Charles Bourget, et des extraits de ses *Amours rurales*, font heureuse diversion en ce fatras d'académiciens ou postulants tois.

Dans CHIMÈRE, toujours un écho des luttes du Félibrige ; *Fragments* de P. Devolvy, *L'heure sans paroles*, de Michel Féline, *Le meilleur parfum*, de Catulle Blée, *Portrait*, de P. Devolvy et *Correspondance de Belgique* de Rodrigue Sérasquier. —

BLATTER FÜR DIE KUNST publiée d'excellentes traductions de Verlaine, Moréas, de Régnier. Nous regrettons de ne pas connaître le traducteur. —

En ROUEN ARTISTE un *Prologue pour une revue de salon*, de Catulle Blée. —

LE CHAT-HUANT a décidé de créer à Bordeaux :

1° Une Revue mensuelle (abonnement : 8 fr. par an) exclusivement littéraire : qui marchera parallèlement avec le journal et sous le même titre, mais que sa périodicité devra mettre à l'abri des petites compromissions d'art inévitables en une hebdomadaire publication ;

2° A l'usage des peintres un salon qui sera le salon des refusés ;

3° Un théâtre-libre bordelais, en lequel seront représentées des œuvres de jeunes.

Le premier fascicule était annoncé pour le 10 Décembre : jusqu'à présent nous n'avons rien vu venir. Nous manquent également les derniers du journal hebdomadaire. Avis à qui de gauche.

LA REVUE INDÉPENDANTE nous arrive au dernier moment ; nous y remarquons, à titres divers, *Altruisme*, de P. Devolvy, et de M. René Ghil, une fantasia ébouriffante : *Jeune et vieille Belgique*.

Il paraît que la Jeune Belgique ne se prosterne pas assez profondément devant l'annonceur pharamineux qu'est M. Ghil. Ce pourquoi, avec la dextérité d'un bourreau chinois, il exécute Albert Giraud, Valère Gille, Iwan Gilkin, Albert Amay, et tout le monde... Pour bien humilier ces messieurs, il proclame que :

" ... Chose étrange ! ces artistes en leurs revues, sont au-dessous du niveau intellectuel

de leurs journaux ; ce qui doit nous surprendre, en effet, nous, de France. Je dirai *l'Indépendance Belge*, et surtout le *Journal de Gand* dont la compréhension du VRAI mouvement — d'avant d'ici — fut largement sympathique en la personne de deux de ses rédacteurs en chef, M. Paul Bergmans et M. Auguste Van Loo qui occupe maintenant ce poste » (??)

Avouez que c'est dur.

M. Bené Ghil, sans faire taire sa pompe habituelle de buccins propitiatoires d'auscultations dentaires, descendit ici au calembour :

« L'esprit de M. Giraud... ne le cède en rien à son génie de trouver (trouver en les maîtres passés, tel que Hugo et Baudelaire, de quoi rhétoriques). »

Quelques cabrioles de gymnopythèque érubescence agrémentent le tout ; il y a là surtout : « Une crocasion d'un Passé d'ignorances, d'hypercrites et de chairs au sexe élargies, qui remonte vers le Ciel ses grâces et déliquescentes pourritures, » le faisant sursauter de mirifique manière.

## NOTULES

L'ouverture du Salon des « Wij Willen » a été marquée par une causerie courageusement spirituelle de M. Louis Delmer : *Crétins ! Un soliveau dans une inare à batraciens néo-gothiques...* et autres.

Remarqué en l'assez piètre exposition de Noël du *Cercle artistique* deux paysages lumineux de Claus, et des aquarelles habilement enlevées de Rodolphe De Saegher.

Récemment, à la tribune de la même Société, Fernand Kluopff a bien ahuri nos fabricants de toile mixte par une originale conférence sur *L'Hamlet de Shakespeare*.

*La Flandre Libérale* publie depuis quelques temps d'excellentes chroniques littéraires signées Lucien De Busscher. Nous en félicitons chaudement le journal et notre collaborateur.

Le supplément littéraire de *l'Indépendance belge*, sous la rubrique « Pages de la Wallonie et des Flandres, » nous a donné récemment d'excellents fragments d'écrivains belges ; citons

entre autres Maurice Maerlinck, Frédéric Friche, etc.

Notre collaborateur Georges Bodenbach fera paraître prochainement, chez Ollendorf, un volume de vers sous ce titre : *Le voyage dans les yeux*.

Quelques vibrations bien peu littéraires, poussés par le louable désir de voir leur prose imprimée et de se procurer des places à l'œil au théâtre de M. M. Fontenelle et Richet, ont fondé en notre ville, un microscopique papier qui a nom : *La Comédie*.

Les premiers numéros n'ont été que mauvais. Les derniers sont exécrables et méchants. Les dites places à l'œil se faisant toujours attendre, les moutards qui rédigeaient cette malpropre petite aînerie essaient, pour se venger, d'éreinter les directeurs.

On nous signale un nouveau trait de génie d'un des *pylophylax* de la bibliothèque beotienne dont il était question en notre dernier numéro.

Un brave garçon, ayant appris que les études consacrées par Sainte Deuve aux écrivains féminins, dans ses *Causeries du lundi*, étaient réunies en volume séparé sous le titre de *Portraits de Femmes*, demanda timidement ce livre.

Alors le *pylophylax* d'une voix éclatante : « Tu peux pas avoir ça ! Chavez-vous ! Ch'est un livre *pornographique* ! » [sic].

Au courant de la plume, quelques exemples de GYMNOPITHÈQUE RUTILANT :

« Néanmoins le statu-quo persiste toujours. C'est à croire que le bref délai ministériel est une subdivision des fameuses calendes grecques dont il était déjà question du temps des Romains. »

En *La Chronique* :

« ... Au bruit des détonations du Royal Saint-Marcenax. » *La Chronique* « a repris son clan vers ses noes d'argent. »

Et avec qui dont, heureuse *Chronique* !

En une chronique théâtrale : « ... L'orchestre a atteint le summum de la décadence. »

Vu aux Docks de Gand, un chaland à bouille baptisé du mystique nom de *Noralix*.

Voilà un document pour Maurice Maerlinck.

CHANTECLER.





TROISIÈME ANNÉE. Nos 2 et 3

FÉVRIER - MARS 1893.

NUMÉRO DOUBLE.

LE

# RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Publiée sous les auspices du Cercle Littéraire Français.

Ont collaboré à ce numéro :

ALBERT ARNAY - LUCIEN DE BUSSCHER  
EUGÈNE DEMOLDER - GÉO MAUVÈRE  
CHARLES FRAPPART - EM. DELBOUSQUET  
JOSÉ HENNEBICQ - FERNAND SÉVERIN  
CATULLE BLÉE - PHÉBUS JOUVE  
SANDER PIERRON - LÉON PASCHAL  
RODRIGUE SÉRASQUIER - ALFRED LAVACHERY  
JOSEPH LOUBET - EMILE VAN HEURCK  
AIMÉ GEENS - AUGUSTO VILLELA  
HUBERT STIERNET - MAXIME SANGHI.



ABONNEMENT: Belgique *un an* 5 francs.

Étranger, 6 francs.

*Ce Numéro Double, 1 franc.*

REDACTION: **Marché aux Grains, 7.**

**GAND.**

*Tous droits réservés.*

## SOMMAIRE

---

- Le Réveil.* — A « La Jeune-Belgique ».  
*Albert Arnay.* — Trois petites Sœurs.  
*Lucien De Busscher.* — Lied.  
*Eugène Demolder.* — Vague Croquis de Vieille Couleur.  
*Géo Mauvère.* — Les Dieux et les Bergers: Jalousie, Soir de Tempête.  
*Ch. Frappart.* — Au Satyre. A l'Enfant Impure.  
*Em. Delbousquet.* — Des « Légendes », vol. II de En les Landes.  
*José Hennebicq.* — Lettre ouverte à MM. Raym. Nyst et Léon Donnay.  
*Fernand Séverin.* — Méricerte.  
*Catulle Blée.* — Fragment.  
*Phœbus Jouve.* — Proses et Vers: Minute de Crépuscule, Pour des  
Ames, Sagesse.  
*Sander Pierron.* — Le Destin.  
*Léon Paschal.* — Les Aiglons.  
*Rodrigue Sérasquier.* — L'Orgueilleuse.  
*Alfred Lavachery.* — Noël lointain.  
*José Hennebicq.* — Epître très simple.  
*Joseph Loubet.* — Prescience. Celle qui fut mauvaise...  
*Emile Van Heurck.* — A la Veillée.  
*Aimé Geens.* — Vers.  
*Augusto Villela.* — Sonnet.  
Chronique Littéraire.  
    » Artistique.  
Tablettes.
- 

## A V I S .

Nous prions nos abonnés de réserver bon accueil aux quittances, qui seront lancées immédiatement après la parution du présent fascicule.



## A « LA JEUNE BELGIQUE. »

**L**ORSQUE, il y a douze ans, *La Jeune Belgique*, conduite par Max Waller, fit résonner ses claironnées superbes autour de la Jéricho du *conformisme*, les Bourgeois, aux créneaux, riaient et crachaient sur l'Arche. Aujourd'hui, les murailles sont tombées ; de nombreux soldats se sont levés et sont venus se ranger aux côtés des glorieux vainqueurs, impatients du bon combat.

Car depuis douze ans, *La Jeune Belgique* avait concentré toute l'ardente virilité, et toutes les aspirations vers l'Art, par quelque voie qu'elles y tendissent.

La victoire est à peine remportée, que déjà, — malgré l'ennemi encore menaçant, — la discorde est en l'armée triomphante. Quelques-uns, et non des moindres, dédaignent la route ouverte et se retournent vers le passé.

Ces tendances malencontreuses se font jour dans une lettre de M. Iwan Gilkin au *Mouvement Littéraire*, ainsi qu'en les « *Déclarations* » des fascicules de Janvier et Février derniers de *La Jeune Belgique*.

« *La Direction*, » — lisez M Iwan Gilkin, — anathémise impitoyablement toutes les jeunes écoles, sous le spécieux prétexte qu'elles ne tendent qu'à produire l'amorphisme.

Nous n'aimons guère cette manie de parage en écoles, toujours pédantesque, et prêtant aux confusions les plus regrettables.

En excommuniant les Symbolistes et les Décadents, M. Gilkin s'est-il rappelé qu'il frappe Mallarmé et Verlaine ? Sont-ce des amorphes ?



— Et tout cela au nom de la *Forme*, sorte de Moloch à qui le poète doit immoler tout, même son cœur, — surtout son cœur. D'après M. Mauclair, triomphalement cité à l'appui de cette thèse, le sentiment est absent des œuvres de Baudelaire, de Verlaine. Nous plaignons ceux qui, dans *Les Fleurs du Mal* ou *Sagesse*, ne voient pas l'agonie du poète, et son cœur saignant à chaque vers, parce que, par une pudeur hautaine, il couvre ses plaies vives d'un manteau de pourpre, impénétrable aux yeux de la foule gouailleuse. Mais que le regard divin de l'artiste discerne la blessure sous le voile merveilleusement serti !

Et cette *Forme*, à laquelle il faut tout sacrifier, c'est la forme parnassienne dans ce qu'elle a de plus étroit et de plus absolu. Hors du Parnasse, point de salut !

Que M<sup>r</sup> Gilkin, — et M<sup>r</sup> Giraud qui se rallie à ces vues, — le sachent bien, la rigueur jadis si salutaire des idées parnassiennes ne répond pas plus aux besoins et aux aspirations actuelles que *L'Art Poétique* de Boileau, par exemple.

La *Forme* est le moyen, non la fin. Toute manifestation d'Art est estimable, pourvu que sincère. A une époque aussi inquiète et indécise que la nôtre, nous ne nous reconnaissons le droit d'anathémiser, — au nom d'on ne sait quelle loi d'airain, — aucun artiste consciencieux et chercheur, soit M. M. Eekhoud et Lemonnier, parce que compatissants aux grandes misères actuelles ; soit M. M. Dévoluy et Delbousquet, parce qu'adeptes des théories évolutives.

Et notre très grande admiration pour l'œuvre de M. M. Gilkin et Giraud ne nous fera point partager leur exclusivisme.

LE RÉVEIL.



## Trois Petites Sœurs.

POUR MARGUERITE.

**E** LLES sont trois sœurs,  
Trois blanches petites sœurs  
Qui chantent sous la croisée —  
Trois petites sœurs toute la journée...  
Elles sont seulement trois  
Dont j'entends les voix  
Frissonner, en bas, sous notre croisée.

L'une chante : j'aimerais  
Si le ciel bleu m'appartenait  
Piquer ses joyaux dans ma chevelure ;  
Ou je voudrais voir à mon petit doigt  
Scintiller en bague l'étoile pure  
Que le soir allume au-dessus du bois.

L'autre dit : moi je souhaite  
D'être reine de la mer,  
De la belle mer que j'ai vu s'enfuir seulette...  
J'aurais pour vous plaire des colliers clairs  
Faits de folles vagues blondes  
Et des bracelets enfilés de perles rondes —  
Si j'étais reine des mers.

Mais la troisième murmure :  
Dans notre verger les pêches sont mûres,  
Les lys sont éclos dans notre jardin.  
Je les cueille avec ma main  
Mais j'ignore encor le lointain chemin  
Qui mène aux étoiles,  
Qui mène à la mer aux furtives voiles.

*La première a des cheveux  
Plus sombres qu'une nuit sombre,  
Des cheveux flottants à longs rubans bleus.  
Ceux de la deuxième n'ont pas une ombre ;  
Et la petite troisième a des cheveux bruns  
Dont j'aspire à la croisée  
Les simples parfums  
Toute la journée.*

Albert ARNAY.



## Lied.

**S**UR la haute tour  
La princesse filait,  
La princesse sans amour  
Filait tout le long du jour.

Sur la haute tour,  
Avec son fuseau  
Elle regarda l'eau  
Qui coulait au pied de la tour,  
Et s'éplorait des si longs jours.

Elle se vit belle  
Et quitta son fuseau,  
Et dans les claires eaux  
Sourit en se mirant.

Or un prince passa :  
L'aperçut sur la tour  
Se mirant tout le long du jour.

*Elle vit le beau prince,  
Son cœur l'aima d'amour.*

*Et le prince gentil  
Mourut sous les étoiles  
Dans un combat de nuit.*

*Elle prit ses cheveux,  
Ses si longs cheveux d'or,  
En tissa un linceul  
Pour son bel amant mort.*

*Elle pleura trois nuits  
Sur la haute tour,  
Elle pria trois nuits  
Et pleura son amour.*

*Et dans les tristes eaux  
Tombaient ses pleurs d'argent  
Jusqu'au soleil levant.*

*Lors au soleil levant,  
Elle tomba dans l'eau  
Et mourut doucement...*

*Et le soleil sur l'eau  
Pleura des pleurs d'argent.*

LUCIEN DE BUSSCHER.





## Vague Croquis de Vieille Couleur.



ous nous allions ainsi dans l'opulence d'un merveilleux couchant. Les houblonnées étageaient des murailles de verdure laitueses, chargées de pampres ; et des saules se penchaient sur les ruisseaux.

Il y avait là des meules à la pâle couleur de paille. Et nous vîmes des habitations rustiques. Leur chaume se beurrerait aux rayons obliques du soleil au déclin, les façades brunissaient dans un soir aux teintes de cordouan, et les granges, avec leurs crêtes rouges de lumière et leurs vastes toitures tombant de chaque côté sur leurs murs de terre glaise, étaient pareilles à de grandes couveuses, placides dans la tranquillité de la vesprée.

Mais ce qui était surnaturel, c'était le ton ambré pris par toutes les choses. De chaudes et magiques effleuves imprégnaient l'air, et une patène de couleur ancienne caressait même le ciel aux larges espaces citrins. Les ombres s'échauffaient de rutilantes paillettes, les bruns étaient saucés de pépites en fusion, et les fruits des vergers étaient dignes d'un jardin d'Hespérides. A quelle fournaise divine s'allumaient donc ainsi les arbres et les maisons ? Tout se vêtait d'onc-

tueuse richesse, et les rares nuages du firmament étaient plus chatoyants que des robes de duchesses.

Un coin me charma surtout : près du pont d'un canal, une haute mesure dont les murailles en ruines étaient de sang figé poudré d'or. Des vignes folles, aux feuilles recroquevillées, transpercées par les rayons et mettant comme des lampes d'albâtre le long de la façade, des clématites et leurs calices bleus, des lierres, avec des tons profonds de vieux velours, escaladaient les briques effritées, et leur assaut étouffait en une orgie automnale la chute des pignons. Au bord du canal, une femme coiffée d'un mouchoir et dont la jaquette d'un vermillon aigu avivait le vert aqueux des berges, regardait venir un bac de pêche traîné par un haleur. Le filet retenu par une poulie frôlait la surface de l'eau, et dans l'esquif un rustre tirait d'un panier des anguilles et des brochets d'argent.

EUGÈNE DEMOLDER.



## LES DIEUX & LES BERGERS.

### JALOUSIE.

**C**OMME ses moutons broutaient les prés fleurissants,  
 Un vieux berger, loin de bénir les dieux aimables  
 D'avoir fait re fleurir les grâces du printemps  
 Exhalait sa colère en paroles coupables.

*Or, les biches fuyaient sous le couvert des bois,  
 Les cerfs braimaient d'amour et les biches timides  
 Oyaient, roses d'émoi, d'insidieuses voix  
 Griser leurs jeunes sens de promesses perfides.*

*Le berger, refrénant l'ardeur de ses béliers  
Tordit en ses doigts nouveaux leurs cornes altières  
Puis, ayant vu se caresser dans les lauriers  
Nymphes et satyres, il leur jeta des pierres.*

*Tous les oiseaux chantaient dans l'azur nonpareil ;  
Rageur, il prit son arc, le tendit vers la nue  
Et se mit à lancer des flèches au soleil ;  
Mais les dieux irrités lui reprirent la vue.*

---

## SOIR DE TEMPÊTE.

**U**NE conque gisait sur le rivage d'or ;  
*Le matelot craignant pour les barques fragiles  
L'ouragan, s'en servit en manière de cor  
Et lança par le ciel son appel juvénile.*

*Or, un pâtre sifflant dans un fin chalumeau,  
Guidant vers un abri de bondissantes chèvres,  
L'aperçut et frappé du spectacle nouveau :  
Le svelte éphèbe, avec un cor de nacre aux lèvres,*

*Sonnant vers la mer, nu, seul dans le triste soir,  
S'enfuit, jetant d'effroi sa flûte et sa houlette,  
Et criant que ses yeux venaient d'apercevoir  
Un jeune dieu qui commandait à la tempête.*

GÉO MAUVÈRE.



## AU SATYRE.

**C**ES sons tièdes et lents de flûtes ivoirines,  
 O Satyre, et ces chants des eaux parmi les fleurs,  
 Et tout ce soir d'amour, ce soir des jours meilleurs,  
 Célèbrent quelle femme aux lèvres purpurines ?

*Tityrus, assis dans l'ombre des aubépines,  
 En regardant les eaux courir parmi les lys,  
 Attend, triste et rêveur, sa chère Amaryllis,  
 Et pleure cette sœur des âmes orphelines.*

*O Satyre ricur, dis-moi, l'as-tu point vue ?  
 Elle avait ceint son front de pampres et de lierre,  
 — La rose fleurissant à sa lèvre ingénue, —*

*Et plus douce que l'aube, enfant était allée  
 Aux bois bleus du matin cueillir la primevère.  
 Nous l'avons attendue en bas, dans la vallée.*

## A L'ENFANT IMPURE.

**J'**AI penché mes yeux bleus sur ton sommeil candide ;  
 Enfant, pourquoi m'avoir à ce point enchanté ?  
 Je suis l'esclave sûr de ton charme languide,  
 Et tu n'as point voulu ce don de ta beauté.



*Mais les aveux menteurs qui fleurissaient tes lèvres  
Ont conquis un cœur riche et ses illusions.  
Faut-il qu'agenouillé devant tes mains mièvres  
Je t'appelle l'enfant de mes affections.*

*Pourquoi mentir hélas ! à ces tristes blessures ?  
Cet amour qui naquit un soir est mon tourment.  
A qui le reprocher, si tes grâces impures  
N'avaient charmé l'ennui de ton nouvel amant.*

*Tu m'avais tout donné : ton beau sourire, aimée,  
M'avait promis un cœur que tu gardes pour toi,  
Et j'avais cru chérir en te voyant pâmée,  
La vierge sainte encor dont mon désir est roi.*

*Que te voilà ma sœur ! que ces amours sont vaines.  
Je sais que le plaisir t'a conduite en mes bras.  
Mais je rêve à ce jour où, dans mes chères plaines,  
J'écoutais, sur les fleurs, le rythme de tes pas.*

Charles FRAPPART.



Des « LÉGENDES » volume II de  
**EN LES LANDES.**

A L.-X. DE RICARD  
 en Amilié respectueuse.

**Un Prélude :**

**S**UR l'horizon magnifié des feux sanglants  
 de Burgs épars, ceints de Forêts hautes et graves,  
 Ils ont paru — de durs éclats dans leurs yeux braves —  
 et des ciels de Vautours s'en vont d'un vol cinglant...

*et des oiseaux de proie allant aux cieux nocturnes  
 les suivent pour s'abattre aux cadavres gisants ;  
 Leurs Hauts casques de cuivre élaboussés de sang  
 font de pourpres flambois par les bois taciturnes.*

*Sur l'horizon magnifié de feux sanglants  
 Ils vont aussi Ceux du Désert que les Tartanes,  
 frères du Croissant des Cités Mahométanes,  
 ont déferlés — tel un torrent de burnous blancs  
 sur les rives du Sud où leurs chevaux ahamment,  
 laissant au sol le dur Stigmate des Croyants.  
 Ils se sont rencontrés, plus haut, parmi les plaines.*

*Les Chevaliers du Nord, en muraille d'acier,  
ont repoussé le Choc ardent des fols coursiers  
du Sud, crachant du feu dans leurs fauves halcines,  
— comme un Simoun dévastateur sur les granits  
brisant et reployant ses souffles de démence. —  
Et, tourbillons jaillis, — des horizons immenses  
les Cavaliers du Grand Prophète sont bannis.*

*On eut dit à les voir fondre, courbant les reins,  
de grands aigles rués contre un rempart d'airain :  
des éclairs jaillissants des Torses, des cuirasses,  
laissaient sur ce rempart une luante trace  
que zébrait le zigzag d'un cimenterre, étreint,  
et haut brandi vers les cimiers flambants des casques  
en des gerbes de feux imprévus et fantasques.  
Or, le Huitième Jour, en le matin vermeil,  
le Chevalier qui vint de la Vieille Tolose  
environna le Camp Maudit de flamme rose...*

*et l'on vit fuir les Cavaliers vers le Soleil  
nimbant d'ors clairs l'éclair d'éclatants cimenterres  
Auréolant galop des étendards brandis)  
où le Croissant resplendissait sous les midis,*

*et des mares de sang ensoleillaient la terre...*

*Là, jusqu'au Soir, les Francs, vers les Lieux Ibériques,  
les virent fuir leurs francisques à deux tranchants ; —  
leur mur de fer mouvait dans les feux des couchants  
les lances qu'empourprait l'Astre d'un sang tragique.  
L'écho calmait les lents accords des Cors magiques.  
Les horizons étaient emplis de rauques chants...*

*Les bois celtiques aux menhirs ceints de mystères  
semblaient se refermer sur ce flot de géants  
qui, vainqueurs, regagnaient leurs glauques Océans,  
laissant croupir des flux de sang sur cette terre*

*pour féconder la Haine intense entre Guerriers  
du Sud et Barbares du Nord — haine de Races!...*

*Lande, qui garderas toujours l'altière Trace  
du fin sabot de leurs chevaux ivres d'espace  
et non l'écrasant pas des massifs destriers  
retournés vers le Nord de brumes incertaines —  
ce sang du Sud clame Vengeance à nos Espoirs!...*

*il fut mêlé à l'eau de nos lentes fontaines  
où les Vierges allaient dans la paix des longs Soirs  
emplir la Cruche, au geste doux de mains hautaines, —  
parfois mirer leur Rêve en pleurs dans leurs flots noirs...*

Emmanuel DELBOUSQUET.





## Lettre ouverte

### à MM. Raymond NYST et Léon DONNAY.

MM. R. Nyst et L. Donnay — deux écrivains que j'estime beaucoup — ne comprennent pas le pessimisme et la mélancolie des poètes de la nouvelle génération.

Le premier les traita naguère de « Poètes veules » ; M. Donnay (alias Melek) a cru devoir s'en moquer dans une récente « *Lettre à Puck* » parue dans *Le Mouvement Littéraire*.

Pour eux la tristesse et la rancœur de nos Poètes sont factices. Ceux-ci arborent celles-là par pure pose : ce sont des *Snobs* de la souffrance, des « Poètes de l'emplâtre », selon le mot de Melek.

M. Léon Donnay n'aime pas voir chanter en vers les Lys, les Cygnes et les Princesses. Préfère-t-il donc les trottins et les marchandes de friture de M. Fr. Coppée ? Melek aime mieux le chaume. « Une chaumière et un cœur, » alors ! J'avoue que ni l'un ni l'autre ne me déplaisent. Cependant j'aime voir aussi des palais quand ils sont beaux, les lys, fleurs hiératiques et les cygnes, Rois des eaux mortes.

D'après le système de M. Donnay voilà bannis *Les Palais Nomades* de Kahn, *Les Lys* de Séverin, *Les Sept Princesses* de Maeterlinck.

L'auteur de la « *Lettre à Puck* » ne pardonnera jamais à Baudelaire d'avoir dit :

*Mon Cœur est un Palais flétri par la colue ..*

Si ces noms connus et le Poète des *Fleurs du mal* ne trouvent pas grâce devant M. Donnay, quel sort celui-ci me réservera-t-il ? N'ai-je pas osé — dans une prose imparfaite — appeler les Hôpitaux des « Palais morbides ! »

« Le grincement d'une porte les épouvante, le battement de la pluie sur les vitres les terrifie, le ton violent d'un coucher de soleil leur semble d'une raffinée barbarie !... »

Melek trouve bizarre que l'on soit *impressionnable* !

Telles histoires de Poë doivent lui sembler bien drôles alors ;

telles pièces de Mallarmé, de Verlaine ou de Verhaeren bien baroques ! Il doit lire « *Mains* » du poète de *Amour* et « *Mes doigts* » du poète des *Débâcles* avec des haussements d'épaules et des gestes de pitié !

M. Donnay, lui, ne pleure jamais. Supérieur à Jupiter Olympien il ne fronce jamais le sourcil. Il est donc serein — plus que le Porte-Foudre lui-même, et il « regarde passer la vie dans une superbe indifférence ». Il peut dire comme ce vers de Baudelaire :

*Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris...*

Ah ! pardon. Je crois que M. Donnay rit parfois... Dans tous les cas j'envie sa « superbe indifférence. »

J'ai lu un jour dans *les Heures de Philosophie* d'Octave Pirmez cette belle pensée : « Le Sentiment du Sublime dans l'art exclut les expressions de joie aussi bien que celles du chagrin. Il ne peut produire que la sérénité ou la *mélancolie*. — Et en effet *Œdipe-Roi* sera toujours plus *grand* que Les Guèpes, et Sophocle plus *grand* qu'Aristophane ; Corneille plus *grand* que Molière. Dante sera immortellement plus *grand* que Boccace, Lord Byron plus *grand* que Dickens.

« Un grand idéalisme, dit encore Pirmez, a pour compagne assidue la mélancolie : l'âme céleste s'afflige de se sentir rivée à ce monde fangeux. »

Comme c'est bien vrai ! M.M. Donnay et Nyst ne voient donc pas que la tristesse de nos Poètes est faite non seulement d'un grand dégoût du milieu où ils sont contraints de vivre, mais encore de la corrosive souffrance de gestation, et du désespoir aussi de ne pouvoir fuir un pays où le Mufle est Roi ?

N'est-ce pas avec des serremments de cœur que l'on songe que certains d'entre nos plus beaux poètes (je ne veux pas les citer) doivent, pour vivoter, politiquailler dans de quotidiennes et vénales gazettes !

Ne sera-ce pas une irrémédiable honte pour ces temps fangeux d'avoir laissé mourir dans la misère et l'abandon le comte Villiers de l'Isle-Adam et Jules Barbey d'Aurevilly, — ces deux Chevaliers du Verbe !

« Zola étouffe Balzac dans ses mains abjectes », selon le dire lapidaire de Bloy ! Ohnet fait oublier Hugo et Chateaubriand ! Que l'on ne vienne pas me dire que nos Poètes recherchent le

malsain ou le triste, à dessein. Ils y sont attirés — irrésistiblement, comme par un invisible aimant, — par leur mélancolie même. Il y a équation entre les désillusionnants spectacles de la vie et leur âme déçue !

M. Donnay professe un beau dédain pour ce qu'il appelle une « légion de rimeurs ». Je ne partage pas cette superbe. Il y a une douzaine d'années on traitait aussi les « *Jeune Belgique* » de vulgaires « rimeurs ». Ils débutaient alors comme ceux qui forment aujourd'hui la « légion de rimeurs » de Melek. Ils montrèrent ce qu'ils *pourraient* être ; ils *sont* ce qu'ils promirent d'être.

Il suffit, je crois, que la bourgeoisie triomphante et repue, bêtement se gausse de notre Renaissance féconde. J'espère bien que nous ne verrons pas des artistes s'allier à certains quotidiens, « qu'on sauffle sous les portes », et se faire les complices de Prudhomme et de Bonhomme. Vrai, ce serait piteux et navrant. Que dis-je, ce serait une trahison !

J'aime à croire que M. Nyst est revenu de son erreur et que Melek, dans sa « *Lettre à Puck* » a simplement voulu être énigmatique.

La souffrance de nos Poètes est réelle et bien profondément enracinée dans leur cœur. Faut-il critiquer cet état de leurs âmes ? Pour moi je leur répèterais plutôt cette parole de Chactas à René : « ... Si tu souffres plus qu'un autre des choses de la vie, il ne faut pas t'en étonner : une grande âme doit contenir plus de douleur qu'une petite... ».

D'ailleurs s'il est loisible de critiquer la mélancolie des poètes de la nouvelle génération, il est au moins malaisé de s'en moquer.

J'ai déjà dans cette « *Lettre ouverte* », cité quelques pensées de grands écrivains. Ce faisant, j'ai cru supplier à la faiblesse et à l'insuffisance de ma plume. Que MM. Nyst et Donnay me permettent encore de leur rappeler une belle et humaine phrase d'un de mes écrivains d'élection, de ce génial d'Aurevilly — précédemment cité. L'auteur la fait dire, je crois, à Madame de Scudemor, l'héroïne d'un de ses plus beaux livres, — si ce n'est même le plus beau : *Ce qui ne meurt pas* :

« ... Et comme si le meilleur motif de toutes nos tristesses n'était pas d'être des créatures humaines.... »

José HENNEBICQ.

## MÉLICERTE

(FRAGMENT)

*J*E rouvre tristement tes lettres de naguère ;  
 Tu m'écrivais alors, ô douceur éphémère !  
 « Nous croyons être seul ; une âme pense à nous ;  
 On échange de loin des mots discrets et doux.  
 Dans tes aveux écrits j'entends ta voix qui tremble,  
 Malgré l'éloignement, nous nous sentons ensemble. »  
 Qu'une amitié si tendre est un cruel souci !  
 O mon ami lointain, tu n'avais pas senti  
 Quel besoin de caresse et de sollicitude  
 Me détournait vers toi, sous tant d'inquiétude.  
 Car ce n'est pas assez qu'on m'aime ! Un rien détruit  
 Ce temple frêle et clair que l'amour a construit  
 Il faut qu'à chaque instant une pitié voilée ;  
 S'en vienne rassurer cette âme désolée ;  
 Et mon cœur se résigne, en gémissant tout bas :  
 « S'il me connaissait mieux, il ne m'oublierait pas. »

FERNAND SÉVERIN





## FRAGMENT.

...**V**EUX-TU que nous allions errer parmi la plaine  
voir si les blés sont mûrs, si la hêtraie est pleine  
de geais et de pinsons, et de merles siffleurs,  
si la mousse des prés est fraîche, et si les fleurs  
des champs siéraient parmi l'or de ta chevelure !  
Les cloches du Printemps sonnent à toute allure !  
Nous recommencerons nos premiers jours d'amants  
puisque c'est le retour du temps bleu des serments  
et des baisers cueillis au bord des bouches roses.  
Nous oublierons qu'il fut bien des heures moroses,  
bien des espoirs déçus, bien des rêves flétris  
durant notre amour qui porte des cheveux gris  
maintenant, pour ne nous souvenir que des fêtes  
où, l'ivresse au fond de nos cœurs et de nos têtes,  
soulés de la saveur des baisers éclatants,  
nous allions, orgueilleux et gais de nos vingt ans !...

CATULLE BLÉE.



## PROSES &amp; VERS.



## Minute de Crépuscule.



Vous souvient-il, mon cœur,  
de la minute si heureuse qu'elle en fut triste — où nous nous aimâmes bien plus profondément qu'en toute une vie...?

Nous suivions un chemin rose, sous le soleil s'appâlissant. En une solitude qu'attendrissait le lent crépuscule, nous allions, serrés, frissonnants, votre bras au mien, et nos mains étreintes... Nos premiers pas furent silencieux. Puis, sans nous contempler, — nos deux êtres n'ayant d'intelligence que la pression délicieuse des épaules, — nous parlâmes. Et ce fut une ivresse contenue, — mal contenue, — qui délivra notre aveu. Le rêve fut éphémère, car l'énigme de « Demain » se dressa, inévitable. Nous sentîmes que la Vie ne pouvait éterniser cette adorable minute, qui s'envola, nous laissant *deux — deux* comme avant... Je t'ai chérie, alors, exquise Sœur, d'une pensée infinie, solennelle, sereine, — avec la vision du continué phénoménisme de l'Univers... Les Mondes paraissaient et disparaissaient selon la loi des forces cosmiques — et, toujours, vainqueur du Temps et de l'Espace, l'Amour demeurait en notre cœur, inviolé...

... Puis, ton front se pencha. Je m'inclinai, te soulevant, et en une hutte de pierres descellées, vacillantes, je te portai. Là, des herbes séchées, de menues branchettes te firent un reposoir embaumé, où ton corps, — ton frêle corps aux courbures impeccables, — s'épandit indolemment. Je veillai ton sommeil d'enfant, tes songes de vierge, et je connus,

dans la paix des choses recueillies, l'austère joie du renoncement. Ce soir-là, j'ai vaincu les poussées de sève qui affolent... Et ton réveil fut léger, insaisissable, languide, ainsi qu'une éclosion de fleur sous la caresse mouillée de l'aube... Tes paupières eurent un furtif frisson effaré de la lueur brusquement enveloppante, et tes yeux, — tes yeux bruns — percèrent l'ombre horizontale de tes cils... Ils me virent, près de toi, désarmé par la confiance de ta pose, — immobile, extatique, comme en une ferveur d'adoration... Ton front s'offrit à ma lèvre, qui le frôla d'une douceur muette, glissante, irréaliste, ainsi qu'un souffle d'ailes d'ange...

La vie a repris ton être et le mien — séparés. Ton destin s'accomplit loin des paysages où fleurit notre idylle sans remords. Ce crépuscule où s'attristèrent à jamais nos virginales et incorruptibles fiançailles te sera inoubliable...

Vous souvient-il, mon cœur,  
de la minute si heureuse qu'elle en fut triste — où nous nous aimâmes bien plus profondément qu'en toute une vie...?



## POUR DES AMES.

. . . Elles s'en vont, peu à peu, les contemporaines  
d'élection, en qui j'avais enclos des fragments de rêve . . .  
. . . Elles me quittent pour une Destinée terrestre,  
au seuil de laquelle sourient les Espoirs et les Vœux . . .  
. . . Elles s'éloignent vers un Avenir invisible, à  
l'aube duquel pleurent les Regrets et les Souvenirs . . .

. . . Chères âmes que j'ai pénétrées d'un intérêt  
tendre, je vous préfère, ainsi parties . . .  
avant de possibles et douloureux malentendus  
. . . Vous gardez le charme des intimités virginisées,  
et votre moi m'est dévoilé, votre moi que ne sauront  
désormais qu'un compagnon accepté devant Dieu,  
. . . ou que Dieu lui même.

. . . Et c'est de là que vient la fierté de mes pensées  
ingénues. J'ai tenu en mes mains la Lampe d'Argile,  
symbole de la Psyché impérissable.

. . . Amies exilées, oh ! par vous, j'aurai connu  
des joies pensives et liliales, tandis que s'ensevelissaient  
en vos sympathies les Larmes et les Sourires de mon  
Rêve . . .

Au gré des instinctives confidences, surprises . . .

. . . Comme tu l'as voulu, Eve des jours où j'ai vécu,  
je t'ai aimée . . .

. . . Et je garde l'orgueil de mon Culte, de  
mon Culte fervent pour vous, ô chères devinées,  
contemporaines d'élection . . . !

---

## SAGESSE.

**D**ES flots frêles, des flots pensifs, des flots de rêve  
modulent d'invitantes musiques d'oubli...  
et le deuil glisse au cœur des promesses de trêve.

Le front est las de s'être obstinément pâli  
pour une douleur vaine et que le doute effleure,  
et le désir ne s'est point encor aboli.

*L'évocation de l'autrefois était un leurre  
dont le regret s'était épris subtilement,  
et l'espoir, confiant et candide, attend l'heure...*

*Alors, surgit l'éveil d'un rajeunissement  
et le deuil glisse au cœur des promesses de trêve.  
demain paré sourit mystérieusement...*

*L'éphémère passé conte : « La vie est brève »  
et le désir ne s'est point encor aboli.  
— douce, une Ombre, là-bas, s'approche de la grève,*

*Et l'amour, d'un frisson fatal, a tressailli...*

*... Des flots frêles, des flots pensifs, des flots de rêve  
modulent d'invitantes musiques d'oubli...*

PHÆBUS JOUVE.

*Fanvier 93.*





## LE DESTIN.

A PAUL GILSON.

*La Mort a attelé son char de bataille  
De ses chevaux fougueux, et pâle comme l'effroi  
Elle a bravé le courroux des canailles  
En traversant les cités où clamaient les beffrois.*

*Les carillons en révolte, par dessus les halles,  
Chantaient d's chœurs de leurs cent voix d'airain ;  
A l'horizon, par la mer, les lourdes rafales  
Des orages confondaient leurs hurlants refrains.  
Des lucurs d'incendies, dans l'ombre des campagnes,  
Brillent tristement comme des phares d'ennui,  
Et les murmures des ténèbres doucement s'accompagnent  
Des craintes de la peur, de l'inconnu et de la nuit.  
La Mort tient ses rênes entre ses doigt d'osselets ;  
Elle conduit ses cavales vers la fin des horizons  
Les roues de son char ont de hideux reflets  
Et tintent sur les pavés en cadences d'oraisons.  
Le sang des ornières éclabousse le groupe  
D'étincelles de feu ; des râles de trépassants  
Pleurent tout là-bas, et de livides loupes  
Agrandissent et reflètent aux cieus la souffrance des ans.*

*Un matin, sur les places, les foules assemblées  
Ont brisé leur pacte de servage ;  
Les vieux, au faces maigres et hâlées,  
Ont narré aux jeunes mille exemples de courage,  
Puis ils sont partis, par delà les campagnes,  
En nombres infinis et hideux de fureur,*

*Trainant après eux les enfants, leurs compagnes,  
 Tout ce qui guidait le souffle de leur cœur.  
 Deux drapeaux les ralliaient, l'un noir  
 L'autre blanc, le premier demandant du pain  
 Le second du bonheur. Et vers le soir,  
 La poitrine tenaillée par la soif et la faim,  
 Les peuples arrivèrent aux portes d'une ville  
 Dont les gens avaient fui depuis longtemps,  
 En apprenant de la bouche d'une étrange fille  
 L'Édit du Destin et la colère du Temps.*

*La fille y était toujours, elle s'appelait Mélancolie.  
 Elle montra aux venus, avec un geste bref, dans le soir,  
 En y fixant des yeux pleins de sombre folie :  
 Une masse immense comme un manoir.  
 La masse approchait avec des bruits d'enfer et d'enclume  
 Et promenait dans la nuit des zigzags de feu  
 Qui, en déchirant l'espace et la brume,  
 Arrachaient aux nuages de sacrilèges aveux.  
 Et la masse écrasait les obstacles de la route  
 Couvrant, de ses cliquetis de ferrailles,  
 Les gémissements des êtres que, sans doute,  
 Elle meurtrissait du pourpre de ses tenailles.  
 Et le sang coulait en fleuves écarlates  
 De ses flancs avides de destruction ;  
 C'était une immense source nomade  
 Qui engendrait une rouge inondation.*

*Dans la ville, les hommes ont allumé des flambeaux,  
 Ils ont enduit les portes de résine ;  
 Puis ils sont partis comme allégés d'un fardeau,  
 Escomptant une vague bénédiction divine.*

*La cité maintenant est un immense brasier  
 Dont les flammes léchent la crête des cieus,  
 La masse a des échos purs d'acier*

*Et entr'ouvre les paupières lasses de ses yeux...  
 Un immense fracas, puis un grand silence ;  
 Une immense lueur, puis une obscure pénombre ;  
 Les peuples là-bas, frappés de démence,  
 Eperdus et fous se démêlant dans l'ombre.  
 Certains pleuraient de douleur, d'autres de rage  
 Se labouraient avec leurs ongles la poitrine et les flancs,  
 Se livrant entr'eux à un horrible carnage,  
 Piétinant les vaincus, tombés et hurlants.  
 Des femmes affolées, inconscientes mais cruelles,  
 Ayant perdu toute foi dans l'espoir  
 Etouffaient leurs enfants dans la chair des mamelles  
 Inondant les cadavres de larmes de désespoir.*

*Là-bas la Mort a éteint l'incendie  
 Du poids de l'airain de son char,  
 Son œil est hautain et dans l'ombre défie  
 L'infini avec des regards brûlants comme les feux d'un phare.  
 Son œil seul, dans la nuit sans fin,  
 Brille encore ainsi qu'une sinistre étoile ;  
 Les doigts maigres de ses mains  
 Guident toujours la course des cavales.  
 Au loin, de nouveau, a grondé le tonnerre,  
 Les peuples terrassés par la masee du Temps  
 Ont exhalé leurs derniers cris de guerre  
 Bien vite emportés sur les ailes du vent.*

*Le Destin disparaît dans l'horizon hideux  
 Comme un spectre repoussant et perfide  
 Qui étend ses bras en longs gestes vers les cieux  
 Et inonde son chemin d'un gluant liquide.*

*Et vers l'Orient le soleil radieux  
 Dans un viril et grand éclat se lève,  
 Inondant la terre de ses chants gracieux,  
 Semant partout la force et la sève.*



## LES AIGLONS.



La vallée est noyée de crépuscule. Une cime écorne le soleil et le cinabre ébloui du ciel ronge les couleurs. Sur l'écarlate les montagnes d'un gris ardoisé dentèlent leur profil terne et les forêts, les ravins, s'embrument sous une poussière éteinte, tandis qu'à l'éclat des frondaisons incendiées flamboient les croupes où le ciel se reflète.

Les aiglons dans leur aire d'épines s'attristent à l'ivresse morte des midis.

Sous la montagne lointaine le soleil a sombré ; une aile immense s'éploie.

Pâles, des vapeurs s'effument. Sous leur nacre la vallée est un lac de sommeil où luit un azur encore effleuré de lueurs. Les cloches sont silencieuses, les flammes de confuses étoiles. D'un profond abîme un sanglot fait de prières et de voix lointaines s'exhale et la vallée, recueillie sous l'ensevelissement des heures nocturnes, est lasse d'avoir languï aux baisers embrasés des lumières.

Les montagnes, le ciel effacé, les brumes mirent leur tristesse aux yeux songeurs des aiglons. Leur âme obtuse et douloureuse de bête s'effare. D'où montent ainsi qu'une marée qui les étreint et les étrangle ces tristesses inconnues, ces ténèbres d'angoisse ? Et un cri strident clame la détresse des aiglons et la souffrance morne des solitudes.

Les rocs — des voix — redirent le cri. Sous l'aigle qui les couvre ils s'endormirent. Des éclairs, en l'inquiétude des brusques réveils secouant les chairs, zébraient d'or leurs paupières. Ils tournaient un regard errant vers les étoiles disséminées puis, désir leurré, retombaient en leur sommeil.

L'aube appâlit l'azur. Les astres sont des flammes d'encens, atténuées, parfumant de leur suavité le crépuscule. Des murmures frémissent : brises dans les feuilles, corolles en éveil

sous la fraîcheur des rosées. Est-ce une féerie qui, animée, surgit dans la torpeur des somnolences ? Les aiglons s'étonnent. L'aurore s'irise. Dans le ciel vibrent les étoiles chanteuses et les rayons de la jeune lumière sont des harpes où effleurent les ailes d'archanges.

Pour cet instant seul ils ont vécu. Le col raidi, immobiles au rêve d'éparpiller la clarté dans le vol des ailes, leurs regards se baignant dans l'aube. Au lointain d'incendie luttent les ombres et les laves ruées en tempête d'or. Les cîmes de glace flamboient pareilles à des bûchers. Soudain le soleil jaillit.

Les aiglons tentent un essor, planent et s'enivrent à la volupté d'être bercés par les vents sur l'envergure des ailes. Leur œil contemple l'astre dont les effluves vermeilles glissent sur leurs pennes et les nimbe de gloire. Ils planent et dans son aire l'aigle avec un cri d'orgueil suit leur vol...

Le soleil s'élève. Des nuées roulent, lourdes, masses où des cavernes se creusent, portails dallés de métal, voûtes d'ombre trouées par un écroulement de lumière, ruines pareilles à des glaçons, gigantesques, fantasques, qui chavirent et se heurtent et voguent. Les aiglons escaladent les nuées, aveuglés par les brumes d'orage. Le soleil est rongé de lèpre, la terre voilée. Un fracas secoue les nuages et une soudaine flamme par une étreinte de feu enlace l'horizon. Les piliers, les dômes orgueilleux de bronze chancelèrent sous la faux d'or des éclairs et une ivresse neuve exalte l'aiglon à la vision de la foudre étreinte entre les serres.

Une lanière a cinglé et ensanglanté ses ailes. L'aiglon tournoie dans un gouffre s'écraser sur les rocs. Par une brèche du ciel un faisceau de soleil se dard sur lui. Crucifié, les ailes larges et brisées, il contemple, avec la sérénité des douleurs domptées, l'abîme.... Pareille à des larmes ruisselle la pluie, la terre ensevelie de brume souffre et le vent beugle dans les forêts. L'aiglon agonise.

Le cadavre et les ailes pesantes sont abandonnés au pourritures tandis que, par une suprême délivrance ses désirs s'éternisent en une idéale lumière ; l'aiglon, dans la candeur d'une nativité, nage, cygne immortel, sur un fleuve d'or.

LÉON PASCHAL.

## L'ORGUEILLEUSE

**L**AS de l'amour naïf, mièvre, des pâles vierges  
 Qui dolement vont effeuillant les lys royaux,  
 Ou rêvent, en les ors mystiques des vitraux,  
 Mains jointes, aux clartés malades des cierges ;

*Pier chevalier, je suis venu, glaive à la main,  
 Vers ton cœur orgueilleux et ton front dur, — sans crainte,  
 Vers tes mains ignorant la douceur des étreintes,  
 Tes lèvres de rubis, chastes comme tes mains...*

*Tout là-bas, au lointain des forêts, des prairies,  
 Je forçai le portail du château de cristal  
 Où s'exilait ton cœur hautain, — nouveau Graal, —  
 En le magique flamboiment des pierreries ;*

*Et me drapant de ma fierté comme d'un voile,  
 Au soleil auroral et qui te nimait d'or,  
 J'ai bu ton amour dans tes yeux de Labrador,  
 Tes yeux adamantins, froids comme les étoiles !*

RODRIGUE SÉRASQUIER.





## NOËL LOINTAIN.

**L** gelait à pierre fendre. Dans les rues de Liège, soufflait le vent d'est, dont l'humeur acariâtre s'exerçait aux dépens des jolies filles qui se risquaient dehors, en leur rougissant fort vilainement le nez. Ni boas ni voilettes ne pouvaient les en défendre; il eût fallu se cacher le visage derrière un masque; mais, grâce à Dieu, les jolies filles de mon pays n'en viendront jamais là. Non pas qu'elles ignorent qu'un nez rouge peut compromettre la beauté de leur visage; mais elles estiment sans doute qu'on leur fera crédit jusqu'au prochain rayon d'avril. D'ailleurs, s'il leur rougit le nez, le vent d'est avive singulièrement l'éclat de leurs regards et ce qu'elles perdent d'un côté, elles le retrouvent de l'autre; tant et si bien que, dans notre bonne ville, même les jours de bise, le diable n'y perd rien.

Rapide, battant le sol de pantoufles dont ses talons avaient écrasé le quartier, une jeune fille traversa la rue Saint-Paul pour entrer chez une fruitière. Là, tandis que la sonnette de la porte continuait ses tintements d'appel, elle défit un coin du châle de laine qui lui enveloppait la tête et découvrit une charmante figure, un peu pâle, où riaient deux grands yeux d'un bleu presque noir qui eurent exploré en un moment l'intérieur de la boutique. Il n'y avait personne. La jeune fille frappa vivement le comptoir avec la pièce de monnaie qu'elle tenait dans la main. Derrière le rideau blanc qui garnissait le vitrage de la porte de l'arrière-boutique, une tête fûtée de gamin de douze ans apparut, se retira, puis reparut dans un

entrebaillement qu'elle se ménageait en affectant une grande réserve.

— Est-ce que tu veux me faire poser? demanda la jeune fille au gamin.

Il ne broncha pas.

— Il me faut cinquante centimes de beurre, reprit-elle. Allons! voyons! si tu ne viens pas, je vais me servir moi-même, tu sais?

Le gamin sortit de l'arrière-boutique et, se frottant le nez avec calme : « Ma grand-maman n'est pas ici, répondit-il, et moi... je ne sais pas où il est..., le beurre... »

— Et ça? qu'est-ce que c'est? riposta la jeune fille en le lui montrant sur un coin du comptoir.

Le gamin tendit le cou.- - « Peut-être bien, fit-il; mais moi, je ne sais pas combien on en donne pour un demi-franc »

— Voyons, Théodore! tu es embêtant, tu sais? et moi je n'ai pas le temps. Donne m'en ce que tu voudras. Si tu m'en donnes trop, je paierai ça demain à ta grand-maman.

— Prenez-le alors, Mamzelle Rosine...

Et, les deux mains en poche, comme pour marquer qu'il se désintéressait de ce qui allait se passer, Théodore regarda Mademoiselle Rosine détacher de la rondelle de beurre un morceau qu'elle ne prit ni trop petit ni trop grand.

— Est-ce bien? demanda-t-elle en déposant la cuiller de bois.

— Je ne sais pas, moi, murmura-t-il d'un air grognon.

— Un bout de papier maintenant? continua Mademoiselle Rosine qui promena son regard autour d'elle.

Théodore lui fit signe qu'il allait en chercher. Etant retourné dans l'arrière-boutique, il en ressortit bientôt avec une feuille de papier ligné arrachée à l'un de ses cahiers. Mademoiselle Rosine prit la feuille, en enveloppa son morceau de beurre, puis, après avoir payé, elle se recouvrit la tête d'un pan de son châle et ouvrit la porte pour s'en aller.

— Dites, Mamzelle Rosine? fit Théodore en ce moment, avez-vous un amoureux?

Mademoiselle Rosine eut un de ces éclats de rire dont un gamin même est en droit de se froisser. — « Ce n'est pas bien malin de rire, reprit-il, et à un autre que moi, vous sauriez bien répondre... »

Du coup, Mademoiselle Rosine referma la porte qu'elle tenait entr'ouverte et, toisant Théodore de la tête aux pieds : « Est-ce que tu as fait ta première communion ? » lui demanda-t-elle.

Théodore haussa les épaules avec dédain, comme pour dire : « Est-ce qu'on me demande ça ? »

— Eh bien, mon garçon, reprit Mademoiselle Rosine en souriant, si j'ai un bon conseil à te donner, tu recommenceras, — la première ne compte pas.

Aussitôt, elle tira son châle sur sa bouche et sortit en courant.

Lorsque la grand-mère fut rentrée, Théodore se coiffa de son bonnet, empoigna sa mallette de cuir et se rendit à l'école.

Le nez en l'air et suivant avec une conviction apparente Monsieur le professeur qui faisait une dictée, il demeura plongé dans une rêverie très douce et très vague, quand une voix tonnante tout à coup l'interpella. Il tressailla.

Le professeur reprit avec colère : « Pourquoi n'écrivez-vous pas ? »

Il balbutia une excuse, puis, courbé mais rempli d'une indignation qui couvrit ses joues d'un pied de rouge, il s'astreignit à écrire la dictée.

C'était un élève détestable sur qui pleuvaient les pensums et il avait l'esprit si mal fait qu'au lieu de voir en eux la juste punition de ses fautes, il les subissait comme il eût fait des coups d'un plus fort que lui, avec un frémissement intérieur qui se résolvait le plus souvent en un désir de vengeance. Mais, les classes finies, il oubliait tout. Sorti de l'enfer, il faisait claquer ses doigts tâchés d'encre, secouant à la fois ses lassitudes physiques et ses ennuis intellectuels et, la porte de la boutique refermée sur ses talons, croyait rentrer en paradis.

Pourvu qu'il se portât bien, sa grand-mère n'avait aucune autre exigence. Il bâclait ses devoirs et ses pensums en levant vingt fois le nez pour voir, par le vitrage de la porte de communication, les gens qui entraient dans la boutique. Ce griffonnage distraait suffisait à la bonne vieille pour la rassurer sur l'application de son petit-fils. D'ailleurs, n'était-il pas bon pour elle ? N'était-il pas toujours prêt à la faire rire ou pleurer

en lui contant des histoires, qu'il lisait dans des livres et qu'il se donnait la peine de retenir exprès pour elle ? Elle, quand elle avait fait son marché, qu'elle avait calculé à combien elle devait revendre ses légumes ou ses fruits pour gagner de quoi vivre, qu'elle avait décidé ce qu'elle en prélèverait pour les besoins de son ménage et que, par là-dessus, elle était parvenue à trouver chez un boucher un morceau de viande pas trop cher, il ne lui restait d'autre idée en tête que de faire cuire ce qu'il y avait à cuire et de vendre ce qu'il y avait à vendre. Ces soins la conduisaient jusqu'au moment où, le verrou poussé à la porte de la rue, la lampe allumée sur la table de l'arrière-boutique et les chaises rapprochées de la cuisinière qui ronflait, Théodore lui disait : « Veux-tu que je te raconte l'histoire des *Trois Mousquetaires* ? »

Si elle voulait!... Ce que devenaient d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis dans la bouche d'un gamin de douze ans et dans l'entendement d'une marchande de légumes, je vous le laisse à penser. J'aime mieux vous dire qu'avec son bon cœur, ses prédispositions à la rêverie et son goût pour les romans, ayant avec cela au fond de lui-même une certaine curiosité, naïve encore, vers la femme, Théodore était en train de tourner le dos à toutes les saines réalités de l'existence pour s'engager dans les voies damnables de la fantaisie.

De caractère indépendant et mal enclin à subir les exigences d'autrui, il préférait la solitude aux plus joyeuses assemblées de ses condisciples. Quelque chose lui disait, d'ailleurs, qu'il n'était pas tout à fait de leur condition sociale et que le petit-fils d'une fruitière n'était point fait pour marcher de pair avec des fils d'avocats ou de négociants. Cependant, un jeudi d'automne, il s'était joint à quelques-uns d'entre eux qui avaient résolu de faire en bande une promenade. Un moment, l'aîné avait été pris d'une hésitation sur le chemin à suivre. On s'était arrêté, pour délibérer, devant la grille d'un grand jardin qui paraissait abandonné. Théodore s'était mis à le regarder. Quatre marronniers énormes délimitaient une aire couverte de leurs feuilles tombées, et des buissons de symphorine, dont les baies blanches demeuraient seules aux rameaux, se prolongeaient vers les profondeurs du jardin, les cachant assez pour les rendre mystérieuses. Une pelouse au gazon roux s'apercevait entre des massifs de rhododen-

drons et d'aucubas. Les allées en dos d'âne, verdies par l'humidité, se glissaient comme des serpents tachetés sous les branches tombantes d'arbres d'agrément. Théodore eut un instant l'idée de proposer à ses compagnons de franchir la grille; il fut retenu par une pudeur, nouvelle en lui et dont il ne se rendit pas compte immédiatement, de les mêler aux sensations de joie intime que ces quelques minutes de contemplation lui avaient procurées. Ce qui rendait ce jardin attrayant, c'étaient la solitude et le silence qui y régnaient; c'était la paix profonde où y vivaient les petites mésanges bleues qu'il y voyait voletant de buisson en buisson; c'était la virginité verte de ces allées qui conduisaient à l'inconnu. L'intrusion bruyante de ses camarades dans ce mystère en eût rompu le charme.

Les choses que voyait Théodore, il les voyait nettement, mais, par cela même, elles ne le satisfaisaient jamais autant que celles qui, devant son regard, continuaient à s'envelopper d'une brume où il pouvait, au gré de son imagination, en changer les formes et les contours. Un héros de roman, dont il modifiait ou complétait à son aise les aventures; une jolie fille, par laquelle, avec les ignorances de son âge, il se sentait tout à la fois attiré et repoussé; un jardin abandonné, entrevu à travers un grillage dans l'éloignement nécessaire à la transfiguration d'une chose réelle en une chose de rêve; ses rêveries elles-mêmes, qui se coloraient des reflets du ciel ou de l'ombre maussade répandue dans la rue étroite qu'il habitait, — sa vie intellectuelle tenait là tout entière. Ce n'étaient encore que les premiers tâtonnements de son esprit et comme l'aube de son génie; et son impatience même de toute règle ne paraissait-elle pas le plus sûr indice, qu'il n'avait pas trouvé la seule qu'il pût accepter? Il fallut que le hasard, à défaut d'un maître, le poussât dans la voie où il devait trouver son âme.

Un jour, sa grand-mère lui montra un morceau de carton rose qu'elle avait reçu de Mademoiselle Rosine.

— Tiens, c'est pour toi, dit-elle. Et, tandis qu'il lisait ce que le petit carton rose portait imprimé sur l'une de ses faces, elle lui racontait que l'amoureux de Mademoiselle Rosine, qui était violon dans l'orchestre du théâtre...

— C'est pour aller à un concert, interrompit Théodore en finissant de lire.



— Mademoiselle Rosine m'a expliqué, reprit la grand-mère; tu donnes ce billet à l'entrée...

Théodore l'interrompit une seconde fois : « J'irai et je te raconterai ce que j'aurai vu. »

Ce mouvement d'égoïsme fit rire la grand-mère qui reprit : « Mais j'ai un billet aussi !... »

La boutique fut remise à la garde d'une amie et l'on partit. L'étonnant ne fut pas que l'on partit, mais que l'on arrivât. La grand-mère marchait lentement et, dans les rues que l'on traversait, habitaient l'épicier, le marchand d'œufs et de beurre, auxquels on avait quelque chose à dire. Ce quelque chose était, si vous voulez, que l'on attendait pour demain un kilo de chicorée ou un demi-quarteron d'œufs, mais c'était surtout une occasion de se montrer endimanchée un jour de semaine.

— Et où allez-vous donc si belle ?

L'épicier et le marchand d'œufs souriaient.

— Et où allez-vous donc si belle ?

— On va voir son galant peut-être, répondait-elle; puis, passant du plaisant au sévère : « Je vais au théâtre, reprenait-elle; je vais au théâtre avec mon petit-fils. »

La salle, avec ses lumières et son bruit de foule impatiente, éblouit et assourdit Théodore. Lorsque, après les trois coups, le rideau se leva, le jeune garçon tressaillit. C'était le moment solennel. Un souffle de fraîcheur passa dans la salle, comme un soupir exhalé par toutes ces poitrines haletantes; le chef d'orchestre frappa de son archet le bord de son pupitre et, sur tous ces fronts qui s'étaient dressés pour accueillir la mystérieuse parole que la musique allait faire entendre, mollement, telle qu'une vague qui s'élève et s'abaisse sur la surface de la mer, monta la voix profonde des instruments. Théodore eut l'impression d'un ressouvenir. Ce que lui disaient ces sons, dont l'apparent désordre du début s'était bientôt fondu en une puissante harmonie, il croyait déjà l'avoir entendu ailleurs, en lui-même peut-être, durant ses longues rêveries d'écolier inattentif aux leçons. Et cela montait, emplissant la vaste salle d'images, de sensations et de visions rapides que d'autres suivaient aussi rapides, jusqu'à ce que, se dégageant de ces limites, un chant de triomphe éclatât, où venaient se résumer et prendre forme toutes ces premières indications. Sans

comprendre encore, Théodore sentait cependant la lumière succéder aux ténèbres, la joie à la douleur, la sérénité à l'inquiétude; il voyait, dans une forêt idéale, le vent courir de cime en cime, en éveillant au hasard leurs voix endormies, puis, doublant son effort et embrassant de son souffle la forêt tout entière, il l'entendait enlever toutes ces sonorités en un tourbillon unique et fort. Ce n'était plus le jour mettant en fuite la nuit ou l'allégresse dissipant des angoisses; c'était l'immatérielle beauté victorieuse des sombres réalités de l'existence, et Dieu appelant du haut des nues l'homme luttant ici-bas pour arriver jusqu'à lui.

Avec un murmure qui n'exprimait plus que la souffrance apaisée, l'orchestre se tut, et des applaudissements éclatèrent, remplaçant par de violents bruits humains les douces voix divines qui achevaient de chanter.

Théodore, réveillé de son rêve, regarda autour de lui et, se sentant seul dans cette foule qui maintenant s'agitait, toussait, riait, se mouchait, instinctivement il chercha la main de sa grand-mère et la serra dans la sienne. La brave vieille que la musique avait étourdie, se raccrocha joyeusement à la réalité de la présence de son petit-fils; elle se mit à dire que c'était beau et qu'il y en avait, des belles dames, partout. La vive clarté du gaz la faisait clignoter, mais elle était contente tout de même si Théodore était content.

— Oh oui ! bien content, répondit-il.

Sur la scène, une dame apparut, toute blanche, ayant, dans ses cheveux blonds et sur sa gorge nue, le ruissellement des feux irisés des diamants. Lorsqu'elle chanta, Théodore éprouva d'abord ce malaise du rêveur qui, voyant son rêve incarné, ne retrouve plus l'indépendance nécessaire à sa fantaisie. Fatalement, il faut qu'il s'intéresse à la cantatrice, qu'il la trouve belle et qu'entre elle et ce qu'elle chante, il établisse un tel rapport que sa vue et son ouïe ne perçoivent plus qu'une seule et même sensation. Plus âgé, Théodore eût compris que, pour parler le langage des dieux, il suffisait à la cantatrice d'être lemme. Dans son ignorance actuelle, il resta hésitant, et tantôt regardait avec admiration la robe de cachemire blanc qui moulait des formes élégantes, tantôt écoutait la voix pure, aux sonorités cristallines, qui, de ce corps superbe, jaillissait comme une source.

L'envolée dernière fut imprimée à son âme par le christianisme. C'est dans le son des cloches que se sont accumulés le plus de souvenirs héréditaires, et le rêveur, continuera d'être par là tendre à la religion qui en fait ses voix de fête ou de deuil. Que de fois, dans la petite arrière-boutique où il aimait à rester immobile et silencieux, tandis que les ombres du soir descendaient lentement des toits de la cathédrale, il les avait écoutées jetant à l'espace profond leurs retentissants appels ! Alors, le cœur troublé d'une émotion sainte, il avait tourné vers le ciel pâli ses regards comme des prières.

Sa grand-mère n'était pas dévote ; le sacristain pourtant venait quelquefois acheter des légumes à la boutique si voisine.

Aux approches de la Noël, il vint un matin avant le départ de Théodore pour l'école. Son visage rasé, dont les joues tombantes avaient cette pâleur et cette bouffissure particulières aux gens qui vivent enfermés dans des lieux sombres, son sourire onctueux et ses gestes contenus annonçaient dès l'abord à qui l'on avait affaire. Très doux et parlant bas, il pratiquait comme nul autre cette politesse d'effacement qui consiste à paraître ne tenir aucune place dans la chambre où l'on est entré.

Lorsqu'il eut fait ses emplettes, il regarda vaguement du côté de Théodore qui s'appuyait à la porte de l'arrière-boutique. Enveloppant de gestes ronds ses phrases que ses lèvres charnues semblaient avoir de la peine à pousser jusqu'au bout : « Monsieur Liévin, fit-il, est bien embarrassé. Georis, qu'il me disait pas plus tard qu'hier, — parce qu'il m'appelle Georis, vu que nous sommes du même pays, — Georis, si tu connaissais... »

Il vira mollement d'un quart de tour vers Théodore.

— Peut-être dans la classe du petit jeune homme, reprit-il... Est-ce que le petit jeune homme apprend à chanter ?

— Oui, fit Théodore vivement.

Ce n'était pas à lui que M. Georis s'adressait ; cependant il ne fut pas fâché que ce fût lui qui répondit et, se rapprochant, il céda au désir de lui caresser la tête.

— Alors, demanda-t-il, je puis dire à Monsieur Liévin que le petit jeune homme sait chanter ?

A qui parlait-il ? Il regardait par la fenêtre, dans la rue.

Cette fois, la fruitière fit la réponse et Monsieur Georis, souriant à plusieurs reprises, se dirigea vers la porte et sortit après avoir salué d'un clignement d'yeux.

— Monsieur Liévin, dit la grand-mère, je le connais; c'est le maître de chapelle de Saint-Paul.

— Je ne sais pas, répondit Théodore; et il prit en soupirant sa mallette d'écolier.

Le jeudi suivant, la grand-mère et le petit-fils étaient à table, achevant de dîner. La sonnette de la boutique tinta et, en même temps, une voix empressée leur cria de ne pas se déranger. Bientôt, parut Monsieur Georis qui fit signe à Théodore de la suivre et à la fruitière de ne pas s'inquiéter, en ajoutant : « Monsieur Liévin!... » puis, faisant passer Théodore le premier, il traversa la rue, l'emmena chez lui et de là dans la sacristie. En approchant, à travers le cloître où la clarté crue d'un jour d'hiver tombait sur les dalles, Théodore entendit des voix d'enfants hésitantes et grêles, mais fraîches et charmantes, qu'accompagnaient les sons secs et saccadés d'un violon; de temps en temps, le battement d'un pied courroucé marquant la mesure.

Monsieur Georis ayant poussé la porte, Théodore aperçut d'un coup d'œil une dizaine de garçons de son âge debout en demi-cercle devant un homme assis et jouant du violon. A son entrée, les enfants levèrent les yeux du papier réglé qu'ils tenaient à la main et un effarement goguenard se marqua sur leur figure, lorsque, la retournant aussitôt vers leur maître, ils crurent à une retentissante explosion de colère de sa part contre l'intrus. Mais sans doute le sourire de Monsieur Georis avait la même vertu calmante que l'huile sur une mer démontée; il se répandit sur Monsieur Liévin qui, en recevant des mains du sacristain Théodore accompagné de ce mot : « Le douzième ! » ne put que sourire à l'unisson.

Pendant une heure, dans cette salle voûtée en ogive, dont les murs disparaissaient derrière de hautes et massives armoires en chêne brunies par le temps, Théodore mêla sa voix à celle de ses compagnons, seriné et rabroué avec eux par Monsieur Liévin. Le maître de chapelle lui avait mis en main un papier réglé semblable à celui qu'ils tenaient; il lui avait dit de faire attention, et la leçon avait repris sans que Théodore s'étonnât autrement de ce qu'on faisait là et de la

part qu'il y prenait. Timide d'abord, son chant avait fini par s'élever avec assurance; le regard de Monsieur Liévin qui, par moments, s'arrêtait sur lui, en l'encourageant, doublait sa bonne volonté et ses moyens. Quand on s'interrompait, ses compagnons surpris se demandaient les uns aux autres qui il était, tandis que le maître de chapelle lui faisait part, à lui spécialement et d'un ton de voix adouci, des observations qui s'adressaient à tous.

Théodore avait commencé l'étude du latin; les mots dont le sens échappait à ses compagnons, il parvenait à les comprendre, et, leur donnant dès lors leur valeur exacte, accentuait sa phrase d'une manière intelligente. Sur un air naïf de pasturale ou de chanson populaire, scandé au rythme d'un pas processionnel, ce chant disait la naissance parmi nous du roi des cieux :

*Hodie nobis cœlorum rex de virgine  
nasci dignatus est...*

Rien n'était pur, tranquille et charmant comme le sentiment qu'éveillaient dans les âmes ces voix d'enfants annonçants aux chrétiens la venue de leur Dieu né d'une vierge. Pour Théodore, ce fut l'enseignement suprême que reçut son génie qui lui dut l'enthousiasme religieux.

La veille de Noël, vers les cinq heures et demie du soir, au travers des vitraux, une lueur transparaissait de l'intérieur de la cathédrale; par la porte qui s'entrouvrait, une nappe de vive clarté se répandait sous le porche; des sonneries de cloches, lentes et profondes, bourdonnaient au-dessus de la ville affairée. Dans la nef de l'église qu'éclairaient largement ses lustres enflammés, quelques fidèles faisaient leur prière du soir; tandis que, dans les stalles du chœur, les chanoines étaient assis revêtus de leur camail d'hermine, ayant plus bas devant eux des élèves du séminaire et des chantres en surplis, tous chantant de cette voix à laquelle les échos des grands édifices du culte donnent une si étrange sonorité. Tout au fond, le maître autel illuminé jetait jusqu'aux ogives du chevet une lueur qui réveillait les couleurs de leurs vitraux. Et déjà les oraisons semblaient se ralentir et s'assourdir encore, quand, arrivant des profondeurs obscures de l'un des

collatéraux, douze enfants de chœur s'avancent lentement ; chacun d'eux porte un triangle de feu et ils viennent dire la naissance parmi nous du roi des cieux. Ils marchent, leurs voix se rapprochent, les flammes de leurs triangles grandissent et, de leurs bouches ouvertes, on voit monter dans l'air froid la buée de leurs haleines. C'est aujourd'hui que pour nous le roi des cieux a daigné naître d'une vierge!... Les voici dans le chœur où ils vont se ranger devant les chantres. Par instants, aux voix sourdes de ces hommes faits, se mêlent leurs voix grêles d'enfants, jusqu'au moment où, s'alignant au bas du chœur, ils reprennent leur chant d'allégresse et, processionnellement, descendent dans l'église, suivis des chantres, des séminaristes, des chanoines et de l'évêque qui bénit. Ils marchent, leurs voix s'éloignent, les flammes de leurs triangles disparaissent et ne sont bientôt plus, dans les ténèbres de la sacristie, que quelques points brillants, brusquement éteints. . . . .

. . . . .

Grand mère!... Rosine!... Le premier concert!... Le rendez-vous de Hamal!... Son enfance!... Tout cela pour Théodore est bien loin maintenant, reculé dans un passé noir auquel le présent glorieux ne lui laisse pas sans doute le loisir de songer.

Une fois, il est revenu dans sa ville natale et les journaux qui ont annoncé son voyage, en ont dit en même temps la raison : sa grand-mère qui l'avait tant aimé était morte. On a vu, derrière le convoi de la vieille marchande de légumes, dans une voiture où il avait voulu être seul, le grand violoniste en habit noir et cravate blanche.

Depuis lors, il est à Saint-Petersbourg, à Vienne, à Londres, à Paris ; il semble avoir oublié Liège qui, fière de lui, ne l'oublie cependant pas.

Il y a deux ans, on a raconté l'histoire de son mariage avec une anglaise. Des comptes-rendus ont vanté la richesse et la beauté de l'épousée. On a su où s'était fait le voyage de noces et le temps qu'il avait duré, puis que les jeunes mariés étaient revenus s'établir à Londres.

Tout ce bruit que font des reporters autour d'un homme, dont ils sont incapables d'apprécier la valeur, c'est de la

publicité ; la gloire parle d'autre chose que d'état-civil et de déplacements. Des critiques célèbres ont étudié le talent du grand violoniste et tous parlent de génie. Une voix chante sous l'archet de l'incomparable virtuose, — la voix simple et souverainement belle de la vérité. Ils cherchent à retrouver sa filiation ; ils lui supposent des aïeux, lui créent de toutes pièces un milieu artistique et, si Théodore, habituellement fort peu communicatif, leur apprenait où il a passé les premières années de son enfance, ils croiraient à de l'affectation ou à de la vantardise. Lui-même ignore d'ailleurs ce qui l'a fait ce qu'il est. Il sait qu'il a peiné jusqu'à s'en rendre malade, que les maîtres qu'il a eus le traitaient comme un nègre et qu'il fallait avoir une terrible confiance en l'avenir pour s'assujettir à un pareil apprentissage. Quand il cherche à s'étudier entre les rares impressions où il croit voir en germe celles qui se sont développées en lui et qui lui ont donné sa puissance et sa sensibilité, il s'arrête parfois au souvenir de Rosine, la première, parmi les personnes rencontrées autrefois, qu'il ait deviné femme. Il lui arrive alors de souhaiter la revoir, mais une veille de Noël, dans l'église illuminée où, enfant de chœur en blanc surplis et portant un triangle de lumière, il chantait de sa petite voix grêle l'allégresse de l'humanité à la naissance de son Sauveur.

Alfred LAVACHERY.



## Épître très simple.

*A* qui vouer ces vers qu'enflent comme une voile  
 Ma tristesse et mes pleurs et ma mélancolie,  
 Si ce n'est pas à Vous qui fûtes mon étoile  
 Au temps où je n'avais pas de mélancolie !

*Vous étiez douce et triste ainsi qu'une Ophélie ;  
 Vos lèvres me disaient des verbes de lumière,  
 Et je vous écoutais et sans mélancolie  
 Car votre âme à mon âme était hospitalière.*

*Et vous êtes au loin, je ne sais où — pâlie,  
 Ou sans doute plus belle et peut-être joyeuse,  
 Oublieuse je gage et sans mélancolie  
 Trouvant, si la lisez, cette épître ennuyeuse.*

*Je n'ai plus dix-sept ans mais je vous aime encore ;  
 Et mon cœur mutilé jamais ne vous oublie :  
 Vous êtes pour mon âme une riante aurore,  
 Et je mourrais pour vous et sans mélancolie !*

JOSÉ HENNEBICQ.





## PRÉSCIENCE.

A RENÉ FOURNIER.

**B**LANCHE ainsi qu'une Sainte de vitrail antique,  
 En un rêve angélique et chastement pieux  
 Perdue ; en un doux rêve chastement mystique  
 La Vierge clôt ses yeux sous la candeur des cieus....

*Voici les tendres chanterelles vespérales  
 Et vaguement troublée elle écoute en son cœur,  
 Un doux tintement de clochettes pastorales  
 Qui berce agrestement sa passive langueur.*

*O ! les rêves premiers des Vierges ignorantes  
 O ! les désirs premiers en leur suave éveil.  
 Elle semble parmi les vagues rumorantes  
 Du soir, suivre en son cœur la fuite du soleil.*

*Elle reste en extase et sur son front si pâle  
 Massive et luxueuse s'épand la splendeur  
 De ses cheveux d'or fin, qu'une rose pourprale  
 Semble tacher de sang en désir d'impudeur.*

*O ! comme elle doit songer à d'exquises choses  
 La douce Vierge ! et dans un souris délicieux,  
 S'ouvrent ses roses lèvres, lèvres — autres roses  
 Non écloses encor aux matins précieux.*

*Des vols de cygnes purs hantent sa rêverie,  
Un peu plus s'est courbé sur son beau bras de lys  
Son front auréolé ; l'on croirait qu'elle prie...  
Ses yeux ont peur de voir fuir leurs rêves jolis...*

« O Mienne ! Eveille-toi ; Vois, la vision reste ! »  
— Et les doigts longs et blancs sont venus se poser  
Sur les lèvres, et lors, divinement d'un geste,  
D'un geste à la Vision s'est enfui le baiser !...



## Celle qui fût mauvaise...

**D**ANS un déchirement éperdu du ciel gris  
Tout de plaintes pâmées et d'extases surprises,  
Empruntant pour décors les fantastiques frises  
Des paradis déserts et croulant en débris,

*Une apparition douce comme un cortège  
De songes enfantins hantant un berceau d'or,  
J'ai vu. Sous un nuage voletant de neige,  
C'était une Lesbienne innassouvie encor...*

*Or, comme Hypathia, lente, entrouvant ses roses  
Paupières et mourant son regard vague et bleu,  
Elle tendait toujours en un désir de feu  
Vers la coupable étreinte, et les lys et les rosès*

*De ses chairs de pucelle en leur fauve splendeur !  
Et je me sentis fou de ne pouvoir prétendre  
A l'appel luxurieux de si belle impudeur  
Auquel Sapho-Prêtresse doit seule se rendre !*

JOSEPH LOUBET.





## A LA VESPRÉE.

Four Almé GEENS.



Le rêve s'est diffusé en le grand fleuve. Les eaux glauques, avec des trahisons dans leurs ondes lentes, ont des attirances mystérieuses, vaguement inquiétantes pour l'âme qui rêve, fascinée, au-dessus d'elles. Danse, fantasque, sur leurs replis, l'ombre vacillante des mâts et des vergues.

Les vagues, en moutonnant, sanglotent des appels étranges, exhalant l'âme inquiète de l'Océan. Les yeux troubles, pleins du rougeoiement de l'Occident, qui, tout là-bas, au ras des plaines, se magnifie, voient fluer avec l'eau des buées insaisissables.

Large veine, l'Escaut se perd, très loin, dans l'infini des Flandres. Les voiles taciturnes vont s'étendre à toutes Choses. Par instants, le jappement d'un chien, à l'aguet sur la poupe d'un navire, trouble le silence vespéral.

Au fond, à l'horizon d'où ardent les dernières coulées vermeilles d'un soleil disparu, s'estompe Sainte-Anne, avec son embarcadère où quelques lanternes épandent, dans cette fin de jour, une lumière diffuse et blafarde.

Furtif, glisse un canot, ainsi qu'un cygne, sur la plaine phosphorescente; un homme rame, une femme tient les tire-veilles. Sans doute, la même langueur pénètre leur âme, y porte les mêmes frissons; sans doute, bercée par le charme du léger roulis et le clapotis rythmique de la pale, leur barque appareille pour la berge des rêves...

La lune règne maintenant. Par groupes, des fanaux passent dans la nuit, hissés aux mâts : ce sont les barques de pêche qui, très lentes, descendent le cours du fleuve noir, vers la mer.

..... En moi était entrée l'âme quiète de la Nuit ; — soudain, à mes oreilles de rêveur accoudé, m'arrachant brusquement à ma songerie, vrombit le bourdon de la Cathédrale ; — dans le soir, la Tour s'érige, mystérieuse et grandiose.

Et tandis que sous moi, l'eau coule, coule frissonnante et se perd parmi les prairies, tandis que la cloche râle, pleurant sur la ville les heures en allées, suggestifs étrangement, ce soir, en moi chantent ces vers :

*Sous ce funèbre ciel de pierre,  
Voûté d'ébène et de métaux,  
Voici se taire les marteaux  
Et s'illustrer la nuit plénière ;  
Voici se taire les marteaux  
Qui l'ont bâtie avec splendeur  
Dans le cristal et la lumière.*

*.....  
Voici se taire les marteaux  
Qui ont bâti dans la splendeur  
Les funérailles de la lune...\**

EMILE VAN HEURCK.




---

\* Emile Verhaeren.

## VERS.

*A*u pallide jardin de la mélancolie  
 où s'épèle l'essor si las d'un glas éteint  
 qui s'en vient d'on ne sait quels nocturnes lointains,  
 annonciateur d'une latente agonie,

*l'âme s'attarde — enfant que le mystère étreint —  
 à cueillir au silence une saveur de lie,  
 et son extase dont l'aile ivre se replie  
 rêve au placide accueil des stellaires essaims.*

*Priant des vœux d'oubli vers la sérénité  
 des regards abaissés d'en les éternités,  
 va le long de son rêve mon âme des soirs,*

*leur vouant sa fleur pâle, étrange et solitaire,  
 qu'elle érige — au jardin où gisent ses chimères —  
 vers eux, pour qu'un pleur tombe enfin sur son douloir.*

AIMÉ GEENS.



## SONNET \*

**T**EL que le doux printemps, épanché sur la prairie,  
La vie, toute lumineuse, me souriait.  
Naïf, je n'abandonnais insensiblement  
A ce que je croyais être un sincère amour.

*Mais les divins songes que donne l'amour,  
La volupté que font naître les étreintes,  
Ces grands bonheurs ne me laissèrent que du chagrin,  
Après que sa trahison m'eût déchiré l'âme.*

*Et lorsque, plein du regret de l'avoir aimée,  
Je me tournais vers le Passé,  
Je ne trouvais rien qui pût me consoler.*

*Aujourd'hui, que je la trouve aimante et repentie,  
Je voudrais recommencer notre vie de bonheur :  
Mais je sens mon cœur mort, mort à tout jamais.*

AUGUSTO VILLELA.

---

\* Traduit du portugais par ANTONIO MARQUES.—



## CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

—

AU SIÈCLE DESHAKESPEARE, par GEORGES ECKHOUD.

— Le labeur constant de M. G. Eckhoud est un bel exemple pour les jeunes. On s'imagine trop aisément aujourd'hui qu'il suffit de savoir conjuguer et décliner plus ou moins correctement pour produire des œuvres durables ; à peine au sortir de rhétorique, alors qu'on a presque appris à apprendre, on délaisse tout travail, on attend l'inspiration dans une douce quiétude. Puis, se hissant sur trois vocables douteux ou exotiques, on parvient à en imposer une seconde à quelques naïfs, moins heureux toutefois que le charlatan de foire qui, lui, vend sa drogue. Et pendant ce temps, les forts s'isolent, vont leur droit chemin à travers études et labeurs.

C'est ainsi qu'en composant ses petits chef-d'œuvre du *Cycle patibulaire*, notre premier écrivain trouve les loisirs et le courage nécessaires pour affronter cette grandiose et touffue période de la littérature anglaise qu'un seul nom, pour beaucoup, remplit seul. Quelque souci que nous ayons du renom de l'auteur des *Kermesses*, nous le voyons sans inquiétude aborder la philosophie et la haute critique : celui qui sait si bien dégager les gemmes précieuses des gangues sous lesquelles les autres ne les soupçonnaient point, dont le cœur divinatoire et grand a su communier avec les souffrances les plus intimes et les plus honnies, ne peut manquer de faire surgir sous un nouveau jour le monde de l'inimitable Will.

Pendant un siècle, l'époque Shakespearienne fut, pour l'Europe, la forêt vierge au milieu de laquelle se perdaient, inconnues, les végétations magiques. Lentement commença le travail d'exploration ; on enleva les broussailles et l'on aperçut, de loin, comme dans une gloire, la cime du géant superbement poussé à l'abri des tailles et des émondages ordinaires. Le tronc



même resta caché avec tout l'alentour. La vie du génial poète d'Hamlet garda et garde encore des airs de légende, ses contemporains dignes de l'histoire des lettres furent bien près d'être oubliés. Malgré des investigations récentes et érudites, la personnalité des Marlowe, des Webster, des Ben Jonson, des Fletcher et de tant d'autres, est encore brumeuse pour la généralité des studieux mêmes. Et pourtant, comme le dit G. Eekhoud, jamais on ne vit pareille luxuriance de littérateurs. L'écrivain ajoute : « Celui qui pratique seulement Shakespeare ne connaîtra que bien imparfaitement cet âge d'or, ce millénaire de la poésie ! » Cette pousse de sève, cet épanouissement sans entrave de génie jaillissant du sol même, plus bellement sauvage que la pléiade du Roi-Soleil, devait vivement attirer notre si primesautier et si original romancier.

Vouloir juger l'œuvre de G. Eekhoud par le livre que nous avons sous les yeux, serait une grave erreur, puisqu'il n'en est que l'introduction. Comme l'illustre Taine, l'auteur reconstitue l'époque avant d'y faire revivre ses personnages. Dans ce premier volume, il campe les décors dans lesquels vont se mouvoir ses acteurs et nul doute que ces derniers ne soient en belle lumière. La genèse de leur œuvres apparaîtra, nous nous rendrons compte sans peine des éléments de leur génie, certaines situations, certaines tournures s'éclairciront dans leur sens, et il nous sera donné de jouir complètement de chefs-d'œuvre peu connus.

Cette introduction pleine de promesses est intéressante au plus haut point. L'auteur suit les Anglais du temps qu'il étudie, à la campagne, à la ville, à la cour, au théâtre ; il nous les y montre agissant, s'arrête çà et là, avec à propos et bonheur à des personnages, à des faits, à des citations qui lui paraissent sympathiques ou caractéristiques : Elisabeth, Southampton, Stuckley, — la légende de Cuckold's Haven, l'amusant *diary* de Humphrey Mildmay, l'aventure de Harry Goldingham, le cas de la dame Anversoise qui eut sa fraise arrachée par le diable, — le page de l'évêque Earle, etc. — Et le tout en des pages de prose riche et sonore à travers lesquelles transparait la vue toute personnelle de G. Eekhoud sur les choses dont il s'occupe.

La partie du livre où il est parlé du théâtre nous a paru la plus intéressante et nous avons peine à croire, nous, puffistes

que nous sommes, à ces bonshommes qui écrivaient des choses éternelles, puis, qui les oubliaient presque pour ne songer qu'à mourir dans une maison bien à eux.

Nous attendons avec confiance la suite de l'œuvre, persuadé déjà de sa valeur, et louons fortement M. Georges Eckhoud qui, après avoir forcé notre admirations par son cœur et son art si élevés la mérite encore pour son érudition de bon aloi, affirmée sans pédanterie.

---

CONTES A MARJOLAINE, par GEORGE GARNIR. — Les rossignols de la douce terre wallonne ne sont pas encore revenus, les alouettes, comme des notes perdues qui volent retrouver les harmonies du grand ciel, n'ont pas encore jailli des blés trop jeunes, et voilà M. George Garnir qui déjà se met à rêvasser en compagnie de Marjolaine dans toutes les cachettes du pays de jeunesse.

L'amoureux de Marjolaine n'a point changé depuis la saison dernière — car, il est entendu, n'est-ce pas, que l'amoureux de Marjolaine c'est ce brave Gaston des *Charneux*? Et n'allez pas croire qu'il a été félon! Marjolaine n'est point une nouvelle conquête, Marjolaine c'est personne, Marjolaine, c'est chacune, Marjolaine c'est la terre patriale même, Marjolaine, mais, c'est toujours l'Adrienne des *Charneux* et il faut qu'elle soit aimée sincèrement et profondément, Marjolaine, pour qu'on lui adresse cette adorable épître par laquelle s'ouvre le volume et que nous considérons comme les plus belles pages de l'œuvre entière.

Et le monde où vit l'amoureux de Marjolaine non plus, n'a guère changé : nous y retrouvons avec plaisir de vieilles connaissances qui continuent leur petite existence sans secousse au milieu de cette nature généreuse et sentant bon ; c'est encore la campagne ensoleillée, et les bois ombreux, et les ruisseaux qui babillent et les prés qui enivrent.

Voici *la Chairière*, — la nouvelle la plus parente du roman antérieur - - avec la scène ravissante au-dessus de la charretée de foin et la mort du fidèle Breuc ; le *Cœur ingénu* que nous aimons moins malgré sa charmante explication des nuages, à Louise ; et l'*Impossible amour* que nous aimons mieux : l'étude de la marche de la passion du héros y est plus serrée et sa fin

tragique, sobrement contée, impressionne vivement, peut-être aussi parce qu'elle sort de la note ordinaire de l'écrivain, plus calme, sans violence, répandant partout un filet de mélancolie, rarement de sang.

Signalons les pages plus châtiées d'*Anonymus* et du *Réveil* et esbaudissons-nous encore au souvenir de ce drôle de *Jacclard* qui attrape si bien m'sieu l'notaire.

Les phrases se pressent en général, caressantes et chaudes ; elles évoquent ces belles jeunes femmes blondes, un peu potelées, un peu lasses, un peu sensuelles, un peu rêveuses aussi, qui, installées dans les villas à la campagne, se rencontrent, en été, la taille bien à l'aise, parlant aux paysannes ou caressant les enfants du village. Elles ont un air bon enfant, ces bonnes phrases, et pourtant, elles se frottent à vous, enjoueuses et se font aimer.

Comme elles disent avec attendrissement la mère Wallonie, comme elle célèbrent bien son grand fleuve enchanteur, comme elle traduisent éloquement sa poésie et sa bonté communicative et toutes les nuances de sa grande âme aimante ! J'ai essayé de me tenir le plus longtemps possible sur mes échasses d'aristarque ; c'est tout, je retombe sous le charme de Marjolaine, soyez jaloux mon cher poète.

HUBERT STIERNET.

---

LE CHATEAU DES MERVEILLES (1), par VALÈRE GILLE. — Il est un conte charmant de Laboulaye, intitulé *Perlino*, — d'une plus grande portée philosophique qu'on ne le pense, — et qu'une jeune fille me conta un jour, — j'étais encore tout gamin, — tandis que nous goûtions de fraises et de lait sous une tonnelle de noisetiers. C'est, — si je me le rappelle bien, — l'histoire d'une châtelaine qui, ne trouvant ici-bas le fiancé qu'elle avait rêvé, eût recours à un alchimiste, et, celui-ci aidant, créa, au moyen de massepain pétri avec

---

(1) Bruxelles, Lacomblez.

de l'essence de roses, un Prince-Charmant, — bien vivant, — exquis et merveilleux, dont elle fit son fiancé et qu'elle appela Perlino.

Pendant longtemps mes rêves d'enfant furent hantés par la vision de ce prince mignon : profil de camée, yeux de saphir, cheveux d'or filés et bouclés, collant mi-parti, pourpoint d'azur à crevés roses, et toque à plume, fin comme un sujet de Sèvres. Et Perlino, — ainsi que la délicieuse Simplice des *Contes à Ninon*, — se nourrissait du parfum des fleurs ; et conduisait à travers les allées ensoleillées du parc un char en or traîné par des souris blanches...

A la lecture du *Château des Merveilles*, le souvenir me vint de mes naïves et fantastiques visions d'enfant. — « Figurez-vous les madrigaux d'un Petit-Poucet précoce, dédiant des vers écrits à la loupe, sur le pétale d'une rose, à la petite fille de l'Ogre, » dit Albert Giraud. Ne dirait-on pas, en effet, les ariettes précieuses et parfumées de Valère Gille, — ciselées comme des bijoux de Bohême, plus frêles que des verres de Venise, — écrites par l'idéal et mignard fiancé de la châtelaine sur les pétales des fleurs dont l'essence coule dans ses veines ? Et en une trentaine de piécettes exquis, — telles des miniatures sur émail, — il nous dépeint

*Son joli Château des Merveilles  
Aux tourelles de diamant,  
Avec ses balcons en corbeilles  
Et ses doux carillons d'argent,*

et, l'environnant, ses *Jardinets de buis taillés*, son *Colombier de porcelaine* ; puis, *Pouponville*, *La Fête de Nuit*, et *Sa barque aux jolies Cornettes*, attendant au soleil joyeux, parmi le friselis et le mutin clapotis des vagues, une bonne brise, pour mettre à la voile et glisser vers quelque minuscule archipel d'or :

*Sur les bassins d'azur qui font  
Comme de fraîches collerettes  
Autour du Château tout en rond  
Givré de folles girouettes,*

*Sa barque d'or près de la berge  
 Dans les mousses d'eau se repose ;  
 Ses gréments sont des fils de Vierge,  
 Sa voile un pétale de rose,*

*Et dans le soleil ses cornettes  
 Font tinter toutes leurs sonnailles,  
 Aux frissons rians des vagues  
 Qui semblent des milliers d'écailles.*

— C'est, — si l'on veut, — d'une part le monde de Watteau originalement transposé, devenu plus délicat encore, plus mièvre, plus mignard; d'autre part les sujets, grands en leur simplicité, de certaines *Chansons* de Maeterlinck, de certains dessins de Walter Crane, vus sous le jour d'un raffinement exquis.

D'aucuns me diront, — sans être pour cela Sociocrates! — que le véritable rôle du poète ne consiste point à perler des ariettes sur une flûte de cristal... Mais si ces ariettes sont délicieuses?... Au reste, — ceci pour rassurer les plus intransigeants, — les dernières pièces du *Château des Merveilles* font pressentir des œuvres plus mûres; telles sont : *la Veillée des anges*, *la Légende des étoiles*, *la Belle au château dormant*, et, — citons-la, — *le Paradis* :

*Tout l'amour de mes yeux ravis  
 N'est-ce pas ce matin limpide,  
 Ces paysages que je vis  
 Avec un ange comme guide ?*

*Les fleurs aux oiseaux enlacées  
 Dans ce feuillage des lumières  
 Ce sont sans doute mes pensées  
 Naïves comme des prières ?*

*Et si mes doux yeux sont en fleur  
 A mon chaste et joyeux réveil  
 C'est qu'Elle est entrée en mon cœur,  
 Toute blanche, avec le soleil,*

Elles forment en quelque sorte transition entre les premières piécettes de la plaquette, et les vers, — plus larges d'idées, — que Valère Gille a publiés depuis. Mais quand ceux-ci seront réunis en volume, feront-ils, n'en déplaie à d'aucuns, — ceux de tantôt, — un plus grand plaisir que les trilles de la flûte en cristal sur laquelle fut perlé le *Château des Merveilles* ?

---

FROM HOME (1), par AUGUSTE VIERSET. — Si Valère Gille nous montre un pays fantastique, de rêve, un château de fondants multicolores, tout plein de soleil et de fleurs, Auguste Vierset nous promène à travers l'Albion des brumes et des boues gluantes, des ports noirs de charbon, — aux relents de poisson et de pétrole, — des gentlemen efflanqués, aux poings de boxeurs, aux favoris roux, et bringuebalant en des costumes à carreaux orange, des ladies aux châles écossais polychrômes, criards, aux longues canines jaunes...

*From Home*, tel est le titre sous lequel il a rassemblé une trentaine de tableaux, de descriptions, notes rapportées d'un voyage en Angleterre, et dont quelques-unes ont paru en des revues parmi lesquelles les défunts *Jeunes* de Namur.

Mais ces tableaux, ces paysages d'intrinsèque monotonie, se sont ensolcillés en traversant ce prisme magique qu'est le cerceau, l'âme d'un poète, — de l'auteur, — et nous trouvons dans *From Home* des sensations qu'un poète seul est susceptible d'éprouver et de décrire.

— C'est à Douvres, en une caserne perchée sur un mont, une musique militaire troublant de ses éclats la quiétude du crépuscule : « La sonnerie s'épand dans l'air du soir, les tambours roulent, les mailloches alternativement ballent au bout des poings nerveux, les fifres aigus jettent à l'écho leurs cascades de notes grêles; — et je ne sais rien qui m'ait plus ému que cet air étranger qui, devant la mer berceuse et sous le ciel automnal baigné des dernières teintes solaires, semblait saluer à l'orient, — telle une reine montant les bleues marches de son trône, — la lune très pâle ! »

Ce sont, en chemin de fer, entrevus au passage : « les opu-

---

(1) Liège, Godenne.

lents pâturages, un éparpillement de villas coquettes, de châteaux aux sveltes tourelles, de retraites cachées en d'adorables coins de nature, tout un ravissant semis de cottages blancs, de cottages gris, de cottages roses, aux baies encadrées de lierre et de vignes folles, moëlleusement tapis en la verte féerie des parcs; » les jolies cottages anglais, fleuris de roses, d'azalées, de rhododendrons, où parmi la verdure des acacias, des lauriers et du lierre qui s'agrippe aux briques rouges et gaies, va lire et rêver solitaire, en les allées de silence, de mystère et de fraîcheur, la vierge, « au teint pétri de crème et de fraises, » comme dit Théophile Gautier, dont les yeux sont bleutés d'azur et les cheveux dorés de soleil, — incarnation suprême de la beauté d'Outre-Manche. »

— Et par instants, la pensée de l'auteur vagabonde tout là-bas, en son natal petit coin d'Ardenne, tout plein de la résineuse senteur des pinèdes, fleuri de bruyères roses et lilas, où, auprès de sa fenêtre à rideaux blancs, aux pots rougeauds d'héliotrope et de géraniums, l' Aimée s'occupe à d'interminables coutures... —

Ces citations, mieux que les plus longs commentaires, pourront montrer qu'Auguste Vierset décrit à merveille les pittoresques paysages et les curieux « types » anglais; comme à merveille aussi il peint les paysages orientaux, pleins d'azur épais et de soleil lourd, en de sonores pièces de vers que nous espérons bientôt voir réunies en volume. Et un accueil aussi cordial, — sinon meilleur, — ne manquera point d'être réservé au poète de *Vers les lointains* qu'au prosateur de *From Home*.

---

DANS LE BLEU (1), par JEHAN ECREVISSE. — Des vers lamentables, comme en eût commis peut-être — et encore! — un collégien de 1825, épris de M<sup>me</sup> Amable Tastu.

Quelques échantillons :

*Viens, viens, colombe de ma vie!...*

---

(1) Paris, Henri Jouva.

*Viens, viens ange, objet de ma flamme !...*

*Puisqu'il faut que je te quitte,  
Adieu, bonsoir, pauvre petite !  
Adieu, bonsoir !  
Que ton cœur, le soir,  
Pour me revoir,  
Palpite !...*

*... Elle perdit la voix, tomba dans le délire,  
Puis son dernier regard se porta vers la lyre  
Qui gisait sur le sable auprès de l'aviron,  
Et vers le frêle esquif emporté sur les ondes.  
Improvisant alors des gammes furibondes,  
Sa plainte s'exhala du sommet du donjon...*

Il est probable que si ce collégien avait soumis son volume de *Ballades* à un littérateur de l'époque, celui-ci lui aurait conseillé d'en faire des cornets à hannetons.

Les temps sont bien changés! M. Jehan Ecrevisse — officier d'Académie et directeur littéraire du *Sylphe*! — ayant envoyé ses vers à M. Charles Fuster, qui fut un poète de talent, celui-ci répondit la plus laudative des préfaces épistolaires. Dame! il avait peut-être ses motifs pour cela, M. Fuster.

RODRIGUE SÉRASQUIER.





## CHRONIQUE ARTISTIQUE.

### Au Cercle Artistique et Littéraire.

#### Exposition Binjé et Marcette.



EXPOSITION intéressante, surtout après l'exhibition de Noël, qui, si on en excepte les œuvres puissantes de Claus, Den Duyts et deux ou trois autres, était d'une remarquable insignifiance.

— M. Marcette possède à un haut degré le sentiment de la couleur et de l'harmonie et telles toiles sont, également, empreintes d'une réelle émotion. On ne doit certes pas fermer les yeux sur les défauts du peintre (manque de précision dans le dessin des figures, souvent difformes), mais ces défauts sont rachetés par de sérieuses qualités. Nous aimons beaucoup ses tableaux parce qu'il y est varié tout en restant vrai. Ainsi les campagnes prouvent un art très réaliste, et profondément troublant. La toile intitulée « Aqueducs » est grandiose de calme attristant et d'immensité. Très amusant, son « Printemps à Marino » (les couleurs prismatiques que donne parfois le soleil perçant les brumes sont fort heureusement rendus).

Mais pourquoi M. Marcette a-t-il joint à son envoi « Bords de la Lys à Tronchiennes » et « Le Lavoir » ? C'est une mauvaise plaisanterie, cela. Est-ce pour montrer au public gantois qu'il sait faire mauvais ? Que l'on se méfie : la jeune école ne s'est pas encore suffisamment imposée, et les tableaux impossibles retardent le triomphe du vrai.

Mais passons. Je citerai encore comme bonnes les toiles intitulées « Ondée », c'est peut-être l'étude la plus subtile qu'expose M. Marcette ; « Mars » — « Gros Temps » qui rappelle beaucoup les marines qu'il a envoyées au dernier Salon ; enfin des « Intérieurs »

très curieux de lumière et de tonalité. En somme, il y a lieu de féliciter l'artiste, nous le faisons avec un réel plaisir. M. Marcette est un jeune d'avenir, nous attendons avec confiance ses toiles futures.

— J'aime moins les envois de M. Binjé. Sans doute plus d'un tableau est traité avec beaucoup de talent, pour ne citer que son « Panorama de Bruxelles » qui est superbe, « Soir d'Orage » et « Nocturne » qui sont de bonnes toiles ; mais, en général, sa peinture a quelque chose de lourd, de heurté. Cela provient-il du choix des sujets et de la recherche des contrastes, comme dans ses effets de soleil ? C'est possible. Cependant je crois que, même par le soleil le plus ardent, rien n'est dur ; au contraire, la lumière donne une vibration qui estompe les contours et produit un tout homogène, fusionné, qui charme l'œil et le séduit. Aussi les aquarelles très enveloppées de l'artiste me plaisent-elles infiniment mieux. M. Binjé emploie beaucoup la gouache, et c'est peut-être à cause de cela qu'il obtient parfois des tons sales.

Pourtant l'effet cherché est souvent atteint. En art le moyen est peu de chose, le résultat est tout. — Délicieux son « Incendie », d'ailleurs remarqué au Salon des Aquarellistes. Ravissants aussi ses « Soirs » et ses « Effets de lune. »

Le peintre parvient à mettre dans son œuvre quelque chose de l'émotion qu'il a dû ressentir, et cette émotion se communique au visiteur ; voilà le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

Terminons en exprimant le désir de voir aussi souvent que possible en notre ville des expositions de ce genre ; elles contribuent largement à l'éducation artistique du vrai public.

---

#### Exposition Stacquet, Uytterschaut et Hagemans.

C'est avec un réel plaisir que nous avons visité l'exposition d'aquarelles que viennent d'ouvrir au Cercle Artistique MM. Stacquet, Uytterschaut et Hagemans. On y remarque plus d'une œuvre constituant un vrai régal pour les connaisseurs en matière d'art.

M. Stacquet surtout y remporte un vrai triomphe (cè n'est pas l'avis des bourgeois) ; deux de ses aquarelles « La Digue à Heyst »

et « Bassin des pêcheurs à Ostende » sont une véritable réussite. Celle-ci se distingue par l'admirable rendu du remous que produisent les vagues, celle-là par une tonalité rose charmante et une simplicité vraiment grandiose. Je cite encore et avec plaisir « Coin de Port à Ostende » et « Clair de lune à Rotterdam ».

A la parfaite connaissance du dessin et à la finesse du coloris qui distinguent M. Stacquet, M. Uytterschaut joint la pureté. C'est le vrai aquarelliste n'employant presque jamais la gouache, aussi ses œuvres ont-elles une transparence très remarquable. Dans son exposition nous plaisent surtout : « Barques de pêche sèchant leurs voiles », aquarelle largement brossée et d'un grand effet ; son « Moulin à Furnes », semblable à un géant crucifié, dominant la prairie qui s'étend à perte de vue ; enfin « Brookslot » et « Temps gris à Hcyst. »

Pour finir, quelques mots de M. Hagemans. Il se distingue, lui, par un succès tout bourgeois. Il use trop de « ficelles » et je dirais volontiers qu'il est trop habile, qu'il recherche trop la distinction. Seulement la distinction qu'il obtient manque de grandeur ; aussi ne produit-il que des œuvrettes, non des œuvres ; et à tout bien considérer, je préfère ses ébauches, ses impressions, à ses tableaux les plus fouillés.

---

### Exposition Edmond Verstraeten.

Les expositions se succèdent au Cercle. A peine MM. Uytterschaut et Stacquet se sont-ils retirés, que M. E. Verstraeten les remplace, et, disons-le tout de suite, débute d'une façon très heureuse. A côté de quelques faiblesses, bien pardonnables d'ailleurs, il montre de fortes qualités : il est observateur et sa touche est franche et hardie. Ce que je voudrais c'est qu'il n'imitât pas trop Courtens ; il est difficile de réussir en courant les chemins battus, et la personnalité est chose assez précieuse pour qu'on s'efforce de la dégager. Un autre grief que je fais au jeune peintre, c'est qu'il traite ses avant-plans d'une façon trop sommaire.

Quand on sait peindre un ciel comme dans « Giboulées de Mars, » on ne doit plus se contenter d'un à-peu-près ; on ne doit pas davantage peindre l'eau d'une façon aussi inhabile qu'il le fait. M. Verstraeten peut et devrait mieux faire. Si je signale ces

défauts, ce n'est pas par malveillance : on ne doit pas décourager les jeunes, surtout quand ils promettent ; seulement j'estime qu'en parlant franchement on leur rend un réel service. Parmi les meilleures toiles citons : « Giboulées de Mars, » « La ferme après midi » (très réussie comme opposition ; peut-être le ciel est-il un peu lourd...) : « De la lisière du Parc » (Tervueren), dont l'arrière-plan est admirable ; « Matinée de Mai, » et « Les Charmes. » — « Soir dans la Forêt » me semble d'une tonalité assez juste, mais comme choix le paysage n'est pas heureux, c'est d'un raide ! Cela provient aussi d'un défaut d'observation ; quand on regarde le soleil couchant, on ne distingue pas nettement les objets, il y a une vibration qui estompe les contours et renforce l'harmonie ; M. Verstracten ne serait-il pas de mon avis ? — Mais j'oublie volontiers toutes mes critiques pour féliciter sincèrement le jeune peintre ; il est de ceux que le travail fait grands artistes.

MAXIME SANGHI.





# TABLETTES

—

## A travers les Revues.

Les derniers des BROUTILLES D'ART, outre les bonnes critiques artistiques coutumières, donnent des vers de Lucien De Buscher, un sonnet de Rodrigue Sérasquier, et reproduisent *les Feux* de Fréd. Friche. On nous annonce un numéro contenant de la musique inédite de Pierre Heekers.

Au CHAT-HUANT, quigasconne un peu, de beaux vers d'Em. Delbousquet, et encore de J. Fauvette et Paul Page.

A l'ombre du DILAPEAU s'abritent des proses de Paschal et Rassenfosse, et de bonnes plaisanteries de Gavroche.

CHIMÈRE ouvrant toutes larges ses colonnes aux écrivains belges, — comme en nos revues nous les ouvrons très sympathiquement à nos frères de France, — M. Maurras reproche, en particulier à Pierre Devoluy, d'appeler « *la horde des Belges* » pour le dam, voire l'extermination de l'esprit roman.

Comment, nous sommes quelques-uns en Belgique qui défendons la langue française contre les flammings et les Muffes, — d'anciens estimant de nos jours l'art flamand sinon mort, du moins abâtardi, — et vous voudriez nous mettre au rancart, de peur que nous tuions l'esprit roman ! Hé ! monsieur, avant que vous en eussiez parlé, nous nous préoccupions de l'esprit roman comme de l'an quatre ! C'est, au contraire, avec plaisir que vous

devriez voir se propager votre langue *national*e en un pays où les patois de Flandre et de Wallonie tendent de plus en plus à envahir le domaine des lettres. — Si nous nous fédéralisons, nous, pour chanter les piquetettes et les petits ruisseaux, en flamand ou en wallon, au détriment du français?... Allons donc ! Trêve à ces enfantillages : pour les poètes il n'y a point de frontières : un seul peuple, ceux qui professent le Culte du Beau, sans distinction de genre ni d'école.

— « Ne nous fourrons pas le clocher dans l'œil ! » — Et proclamons avec Joseph Loubet le règne du Poète, éternel et divin !...

Nous tenons à remercier chaleureusement Joseph Loubet de ses bonnes paroles. — Mais pourquoi diable nous prend-il pour des Lapons ? Se figure-t-il que si jamais il s'aventure jusqu'en nos solitudes arctiques, nous le recevrons en des huttes de neige, et lui offrirons l'huile de foie-de-morue de la bienvenue et le quartier d'élan traditionnel ? !...

— En ce fascicule de Décembre, des vers de Klingsor, Devoluy, Signoret, des proses de Frappart et Jules Renard. —

L'ERMITAGE. Pour bien faire, il y aurait trop à citer. Parmi les poètes : Francis Vielé-Griffin, Verhaeren, R. de Marès, José Maria de Hérédia, le Cardonnell, Karl Boès, Mauclair, etc. En prose : Retté, Mazel, Declarcuil,

Merrill, Peladan, d'autres encore !...

✓ FLOREAL, très artistiquement transformé arborescent en frontispice un exquis Donnay. Les deux premiers numéros de l'année, outre de fort belles reproductions d'art Mosan, portent au sommaire les noms de Max Elskamp, Massenfosse, Glesener, Marlow, Mauclair, Aug. Donnay, etc.

Nous remarquons particulièrement *Les chansons du Prince Lirelaire* de Paul Gérardy et trois *Chansons* de Maurice Maeterlinck.

LA JEUNE BELGIQUE nous a donné une splendide numéro de Janvier ; il serait trop long de citer. En ce fascicule, ainsi qu'en celui de Février, des *Déclarations* dont nous parlons en première page. —

Dans LE MAGASIN LITTÉRAIRE bons vers du poète Paul Harel, et bouts-rimés lamentables de Monsieur Jean Casier.

En LE MERCURE DE FRANCE, *Mon cœur s'étonne de sa peine...*, de Lucien De Busscher ; *La merveilleuse auxologie du Lupinaire*, de Louis Denise ; *La langue de Dieu*, de Léon Bluy ; et encore des vers d'Albert Samain, Ernest Haynaud, et des proses de Jules Renard et Raehilde.

Très intéressant, LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE, avec les professions de foi des revues. Jusqu'ici ont parlé : *L'Art moderne*, *Le Saint-Grail*, *L'Ermitage*, *La Jeune Belgique*, *Les Ecrites pour l'Art*, *La Plume*, *La Revue Universitaire*, *Chimère*, *La Revue Rouge*, *L'Art Littéraire*. — Tout cela, parfois diffus et tirailé !..

LA REVUE BLANCHE publie des sonnets de Hércedia ; *En Ethique*, de Romain Coolus, etc. Très amusant, *Le Chasseur de Chevelures* et ses primes... décoratives.

Dans LA REVUE GÉNÉRALE, toujours, et rien que la revue littéraire d'Eugène Gilbert.

LA REVUE INDÉPENDANTE de février déchire à belles dents le pauvre Albert Aurier. Tout à côté, le *Poème du Piano* : le rapprochement est du dernier joli ! — Le numéro de mars donne : *Devant le troupeau*, de Mario Varvara ; *Lunatiques*, de Pierre Dévoluy ; *Bêtes et Gens de lettres*, curieuse et intéressante enquête de Georges Docquois. —

LA REVUE MODERNE. De Ch. Bonheur, us avons celui de déguster une *Infusion de*

*pensées saucages*. Echantillons :

« La femme se corrompt et s'avilit quand elle porte dans son cœur une passion qu'elle doit cacher sans cesse.

« La femme ne se donne qu'à celui qui sait la prendre.

« La femme économe prendra une voiture pour économiser ses bottines. »

Quel samovar ! —

LA REVUE ROUGE de janvier donne des proses de Demolder et Georges Eekhoud ; et des vers... laxatifs de Georges Touchard, où l'on entend « Jehanne la bonne Lorraine » se proposer de « faire les mylords penauds. » M. Georges Touchard s'amuse !..

LA SYRINX d'octobre (la dernière en date qui nous soit parvenue !) est remplie par *Le Traité de la Méduse*, de Maurice Quillot.

De même, Emmanuel Signoret enplit à lui seul LE SAINT-GBAAL, — fort intéressant, — de glorieuses proses et de vers sonores.

— Nous avons reçu, pour la première fois, les ESSAIS D'ART LIBRE, très originale revue, où nous retrouvons Camille Mauclair (*Lettre sur l'individualisme*), Karl Boës (*Hymne à l'opale*, naturellement !) et un Poème et des critiques à citer, de Charles-Henry Hirsch. —

— Reçu encore : LA TRIBUNE, LESYLPHE, LA LIBRE-CRITIQUE, LA REVUE UNIVERSITAIRE et ROUEN-ARTISTE. —

— Au dernier moment nous arrivent ;

Le numéro de janvier de CHIMÈRE (qui annonce d'heureuses transformations), avec des vers de P. Dévoluy, J.-Marius André ; une traduction de Shelley ; et, en *Ses aux chimériques*, Stuart Merrill, par Géo Mauvère. —

Et encore BLAETTER FÜR DIE KUNST, toujours intéressante ; LE SAINT-GBAAL (n° 11), et LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE, qui continue le referendum des revues par *La Revue Méridionale* et *Rouen-Artiste*.

— Ne nous sont pas parvenus : L'ART SOCIAL, LES ÉCRITS POUR L'ART (4<sup>e</sup> trimestre 1892, ohé, M. Ghil !) LE SILLON, LA SOCIÉTÉ NOUVELLE (janvier et février), LA REVUE ROUGE (février), et les derniers de LA SYRINX (pour rappel).



## NOTULES.

D'un stoïcisme antique, LA REVUE BELGE annonce sa ferme résolution de s'ouvrir les veines le 1<sup>er</sup> mai prochain. Vertu, tu n'es qu'un nom!

En un de ses derniers numéros, nous cueillons ces vers, d'une fable signée Arthur Drumaux, et intitulée *Le Philosophe et le Singe* (le premier va interviewer le second sur la descendance) :

— Ce fut pour lui *Désir faneste,*  
Car soudain  
L'animal furieux, saisissant une pierre,  
Droit au front la lui lance et le couche par terre.  
Dès qu'il put reprendre ses sens :  
« Par Darwin, se dit-il, j'ai fort mal à la tête,  
Mais ce singe brutal n'est pour sûr qu'une bête ! »

— C'est le chant du cygne de la *Revue Belge*.  
Et après avoir public cela, M. Tilman écrit :  
« Pour l'un, nous sommes tout proche des frontières du crétinisme... »

Plus proche que cela, notre oncle, beaucoup plus !

Au dernier concert du conservatoire, nous avons eu, sous la direction de Vincent d'Indy lui-même, une audition du *Wallenstein* et d'un fragment du *Chant de la Cloche*.

A citer, dans la partie de chant, le nom de M. Fœnest.

Au Cercle artistique et littéraire, Vincent d'Indy a également exécuté (avec le concours de la section chorale, de M. Octave Maus, pianiste, et de M<sup>lle</sup> Michaux, chanteuse) des fragments de son œuvre, et de celles de César Franck, Chabrier, etc.

M. Jean Aicard y a lu, à la plus grande joie de ces demoiselles, quelques chapitres de son nougâteux roman *L'Isle bleu*, paru ou à paraître. Trépignations, petits cris étouffés, petits mouchoirs étalés, etc.

Quelques jours après M. Paul Verlaine y a parlé de *La Bonne Chanson*, des *Romances sans paroles* et de *Sagesse* — ce livre inouï ! — devant des bourgeois spirituels qui n'ont pas trouvé ça très fort. Et puis, fi donc ! un homme que... qui... oh ! Oui, M<sup>onsieur</sup>, c'est comme je vous le dis !

Un bon point à *L'Impartial* et au *Journal de Gand*, qui ont flétri comme il convenait l'incurable panmuffisme de nos bons villageois gantois.

A l'Exposition des XX. — la place nous fait défaut pour en parler longuement, — remarqué, en première ligne, les œuvres de M. H. Petit-Jean ; puis, à divers titres, celles de MM. Maddox Brown, Ch. Doudlet, W. De Gouve de Nuncques, et de M<sup>me</sup> J. Jacquemin.

A la suite des « Déclarations » de *La Jeune-Belgique*, notre oncle Fr. Coppée vient de décider la reconstitution du Parnasse.

Le Coppée susdit s'est livré, devant un rédacteur du *Journal*, à quelques cabrioles inédites : il a déclaré professer une vaste admiration pour Taine, mais n'avoir lu aucun de « ses ouvrages philosophiques ! »

Heureuse innocence !

On nous assure que le Coppée préqualifié est depuis quelque temps fort tourmenté par l'ombre de l'autre Coppée, celui qui avait fait le *Reliquaire*, et qu'il a, comme on sait, empoisonné, avec la complicité d'un *Petit Epicier* dispensateur de mort aux rats.

L'autre vient le tirer par les pieds, les nuits de grande lune, ayant le frac vert de son bourreau comme suaire

L'académicien s'est jöté aux pieds du Bâb Péladan, qui lui a ordonné, pour apaiser les mânes de sa victime, de lire neuf fois la *Bénédiction* à rebours.

Livres annoncés :

*La Quenouille et la Besace*, par Maurice Maeterlinck.

*Salutations, dont d'angéliques*, par Max Elskamp.

*Contes au Perron*, par Hubert Stiernet.

*Premières poésies*, du comte Villiers de l'Isle-Adam.

Ont paru récemment :

*La Légende d'Utenpiegel*, par Charles De Coster (nouvelle édition, chez Lacomblez).

*Claudine Lamour*, par Camille Lemonnier (Dentu).

ERRATA. — Eu notre fascicule de Janvier, page 5, ligne 8, au lieu de *ait* lisez *ciel*.

Au présent numéro (Hélas), en la prose d'Engène Demolder, page 38, ligne 16, au lieu de *paténe* lisez *patine*.

Nous tendons la tête au glaive du châtiment.  
CHANTECLER.

# LE RÉVEIL

## REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

Publiée sous les Auspices du Cercle Littéraire Français

*Secrétaire de Rédaction,*  
FRÉDÉRIC FRICHE.

*Administrateur,*  
RODRIGUE SÉRASQUIER.

---

Le *Réveil* ne publie que de l'inédit.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la rédaction.

---

### BOITE AUX LETTRES.

**Emile Mathy, Ostende.** — Charmant, mais des préjugés — certes bien étroits — nous empêchent de publier de mauvais vers, quand même leur auteur promettrait de s'abonner; si vous nous en envoyez jamais de bons, c'est nous qui vous donnerons volontiers cent sous. En attendant, nous tenons à votre disposition une liste très complète de revues moins prudes, où toutes pondaisons, même du calibre des vôtres, sont reçues avec joie... contre espèces bien sonnantes et trébuchantes.

**G. C., Gand.** — Comment! C'est *splendiose*, tout bonnement. Mais ne croyez-vous pas qu'il serait bon, — mon dieu, vous allez me trouver bien exigeant, — qu'il serait bon, avant de tenter les vers, de savoir un peu le français?

**L. L. M., Liège.** — « *C'est rien chic* », mais... « *y a pas méche* » d'insérer.

**Ch. Fr.** — Bien certainement. Recopiez et envoyez, hein?





TROISIÈME ANNÉE. N° 4

AVRIL 1893.

LE

# RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Publiée sous les auspices du Cercle Littéraire Français

Ont collaboré à ce numéro :

CAMILLE LEMONNIER

RODRIGUE SÉRASQUIER - JOSÉ HENNEBICQ

FRÉDÉRIC FRICHE - TRISTAN KLINGSOR

AIMÉ GEENS - PAUL SAINTE-BRIGITTE

MULTATULI (E. VAN HEURCK trad.)

VALMY BAISSÉ - RAYMOND NYST.

(Voir le sommaire au verso).



ABONNEMENT: Belgique un an 5 francs.

Étranger, 6 francs.

Ce Numéro 50 centimes.

RÉDACTION: Marché aux Grains, 7.

**GAND.**

Tous droits réservés.

## SOMMAIRE :

- La Rédaction* : Quelques Mots.  
*Rodrigue Sérasquier* : Soir de Printemps.  
*Camille Lemonnier* : Le Prêche.  
*José Hennebicq* : Vers.  
*Frédéric Friche* : Le Sage.  
*Tristan Klingsor* : Triptyque des Mendiants.  
*Aimé Geens* : Au Hasard  
*Paul Sainte-Brigitte* : Ballade d'autrefois.  
MULTATULI. (*E. Van Heurck* trad.) : Le Banjir.  
*Valmy Baisse* : Sainte Thérèse.  
*Raymond Nyst* : Lettre à Mr José Hennebicq et à ses pairs.  
Chronique Littéraire.  
Tablettes.

---

# LE RÉVEIL

RÉDACTION : **Marché aux Grains, 7. GAND**

*Secrétaire de Rédaction,*  
FRÉDÉRIC FRICHE.

*Administrateur,*  
RODRIGUE SÉRASQUIER.

---

Le *Réveil* ne publie que de l'inédit.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

---

**ERRATA** : Page 48, ligne 31, au lieu de *supplier*, lisez *suppléer*.

» 85, » 8, » *Simplex*, » *Fleur des eaux*



## QUELQUES MOTS <sup>(\*)</sup>



LEVER à l'Art un autel où tous, et de partout, puissent venir l'adorer, n'importe en quels rites ! Voilà le seul but que nous nous proposons, et ce en une entière probité littéraire. Peu nous importent les théories ou les poétiques, si l'artiste est sincère.

Nous ne fûmes jamais exclusifs en aucun sens, et ne le serons jamais, quels que soient les heurts d'hostilité et d'envie dont nous entendions le cliquetis d'armes. Seulement, nous combattrons l'intolérance, n'importe où nous la trouvions ; nous lutterons pour l'intégrité de la formule du Beau, qu'une *réaction* récente, dont les ma'heureux *symptômes* sont très apparents, menace de compromettre.

Nous n'avons jamais bien compris le parage des écrivains en artistes de forme et de fonds : nous croyons ces deux éléments absolument inséparables.

Personne n'a jamais conseillé à un poète de négliger la forme au profit du fonds : la forme doit être simple, pure, adéquate à l'idée ; il ne faut pas la surcharger inutilement, et

---

(\*) Réponse du *Réveil* à l'enquête du *Mouvement Littéraire*.

l'on pourrait dire que « la *forme* est une esclave, et ne doit qu'obéir. »

C'est pourquoi nous trouvons fâcheux le fétichisme, par exemple, de la rime riche, à laquelle aboutissent toutes les aspirations de nombreux et souvent très grands artistes. Que ceux-ci parviennent à être grands malgré cela, un très haut exemple vient encore de nous le prouver. Mais ces règles ne peuvent être les ailes emportant l'esprit dans les cicux vastes : ce ne sont que des liens irritants au génie, si l'infirme s'en fait de commodes béquilles.

D'autre part, nous ne prétendons pas que pour être artiste, il suffise de n'obéir à nulle contrainte ; mais le poète porte en lui les seules lois immuables de la poésie et l'instinct de la *simplicité* que doit nous rappeler constamment la grande aïeule latine, et qui fait seule les œuvres éternelles. Car jongler tout le jour avec les rubis et les diamants éblouit trop l'œil pour qu'il puisse goûter encore les calmes soirs ; et les buccinset les tympanons prolongeant trop leurs fanfares, rendent sourd à la flûte de Tityre.

Donc, les pèlerins pieux qui s'arrêteront à notre seuil toujours seront accueillis ; et nous ne prétendons pas, à l'instar de certaines grandes revues, asseoir à notre droite les bons petits garçons qui auront fait leur devoir *in verbo magistri*, tandis que les hérétiques, ainsi que les Ilotes ivres de Sparte, ne seraient tolérés en ce calme prytanée que pour inspirer aux susdits bons petits garçons l'horreur de leur ivresse.

Les hommes, et à plus forte raison les artistes, sont trop différents pour qu'on puisse leur appliquer inflexiblement des règles communes : uniformité, c'est médiocrité.

LA RÉDACTION.



## Soir de Printemps

A HENRI MAZEL.

**L**a chute du soleil empourprait l'horizon  
 De sanglantes lucurs que tamisaient les branches ;  
 Les vieux pommiers neigaient doucement leurs fleurs blanches,  
 Et la brume du soir rampait entre les troncs.

La lune se courbait, lumineuse faucille,  
 Devers l'immensité des cieux céruléens ;  
 Et mon âme évoquait des parcs élyséens  
 Où des poètes blonds enchantent les charmilles,

Où des Vierges de rêve, en longs surplis de lin,  
 S'en vont, le lys aux doigts, parmi les tubéreuses...  
 Mes lèvres murmuraient des strophes vaporeuses  
 Dont le chant se mêlait aux soupirs cristallins

Des jets diamantés en la fraîcheur des marbres ;  
 Et mes yeux promenaient mon rêve essentiel  
 Des étoiles, fleurs d'or qui tressaillaient au ciel,  
 Aux pâleurs des bouquets constellant les grands arbres.

RODRIGUE SÉRASQUIER.





## LE PRÊCHE

**L**E grand Carme décharné, jusque-là à genoux dans la chaire, mains jointes, soudain éploya parmi la demi-ténèbre ses longs bras noueux, pareils aux sarments d'une lambrusque. Un instant ils planèrent immobiles, opprimant du poids lourd d'un geste sans paroles les consciences défaillantes, élargissant par-dessus le péché des fronts comme le vol arrêté d'un sombre aigle de courroux et d'irrémission, par dédain des mansuétudes de la colombe symbolique là-haut, à la crête de l'abat-son, frissonnante. Puis les mains s'abaissèrent, la bouche se cava en les joues velues. Il cria vers l'auditoire :

— Mes Frères, mes très chers Frères, je suis le voyageur des carrefours et des sentines. Je suis celui qui, de l'aube à la nuit, marche par les sentiers boueux et les mares infectées de crapauds. J'ai gravi les marches de cette chaire; mes pieds souillés des ignominies de la route, mes pieds las et lourds d'avoir pèleriné parmi l'ordure humaine, je les ai menés de degré en degré jusqu'à ce trône de la Vérité. Dieu qui voit au fond des âmes, me pardonnera de monter à Lui avec de si dégoûtants et de si pestilentiels orteils que nulles eaux lustrales, nulles essences, nuls onguents ne pourraient les blanchir, ni en dissiper la puanteur. J'ai traversé la plaine, en effet, j'ai marché par les fientes de ce village, il m'a suffi pour en être élaboussé jusqu'au ventre : Mes plantaires, pour y avoir un moment séjourné, sont en bouillie et semblables à des substances longtemps marinées en des urines. Mes talons,



pour avoir raclé les cailloux de votre impénitence, ont contracté de rigides et épais calus. Vos fautes, comme des déjections, ont rejailli vers moi ; je suis couvert du vomissement de vos replétions.

Et c'est pourquoi je vous dis : Cette église n'est plus un lieu sanctifié par l'Éternel ; vous en avez chassé la divine Présence ; elle est, comme tout celles qu'ont investies le dol, le stupre, la lésine et l'orgueil, la cantine infâme où le Diable joue votre salut sur un coup de dés. Vous en avez fait le relais des sept Péchés capitaux, l'auberge de vos paresse d'âmes et de vos croupissements de consciences, l'hôtellerie monstrueuse de vos fornications. Vous frappez à la porte et vous dites à Dieu : « Je suis pauvre, je suis dénué, je n'ai pour tout viatique que ma besace de péchés. Accueillez-moi, Seigneur ! » Et Dieu vous ouvres confessionaux. Il vous répond parla voix des Ministres : « Entrez et mangez, voilà le froment et le sel, entrez et réchauffez-vous, voila le divin feu de ma sagesse. » Mais, ô sacrilège ! ô cent fois sacrilège ! la Table à laquelle Il vous convie, c'est pour vous y regouler et vous engraisser de votre péché remangé. Vous êtes les pourceaux friands de votre propre excrément.

En vérité, Baal, Behemot, Baphomet et toute la séquelle des Impurs, ont pris possession de vos territoires ; ils logent en vous, vous suivent pas à pas. Le soir, quand votre ombre grimace sur le mur, c'est eux, vos suppôts, qui par dérision font le geste de votre perdition. Tâtez-vous ; vous les sentirez sous votre peau, ils sont près de vous autant que votre mort même.

Et vous les nourrissez, ils se repaissent de votre charogne intérieure ; sans cesse ils grattent au pied de vos croix ! Car n'êtes-vous pas des cimetières de pourritures et d'ossements ? *Car ne trépassé-t-il pas à tout heure quelqu'un dans vos âmes ?* Car se pourrait-il trouver des charniers, plus putrides, des morgues plus vénéneuses et plus gorgées que les copieux pourrissoirs que vous engraissez de vos morts ! Vous êtes le fumier de vos péchés ; et il passe des bières à tous les horizons de votre vie ; ce sont des morts qui regardent par la vitre de vos yeux...

Ecoutez ! écoutez ! des morts en vos actes et en vos paroles constamment soufflent des haleines empoisonnées. Des morts,



vous dis-je ! ah ! par milliers ! de pauvres petits morts véniels à visages d'enfant et de vierge, de grands morts coriaces et encombrants... Ce sont les innocences, les candeurs, les charités, les confiances et les abandons en Dieu, les saintes pauvretés, les humilités, les pardons, toutes ces filles du Ciel qui sont les Vertus et que Dieu mit en nous pour y être révérees ainsi que des saintes en des chapelles. Ce sont aussi les abnégations, les courages, les apostolats, ces autres Vertus plus austères et dont Dieu a fait les pieds de son paradis. Eh bien ! tout cela meurt, tout cela pourrit quotidiennement en vous. Il n'est pas une heure du jour où la bonne intention, la bonne pensée méprisées ne descendent rejoindre aux cryptes du péché les pâles ombres innénumérables de leurs ainées.

Ce qui persiste à vivre à travers toute cette décomposition, je m'en vais vous le dire : c'est votre ver intestinal, le tenia infiniment ramiculé de votre perversion. Ah ! celui-là se sustente des puissants engrais que lui ménagent vos lâchetés. Il soutire, pour s'en reconforter, les jus infectieux, les pus abominables de votre universelle putréfaction. Je le sens d'ici qui darde et frétille à toutes les ouvertures de votre corps, comme un gaz pétulant.

Et pourtant, misérables Chrétiens, mes Frères, Christ à pareil jour, il y a 1800 ans, montait sur le patibulaire. Il vous livrait son corps en expiation de l'éternité du péché et pour le rachat des hommes passés, présents et à venir. Mais lequel de vous, ruraux pétrés à l'égal des pires silex, oserait dire qu'il ait consenti à ce rachat ? N'êtes-vous pas le même bétail ignominieux que celui qui avant Christ se vautrait aux abjectes étables de païennes ? N'êtes-vous pas la même race, couverte d'opprobres qu'il voulut par l'immensité de son trépas extraire des puits d'infamie où elle macérait ? En mourant à toute heure aux bonnes impulsions, vous contraignez Christ à remourir pour vous ; vous le crucifiez en chacune de vos fautes ; vos péchés sont les clous que vous lui enfoncez dans la chair, vos mauvaises pensées, l'éponge de vinaigre dont s'irritaient ses plaies. C'est tous les jours infiniment Vendredi-Saint pour notre Sauveur !

La grande lamentation un instant fut suspendue. Le Carme s'interrompt de stimuler ses plébiciennes et tumultueuses apostrophes avec les pendiculations de sa haute échine violente,

si grand que son ombre, découpée par les luminaires, s'étendait en travers de l'église j'usqu'aux ferrures du Tabernacle. Maintenant, il tournait sur lui-même, scrutait avec mépris l'indigence des murs, non seulement dénués des marbres et des ors coutumiers, mais en tous sens lézardés de crevasses comme une ruine séculaire. Une colère ensauvagea son ascétique visage roux ; il frappa de ses poings retentissants le rebord de la chaire.

— Christ est mort ! Il est mort ! Entendez le glas de cette sombre nouvelle ! Il est mort, vous dis-je... mais demain Il ressuscitera. Or, que trouvera-t-il en venant vers vous ? Un cabanon, une soute à porcs, un tel taudis et que vous ne voudriez pas y abriter vos ouailles ! Il va donc ressusciter pauvre et nu, plus dépouillé que le vagabond des routes. Et rien que la pierre nue pour l'asseoir ! Il va ressusciter dans les affres, comme dans les affres Il est mort ! Vous, cependant, racailles, pleutres engeances, tandis que le Seigneur, sur le seuil du sépulcre, un pied en l'air et l'autre encore dans la tombe, se demandera s'il ne vaut pas mieux pour lui replonger aux ténèbres, vous ne manquerez ni d'un gîte, ni d'un bon lit, ni d'une abondante nourriture. Votre ver dévorateur, vous lui mettrez de beaux habits neufs, et des anneaux et des pendants d'oreilles, comme à un maître adulé, afin que, vous voyant passer gras et fleuris, on se dise : Celui-là sûrement n'est pas un misérable Canapsa comme le pauvre roi des Juifs qu'ils ont fouetté, puis branché et qui, après avoir séjourné chez les Morts, enfin est ressuscité !

Christ est ressuscité, il a poussé la porte de l'église ; mais quand Il a vu la misère des murs, il a pensé : « Ce peuple, sans nul doute, ignore que j'ai été crucifié pour le sauver dans l'éternité. » Alors Christ ramassera son bâton et prendra la route d'un autre village. En vérité, ceci arrivera comme je vous dis. Quand un pourceau vous naît, vous l'abritez chaudement de paille. Quand, sous le couteau il expire, vous lui faites en vos estomacs de rouges et joyeuses funérailles. Mais votre Sauveur ! Vous priveriez-vous seulement d'un des boudins que vous rissolez en vos âtres si, ressuscitant avec une grande faim, Il apparaissait à vos huis et vous tendait la main ?

L'auditoire, sous l'effroi et la trivialité des brusques visions,

pantelait. Mime illuminé, non moins que lucide zélateur, le Carme évoquait la Passion populaire, violait de gestes forcenés les rouges ombres épanchées, caricatural et pathétique, tapant avec le marteau de ses rudes vocables, sur les clous de leurs remords. Et tout à coup, sa grande face anachorétique se déchirait, un spasme remontait vers les oreilles sa dure bouche vocifératrice. De toute sa taille, se penchant par-dessus la chaire, vers le sol, qu'il parut fouiller de son doigt indicateur.

— Mon Christ est là. Ses membres sont couchés là ! Abomination de la désolation. Je l'aperçois tout vert, le foie mangé, deux trous pour regards. Où ira-t-il quand Il ressuscitera ? Le laisserez-vous vraiment sans un toit, sans un oreiller ? Sera-t-il dit qu'Il sera mort vainement pour votre salut et que vous l'aurez renvoyé de votre église quand Il y venait chercher un asile ? Eh bien, je vous sauverai de votre ignominie, malgré vous ; je serai le vidangeur providentiel descendu en vos purgatoires et qui vous empêchera d'y naufrager... Ouvrez les oreilles, écoutez, écoutez... Christ, l'an prochain, aura sa maison réparée, je l'atteste et le lui promets ici en votre nom... Qu'est-ce qu'il aura fallu pour cela ?... Que chacun de vous, selon ses péchés, paie le sol qui là-haut, dans les Balances, lui sera compté au centuple pour son salut... Allez, c'est une bonne affaire que celle-là, et telle que vous n'en ferez jamais en ce bas monde ! De l'argent placé à haut intérêt, mes Frères, vous ne serez pas volés, je vous en réponds.

Mais je vous connais, ô cœurs indolents, je sais que c'est pendant que le pain lève qu'il faut tisonner le four... C'est pourquoi, moi, le Pauvre, je vais, en descendant de cette chaire, me mettre à quêter pour un plus pauvre que moi, car en vérité, Christ n'est-il pas le grand pauvre éternel ? J'irai donc par les routes, les mains tendues, demandant la charité pour mon Sauveur et mon Dieu. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit...

— Amen !

On entendit claquer les sandales le long des degrés. La haute taille ensuite se redressa, marcha par la nef, gagna la porte. Des mains, à mesure, laissaient tomber des monnaies dans le froc que le Carme avait ramassé entre ses doigts noueux et qu'il portait devant lui comme une besace. Les fidèles le sui-

virent à la rue ; il allait devant, de son large pas, tournant la tête en tous sens et criant :

— Pour notre Seigneur Jésus-Christ!

Comme le soir tombait, des maisons restaient closes, toutes muettes derrière leurs volets. Alors, il frappait du poing dans leurs ais, et, d'une voix plus forte, réclamait la dîme.

— Christ est mort ! disait-il. Il ressuscitera demain ! Donnez selon vos péchés ! Donnez pour Christ !

Le village entier finit par sortir des portes ; tous ensemble ils pèlerinaient derrière le grand froc brun, avec un long bourdonnement de prières. Mais, par-dessus tout, s'entendaient les rauques poumons du Carme enjoignant l'aumône à Christ. Et jusqu'à la lune, les chiens aboyèrent pour ces processions sillonnant les campagnes et gémissant sur la misère divine.

Camille LEMONNIER.



## VERS

## La mort des Glaives.

(FRAGMENT)

.....

**T**ORSES comme blocs d'or fondu par clair soleil,  
 Sous les hauberts d'acier dont les mailles fulgurent ;  
 Ecus couleur de soir et de couchant vermeil ;  
 Heaumes casquant de feu l'insulte des figures ;  
 Et les gonfalons bleus que fauche le croissant ;  
 Et les éclairs des dards et les pommeaux des dagues  
 Où les rubis incrustent leurs gemmes de sang ;  
 Et la clameur pareille au bruit lointain des vagues :  
 Hordes comme blocs d'astre et dont les palefrois  
 Se cabrent, au fracas de bronze des fanfares  
 Sous leurs caparaçons de pourpres et d'orfrois :  
 Toute la cohue insolente des Barbares,  
 Avides du triomphe et des Butins promis !

Voilà ce qu'Olivier fit voir à ses amis.

.....

Novembre 1892.

---

## Clair de Lune.

A M. Iwan GILKIN,

**S**ous la lune les chiens qui hurlent  
 Sous la lune les chats qui geignent  
 Sont-ce des âmes qui se plaignent  
 Les chiens qui hurlent ?

Sur les pavés j'entends sonner des pas  
 De femmes blafardes  
 Qui s'en vont hagardes  
 Vers des chemins qu'elles ne savent pas !

J'entends au loin de sinistres tocsins  
 Tinter de rouges incendies :  
 Les gueux aiment les tragédies !  
 L'astre pâle est propice aux assassins !

Sous la lune les arbres morts  
 En pantelantes théories  
 Dans les plaines et les prairies  
 Sont des mornes crucifiés aux gestes tords !

Et sont-ce des Eglises d'Outre-tombes  
 Les Hautes Tours des Cathédrales ?  
 O vont-elles à des escalades astrales ?  
 Et les casemates semblent des catacombes !

JOSÉ HENNEBICQ.



## LE SAGE.



**V**ERS le Sud brûlant, l'armée en marche fend le désert, loin déjà du cher fleuve qui ramenait la pensée pieuse au sol natal.

Les archers d'Anamin, et les gardes dont le bouclier rond porte l'abeille royale, et les cavaliers de Géther traînant leurs étalons par les rênes de pourpre, tous sont mornes et soucieux des batailles prochaines. Et les éclats des théorbes, dont leur fatigue s'exaspérait, se sont tûs aux doigts fatigués des porte-lyres.

Parmi les chefs et les mages qui portent les crosses d'ébène pour les auspices, vient la haute litière royale, marquée du pschent et du sphynx.

Mais un cri impérieux suspend les pas et les voix, et le roi, montrant une petite oasis où s'érige un stèle funéraire, interroge les mages.

Au stèle sont gravés des mots sacrés d'une ancienne langue disparue : seuls les plus vieux des mages y peuvent lire qu'un sage dort là, embaumé selon les rites, et portant sur la poitrine, comme il l'a voulu, le papyrus qui garde ses écrits.

Or, le roi veut que la tombe soit ouverte.

Voici la momie sous les bandelettes dorées que durcit le bitume, voici le rouleau de papyrus dans un coffret portant l'épervier, symbole du voyant, et le phénix, l'esprit dégagé de souillure.

Les mages le déroulent, et en font de grandes risées : car rien n'y apparait tracé, que, à l'infini, le caractère de Dieu.

Mais le roi s'irrite, et frappe du lotus d'ivoire le crâne rasé du plus proche.

Puis il prononce :

Celui-ci fut sage, car il a vénéré Dieu.

Celui-ci fut grand, car il a chanté Dieu.

Et mes peuples désormais diront sa gloire avec celle des rois, mes ancêtres.

Et je veux qu'en le temple de Phré mes plus habiles Artistes retracent sa figure aux peintures des granits, et gravent à l'entour ses louanges !

FRÉDÉRIC FRICHE.

## Triptyque des Mendiants

### I.

#### LE BALADIN.

*Au beau jardin de fête il est venu ; sa mante  
De samit étincelait de faux joyaux  
Et l'air se parfumait de jasmin et de menthe  
Quand il vint ainsi qu'un page aux lys royaux*

*Le pâle soir croulait en ses fins cheveux roses ;  
Il avait des bracelets à ses bras nus  
Et ses dolentes mains aux paresseuses poses  
Cherchaient d'invisibles bouquets inconnus.*

*Et pour le voir passer au milieu des allées  
Des nains fous et curieux couraient en ronds  
Et sa cachaient en des corolles d'azalées  
En lui jouant leurs airs berceurs d'Obérons.*

*Lui se laissant conduire à leurs lentes cadences  
Glissait ses pieds harmonieux dans les fleurs  
En écoutant les nains jouer de douces danses  
Sur les cors ensorcelés et cajoleurs.*

*Il dansa. Puis jetant sa tunique de soie  
Et sa toque sur les mousses du jardin  
Il mima son ballet de mendiant de joie  
Avec ses gestes charmeurs de baladin.*

*Mais comme dans le soir illuminé de lune  
Trois princesses aux vertes robes d'amour  
L'appelaient, il voulut s'en aller avec l'une  
Et s'enfuit vers Celle aux baisers fleuris, pour*



*Frôler ses doigts d'enfant aux somptueuses boucles  
Des cheveux de reine — lourds de jasmins —  
Et pour jouer songeur avec les escarboucles  
Qu'elle portait magiquement à ses mains.*

---

## Pour la Jolie.

*C'est la fête de notre amour, ô ma riuse ;  
c'est la fête de notre amour, ce soir, ô ma Lya :  
oh ! n'entends-tu chanter à nos âmes mystérieuses  
des cloches de soir et des alleluias ?  
Eclaire tes yeux noirs de mélancolie :  
Voici le prélude de la folie,  
Voici le prélude du silence ;  
éclaire mon pauvre cœur d'amour et de folie  
voici les nonnes frêles du silence.  
Voici les nonnes frêles de mes pensées  
au sanctuaire de mon âme : douce Lya  
ô ma très douce fiancée  
n'entends-tu pas les cloches bercées  
en la magie des alleluias ?  
Mais les nonnes s'en sont allées  
les nonnes frêles aux visages d'exilées  
et tu es restée seule en l'église d'amour  
où s'érigent les lys lumineux d'amour.  
Et parce que tu es charmeuse et satanique  
et que les Sept péchés ont fleuri sur ton corps  
j'ai voulu que tu sois l'adorée et l'unique  
à l'autel de mon Rêve angélique en décors.  
— Or ce soir, en la mélodie des songes étranges  
c'est la fête de tes lèvres purpurines, c'est  
la fête de tes yeux noirs enchantés  
et ton corps voilé d'amour et ce soir voilé de franges  
m'enivrent tant que je ne sais  
Si le soir est plus triste et plus beau que ta nudité.*

TRISTAN KLINGSOR.



## AU HASARD.



*C*oujours le même horizon de désert au regard lassé ; toujours la lande imprégnée de mélancolie, où s'enfoncent les chemins vers on ne sait quelle étape, dont le doute des carrefours accroît la lassitude. — On chemine, là, dans l'accablement

des heures lentes, avec, sur les épaules, despotiquement, des lieues de ciel, un ciel bas, et gris de toutes les tristesses. — Et, entre cette terre de désolation et ce ciel terne, des vols hâtés d'oiseaux ; tous fuient mes yeux, vainqueurs de l'espace. — mes yeux dont le pensif ennui se distrait et se fatigue à les suivre. — Il doit y avoir des morts d'oiseaux dans les langueurs de cette solitude. O ces agonies !

Le soleil tombe ; couchant tragique dans la bruyère. — Le paysage s'appâtit, vers le crépuscule, et s'imprécise. — Comme des Tristesses, des lointains descendent des ombres bleutées où sombrent les rougeurs fauves. — Et là-bas s'éclaire encore la lueur d'acier d'un étang dans son immobile sommeil. — Et dans cette immense et grave mélancolie qui s'insinue en l'âme, dans ce calme continu, où des vents musent, — des silences de mares sombres, eaux mortes que hantera, la nuit, la palpitation des étoiles.

*On a peur d'éveiller ce silence...*

Et voici que, gardien sans doute de cette cabane, là-bas, que le hasard du chemin côtoie, égarée, en avant d'autres plus loin. — un chien esseulé y jette l'émoi soudain de ses longs abois ; primitive cabane dont la raideur saille dans le grisaillement où vient de s'ouvrir l'œil clair et las d'une fenêtre ; la lumière fouille la plaine et va reprendre le rêve de toutes les nuits. — Silencieux, des êtres sortent, et s'en vont, vers ce groupe, plus bas, d'habitations ; les silhouettes se séparent, on entend des portes qui s'ouvrent, un bruit de loquets qui tombent.

L'âme amère comme un abandonné, je passe devant la cabane qui, déjà, se vêt d'ombre ; auprès de la porte obscure, dehors, sur

*une chaise, simplement, un crucifix, — O navrant tableau! — C'est ainsi que s'annonce une mort, ici!*

*Mes yeux s'emplissent de l'effroi rigide du cadre : là, à l'intérieur, la silencieuse prière de cette lumière dont la lueur regarde au carreau.*

*Pourquoi ce chien hurle-t-il si horriblement, alors qu'il y a quelqu'un là? — L'angoisse me léche le cœur; voici qu'un glas s'obstine à sonner en moi, sourdement.*

*Voyageur perdu, je m'en irai heurter, plus loin, à la porte de ces paysans, m'hallucinant à ouïr les appels lamentables de la bête qu'ils ont oubliée, ceux qui, tout à l'heure, sont partis d'ici, la peur dans le dos, — et qui, cette nuit, folle d'angoisse, à travers l'espace vide, sans écho, hurlera à la lune.*

Aimé GEENS.



## Ballade d'autrefois (\*)

A GEORGES ECKHOUD

### I.

**L**ES petits enfants d'Israël  
 Sont morts,  
 Et leur sang a coulé sur l'autel,  
 sur l'autel des morts.  
 Les petits enfants d'Israël  
 Sont morts.  
 On a vu leur sang couler sur l'autel  
 des morts  
 et l'on s'est pris de peur et de rage  
 et les femmes ont pleuré sur l'autel,  
 des larmes de tristesse et de rage,  
 sur l'autel des morts.

\* \* \*

Les petits enfants d'Israël  
 sont morts;  
 leur sang a refroidi la Nuit,  
 la Nuit lugubre et insoucieuse,  
 où les Rêves d'éternel  
 cassent à coup de marteau,  
 les frais désirs de la Nuit,  
 la Nuit mauvaise et insoucieuse.

\* \* \*

Leurs âmes mignonnes d'enfants  
 mélancolient des chants d'adieu  
 sur l'autel des morts,

---

(\*) Extrait des *Chansons Tristes*, en préparation.

*et le Temple vaste d'Ether  
et de Froid et de Lumière  
resplendit d'un dernier rayon,  
le rayon de la pâle mort qui vient.*

## II.

*La Mort !  
La mort des petits enfants d'Israël,  
les agneaux de la Foi,  
qui portaient vers l'idéal Autel  
Leurs présents de mage et de roi  
Sur l'onyx de leurs prunelles ;  
les petits enfants d'Israël,  
les enfants de mage et de roi.*



*Ils n'ont point maudit leurs bourreaux,  
point crié vengeance au Seigneur,  
ils ont montré leurs petits cœurs,  
leurs petits cœurs des jours de fête,  
saignant d'effroyables douleurs ;  
la douleur des grands poètes.*



*Et le Seigneur a vu leur cœurs,  
leurs petits cœurs des jours de fêtes  
et le Seigneur a vu leur sang,  
et le Seigneur a vu leurs plaies,  
et le Seigneur a vu leurs lèvres d'anges,  
et leur sourire et leur bonté.*

## III.

*Les petits enfants d'Israël  
sont morts*

*et leur sang a coulé sur l'autel,  
sur l'autel des morts,  
et les hommes méchants et cruels  
sont montés sur l'autel,  
sur l'autel des morts,  
pour détruire encore  
les petits enfants d'Israël.*

\* \* \*

*Le soleil s'est levé sur l'autel,  
sur l'autel des morts,  
un soleil de pourpre et d'or,  
majestueux et éternel ;  
et le temple s'est rempli d'or  
et le Seigneur, dieu d'Israël  
aux hommes méchants et cruels  
apparu sur l'autel,  
sur l'autel des morts.*

\* \* \*

*Et le Seigneur a dit :  
Les petits enfants d'Israël  
sont morts  
et leur sang a coulé sur l'autel,  
sur l'autel des morts,  
les petits enfants d'Israël,  
les morts,  
sont tous au Paradis !*

PAUL SAINTE BRIGITTE.





## LE BANJIR (\*)

109

MULTATULI.



COMMENT te décrirai-je, impétueux torrent de la montagne? A quoi te comparer, géant d'eau, toi qui entraînes ce qui te fait obstacle, qui fléchis les arbres comme des roseaux et abats des forêts entières? — Oh! qu'il est naturel que tous les peuples se souviennent des déluges à l'enfance de leur histoire!

Ce bourdonnement sourd qui l'annonce éveille l'attention et celui qui l'écoute avec la poésie du cœur y perçoit distinctement un appel. Tous les peuples à leur origine l'ont rendu : « Entendez comme le Seigneur Dieu parle! » Les poètes ont expliqué *pourquoi* le Seigneur parlait ainsi et les prêtres ont mis à profit la crainte populaire et ont établi d'autorité un rapport entre les forces redoutables de la création et leur propre impuissance. Mais des naturalistes recherchèrent comment et pourquoi ces nuages s'amassaient à la cime des montagnes et retombaient avec violence pour transformer le

---

(\*) *Banjir*, plus exactement *banjoer* ou *bandjoer* (banjoe = eau), est le nom d'une inondation qui sévit, plus ou moins destructive, presque annuellement à l'île de Java.

(N. du T.)

ruisseau en rivière, la rivière en fleuve et le fleuve en une mer... *une* mer qui entraîne tout, qui saccage tout.

*Banjir!* La terre tremble, l'air se comprime, la respiration devient pénible, les oreilles tintent comme si tous bruits se résolvaient en un seul son qu'on rendrait par une **R** gigantesque, si une image de ce son était concevable.

L'eau ne monte pas, elle se ruc. Le regard ne s'abaisse pas *sur* elle, il bute *contre* sa hauteur, telle un mur s'avancant sur la plaine. Ce n'est pas par une *hauteur* de quelques *pieds* que la vie se mesure ici, mais bien par un *éloignement* de quelques *heures*. Et ce ne sont pas quelques heures de distance qui puissent assurer la sécurité, en peu d'instants les heures sont parcourues. Disparus, les jardins de caféiers qui couronnaient la hauteur il y a un moment encore, et regardaient dans une apparence de sécurité couler dans la vallée le ruisseau argenté. Ce ruisseau est devenu puissant et fougueux. Perdue, villa au pignon blanc qui dominait si agréablement les plantations environnantes; à rien ne 't aide la hauteur de ta position... par dessus vallées et profondeurs, le *banjir* s'élançe et se glisse, les laisse comblées derrière lui, mais garde assez d'eau et de puissance pour rester plus haut et plus fort que toi. Enlevé, le hameau de la colline, — voyez, ce qui se trouvait dans le fond est déjà englouti; — mais le *banjir* est plus haut que la colline, qui ne pointera plus tout à l'heure à la surface de l'eau et ne sera qu'une inégalité comme un banc de sable, sur le fond d'une mer. Englouti, tout ce qui résiste, tout ce qui fuit! Contre cette force il n'y a pas de force, contre cette vitesse, il n'y a pas de vitesse. Engloutis, bétail, cheval, laboureur..., engloutis, plante, arbre, jardin, forêt, — tout anéanti, tout emporté, tout détruit dans ce courant qui bouillonne, — tout nivelé, coupé, rasé!

Mais trop excessive est cette impétuosité pour qu'elle perdure! Bientôt on retrouvera dans la boue les débris de la ruine et les cadavres de tout ce qui a été tué.

On s'efforcera de rebâtir ce qui a été détruit...

Le cultivateur cherche l'endroit où il a semé. Hélas, moisson et terrain, le *banjir* a tout pris avec lui. La colline qui limitait le champ n'est plus qu'un lac renfermant dans son sein le ruit de beaucoup de labeur et dans l'aimable ondulation de



l'eau il y a de l'hypocrisie comme dans le sourire d'un méchant.

Mais... s'il y a de l'eau où il y avait une terre, là-bas, au contraire, une langue de terre a été mise à nu, qui n'existait pas auparavant.

Oh! combien probe, en apparence, se tient l'ennemi qui semble vouloir rendre là ce qu'il a pris ici. Et le nouveau terrain est fertile...

Au travail, au travail! Il faut du riz pour la faim..., il faut du café pour cette autre faim qu'on appelle le commerce, en Europe! Il faut qu'on travaille, pour que les enfants...

Travailler? Au moyen de quoi? Où est le *patjol* (\*)?

Entraîné! Travailler pour femme et enfant?

Mais le courant ne les a-t-il pas emportés comme les outils, enlevés comme les maisons, les jardins, la moisson?

Oh! heureux l'ouvrier qui n'a pas été épargné pour trimer dans la boue si fertile, car...

Oui, car ta bêche heurterait des squelettes! Et si le paysan cherche et réfléchit, la bêche lui tombera des mains... car il reconnaîtra le cadavre..., il reconnaîtra bien des cadavres.

Qui peut-il être, celui-là au bras gauche enveloppé?

C'était **Karidien** (\*\*), qui lutta si courageusement contre le tigre et qui était si heureux de pouvoir dégager avec la prime gagnée par sa bravoure, le *sarong* (\*\*\*) de sa femme **Amia**.

Et cet autre? C'était **Pa-Simah** et dans ses bras, son fils; l'enfant qu'il chérissait si tendrement. Et **Simah** lui-même, qui était si fier de ce que le nom de son père serait toujours cité dans le récit de la lutte héroïque de **Karidien**.

Là gisent les cadavres de trois vierges près du pétrin (\*\*\*\*); qu'elles avaient gentiment chanté, ce soir, hélas!

Et quelques pas plus loin, le corps roide du vieux qui avait parlé si vrai en disant que le *banjir* était plus puissant que les griffes d'un tigre...

(\*) Tous ces termes sont en malais. Le *patjol* est la bêche du Javanais.

(\*\*) Le matin du même jour, **KARIDIEN** avait tué un tigre et avait touché de ce chef une prime de vingt-deux florins.

(\*\*\*) Le vêtement des Javanais et des Javanaises.

(\*\*\*\*) Le pétrin, que tout ménage Javanais emploie pour monder le *padie* (riz) (N. du P.)

Mais le cadavre de **Loentar** ne se trouve pas là ! Au bruit épouvantable, il avait fui vers la maison de son maître, avait enlevé un cheval aux écuries — lui, si bon cavalier ! — et avait pris sa course, au loin... au loin ! Mais le *banjir* l'avait rejoint. Car **Loentar** avait tort de penser que les muscles d'un cheval pourraient rivaliser avec la puissance d'un torrent.

Voyez là-bas **Salóman** et **Daoud**, les deux enfants aux noms royaux et **Kromo**, celui qui échappa aux balles et aux haches des Balinais... eux aussi furent atteints par le *banjir* !

Et plus loin, gisent, enclavés dans la boue, deux corps, les bras enlacés. La séparation serait pénible même en la mort : côte à côte on devra les enterrer ! Ce furent **Kerio Widjoyo**, qui serait devenu secrétaire chez le sous-collecteur et **Sitoe**, âgée de quatorze ans, qui attendait si impatientement cette nomination pour devenir l'épouse de **Widjoyo**.

Et le jaloux **Dajik**, en son agonie, étendait la main sur la superbe **Aïssa** pour la protéger contre les regards des hommes qui trouveraient son cadavre en sa nudité, après le reflux.

Et **Amia** qui se serait appelée **Embeoh-Sarie** ? (\*) Devons-nous chercher une femme ou une mère ? Serait-ce elle qui gît là, la face convulsée comme si à deux reprises la mort l'avait frappée ? Avait-ce été son *enfant*, cette petite masse informe qui naquit dans l'eau ?

Mon Dieu ! Mon Dieu ! détournons le regard de ces ruines ! Nous entendons ces derniers gémissements, nous ressentons ces dernières contractions de muscles, nous comprenons ces dernières prières... et notre cœur se serre. Car, lecteur, ces Javanais étaient des *hommes* ! Les cadavres qui gisent là, et qui menacent de la peste, sont des cadavres d'*hommes* ! Ils sentaient, espéraient, craignaient comme nous. Ils avaient droit au bonheur comme nous ...

Lecteur, c'étaient des *hommes*, ces Javanais !

Et le survivant, qui regarde tristement cette contrée dévastée, et cherche en vain la place où il a semé, est un *homme* !

---

(\*) A Java, dans la basse classe, les femmes prennent le nom de leur premier enfant. **Amia**, épouse de **Karidien**, devait changer à la venue de son enfant qu'elle attendait son nom de **Amia** en celui de **Emboh-Sarie**. (*N. de Tr.*)

Et où il cherche les dépouilles de ses proches, de sa mère, de sa femme, de son enfant, son cœur se serre, de crainte de ne pas trouver ce qu'il cherche et de peur de le trouver ! Et, où il réussit dans ses douloureuses recherches, le désespoir lui fend l'âme, comme cela t'arriverait à toi, lecteur, si tu trouvais le cadavre de ton enfant, de ta fiancée, de ta mère.. ...

Ce Javanais est un *homme*, lecteur.

( *Extrait de la brochure :*

« *Montre-moi la place où  
j'ai semé !* » 1861 )

*Traduit par*

Emile VAN HEURCK.



## Sainte Thérèse (\*).

**T**RISTE, en l'intimité sainte de sa cellule,  
 Son front pâle serti de ses cheveux trop lourds,  
 Elle étreignait Jésus ensoleillé d'amour,  
 Tandis que sur son front chutait le crépuscule.

O le blanc, o le blanc qui pare les autels !...  
 Le blanc qui fait plus clair le soir dans les chapelles,  
 Le blanc des lys, le blanc des draps et des dentelles,  
 Envahissait son cœur de ses flots fraternels !...

Et son corps que tordait une passion folle,  
 Se dressait vers le ciel flamboyant d'auréoles,  
 Son corps qu'illuminait l'extatique réveil...

Elle voyait, perdue en son rêve mystique,  
 Bercés par des romanceros et des cantiques,  
 Des lys qui s'abreuvaient aux sources du soleil.

VALMY BAYSSE.

---

(\*) Des « Poèmes Fieryes » en préparation.

## DROIT DE RÉPONSE.

**Lettre ouverte**  
**à M. JOSÉ HENNEBICQ & à ses pairs.**

—

D'abord je n'ai en moi le regret du souvenir d'aucune « âme céleste », mais l'ambition d'en approcher.

Saisissez-vous d'emblée la différence ?

Le milieu, dont vous vous plaignez, est le même pour tout le monde. *Un Prophète*, sous presse, expose une organisation sociale d'avenir fatal bien plus douloureuse encore et par là bien plus féconde. Et les poètes qui regrettent déjà de ne pouvoir fuir ce monde-ci, déclamation vaine ! feraient mieux, ne le pouvant, d'étudier plutôt ce monde où, dites-vous « le Mufle est Roi », et d'essayer de comprendre sa merveilleuse logique !

Vous dites : « les désillusionnants spectacles de la vie » ... A qui la faute ? Vous ne pouvez cependant pas exiger que le monde réalise nos illusions : qui sont des idéals baroques, en dehors de la connaissance des lois universelles, donc *insuffisamment* construits.

Mais chacun, « la bourgeoisie », comme le reste, tâche d'être « triomphant et repu, » vous ne pouvez rien dire là contre ; comment prétendriez-vous aller contre les lois de nature ? La bourgeoisie, réussissant, prouve tout bonnement qu'elle est apte à faire ce qu'elle fait, à l'étayer. Il y a adaptation. C'est à chacun à se dépêtrer, aux poètes comme aux autres, il faut, dans la société, pour ne pas culbuter répondre à un équilibre... Les poètes ne le veulent pas !

Loin d'être une œuvre de « trahison » n'est-ce pas une œuvre de rénovation de tenter de les réveiller de l'état passif, pour qu'ils prennent vis à vis du malheur, de la souffrance, position active.

Je vous assure que la douleur est factice chez celui à qui elle laisse assez de liberté pour en rythmer, en combiner et

patiemment en grouper les coulours ; je vous assure qu'elle est une eau stagnante que chérissent ceux qui ne parlant jamais que d'elle, sans elle n'auraient plus rien à dire ; je vous assure que c'est un thème facile, qui plait par ses semblants de vérité, mais un thème d'adolescents ignorants.

La mélancolie des choses, et la douleur, et l'écœurement — existent, mais je m'insurge, moi : la douleur n'est qu'un accident de route, et c'est le but qu'il faut chanter !

Ah ! mais voilà la viduité !

RAYMOND NYST.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

CLAUDINE LAMOUR, par Camille LEMONNIER. — Dentu, Editeur, Paris. — Claudine, c'est la divette de café-concert qu'un subit engouement de Paris a fait une idole ; c'est, vraiment, l'artiste chercheuse, mécontente d'elle-même, et très consciencieuse de son art, lui sacrifiant, sans même s'en rendre compte, toutes les autres aspirations de son étrange petite cervelle d'oiseau mouche ; et, miraculeusement vierge parmi tant de désirs, n'ayant pour amant que son public, et ne se donnant qu'à lui :

« Mais, mon petit, que voulez-vous que je fasse d'un amant ? disait-elle un jour à Saint-Jean Dulac qui, lui aussi ; après Xanrailles, Roilly et Pfaffen, la pressait de ses postulations amoureuses, un amant, c'est bien peu pour une fille qui en a tous les soirs quinze cents...

Et plus loin la même pensée, en un beau symbolisme :

... Et des mains, des mains, des bouches, toutes les bouches au bout de la fureur amoureuse des yeux d'une multitude, des yeux et des bouches, et des mains merveilleusement agiles

lacérant ses fibres, ouvrant et lui tordant les entrailles, éréthisant toutes à la fois en des afres, en l'imminence suprême, ses papilles...

On suit par tout le livre ces étranges amours de Claudine et de la Foule, jusqu'à la finale rupture, brusque et méchante, quand la Foule la rejette, comme un enfant brise un jouet, et court à d'autres adorations ;

« Cette pauvre Claudine ! écrivait avec une nuance de pitié méprisante *l'Opinion*. Ducrotois, sans le nommer, promulguait la nécessité d'un retour à une note d'art moins débraillée. Mais surtout les revues des jeunes, les emballés pour les formes nouvelles de la chanson s'enrageaient... »

« D'autres temps advenaient, un autre art, de la plèbe, de la canaille pourpre, diadémée de sang et de boue, le sacre des prostituées et des gitons sur des fonds embrasés de Byzance. Sa pauvre petite chanson à elle se perdait, ridicule, toute mièvre et veule dans un grand bruit d'égout crevant, dans un tintamarre frénétique de saturnales »

Et la si triste conclusion, qui résume tout le livre :

« ... Encore un an ..., pensa-t-elle, puis tout sera dit, je ne serai plus que la vieillesse d'une étoile... »

Un épisode délicieux du livre, et qui complète bien cette idée de la trahison des Foules, c'est, après les sifflets du concert Marigny, l'élan de féminité rompant le sacerdoce virginal de Claudine, c'est l'idylle avec le petit étudiant qui l'aimait sans espoir, depuis si longtemps.

D'autres — et plus autorisés — ont exposé avant moi combien ce livre est plus vrai et plus humain que tous les Zola ou Bourget, bien qu'il ne se réclame ni d'une série de documents humain plus ou moins habilement déformés, ni des minuties d'une psychologie pédante et puérile.

Disons seulement que l'œuvre est d'une rare puissance, et comptera haut, même parmi celles de Lemonnier.

Et ce nous est joie et fierté de saluer une fois de plus le Maître dont l'œuvre colossale, toujours plus haute, nous donne, telle une forêt de chênes, l'ombre fastueuse de ses branches !

F. FRICHE.

LE VOYAGE DANS LES YEUX, par Georges RODENBACH. — Paris, Ollendorf, éditeur. — Les yeux et les regards ! choses si frêles, si profondes, d'où nous est venu tout l'idéal et toutes les joies, et que nous cherchons encore jusque dans l'éclat des gemmes ! Le subtil auteur du *Règne du Silence* pouvait seul oser aussi délicat et immatériel sujet ; et nous l'y retrouvons tout entier, avec encore, vibrante en lui toute l'âme des choses ; mais non plus tristement seules et perdues en l'inquiétude des chambres qui frissonnent par les cristaux des lustres, mais intimement revivantes en l'éclat des yeux qui les enchâssent, et qui gardent d'elles un lumineux reflet, éternel comme l'imperceptible cause qui les y grava ;

*J'ai gardé dans mes yeux, comme un thésauriseur,  
L'or des moissons ; l'or des chevelures ; un site  
Dont mon âme fut seule à savoir la douceur ;  
Un couchant dont le rose à mon gré ressuscite ; -  
Puis tels cygnes au clair de la lune nageant,  
Des cygnes de qui l'aile a la forme des harpes,  
Harpes de Lohengrin aux musiques d'argent...*

C'est, aussi, la bonne joie d'abluer son visage à la source fraîche des yeux.

Puis les yeux qui, comme une mer sombre gardent le sillage hostile des noirs corsaires, des mauvaises pensées. Et l'angoisse de ne pouvoir lire en leur mensonge éternel, de ne pouvoir, comme le plongeur de Schiller, descendre en leur tourbillon d'écume pour y chercher la coupe de vérité, de sentir les coraux du gouffre noir nous déchirer mortellement :

*Pourquoi les yeux, étant limpides, mentent-ils ?  
Comment la vérité, dans leur indifférence,  
Meurt-elle en diluant ses frissons volatils ?...  
Ah ! savoir !... s'y peut-on fier, sources de joie,  
Quand ils ont l'air d'un peu promettre de l'amour,  
Ou ne sont-ils qu'un clair mirage où l'on se noie ?...*

On ne tente pas d'analyser, de disséquer des œuvres de cette inouïe délicatesse, rares orchidées du rêve. On ne peut qu'admirer, avec vague inquiétude à respirer l'opium de cette poésie un peu malade et si délicieusement artificielle qui est celle du très grand souffrant, Georges Rodenbach.

F. FRICHE.



PRESTIGES, par Joseph DECLAREUIL, E. Girard, éditeur, Paris. — En tout le livre prédomine la nostalgie des paysages de soleil, des magiques cités, et, — surtout, — des prestigieuses nuits orientales, où la lune ruisselle de clartés argentées; des nuits aux cieus céruléens, — pailletés d'étoiles aux aigrettes lumineuses, — à l'air lourd, plein du parfum des fleurs, et où monte, avec la chaude senteur des cassolettes, le rythme primitif des tympanons et la métallique chanson des Kinors.

En général, le poète nous dépeint des rêves, des visions, des sensations, sans avoir la prétention de symboliser des idées, sauf en *Le Pèlerinage de Schnoudi*, où en quelques mots se trouve résumée sa conception de la poésie : — « Eh bien ! créons des fantômes qui périront avec l'Aède qui les créera, mais, du moins, que pour l'Aède ils soient exquis et beaux, grandioses et voluptueux ; et fascinant son esprit par la contemplation des faits anciens, il les évoqua comme des sensations actuelles, et les mariant à celles-ci, il s'enivra d'en être ému, et son délire enfanta des chants... »

Le vers de M. Declareuil est sonore, glorieux, impeccable :

*Le splendeur de Moloch expire au soir lustral...*

*Ses blancs gestes sont doux comme des mains d'enfants...*

*Il songeait aux aïeux qu'il mit en de superbes  
Catafalques de pierre ornementés d'iris,  
Et qui règnent sur les pallides Osiris,  
Ainsi que le glaïeul sur la plèbe des herbes;...*

(Le Ramesside.)

*Le bonheur, devant moi, comme un géant se lève...*

*Mon âme se balance au concert des hautbois, etc...*

Sans partager sa conception, ainsi généralisée de, la poésie, dont le rêve serait l'unique source, je n'hésite pas à proclamer hautement M. Declareuil un beau poète.

RODRIGUE SÉRASQUIER.



## TABLETTES.

### LES REVUES.

Au MERCURE DE FRANCE, un superbe fragment inédit de Villiers de L'Isle-Adam; *Exergues* d'Henri de Régnier; *Proses Moroses* de Remy de Gourmont; belle étude de Pierre Quillard sur José Maria de Herédia, etc., etc.

L'HERMITAGE nous envoie un bon numéro de mars où figurent des vers de Grégoire Le Roy, Hugues Rebell. Amusants pseudo-sonnets de Georges Fourest.

CHIMÈRE, qui paraîtra le 10 et le 25 de chaque mois, nous revient toute rose et affligée d'horreurs typographiques diverses. Remarquons des vers de Stéphane Mallarmé, de Paul Redonnel, et une prose de Pierre Devoluy. La vaillante revue monspessulane a donné le jour à un avorton qu'elle fera bien d'étouffer au plus tôt: *Le Sphyx*.

Chimère fut-elle tentée par l'exemple de la REVUE BLANCHE dont la progéniture: *La Chasseur de Cherehures*, continue à croître en force, malice et férocité, chaque jour conquérant des scalpils nouveaux.

La *Revue Blanche* elle-même nous donne des proses de Sluyts, Jean Schojfor, etc., ainsi qu'un amusant abattage de René Ghil, par Gustave Kahn.

La *Revue des Revues*, fort spirituelle paraît-il, nous révèle que Fernand Séverin est un assez mauvais poète. Nécessairement. Un belge, à donc!

Nullement en progrès, LA JEUNE BELGIQUE de ce mois; nous y trouvons des vers d'Albert Arnay, et de très *Menus Propos* du très grand poète Iwan Gilkin, Albert Giraud chante en première page la gloire de José Maria. Nous n'y contredirons certes pas! mais il s'en fait vraiment un bouclier commode, pour lapider une fois de plus « la génération poétique qui se condanne elle-même à l'anarchie et au néant. » « *La tourbe d'écrivailleurs hybrides au*

*bredouillage sévile et puéril à la fois* — lisez, n'est-ce pas, tout ce qui est hétérodoxe à la doxie Jeune-Belgique. Après cela, si « les malfaisants grimauds qui n'ont jamais lu Leconte de Lisle et qui, s'ils le lisaient, seraient incapables de le comprendre, » osent une faible dénégation et prétendent le comprendre, Albert Giraud clamera qu'on outrage Leconte de Lisle — il ne vous manquait plus, Monsieur, que d'insulter ma mère, — et Iwan Gilkin conseillera spirituellement aux susdits grimauds de faire un livre aussi beau que *les Trophées*. Nous convenons que l'argument est sans réplique.

L'article d'Albert Giraud parle aussi des *helminthes (!?) de la décomposition*; nos connaissances zoologiques ne nous révèlent pas l'existence de ces métazoaires septiques: ferait-il allusion aux vers de fromage?

Ce serait alors d'un très délicat symbolisme, quoique la littérature, en Belgique, ne soit fromage que pour de bien rares exceptions. (Confier l'Académie.)

LA REVUE MODERNE de ce mois doit réjouir le cœur de nos très purs parnassiens. On y annonce une levée générale de boucliers contre le *décadentisme* [sic], et des petits chiens mal éduqués y compissent agréablement les talons de Stéphane Mallarmé et de Jean Moréas.

A FLORÉAL: *Exergues*, de H. de Régnier, notes d'art stupéifiantes de Henry Vaudevelde, vers de Mockel et Glesener.

LES BROUTILLES D'ART contiennent une étude fouillée d'Edgard Baes sur le Paysage Flamand.

Au DRAPEAU, des notes très consciencieuses sur l'œuvre d'Iwan Gilkin, signées Victor Denyn. Le *Drapeau* insinue qu'il ne faut pas dénier à la *Jeune-Belgique* d'essayer du vers libre. C'est absolument et entièrement notre avis.

Remarqué encore, ce mois-ci, LE SAINT-GRAAL et BLAETTER FUR DIE KUNST.

### NOTULES.

Un article, — non signé du reste, — de la *Flandre Libérale*, nous révèle que l'Almauach de l'Université de Gand, inconnu jusqu'ici à notre admiration, a ouvert un referendum sur cette question originale et pas du tout quelconque : *La Société est-elle sur un Volcan ?* — La réponse de M. Georges Ohnet, consulté paraît-il, comme un des « dilettanti de l'art » est si suggestive que nous nous en permettons la cueillette :

Messieurs,

En rentrant de voyage, je trouve votre lettre. Voici ma réponse.

« La Société est-elle sur un Volcan ? »

Les explosions de dynamite sont-elles les manifestations préparatoires d'une explosion qui bouleversera le vieux monde ? Je n'en sais rien. Mais ce que je sais bien, c'est que nous ne sommes pas sur un lit de roses.

Croyez, Messieurs, à mes sentiments les plus distingués.

(Georges OHNET.

Tous nos compliments !

Par contre, à signaler de la *Flandre*, l'étude très savamment documentée : *De l'influence des maîtres sur l'art d'écrire*, par Gustave Abol.

.....

Agréable périphrase scombéroïde, en un quotidien :

... un de ces êtres déplorables qui mettent en coupe réglée à leur profit l'inconduite de ces malheureuses, et les paient d'un retour de protection brutale.

.....

Début d'un sonnet de M. Sauvenière, prudemment ramassé par la *Gazette* :

*Impitoyablement les eaux de toutes parts  
S'induisent ont débordé... grondant sous les urcanes(?)  
Creant les aqueducs à l'assaut des remparts,  
Ravagant, dévastant et croulant les cabanes.  
Leur furie a passé, fol jouet des hasards...  
O terreux... et les pleurs... longue douleur qui plane  
Sur tant d'efforts perdus dont les monceaux épars  
Gisent apitoyant la charité profane.*

O terreux !

.....

Il n'est bruit dans le monde littéraire que des événements regrettables qui ont signalé les obsèques récentes d'un grand opportuniste ; la plupart des journaux ayant, dans un but facile à comprendre, altéré outrageusement la vérité, il est nécessaire que nous fassions la lumière :

Comme on sait, le Farnasse a été conduit ces jours-ci à sa dernière demeure : Au moment où le cortège se mettait en marche, un coup de sifflet retentit, d'autres suivirent, puis une voix cria, vibrante, sur le passage de M. François Coppée : « Vive la rime riche, Morsieu ! » — « A bas les enfameurs ! » répondit la foule. Un flot de sang monta au visage de Monsieur Henri de Bornier ; d'un geste, il montra à M. Brunetière une fenêtre. Celui-ci se précipita, une vingtaine d'agents le suivirent, parmi lesquels MM. Aicard, Rameau, Fuster ; ils se jetèrent dans une maison, et s'emparèrent des perturbateurs, de jeunes poètes idéalistes.

Nous faisons leurs noms, par égard pour leurs familles que cette révélation couvrirait de honte.

Ils seront prochainement livrés au bourreau, M. Iwan Gilkin, dit Iwan-le-Terrible.

L'exécution aura lieu passage Choiseul, devant chez Lamerre.

.....

*Le Bestiaire*, par Camille Lemonnier, un volume sous presse, chez Savine, à Paris.

Notre collaborateur José Hennebicq prépare un volume de vers qui s'intitulera : *A la Dérive*.

.....

La place nous a manqué ce mois-ci pour les chroniques artistiques. Mentionnons aux XX (dont l'exposition ici est fort réduite) les Knopff, d'une finesse et d'une diaphanéité incomparables ; les Rops, entre autres son *Euterrément* ; les portraits de Théo Van Rysselberghe, la broderie ornementale de Henry Vande Velde, le Rodin, etc.

A l'Union des Artistes des Flandres, Doudelet nous révèle une série d'œuvres prestigieuses, dont nous ne pouvons, à notre grand regret, que signaler les merveilleuses beautés.

CHANTECLER.





TROISIÈME ANNÉE. N° 3

MAI 1893.

LE

# RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Publiée sous les auspices du Cercle Littéraire Français.

Ont collaboré à ce numéro :

MAURICE MAETERLINCK

FREDÉRIC FRICHE - CATULLE BLÉE

LUCIEN DE BUSSCHER - EMMANUEL DELBOUSQUET

ALFRED LAVACHERY - RODRIGUE SÉRASQUIER

MULTATULI (EMILE V. H. trad.)

PHÉBUS JOUVE - GABRIEL DUCOS

JOSEPH LOUBET - MARCEL FLEURY

JOSÉ HENNEBICQ.



ABONNEMENT : Belgique *un an* 5 francs

Étranger, 6 francs.

Ce Numéro 50 centimes.

RÉDACTION : **Marché aux Grains, 7.**

**GAND.**

Tous droits réservés.

## SOMMAIRE :

Maurice Maeterlinck,  
Frédéric Friche,  
Catulle Blé,  
Lucien De Busscher,  
Emmanuel Delbousquet,  
Alfred Lavachery,  
Rodrigue Sérasquier,  
Multatuli (Emile V. H. trad.)  
Phœbus Fouve,  
Gabriel Ducos,  
Joseph Loubet  
Marcel Fleury,  
José Hennebicq,  
Chronique Littéraire.  
Tablettes.

Ballade.  
Amyntas.  
Chant de Départ; Vers d'Avril.  
En la saison claire.  
Fragments des « Légendes ».  
Proses.  
Des « Chansons à Chloris ».  
La Prière.  
Soirs blancs.  
Souvenance.  
Vers les Palmes  
Prière à dame la Lune  
Le mot de la fin.

---

**ERRATA :** N<sup>o</sup> 4, page III, 1<sup>re</sup> ligne : au lieu de *regardé*, lisez *regard*.  
ib. ib. 1<sup>re</sup> ligne : ib. *langueurs.* » *longueurs.*  
(Au présent numéro : les pages du second fascicule doivent être numérotées de 145 à 160, au lieu de 138 à 144, et vice-versa.)

---

**AVIS.**— Nous publierons vers le 10 juillet un numéro double pour juin-juillet. Il sera orné d'un nouveau frontispice, de M. Doudelet.

---

# LE RÉVEIL

RÉDACTION : **Marché aux Grains, 7, GAND**

Secrétaire de Rédaction,  
FRÉDÉRIC FRICHE.

Administrateur,  
RODRIGUE SÉRASQUIER.

---

Le Réveil ne publie que de l'inédit.  
Les manuscrits ne sont pas rendus.  
Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles.  
Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

---

## BOITE AUX LETTRES.

**F. F., Bruxelles.** — Jadis apprîmes le latin. — Vale.

**Ch. Fr., Namur.** — A quand de vos nouvelles ?

**V. A., Paris.** — Eh non, Monsieur, mille fois non, il n'est pas « nécessaire d'être abonné au Réveil pour y collaborer ». Nous n'usons point de ces procédés de détrousseurs de lettres. La collaboration est absolument libre, ouverte à tous ! Envoyez, nous ne demandons pas mieux ! Bien entendu, si vous pouvez nous procurer des abonnés, nous ne demandons pas mieux non plus. Mais ce sont là choses entièrement distinctes.



## Ballade.

**E**LLE a frappé trois fois  
A la porte de fer  
— Les clefs sont mortes au fond des mers —  
A la porte de fer.

Quand son époux l'ouvrit  
Elle vit un grand désert  
— Les clefs sont mortes au fond des mers —  
Elle vit un grand désert.

Lorsque sa fille ouvrit  
Elle vit un jardin vert  
— Les clefs sont mortes au fond des mers —  
Elle vit un jardin vert.

Lorsque son fils ouvrit  
Elle aperçut la mer  
— Les clefs sont mortes au fond des mers —  
Elle aperçut la mer.

Elle implora la porte  
Mais ils la refermèrent  
— Les clefs sont mortes au fond des mers —  
Mais ils la refermèrent.

MAURICE MAETERLINCK.



## AMYNTAS.

Pour Henry MAZEL



UN soir d'or s'extasiait derrière les oliviers sacrés, et sa caresse oblique errait encore aux blancs fronts des temples.

Descendant par le crépuscule des terrasses et des lauroses, discourent, lents et graves, Amyntas le Rhéteur et Priscille, le jeune homme aux yeux durs qui adorait le dieu nouveau des Juifs.

— Je te dis, ô Amyntas, les temps sont révolus, et voici le règne de Christ, le fils de l'homme, crucifié pour nous sauver du démon; et la loi de Christ s'épandra par le monde. Car si haute sonnera la voix des Prophètes, que les Gentils seront saisis d'épouvante en leurs orgies et leurs abominations. Et s'ils ne se repentent, le Seigneur humiliera leur superbe, et il renversera dans la poussière ces vains colosses d'orgueil. Mais ceux qui se repentiront, ayant ouï la parole d'Évangile, ceux-là seront touchés par la grâce, comme il est écrit. Et ils connaîtront véritablement le Seigneur dans sa gloire, et ils auront la Vie...

— Il est fou, ô Priscille, de chercher à connaître les Dieux; car les hommes ne peuvent concevoir leur grandeur, ni les comprendre, car, voulant se représenter leur nature, ils les imaginent semblables à eux-mêmes, et les avilissent jusqu'à leur humaine ignominie! Et comment connaître les Dieux, puisque nous ignorons même le hasard de notre propre vie, et l'essence de notre âme!

— Amyntas, ô insensé qui te crois sage! c'est pour toi que le Seigneur a dit : Je détruirai la sagesse des sages et j'anéantirai l'intelligence des intelligents! — Où est le sage? Où est le Scribe? Où est le disputateur de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas rendu folle la

sagesse du monde ? Car la folie des Dieux est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu plus forte que les hommes. Et ne le sais-tu pas, ô aveugle qui nies la lumière, l'exil des hommes sur la terre est le châtement de l'originel péché, dont nous ablue l'eau du saint baptême. Or Christ est l'Hostie sans tache, le gage de notre pardon. Et Il élèvera ceux qui se seront humiliés ; Il leur donnera de grands biens, et Il les mènera, libres et fraternels, vers le divin Bonheur. Car, je te le dis, rhéteur orgueilleux qui te crois plus grand que les humbles, c'est Dieu qui mène les hommes, d'après sa volonté, et pour ses immuables desseins!...

... Profonde, à l'orient, s'allumait Vesper — et, vers la campagne douce, un tympanon rappelait de lointaines abeilles...

Sans répondre, ayant aux yeux la clarté de ceux qui regardent au loin, Amyntas cueillit une rose, et d'un lent geste, l'effeuilla dans la brise...

Frédéric FRICHE.



## Chant de Départ.

L'HORIZON s'empourpre là-bas . . .  
 Maîtresses ! femmes ! sœurs et mères !  
 C'est assez de larmes amères !  
 Voici l'heure des bons combats !  
 Adieu ! nous partons à la guerre !  
 Mais nous laissons ici nos cœurs,  
 et bientôt, nous serons — vainqueurs ! —  
 Au près de vous, comme naguère !

L'aubépine, sous le ciel bleu,  
 Neige sur notre plaine aimée !  
 La route s'allonge, embaumé !  
 L'air est si pur ! Bientôt, parbleu,  
 vous reverrez, la tâche faite,  
 vos enfants, de jeunes épis  
 aux fusils, des fleur aux képis,  
 ainsi qu'aux jours de grande fête !

Alors que nous vous reviendrons  
 — après de très longues semaines  
 avoir fait des moissons humaines, —  
 Certes, nous vous rapporterons  
 de belles fleurs ensanglantées,  
 et quand, au loin, nous combattrons,  
 — ah ! si souvent ! — nous penserons  
 à celles au pays restées !

*Adieu, la Mère ! Adieu ! les Sœurs !  
Adieu ! les femmes, les maîtresses !  
Gardez nous vos saintes tendresses !  
Dressez, en lourdes épaisseurs  
de feuilles de frêne et de chêne,  
des arcs de gloire où passeront  
vos soldats, fiers, haussant le front,  
et leurs captifs en lente chaîne !*

*Pour les leur jeter — au retour —  
tressez des couronnes superbes !  
Apprenez des chants et des verbes  
Pour les acclamer en ce jour !  
Mais quand vous entendrez, sonores,  
les clairons, aussi dépliés  
d'innombrables linceuls taillés  
dans des étoffes tricolores.*

*Avril, — 93.*

---

## Vers d'Avril.

Pour ma Mina

*Certe, il fait bon ! Et l'air est bleu !  
Et par les fenêtres ouvertes,  
je sens fort bien entrer, parbleu,  
le parfum fort des pousses vertes !*

*Certe il naît des bleuets — aux champs !  
Dans les jardins, il naît des roses !  
Certes, au bois, il est des chants  
d'oiselets, et le temps des Proses*

*est déjà loin, les bons Rimeurs  
débitant à la prétentaine  
leurs vers de folâtres humeurs,  
plus limpides qu'eaux de fontaine !*

*Mais je n'ai cure de soleil,  
ni des oiselets, ni des roses !  
Il n'est d'astre à ses yeux pareil,  
ni fleurs comparables, — si roses ! —*

*à ses lèvres ! Et mes vingt ans,  
chanteurs de l'Eternel Poëme,  
ne croient qu'en l'irréel Printemps  
qu'ils trouvèrent en Elle-Même.*

## Pour la Même !

*A force de t'aimer ainsi,  
j'ai perdu la raison, — et vais  
comme un enfant qui n'a souci  
que du Rêve, — bon ou mauvais ! —*

*Qui flambe en sa vierge cervelle !  
Fou ! Mais superbe de folie,  
je ne sais la mélancolie  
de l'Amour chaque soir nouvelle,*

*et, si ce n'est de t'adorer,  
en ma pauvre tête à l'envers,  
il n'est souci que d'ignorer  
tout, te voir, et rimer des vers.*

CATULLE BLÉE.



## EN LA SAISON CLAIRE

Pour Eugène DEMOLDER, en admiration



EN la saison claire et parfumée, quand un bienveillant soleil fait rire les blanches demeures perdues à l'horizon, les verdure odorantes et fraîches que, par intervalles, un souffle nonchalant vient à peine agiter, vous étreignit-il parfois, le regret obsédant des grises journées et des soirs d'hiver interminables ?

Quand, aux renouvelaux, tout est lumière et joie, on dirait qu'en mon âme languit un malade, au sortir de longs sommeils. Le songe impitoyable et banal qui sans cesse guettait, pour revenir dès la paupière close, ce songe, il s'y est habitué. Même le jour, dans cette clarté indécise et qui encore à midi, l'hiver, semble près de s'évanouir, son âme a fini par chercher les insaisissables contours du coutumier fantôme. Seule, cette vision reste, quand tout, pour lui, a disparu : le dehors, la neige, le froid, les somptueuses nuits de gelée où tremblotent les étoiles, comme sur un illuné gazon, les gouttes de rosée.

Le songe du malade, c'est le lien inimaginablement subtil et léger qui le rattache encore à cet autre songe : vivre. L'image familière apparaît dans la tranquille chambre à cette heure bonne, où, par la cheminée, commence à gémir le vent. Le malade n'est pas seul : alors que, de lui, tout se détache ou se désintéresse, un ami sûr et discret vient s'asseoir à ses côtés. Les heures, à tire-d'aile passent, et les jours, et les mois.

Quand le soleil se reprend à sourire, quand il n'est plus d'autre neige que les blanches fleurs, les flèches obliques des rayons pénètrent dans la chambrette. Pour le malade, leur gaieté n'est faite que de nostalgie et de regrets. Le rayon doré ne sait que dessiner les ombres des choses, il n'éclaire que la danse des poussières, fantastique, au rythme silencieux. Les nuits sont brèves et lumineuses, le jour a comme peur de mourir.

Dans le cœur du malade se traîne un triste et dense ennui. Il a des désespérances, des sanglots. Les jours semblent de plomb. Et le soleil de printemps ne lui donne que le désir éperdu de l'ombre, les lointaines clartés atténuées, d'un repos enfin sans réveil qui, au gré du pauvre incurable, tarde, tarde tant à venir...

LUCIEN DE BUSSCHER.

Des « LÉGENDES » Volume II de  
**EN LES LANDES.**

**Fragments :**

LE CAMP :

**L**A Paix immense de la nuit enveloppante  
 tombe avec des clartés du long d'abruptes pentes.

*Casqués de lune et hauts d'orgueil, des rochers blancs  
 d'où par soupirs la brise avive un feu de brandes  
 hérissent l'horizon de leurs mornes guirlandes :  
 Des Hommes vont, levant les mêmes gestes lents  
 Vers une étoile au clair mourant le long des landes.*

*Et, plus loin, des chevaux sont parqués dans le val  
 et leur rumeur, confusément, monte à l'aval*

*Silences.*

*Des pleurs de feux au fond de la nuit  
 étoilent le lointain comme d'un crépuscule :  
 des pleurs de feux, pâlis de lune, au loin reculent  
 l'horizon jusqu'au seuil d'une Eau calme qui luit  
 très vaguement, avec des rides miroitantes.  
 et sur la mer d'ajoncs qui doucement bruit :  
 de feux en feux, un éparpillement de tentes  
 aux toiles tellement blanches de lune lente  
 qu'on croirait des brouillards traînant leur mol e.n.ni  
 au ras des océans ceints de grèves silentes.*

## PAR DELA LES SABLES D'OR :

*C'est une terre ardente aux rides de landiers  
d'un clair pourpris empreint de rousseurs écarlates ;  
çà et là, dans l'air accablant des pins éclatent  
tordant dans du soleil leur torses incendiés . . .*

*Ce ne sont plus des teintes pâles ou trop gaies ;  
luxurieusement brûlé le sable d'or  
aveugle en traînes de lumières dont s'endort  
l'éclat moins clair sur les collines fatigués.*

*Là bas une Eau réfracte une lave de ciels  
et ses flots glauques sont fleuris de pierreries  
et des bruyères rosissantes sont flétries  
entre ces ciels flambants de feux torrentiels ;*

*Seul le crépitement des pins pleurant leurs sèves,  
le zizizement des cigales que le soir  
assoupit*

*et, parfois, au lointain abreuveoir,  
des cavales allant dans un galop de rêve*

*Tout là-bas, dans les plis de sables infranchis ;  
Quelques grands Toits au front d'oubli ciné de chauves  
où retournent, dès le jour déjà lui, des Hommes  
conduisant des troupeaux par les plateaux blanchis .*

*Un sang pur gonfle encor la gloire de leurs veines,  
et leurs femmes offrant le baiser de leurs Yeux  
aux seuls grands horizons ondulant jusqu'aux cieus  
ont clos le seuil de leurs enclos d'après verveines .*



*Or, leurs Filles sont là qui rêvent et désirent ;  
le marécage a mis sa fièvre en leur regard,  
depuis la vaste sylve à ce désert hagard  
leur vœu s'en va vers Ceux qui un matin partirent  
pour ne plus retourner qu'en un soir, dans le tard.*

*Ces Yeux inquiétants le long des routes lentes  
comme autant de fanaux tentateurs et d'amour  
qu'ils disent bien dans la luxure d'alentour  
le sang du Sud qui tord leur Chair, aux nuits troublantes  
— quand le vent tiède et lourd meurt dans les vieilles Tours..*

EMMANUEL DELBOUSQUET.





## PROSES

.....

.....

Que mes lèvres ne sont-elles des cerises,  
Cotame je les leur jetterais de bon cœur.

J. J. ROUSSEAU, *Confessions*.



DANS la lumière orangée d'un beau jour d'automne, vers la soirée, deux jeunes filles de seize à dix-sept ans, ouvrières de houillère plutôt que servantes de ferme, allaient par un de ces sentiers du pays wallon que nous nommons des *ruelles*. Elles se parlaient assez haut, se plaisantant à cause de branches d'arbres brisées qu'elles portaient sur l'épaule et qui ne voulaient pas rester en place : leur accent qui aurait pu me faire croire que j'avais affaire à deux demoiselles déguisées, me surprit autant que leur beauté. L'une, élégante et fine sous ses vêtements de pauvre, les cheveux rassemblés dans un mouchoir jaunâtre, pour tirer une branche d'arbre qu'elle trainait d'une main après elle, tandis que l'autre main était embarrassée d'une grosse botte de paille appuyée sur la hanche, se retournait à demi et pliait son corps souple avec un mouvement d'une aisance adorable ; l'autre, plus jolie, avec des yeux d'un velours noir et chatoyant, un nez aquilin dont la pointe se courbait à chacune de ses paroles, les cheveux emprisonnés aussi, mais dans un mouchoir rouge qui relevait la pâleur ambrée de son teint, réglait son pas sur celui de sa compagne, s'arrêtant quand elle s'arrêtait et marchant quand elle marchait, toujours souriant. Certes, toutes deux jolies, toutes deux jeunes et faisant souvent ensemble le même chemin, il devait y avoir eu entre elles plus d'une confiance échangée et ce n'était

pas toujours à propos de branches d'arbres que l'on se plaisait...

Je passai au milieu du sentier, entre elles deux et, ne pouvant en bien regarder qu'une, je choisis celle qui paraissait le plus se cacher, avec la certitude pourtant qu'elle ne passerait pas inaperçue... Elle soutint mon regard très tranquillement et, quand je fus passé, l'une des deux voix harmonieuses, derrière moi, reprit gaîment : « Je ne pourrai jamais la faire tenir !... »

Oh ! que n'ai-je été, pour un instant, ramasseur de bois mort avec ces deux belles filles...

. . . . .  
 . . . . .

## Chiens errants.

Ces chiens qui vous suivent et qui s'obstinent... D'abord, vous vous laissez prendre à leur pauvre mine de bonnes bêtes fidèles et vous vous dites : « Au prochain tournant de la route, ils me quitteront ; » puis, lorsque vous voyez qu'ils y mettent de la mauvaise volonté décidément et qu'ils ne vous lâcheront pas, après avoir en vain essayé de les dépister, vous ramassez une pierre et, ma foi ! — comme il n'est pas possible de recueillir tous les chiens perdus, — vous la leur jetez avec humeur. L'animal, étonné, s'arrête. Vous continuez à marcher ; la distance qui vous sépare l'un de l'autre augmente, augmente, et vous vous réjouissez. Brusquement, il se remet à trotter dans votre direction, il se rapproche : vous le vouez aux dieux infernaux et, de guerre lasse, la pierre que la première fois vous aviez lancée à quelque distance de lui, pout l'effrayer seulement, vous essayez de la lui jeter sur le dos.

Certaines idées littéraires sont comme ces chiens perdus. Elles vous entrent un beau jour dans la tête, vous ne savez pourquoi ; elles vous suivent et vous obsèdent ; vous avez beau les repousser en vous disant qu'elles ne valent pas grand' chose... — Jusqu'au jour où, pour vous en débarrasser, vous vous décidez à les écrire, vaille que vaille ; elles sont des chiens errants qui vous harcèlent de leur présence et vous supplient de leurs bons yeux tendres.

ALFRED LAVACHERY.

Des

## Chansons à Chloris.

(FRAGMENTS)

à Frédéric Friche.

## I.

**E**N l'or d'une galère aux voiles inclinées,  
 Je voudrais t'emporter, ô mon altière enfant,  
 O mignonne aux traits purs de camée, écoutant  
 Le clapotis berceur des vagues désolées,

*A travers les splendeurs de vierges océans  
 Que le goémon glauque et l'algue rouge teignent,  
 Vers un pays de rêve aux gazons vert-d'absinthe  
 Où surgit la pâleur des grands iris tremblants ;*

*Où rêvent des étangs emmi l'ombre dormante  
 Des vieux chênes moussus et des jasmins berceurs,  
 Calmes étangs couverts de nénuphars en fleur,  
 Où l'éclair des poissons luit sous l'eau transparente...*

*En un pays où, lents, planent des vols d'oiseaux  
 Qui se posent en la candeur des azalées,  
 Et des lys blancs, parmi l'extase des vallées  
 Où s'éparsent en bonds légers de doux agneaux...*

## II.

**A**NNONÇANT le réveil par tes chansons, — dès l'aube  
 Dans l'éblouissement d'aurore du soleil,  
 Tu courrais à travers l'herbe irisant d'aiguail  
 Le rose exquis de tes pieds nus et de ta robe.

*En des chemins remplis de lumière et d'oiseaux,  
 Je te mettrais, enfant, des boucles de cerises,  
 Et ton rire sonore, emporté par la brise  
 Irait troubler au loin le calme des échos.*

*Et nous contemplerions dans le soir prophétique,  
 Assis sous les blas, et la main dans la main,  
 Le soleil rutilant de feux, à son déclin,  
 Magnifier au loin l'horizon d'incendie.*

*Et dans la nuit, bercés de souffles caresseurs  
 Nous rapportant des sons de flûte qui s'éloignent,  
 Nous rêverions sous les diamants des étoiles,  
 En la nocturne paix des feuillages frôleurs.*

RODRIGUE SÉRASQUIER.



# LA PRIÈRE

PAR

M U L T A T U L I .

(Acte de foi d'un athée.)



**J**IGNORE si nous avons été créés pour un but ou si nous devons au hasard d'être sur la terre. — Je ne sais non plus si un Dieu ou des dieux se rient de notre souffrance et raillent l'imperfection de notre être. Si cela était, ce serait horrible! A qui la faute, si les faibles sont faibles; les malades, malades; et les ignorants, ignorants ?

Si nous avons été créés intentionnellement, pour un but, et que par notre imperfection nous ne l'atteignons pas..., alors le blâme de notre imperfection ne retombe pas sur nous, pas sur la *créature*... mais sur le *Créateur*! Appelle-le *Zeus* ou *Jupiter*, *Jéhovah*, *Baal*, *Djan*, qu'importe! Il n'existe *pas*, ou il *doit être bon* et nous pardonner que nous ne le comprenions pas. Il lui incombait la tâche de se révéler et il ne l'a *pas* fait! S'il l'avait fait, ç'aurait été de façon que nul n'en eût douté, que chacun eût dit : je le sens, je le connais, je le comprends.

Ce que d'autres maintenant prétendent savoir de ce Dieu ne *me* sert à rien. Je ne le comprends *pas*. Je demande pourquoi il s'est révélé à d'autres et pourquoi pas à moi? Un père préfère-t-il un enfant à un autre enfant? Aussi longtemps qu'un seul homme ne connaîtra pas ce Dieu, ce sera un blasphème que de croire à ce Dieu!

Un enfant, qui prie en vain son père, ne commet aucun mal... Le père qui laisse son fils le prier en vain, agit cruellement.

Mieux vaut encore croire : « Il n'y a *pas* de père, » que croire qu'il serait sourd à la voix de son enfant.

Peut-être un jour serons-nous plus sages! Un jour peut-être saurons-nous qu'il existe, qu'il a suivi nos pas, que son silence avait sa raison d'être. Eh bien, dès que nous le *saurons*, le temps de le *louer* sera venu, mais *pas avant*... non pas *aujourd'hui*! Dieu s'attristerait en voyant que nous le prions sans motif et ce serait folie que de vouloir éclairer la noire ignorance d'aujourd'hui d'une lumière qui ne brille pas encore!

Le servir ? Folie ! S'il avait désiré nos services, il nous aurait révélé de quelle manière il fallait les lui rendre et il est absurde de penser qu'il attend de l'Homme des prières, des services, des louanges..., tandis qu'il nous laisse lui-même douter de la façon dont nous devons nous y prendre. Si nous ne servons pas Dieu comme Il lui plaît..., c'est sa faute, sa faute et non pas la nôtre.

En attendant — jusqu'à ce que nous soyons plus sages — le bien et le mal ne font-ils qu'un ?

Je ne vois pas à quoi nous sert un Dieu ! Est-ce pour séparer le mal du bien ? Au contraire ! Qui fait le bien afin qu'un Dieu le récompense, transforme précisément par là le bien en mal, en fait un marché. Et celui qui fait le mal de crainte d'encourir la disgrâce de ce Dieu, est lâche !

Je ne te connais pas, ô Dieu ! Je t'ai prié, cherché, supplié de me répondre et tu ne m'as pas répondu ! Je désirais si ardemment remplir tes volontés, non par la crainte d'un châtement, non par l'espoir d'une récompense, mais comme l'enfant remplit le désir de son père... par amour !

Tu ne m'as pas répondu... jamais tu ne m'as répondu !

Et j'erre et j'aspire après l'heure à laquelle je saurai que tu existes... Alors je demanderai : « Père, pourquoi seulement aujourd'hui as-tu appris à ton enfant qu'il avait un père, et qu'il n'était pas seul dans le combat, le pénible combat pour la fraternité et la justice ? Où bien étais-tu certain que j'aurais accompli ta volonté sans la connaître ? Que je t'aurais servi, ignorant ton existence, comme tu demandes à être servi ? Serait-ce la vérité ?

Réponds, Père, si tu existes, réponds ! Ne laisse pas ton fils se désespérer, Père ! Ne reste pas muet au *Lamma Sabacthani* que la douleur m'arrache !

Ainsi se lamente l'athée à la croix qu'il s'est choisie lui-même et il se tord de douleur et gémit de soif...

Le sage, lui qui connaît tout, qui connaît bien Dieu — raille le sot, lui offre du fiel et se réjouit : « Ecoute, il appelle son père ! » Et il murmure ; « *Merci, Seigneur, de ce que je ne sois pas comme lui !* »

Et il entonne ce psaume : « *Heureux, celui qui n'est pas assis dans le conseil des méchants et qui ne marche pas dans le sentier des pécheurs !* »

Le sage . court à la bourse, et spéculé en consolidés.  
Dieu se tait..

O Dieu ! Il n'est pas de Dieu !



## Soirs Blancs.

*Amie, en les soirs blancs où nos baisers paressent,  
Sous l'engourdissement qui me sèvre, parfois,  
Au travers du cristal dont s'irise ta voix,  
Comme tes pensées intérieures transparaissent ! . . .*

*Insensible à tout subtil caprice grivois  
J'écoute . . . Des lointains inoubliés t'oppressent . . .  
Des mots troublants, — des mots à toi, — qui me caressent,  
Évoquent les coins d'enfance que tu revois . . .*

*Et Jadis, embaumé d'innocences exquises,  
Te donne, très-clément aux voluptés conquises,  
Le pardon de la vierge austère que tu fus . . .*

*Car tu demeuras chaste en tes ferveurs d'amante,  
Et mon tendre respect adore, en tes refus,  
L'orgueil de ta pudeur héroïque et charmante.*

PHŒBUS JOUVE.



## Souvenance.

*Son Ame n'avait plus d'espérance dorée.*

*A l'heure recueillie et voilée où le Soir  
rythmait son Hymne saint, essulée, à l'orée  
de la sylve profonde Elle venait s'asseoir.*

*Elle entendait en un vague et lointain murmure  
le chœur des lents Aveux se perdant sous l'autan  
caressant doucement sa noire chevelure,  
ravivant le parfum des Souvenirs d'antan.*

*Aveux, Serments, — défunts . . .*

*et son Ame dolente  
pleurant son Rêve rose, en une chanson lente  
effeuillait mollement ses langoureux ennuis.*

*Et la lune nimbait d'une claire auréole  
sa tête vaporeuse et fine de créole  
où des Fleurs frissonnaient aux fols Baisers des Nuits.*

GABRIEL DUCOS.



## Vers les Palmes.

Pour Rodrigue SÉNASQUIER,  
de toute Sympathie.

**C**E corps si blanc de Vierge et ces flancs purs d'ivoire !...  
Voici frémir les glaives en l'or des fourreaux,  
Voici frémir les glaives, — pâlir les bourreaux  
Car ils bravent pâchés dans l'attente de gloire  
Ce corps si blanc de Vierge et ces flancs purs d'ivoire !...

Comme elle est belle nue et toute de candeur,  
Les yeux déjà voilés dans l'extase mystique  
Sur les lèvres la fin heureuse du Cantique  
Et les tresses flottant en leur fauve splendeur !  
Comme elle est belle nue et toute de candeur !

Et vers ce bloc pétri d'une irrédelle neige,  
Vient se dresser le geste coupable du fer,  
Et les saphirs du glaive vont baiser la chair !  
Rien ne peut arrêter ce geste sacrilège  
Vers ce buste pétri d'une irrédelle neige.

La lame d'or pur taille les pommes des seins,  
Et deux cercles sanglants tachent cette poitrine  
D'où perlent des rubis ; une coupe ivoirine  
Aux pieds de l'Empereur rêvant de noirs desseins  
Retient dans une pourpre les pommes des seins !...

... Mais elle vers les Palmes vertes du Martyre  
Et vers le ciel serein lève ses bras pâlis,  
Des offrandes d'amours : « Seigneur voici des lys ! »  
Agonisant aux lèvres lasses de sourire ....  
Et la Casilda meurt Vierge, Sainte et Martyre !

JOSEPH LOUBET.

## Prière à dame la Lune.

**O** toi qui fais les nuits si blanches de lumière,  
 Toi par qui le manteau des ténèbres s'argente :  
 Lorsque s'en vient le soir, verse, lune indulgente,  
 De plus tendres clartés dans le grand cimetière !

*Daigne à chaque vesprée écouter ma prière,  
 Lune aux cheveux cendrés et blonds, — ma dame gente !  
 Et lorsque de soleil la terre est indigente,  
 Jette un plus doux éclat sur les tombes de pierre !*

*Sans toi, l'Ame des morts, sous son froid mausolée,  
 Gémirait bien souvent de se voir isolée  
 Dans le morne abandon de l'ombre et du silence . . .*

*Mais lorsque ton regard, par la nuit désolée,  
 Sur la croix du tombeau glisse avec indolence,  
 L'Ame se sent moins seule et moins inconsolée.*

MARCEL FLEURY.



## Le Mot de la Fin.



**J'**AVOUE ne pas comprendre « la merveilleuse logique, » du monde aussi bien que M<sup>r</sup> Raymond Nyst.  
 Et j'entends par « monde » la société actuelle. Je voudrais que l'on me prouvât sa « logique Merveilleuse ». J'avoue encore — et j'espère M<sup>r</sup> R. Nyst peut faire le même aveu — que mon but n'est pas d'être « triomphant et reçu. »

Et je constate enfin que pour M Raymond Nyst la douleur n'est jamais sincère. *Factices* : Byron, Chateaubriand, Lamartine, Baudelaire. —

*Factices* aussi — chez nous — Giraud dans « *Hors du Siècle* » Verhaeren, Severin, Le Roy, Van Arenbergh, Fontainas, Maeterlinck, Van Lerberghe, Delville etc.

Je suis d'accord avec M<sup>r</sup>. R. Nyst pour dire que « la douleur n'est qu'un accident ». Cet « accident » dure parfois toute la vie et entrave la réalisation du « But » entrevu.

Pour chanter un « accident » le poète n'en n'est pas moins sincère. Pour chanter « le But » il faut l'avoir atteint. Certains ne l'atteignent jamais ; faut-il leur interdire de chanter leur Douleur — surtout si cette Douleur est faite du désespoir de n'avoir pas réalisé la fin proposée ?

Je ne le pense pas — et m'insurge contre cette interdiction.

Les écrivains cités dans « Lettre ouverte » ont d'ailleurs répondu péremptoirement à M<sup>r</sup> Raymond Nyst.

JOSÉ HENNEBICQ.





## CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

**La Wallonie.** — Un mot de regret, et de haute admiration.

La Wallonie, la fière revue liégeoise disparaît ; pourquoi ? Elle groupait autour d'elle toute une phalange admirable, non point en une morne discipline, mais libre, mais fière et joyeuse, bariolée de pennons multicolores qui claquaient dans le vent.

Et soudain, la bonne campagne est abandonnée, alors que le combat s'engageait en Belgique pour l'indépendance — qu'on veut nous enlever — de l'Art et de l'Artiste.

La *Wallonie* a voulu mourir dans un éblouissement, comme le soleil : jamais encore nous n'avions vu aussi superbe numéro de revue que celui qu'elle vient de nous donner, — le dernier !

Le sommaire réunit presque tous les grands noms d'aujourd'hui : Voici Mallarmé, voici Viélé-Griffin, chantant ses beaux vers chatoyants et souples où sonne le final altier des grands alexandrins tout d'un jet, comme des trompettes thébaines ! Voici Regnier, burinant ses *Exergues*, fins comme des camées antiques ; voici Hugues Rebell, Bernard Lazare, Adolphe Retté, Hérold et Stuart Merrill.

Et les Belges : Voici Verhaeren, Maeterlinck, Van Lerberghe, Max Elskamp, Severin ; voici Mockel. — Ceux-là, nous les admirions dès longtemps, — mais soudain, comme au coude de la route on verrait venir un éphèbe chargé de fleurs merveilleuses, voici Pierre Louijs, qui nous offre des vers et une prose d'un art souverain.

— Au nom de tout ce qui tressaille encore au Beau, dans notre triste Belgique, nous saluons une dernière fois cette revue superbe

qui disparaît, et nous remercions M. Albert Mockel, le bel et puissant artiste qui la dirigeait, de l'avoir menée si haut !

P. S. — Au dernier moment, M. Albert Mockel nous envoie en mémoire de la *Wallonie*, un album contenant une très belle suite de planches, surtout de MM. Donnay et Rassenfosse.

**Dit un Page**, par Edmond RASSENFOSSE (Auguste Bernard, Liège). — Une petite édition ravissante, et la bonne surprise d'y trouver presque à chaque feuillet des *interprétations* d'Auguste Donnay et Armand Rassenfosse. Ils sont exquis, ces dessins, où le page un peu morose et la dame un peu frêle, passent, sur des fonds d'une très sobre mélancolie, de fin d'hiver peut-être — de fin d'automne, plutôt. Et c'est bien la note de tout le livre, le frisson d'hiver en la voix du petit page, qui est Gaspar Hauser, l'énigmatique et doux enfant trouvé, et non Zanetto :

*Une aumône à l'enfant qui passe,  
Une aumône au lys de ses yeux,  
Une aumône vers l'enfant qui passe,  
L'aumône d'un regard pieux.*

*Une aumône à son cœur malade,  
A son rêve brisé d'être beau ;  
Une aumône à l'enfant nomade  
Qui s'en va triste au bord de l'éau.*

Ce livre pleure bien des tristesses, et la mort de bien des rêves, de bien des fleurs :

*O mes chants d'amour, ô mes chants de fête,  
O mes chants d'amour, où donc êtes-vous ?  
Mon cœur est si las, mon âme est en peine,  
O mes chants d'enfant où donc êtes-vous?...*

Et la vue des honteuses Fêtes humaines accroît encore sa peine :

*... De mes yeux pâles, de larmes pleins,  
Je vois vos rouges festins de chair  
Et vos amours, vos baisers vains,  
Et mon cœur mort rit encore clair !*

*Voici la danse dans les chemins,  
La fanfare rauque de vos ivresses,  
Et c'est la femme dans toutes les mains,  
Et c'est la bête sous vos caresses.*

Ce poème est d'un art très pur, et la simplicité de la forme — que certains diront enfantine — nous laisse bien mieux voir la calme douleur du poète que les rimes les plus somptueuses et rares où il eût pu l'enfermer.

F.

**Contes au Perron**, par Hubert STIERNET. (Bruxelles, Ch. Vos, éditeur.) — Pourquoi ce titre si printanier, frivole presque, évocateur d'un gai château, au perron fleuri de jasmins et de glycines, au parc verdoyant où éclatent des parterres polychromes, aux claires frondaisons où chante l'ardeur des sèves nouvelles?... Car de ces contes, aux sujets flottant entre le réel et le merveilleux, en apparence simples, pour la plupart, et assez superficiels, se dégage une vague sensation d'inquiétude, un je ne sais quoi de tourmenté; la même impression de mélancolie mal définissable, qui vous pénètre à la lecture de certaines esquisses de Dickens, par exemple. Et cela principalement dans *Le Locataire*, *Paternelle scélératesse* et *Fête à Dolée*; — *Fête à Dolée*, l'histoire d'un vieillard qui, au retour de la kermesse prochaine, étrangle son compagnon de route, son ami depuis trois quarts de siècles, à la remembrance d'une passion en laquelle ils furent rivaux lorsqu'ils avaient vingt ans : « Le vieil homme, grand, maigre et fort, livide, saisit rageusement, par les deux bouts, la cravate du vieil homme grassouillet, très rouge; puis il tire, tire, tire plus fort; maîtrisant de ses poignes osseuses son ami qui se débat... — qui ne bouge plus et tombe replié sur lui, même... »

Toutefois, nos préférences vont à *Soléal*, *Le Voyage* (tous deux parus en *Le Réveil*), et *Le Faucon blanc*, un conte doré, à la manière des meilleures légendes germaniques ou anglo-saxonnes, comme « La Princesse Belle-Etoile. » Oyez : « Soudain, le bonheur populaire, brisant les poitrines, éclata dans le ciel comme une gerbe de fusées. Là-bas se montra une brillante cavalcade : c'était un groupe de seigneurs aux riches couleurs, aux armes d'or et d'argent; ils entouraient un beau jeune homme blond qui les surpassait de toute la tête et dont le casque étincelant était

surmonté d'un grand faucon d'argent, les ailes éployées. Les chevaliers arrêtés contemplaient le village .. » — Ce nous est un regret, que l'exiguïté de la revue ne nous permette point de faire de plus longues citations...

*Contes au Ferron* est un livre de style facile, d'une lecture agréable; — cela est de très belle et saine littérature.

Rod. SQUIER.

**Le Cantique de Nivôse**, par Joseph LOUBET, (Annonay-J. Royer). — Cette plaquette nous rémémore les paroles d'Albert Arnay (en *le Réveil* d'Août 1892), à propos du *Fou Raisonnable*, d'Arnold Goffin : « Tous, tant que nous sommes, à des degrés divers et consciemment ou non, nous avons connu ces jours où la certitude d'avoir souillé ses vêtements de lin fait presque désespérer de tout rédemption . . . » Si nous avons bien compris, tout le sujet du *Cantique de Nivôse*, se résume en cette phrase. »

En l'*Adieu*, la bonne candeur du poète s'enfuit, et avec elle ses illusions; il éprouve alors un retour vers le passé, une remembrance infiniment douce et mélancolique, épigraphiée: *Ces blanches mains des remembrances* :

... *Oh ! laissez-moi vos doigts si doux*  
*Pâles mains prises à genoux,*  
*Jadis au temps des bonnes fièvres ;*  
*Oh ! laissez-moi vos doigts encor,*  
*Vos doigts gemmés de bagues d'or*  
*Afin que j'apaise mes lèvres !*

Et après une folle errance, éperdue, à la reconquête de la candide Ame primitive, ce sont des *Oraisons* désespérées et repentantes.

Mais — heureusement, — M<sup>r</sup> Loubet est un des rares qui renaissent, — au moins par l'espoir, — à « la pure lumière des émois primitifs. » Les derniers vers du *Magnificat* chantent l'espérance d'un retour vers la candeur perdue, et sont comme une éclaircie, ouverte sur un ciel bleu, — de rêve :

... *Et j'entrevois, lointain, qui pature des lys,*  
*Sur la neige un troupeau blanc de génisses vierges !*

En somme, un plaquette jeune d'idées et de formes, annonciatrice de glorieux poèmes à venir.

Rod. SQUIER.



**Sous le Bleu**, (Impressions d'Italie) par Firmin VAN DEN BOSCH, Gand, Alfons Siffer.)— Il est de mode dirait-on, pour les poètes et les écrivains, de publier leurs notes et leurs souvenirs de voyage. Il n'est pas sans mérite de tenter le genre, et surtout d'y savoir rester original. —

Après *From-Home*, nous dépeignant l'Albion des brumes, la terre du grand Will, de Lord Byron, de Shelley, voici *Sous le Bleu*, un album de notes, d'impressions rapportées du pays du soleil, de la mer bleue, des orangers et des amandiers fleuris, de la belle Italie, si riche en souvenirs historiques et artistiques, la patrie de Virgile et d'Horace, de Michel-Ange, de Fra Angelico.

Et le second livre, comme le premier, est l'œuvre d'un vrai littérateur, d'un artiste aux idées jeunes, aux impressions originales.

Parmi les meilleures pages, citons celles sur Gênes, Rome, — inspirées par les monuments lourds d'années et sombres de souvenirs de la Ville Eternelle, — sur Naples et le Vésuve, sur Savonare, et sur Fra Angelico, le moine-artiste du couvent de Saint-Marc.

*Sous le Bleu* est un intéressant volume de plus à l'actif de Mr Van den Bosch, dont nous attendons avec curiosité les *Notes littéraires* (en préparation).

ROD. SQUIER

**Bottende Blaren**, (\*) par Frans DUMOLEYN. (Gand, De Keukelaere). — Voici la première œuvre d'un jeune poète. C'est dire que le livre manque un peu d'unité de pensée et d'expression; mais, ceci réservé, il faut saluer en Monsieur Dumoleyn un très pur artiste, et, nous l'espérons, un de futurs libérateurs de la poésie flamande.

Il y a dans ces poèmes des choses surannées, certes, mais n'oublions pas que la poésie flamande, il y a bien peu de temps encore, était figée aux premières formes du romantisme. Mais voyons-y surtout ce qui marche vers l'avenir, et le poète a des très hauts élans vers un idéal plus serein en plus de résignation à la souffrance humaine : voyez *Deugd* (Sagesse), que nous traduisons ici, aussi littéralement que possible.

Misérable est le cœur, d'où la joie s'est écoulée ! — Et qui dans l'espoir qu'il l'avait caressé — s'est vu trompé cruellement ! — Pour qui, nulle fleur n'existe dont la couleur ne soit point fanée ! — Qui

---

(\*) Feuilles en bourgeons.

se défie de toutes les Voix, qui les renie et les hait — Soit qu'elles viennent du dehors, soit qu'en lui elles murmurent l'amour et la joie de vivre ! Il cherche la seule Nuit — qui règne en lui même, aveuglant toute clarté !

Mais, est plus haute, emportant l'esprit aux cîmes, la sagesse de celui qui cache la Douleur atroce au fond du cœur saignant, où elle dévore le Bien de la vie. — Et le rire aux yeux, n'y laisse pas voir ce qui lui ronge le cœur. — Et plus noble encore qui relève fièrement la tête, sans trahison à la sagesse, lorsque s'éteint son soleil, — et qui — dans la consolation de la sagesse, lorsque les Forces le quittent — s'étend calmement dans la mort.

— Pourtant, parfois la douleur de la route lui arrache une plainte comme dans *Liever* : « ... Le souffle d'une immense douleur secrète fait chanter la Lyre, mais — plutôt fuir la douleur. —

Aimer — chercher en vain l'aveu dans ses yeux — cela est grand, surtout à qui peut bercer sa tristesse de chants merveilleux, — mais — plutôt être aimé... »

Ne maudis pas la Femme, ô Poète, car par elle tu souffres — et ne maudis pas la Douleur, car par elle seule tu vis et chantes ! Tout le reste, hélas, serments éternels, ambition, — puérides vanités ! cela, M. Dumoleyn l'a profondément senti dans *De Blaren vallen neêr* (Les Feuilles tombent...) — quelque peu dans la note du *Colloque sentimental* de Verlaine.

Et la vacuité de toutes les gloires, comme il l'a bien rendue par le beau symbolisme de *De Lauwerboom !* (Le Laurier)

Nous le répétons, *Bottende Blaren* est annonciateur d'une belle floraison, et sonnera très haut le nom du poète, clair et vibrant comme un glaive.

F.

**Les Vertiges**, par Ernest BOUHAYE, — (Vanier Paris).

— Le livre porte en épigraphe les belles paroles d'Hamlet : « Il y plus de chose au ciel et sur la terre, Horatio, que dans toute votre philosophie. »

Nous avons lu avec étonnement, après ces mots, la plus humanitaire des préfaces ; d'après M. Bouhaye, puisque le peuple « manifeste son sens du bien, dans ses exclamations contre l'injustice, contre le traître, l'artiste devrait : « saisir ces sentiments et les enchaîner dans quelque chose de supérieur au *mélo* vulgaire. » Il se plaint

de ce que l'artiste répudié de la foule se soit « borné individuellement à la satisfaction esthétique ». Si la foule s'est éloignée de l'artiste, ce n'est pas à lui qu'on doit en imputer la faute, et je ne crois pas que l'artiste doive et puisse même s'efforcer d'abaisser son génie jusqu'à la compréhension du vulgaire. Tant pis pour la foule imbécile qui a perdu le sens du Beau et n'entend plus, comme le dit Hérédia :

*La mer qui se lamente en pleurant les Sirènes!*

Tous les poètes — et beaucoup d'amateurs — ont écrit dans leur prime jeunesse des vers tout pareils à ceux des *Vertiges*, corrects et d'une élégante vacuité. Le tort de M<sup>r</sup> Bouhaye, c'est d'avoir publié ceux-ci, qui ne permettent de rien présager encore de lui, ni en bien, ni en mal.

F.

**Rayons du Matin**, par Paul NAGOUR. — (Collection artistique et littéraire du Nord de la France.

La « *prière d'insérer* » encartée dans *Rayons du Matin* apprend à la postérité que « *ce volume de vers plaira à tous par la grande clarté du style, la précision de la pensée et l'action toujours intéressante qui anime chacun des poèmes qu'il contient.* » (Il y a aussi, nécessairement, le coup de patte aux « bizarreries décadentes et déliquescences. »)

Donc récapitulons :

1<sup>o</sup> Clarté du style. *Exemple* :

*Nous saluons en vous le penseur et le barde  
L'archéologue habile à l'énorme savoir,  
L'éminent écrivain que nous aimerions voir  
Diriger au combat notre jeune avant-garde.*

(à PRAROND.)

C'est fort clair, assurément.

2<sup>o</sup> Précision de la pensée. *Exemple* :

*Parmi les œuvres d'art de notre Renaissance  
Ce fut la plus parfaite, et maint artiste prit  
Ses adorables traits, dont plus d'un cœur s'éprit,  
Pour les auréoler de sa reconnaissance.*

(Marguerite DE VALOIS.)

3<sup>o</sup> Action toujours intéressante. *Exemple :*

*C'était l'heure où l'énorme alligator s'abreuve...*

(M. Nagour serait-il symboliste, et ceci voudrait-il dire : Le moment où Francisque va prendre l'absinthe) ?

Plus intéressantes encore, *Les Premières Armes d'Achmet Rakhoun* (au sérail); l'action y est d'un intérêt !.. :

*Il admire, muet, timide, haletant,  
Grisé par le parfum de ces nouvelles Eves ;  
Il hésite, n'osant les approcher, doutant  
De ces réalités plus belles que ses rêves...  
Puis embrassant le cercle anxieux d'un coup d'œil,  
L'adolescent royal semble chasser ses doutes,  
Et se dressant, tout plein d'impérial orgueil  
Il leur dit, frémissant : « Venez ! je vous veux toutes ! »*

Dans mes bras, Paul, dans mes bras!!!

F.

**Les hommes et les théories de l'anarchie**, par A. HAMON. — C'est une curieuse réponse, d'une langue forte et sans pose, à un article de M<sup>r</sup> A. Bérard, publié sous le même titre aux *Archives de l'Anthropologie criminelle*. L'auteur s'attache surtout à démontrer l'absurde et prudhommeque redondance de la plupart des anathèmes dont on chargea Ravachol. Si nous jugeons bête et sale l'action du propagandiste par le fait, nous ne pouvons qu'applaudir à la partie du plaidoyer de M<sup>r</sup> Hamon qui démontre une fois de plus combien est visible l'erreur de ceux qui crient au Progrès, à l'originelle Bonté, à la fraternité humaine, et croient à une cause vertigineuse en avant, parcequ'ils ferment les yeux en piétinant en rond.

F.

---

Au prochain numéro, les comptes-rendus de *Salutations dont d'Anglétique*, par Max Elkamp ; - *Modestes Obscurections sur l'Art de Versifier*, par Clair Tisseur, etc.



## TABLETTES.

### LES REVUES.

A la JEUNE-BELGIQUE, nous remarquons un article d'Ernest Verliant sur Taine, l'*Hélène* d'Arnould Goffin et particulièrement, *Pensées sensibilisées*, où Henry Maubel montre admirablement combien sont vains et irritants les dogmes dont on voudrait entraver l'artiste :

« Toute prétendue règle que nous formulons est une exception et ne vaut que comme telle. Toute règle, en enfermant plus rigoureusement un être dans sa personnalité, le fortifie. Toute règle enfermant deux êtres affaiblit l'un des deux. »

On ne saurait mieux dire ; mais, cela précisément, la direction de la *Jeune-Belgique* s'obstine à ne pas le comprendre !

Aussi les théories de M. Henry Maubel indignent-elles M. Gilkin, et, dans le même numéro, M. Gilkin écrit une note spéciale pour « réprocher l'article d'un bout à l'autre ! »

Il est profondément triste de voir un haut artiste comme M. Gilkin s'abaisser à ces mesquineries. Que dirait-il, si M. Potvin, ou M. Tilman, ou quelqu'autre de ces messieurs en faisait autant ; sans doute, il le comparerait à un pion barrant de rouge un pensum à refaire ; et il aurait bien raison !

LA SYRIX nous donne des vers de Camille Mauclair, une prose de Paul Roussot, et, de

Lionel des Rieux un magnifique sonnet que nous nous permettons de transcrire :

### CHARMES.

*Comme j'allais chanter une autre cantilène  
Pour bercer le silence endormi du jardin,  
Une Forme surgit du lac sombre et, soudain,  
Son nimbe illumina le ciel crépusculaire.*

*La Forme, lentement, traversa le chemin  
Et, près de moi, pour rompre un lointain sorti-  
lège,  
Des rythmes inconnus chantèrent sur sa lèvre  
Et de magiques fleurs tombèrent de sa main.*

*Elle disait : Bonheur au chevalier du Rêve !  
Qu'il porte avec orgueil les couleurs de sa reine  
Et je le garderais des charmes de péril.*

*Je retourne vers l'onde à ces cloches d'aurore,  
Heureuse ! j'ai frôlé son ombre de ma robe  
Et j'ai fleuri son cœur d'un éternel avril.*

Nous demandons, sur ce sonnet, l'avis de nos bons fanatiques de la rime pactolienne.

Deux dessins très originaux, de Van Gogh, au MERCURE DE FRANCE. — Un article très vrai et très beau de Camille Mauclair : *Éloge de la Luxure*.

L'ERMITAGE a ce mois-ci, entre autres, des

vers de Stuart Morill, un fragment des *Chants de la pluie et du soleil* de Hugues Reboll, et une délicieuse prose d'Henry Mazel : *L'Étoile*.

A la REVUE BLANCHE : Deux *Nouvelles Passionnées*, de Maurice Beaubourg, d'une finesse exquise (la première, un Outamaro, l'autre un Walter-Crane). — Vers inédits de Verlaine. — Amusante réponse de René Ghil à Gustave Kahn, et vice-versa. Il paraît que l'incident est clos!

Le numéro double des ESSAIS D'ART LIBRE est pris tout entier par le très curieux : *Pour le Beau*, d'Alphonse Germain, chaleureux et lucide plaidoyer pour l'Art pur, méconnu plus que jamais aujourd'hui par les peintres et les sculpteurs.

CHIMÈRE nous donne une *Méditation du Clair de Lune*, d'Emmanuel Signoret; un beau fragment de Magellone détruite, de L. Xavier de Ricard. Signalons encore le compte-rendu, par Pierre Devoluy, de la récente représentation de *Tristan*, à Monte-Carlo.

Le MAGASIN LITTÉRAIRE contient, sous le titre de *Document*, une étude sur la plupart des grands symbolistes, et signée Henry Bordeaux.

Suivent des vers de M. Jean Casier qui sont, comme l'auteur nous le fait prudemment remarquer : *de 12 syllabes coupés après la 5<sup>e</sup>*.

En ce genre nous préférons les lombries, qu'on peut couper n'importe où, sans les tuer. Les vers de M. Casier n'ont pas cette longévité.

Une belle reproduction d'un rétable du XVI<sup>e</sup> siècle est encartée dans FLORÉAL. — Des vers de Lucien De Busscher, Paul Uéardy, et une prose d'Albert Arnav.

En la REVUE ROUGE, nous retrouvons Rodrigue Sérasquier, avec Joseph Declareuil, Georges Eeckhoud. — Fantaisie très amusante de Mathias Robert.

Le Referendum des Revues continue au MOUVEMENT LITTÉRAIRE qui a encore une très belle prose de Camille Lemonnier : *La Fileuse de Minuit*.

Lire dans la REVUE GÉNÉRALE l'article d'Henry Bordeaux sur *les Trophées*.

Remarquons encore BLAETTER FUR DIE KUNST et LA NERVIE, de La Louvière, revue mensuelle d'art et de littérature.

Nous nous rappelons aux souvenirs de LA PLUME, des ENTRETIENS et de LA SOCIÉTÉ NOUVELLE (rien depuis décembre! :

---

## NOTULES.

La vaillante revue parisienne, l'*Ermitage*, annonce pour le numéro de ce mois, un *referendum* artistique et social parmi les principaux écrivains de l'actuelle génération, sur la question suivante :

*Quelle est la meilleure condition du Bien Social, une organisation spontanée et libre, ou bien une organisation disciplinée et méthodique? Vers laquelle de ces conceptions doivent aller les préférences de l'artiste.*

Cette consultation sera certainement très curieuse, mais beaucoup de réponses scandaliseront bien, sans doute, tous nos Jules-Simonèques politiques et sociologues.

Un petit jeune homme à qui l'on ferait bien d'offrir, pour sa fête, une douzaine de mouchoirs de poche, M. Léon Tricot (*salias* Lucy-Mar) nous adresse une *lettre ouverte* de dix pages et demie, pour nous faire assavoir qu'il nous maudit, nous réprovoque et nous excommunie, — parce que, entre autres crimes atroces, le *Réveil* a « le front de s'en prendre aux gloires nottement établies, aux plus saines intelligences de la littérature française, à ces lyres qui resteront, alors que, etc.

Il paraît que ces gloires, ces intelligences, ces lyres, c'est Monsieur François Coppée. M. Léon Tricot (*salias* Lucy-Mar), nous apprend, entre autres choses originales et profondes :

1<sup>o</sup> Que M. Taine a écrit bien autre chose que des *ouvrages philosophiques*.

2<sup>o</sup> Que Chantecler n'a pas lu les *ouvrages philosophiques* de M. Taine.

3<sup>o</sup> Que nous sommes *les microbes qui de leurs dents enflées, tentent de ronger le colosse*. (Le colosse est, bien entendu, M. François Coppée.) Ces microbes nous semblent bien proches, dans

l'échelle des êtres, des helminthes de la décomposition.

4° Que l'académicien préclarissime déjà nommé ne fait pas de monstrueuses unions, semblables à celles d'un pluriel avec un singulier et vice-versa.

5° Que Gringoire n'a jamais fait de vers de 18 syllabes, ce qui prouve bien que les décadents sont gens pendables.

6° Que le titre : *En les Landes*, est vraiment par trop énigmatique.

7° Que si Maeterlinck n'aurait pas écrit « *Les Sept Princesses* », on n'en aurait jamais entendu parler (sic).

8° Que M. Droum (sic?) est un grand poète.

9° Que M. Giustiniani, à Corte (Corse), est un non moins grand poète.

10° Que tout ce que M. Léon Tricot (*Julias Lucy Mar*) nous en dit, ce n'est pas de dépit de s'être vu refuser de ses œuvres, pas du tout, pas le moins du monde!

11° Que ces œuvres refusées n'étaient pas inédites.

12° Qu'il nous prie, s'il est question de lui en ce numéro, de le lui envoyer, *port non soldé*.

Étant sans malice, nous mettrons un timbre, pour cette fois!

.....

Petits échantillons de *Gymnopithèque éribescent* :

« *Mais le soleil va dans sa barque  
Inaltérable et débordant  
Tel qu'un immobile monarque  
Doit se déchaîner un peuple ardent.* »

*Le matin s'élançait et rayonne,  
Et descend pour renaitre au blé.  
Sekhet, à tête de lionne  
Ronge le granit accablé.*

*L'astre indomptable ici dessèche  
La solitude qui se fend,  
Là fleurit une oasis fraîche  
Comme une poitrine d'enfant. »*

(La Jeune-Belgique d'avril-mai 1893.)

« *Tout renait! Nul n'échappe au bienfaisant*  
[empire  
*Du bourgeois frais qui pousse aux arbres dé-*  
*garnis!* »

(Ib.)

« *La peine de Jésus se rengrège. »*

(Ib.)

« *A ce moment du muet monologue, Nollard  
entra,..*

(Henri Gréville. — *Jolie Propriété à vendre.*)

Paraîtront sous peu :

*Vieux Saxe*, d'Henri Mazel.

*Contes à soi-même*, d'Henri de Regnier.

*Nouvelles Passionnées*, de Maurice Beaubourg.

*Chansons tristes*, de Paul Sainte-Brigitte.











III<sup>e</sup> ANNÉE, Nos 6, 7, 8.  
JUN - JUILLET - AOUT 1893.  
Ce numéro 1 fr. 25

Voir le sommaire aux dernières pages de la couverture.

---

# LE RÉVEIL

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

Publié sous les auspices du Cercle Littéraire Français.

---

Marché aux Grains, 7, GAND.

Secrétaire de Rédaction,  
FRÉDÉRIC FRICHE.

Administrateur,  
RODRIGUE SÉRASQUIER.

---

ABONNEMENT : un an 5 frs. (Étranger 6 francs.)

---

## BOITE AUX LETTRES.

**E. R. à Namur.** — Journalisse!!! **G. D. à Toulouse;** **V. B. à Bordeaux;** etc. etc. — Sommes absolument débordés! Aux prochains!

**Ernest D. à Paris.** — LE RÉVEIL, cher confrère, **LE-RÉ-VEIL**, tout court!

---

## ERRATA.

*Au numéro de Mai :*

Page 146 ligne 8, au lieu de *Je te dis*, lisez : *Je te le dis*.

» 147 » 1, » » *des Dieux*, » *de Dieu*.

*Au présent numéro :*

Page 170, ligne 7, au lieu de *aillons*, lisez : *allions*.

» 175, » 17, » » *tant d'hâte*, lisez : *tant hâte*.

» 194. » 19, » » *galoné*, lisez : *galopé*.

---

## COLLECTIONS DU RÉVEIL.

I <sup>ère</sup> ANNÉE, 1891, ( <i>les Essais</i> ). . . . .	(épuisés.)
Le Numéro (Nos 1 et 3 épuisés.) . . . . .	fr. 0 40
II <sup>e</sup> ANNÉE, 1892, collection complète (quelques exemplaires seulement) Prix majoré . . . . .	fr. 7 50
Le Numéro (No 4 épuisé) . . . . .	fr. 0 50



## PELLÉAS & MÉLISANDE

Tout, la polyphonie magnifique instrumentale, le vivant geste ou les voix de personnages et de dieux, au surplus un excès apporté à la décoration matérielle, nous le considérâmes, dans ce récent et tardif triomphe du génie ici, avec la *Walkyrie*; éblouis par une telle cohésion de splendeurs en un art qui aujourd'hui devient la poésie : or va-t-il se faire que le traditionnel écrivain de vers, celui qui s'en tient aux artifices humbles et sacrés de la parole, tente, selon sa ressource, de rivaliser! Le bon livre versifié convie à une idéale représentation. Des motifs d'exaltation ou de songe s'y nouent entre eux et se détachent, d'après une ordonnance et leur individualité. Telle portion d'œuvre incline dans un rythme ou mouvement de pensée : à quoi s'oppose tel dessin contradictoire. L'un et l'autre, pour aboutir, et cessant, où interviendrait plus qu'à demi, comme sirènes confondues par la croupe avec le feuillage et les rinceaux d'une arabesque, la figure, que demeure notre seule idée. Ce théâtre, inhérent à l'esprit, quiconque d'un œil certain regarda la nature, le porte avec soi, résumé de types et d'accords : tels que les partage un tome, ouvrant des pages parallèles. Le précaire recueil d'inspiration diverse, sublime, c'en est fait ; ainsi que du hasard, qui ne doit et pour sous-entendre le parti-pris, jamais qu'être simulé. Une symétrie comme elle règne en tout édifice, le plus vapoureux, de

vision et de songes, prévaut, dans ce triomphe de la lecture. La jouissance vaine cherchée par feu le Rêveur-roi de Bavière dans une solitaire station aux déploiements scéniques, la voici, à l'écart d'un public encombrant moins que sa vacance aux gradins, atteinte, par le moyen ou restaurer le texte, nu, du spectacle. Volume en main, le véritable est fait de vers, je supplée, avec l'accompagnement de tout moi-même, au monde! ou j'y perçois le drame.

Cette moderne tendance marquée à quelque sceau d'absolu, soustraire à toutes contingences de la représentation, grossières ou même exquises selon le goût jusqu'à présent, l'œuvre par excellence ou poésie, a induit ici de très strictes intelligences, celle, en premier lieu, de M. de Régnier ainsi que le suggère l'ensemble des *Poèmes Anciens et Romanesques*; ou guères plus tard qu'à l'instant, M. Retté, avec sa suite diaprée, libre et large, nommée *Une Belle Dame Passa*. Installer, par une convergence de fragments harmoniques en leur centre, là même, une source de drame latente qui reflue à travers le poème, désigne ces jeunes maîtres et j'admire; autant, le jeu où insista M. Ferdinand Héroid. *La Foie de Maguelonne*, notamment : *Chevauchées sentimentales* appartient au genre précité. Ouvertement et sans réticence, il nous octroie l'action je dirai dans la plénitude, et faste entier : acteurs, le port noté par la déclamation, puis le site, des chœurs, une multiple partition; du fait de l'intègre discours. Ou un tragique et chantant *Swanhilde*, de M. Vielé-Griffin, entr'ouvert le temps de le connaître tel... Que dépouillé, tout ici, de direct effet ou de mécanisme! fondu, transportant l'invité loin d'appréhensions.

Autre, l'art de M. Macterlinck qui, aussi, inséra le théâtre au livre.

Non cela symphoniquement comme il vient d'être dit, mais avec une expresse succession de scènes, à la Shakespeare; il y a lieu, en conséquence, de prononcer ce nom quoique ne se montre avec le dieu aucun rapport, sauf de nécessaires. Un écrivain qui sauvegarde l'honneur de la presse en faisant que toujours y ait été parlé ne fut-ce qu'une fois, par lui, avec quel feu, de chaque œuvre d'exception, Octave Mirbeau, à l'apparition, pour éveiller les milliers d'yeux soudain, eut raison d'invoquer Shakespeare, comme un péremptoire signe littéraire, énorme : puis il nuança son dire de sens délicats.

Lear, Hamlet lui-même et Cordélie, Ophélie, je cite des héros reculés très avant dans la légende ou leur lointain spécial, agissent en toute vie, tangibles, intenses : lus, ils froissent le papier, corporels, pour surgir. Différente j'envisageai la *Princessè Malcine*, une après-midi de lecture restée l'ingénue et étrange que je sache ; où domina l'abandon, au contraire, d'un milieu à quoi, pour une cause, rien de simplement humain ne convenait. Les murs, au massif arrêté de toute réalité, basalte, en le vide d'une salle : les murs, plutôt de cette épaisseur isolées, des tentures, vieilles en la raréfaction de l'endroit ; pour que leurs hôtes déteints avant d'y devenir les trous, étirant, une tragique fois, quelque membre de douleur habituel, et même souriant, balbutiassent ou radotassent, seuls, la phrase de leur destin. Tandis qu'au serment du spectateur vulgaire, il n'aurait existé personne ni rien ne se serait passé, sur les planches. Bruges, Gand, terroir de primitifs ; désuétude..on est loin, par les fantômes, de Shakespeare.

Les officiels juges de plusieurs grands journaux me paraissent, dans une dernière aventure, improprement avoir joué de cette grande allusion et pas sans quelque trouble dans la précipitation à malmenier une œuvre délicieuse et mystérieuse, jeune : attendu que restera difficile à discerner si précisément ils reprochaient à l'auteur de l'*Intruse*, des *Aveugles* et des *Sept Princesses* qu'il rappelât trop Shakespeare ou de ne pas l'évoquer à leur gré suffisamment, distinction, du reste, important peu à mon constat, je crois comme au leur. Un pavé se trouvait à portée et plus carré, plus lourd, même que de la mauvaise foi. Ajoutons qu'il y avait raison, celle-ci, pourtant, à l'employer, uniment. Faire à un dramaturge étranger, nouveau, expier sa notoriété européenne issue d'un article fameux, à la place même d'où, excluant autre aide, elle s'était propagée presque en de la gloire. Tout une scission se fait, jusqu'à la colère, dans la littérature, par exemple entre les hommes contournant les soixante ans et maints qui émergent de leur trentaine, c'est question d'âge. Je m'amuse à considérer cet échange, et les poings ; l'assaut : la défense unanime furieuse.

La pièce sauve du guet-apens, indiquait un choix sagace, PELLÉAS ET MÉLISANDE, de passion et d'inquiétude franchement. Montée avec perfection, par notre confrère M. Mauclair, en toute simplicité ; dite, souverainement. Ambigu décor et forêt comme

appartements. Le costume dans le ton, très bien, de l'esprit et des rôles; prêtant cette significative coloration au geste. Une matinée seule. Elite. Le tort serait d'avoir dérangé, rien d'autre, en l'y convoquant, la grosse critique, chargée de formuler aux badauds tenus hors de cette solennité, l'opinion que tous sont incapables d'émettre parce qu'elle n'existe pas concurramment, du moins, au langage, ou se résoudrait par un baillement. Aussi la bande argua, entre des griefs, très justement, d'ennui; mais cela demeure un malentendu, puisque ceux au nom de qui elle a le devoir d'exprimer ce sentiment devant une œuvre littéraire haute ou pure, manquaient.

L'ouvrage, imprimé à Bruxelles il y a un an environ, hier secoué sur notre scène (on pouvait, si privément et à l'abri d'intrusion) émane, de ses feuillets, un délice. Préciser? Ces tableaux, brefs, suprêmes. Tout a été rejeté de préparatoire et machinal, en vue que paraisse, extrait par enchantement, ce qui chez un spectateur se dégage d'une représentation, l'essentiel. Il semble que soit jouée une variation supérieure sur l'admirable vieux mélodrame. Silencieusement presque, comme les traits partent épurés, en l'absence du déchet qui suffit d'ordinaire! silencieusement et abstraitement au point que dans cet art, lequel devient musique dans le sens propre, la partie d'un instrument même pensif, violon, détonnerait, par inutilité. Peut-être que si tacite atmosphère inspire, à l'angoisse qu'en ressent l'auteur, ce besoin souvent de proférer deux fois les choses, pour une certitude qu'elles l'aient été et leur assurer, à défaut de rien, la conscience de l'écho. Sortilège fréquent, autrement inexplicable, entre cent; qu'on nommerait à tort procédé.

Le poète, je reviens à mon début, hors d'entreprises prodigieuses comme Wagner, par exemple, ici n'a pas à s'ingénier d'autre chose que ce qui est son air respirable, l'âme seule et parfum de tout; qu'il s'adresse par l'intime écrit à l'ordonnateur de fêtes en chacun, où communique avec une assistance comme l'occasion vient de se présenter avec charme.

STÉPHANE MALLARMÉ.

*Juin 1893.*

---

## EXERGUE

*A*u milieu de ton front qu'un bandeau double enonde  
S'étoile en pndeloque un seul àiamant noir  
Qui scintille et s'ajuste à l'argent du fermoir ;  
Quel Destin en passant l'y fixa de sa fronde.

*La prairie où vont tes pieds nus de fleurs abonde ;  
Quel Printemps ne se hâterait à ton espoir ?...  
Mais l'asphodèle germe et m'attriste de voir  
Qu'ainsi l'Automne, et non les roses, te réponde.*

*Le Soleil au-delà du fleuve, sur la Mer,  
Décline ; la forêt est de bronze et de fer  
Au crépuscule où se bleuit ta robe calme*

*Que fronce à la ceinture une face en camée...  
O Douleureuse dont, au lieu d'un poids de palme,  
Un taciturne Sort crispe la main fermée.*

HENRI DE RÉGNIER.





**N**e croyez pas,  
 Pour ce qu'Avril rit rose  
 Dans les vergers  
 Ou palit de l'excès voluptueux des fleurs,  
 Que toutes choses  
 Sont selon nos gais cœurs,  
 Et qu'i' n'est plus une soif à étancher.

Ne croyez pas.  
 Glorieux des gloires automnales,  
 Ivres des vins jaillis que boit l'épi qu'on foule,  
 Qu'il n'est plus une faim que rien ne saouïle :  
 Car Décembre est en marche dans la nuit pâle.

Oui, mais ne croyez pas  
 — Parce qu'autour de vous toute âme est vile,  
 Et que la foule adore son vice servile,  
 Parce que sur la plaine où le Mystère halète  
 Courbant l'épi, froissant la feuille, d'ailes inquiètes —  
 Ne croyez pas,  
 Bien que tout cœur soit bas,  
 Que le vieil Angelus sonne à jamais le glas ;  
 Croyez, sachez, criez à pleine voix  
 Que l'Amour est vainqueur et que l'Espoir est roi !

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN



## DOCUMENTS POUR UNE ESTHÉTIQUE

A Clément BILLARD.

### I.

QUE ces choses restent éparses.

Je tenterai plus tard d'édifier de hautes œuvres, d'harmoniser en de parfaites ordonnances les matériaux du rêve.

Qu'ils s'agrègent — aujourd'hui, — se superposent et ondoient au gré du vent de hasard qui a passé sur ma vie.

Tels s'en vont, au souffle mélancolique des vents d'automne, des vols de nuées et de feuilles mortes.

La vierge intégrité de ma pensée à couru grand risque.

Des brutaux passèrent, très-satisfaits d'eux-mêmes. Leur sourire d'infatuation semblait les revêtir de haillons de lumière polluée.

Leur inconstante pensée fluctuait au gré des passions mauvaises, et refluaît sourdement, quand, triste et doux, s'avavançait quelque homme de génie — deux soleils voilés sous les paupières et des miséricordes plein le geste.

Pour effacer son calme rayonnement et plagier sa douceur même, ils affectaient de grosses tendresses d'âme. Leur tolérance absolvait le mal, afin de le mieux ranger dans leur ligue.

Bruyamment, ils avaient pitié des misères environnantes. Tous ceux qui venaient vers eux, ils les applaudissaient, sans degré et sans choix.

S'ils en usaient ainsi, c'est qu'ils avaient l'espoir qu'allant frapper les âmes neutres, l'écho de leurs applaudissements leur reviendrait et leur constituerait un simili sacre.

Et si, en toutes choses, ils proscrivaient le choix, c'est qu'ils comprenaient bien que tout choix leur serait fatal...

D'autres passèrent. C'étaient des enfants vieillis, de qui l'âme rudimentaire se recouvrait d'un masque froncé et de doctorales apparences.

Eux aussi, rejetaient avec une brutalité souriante et des propos irrévérentieux, tout ce qu'ils ne s'étaient point donnés la peine de comprendre, et surtout tout ce qui les dépassait.

Comme leur parole était une monnaie courante, où nul irrévocable tempérament n'avait laissé son empreinte, ils la donnaient ou la retiraient suivant la circonstance. Ils en variaient, même, aisément, l'effigie.

Ce qu'ils disaient était empreint de si peu d'être, l'enveloppe verbale était si dénuée de tout souffle qui la soulevât, que — selon l'expression de Villiers de l'Isle-Adam — ils semblaient fausser la vérité même, par le seul fait qu'ils l'exprimaient (1)

Passa aussi la foule indifférente, adoratrice du dernier venu.

Parce qu'elle se divise et qu'elle passe, elle aime peu ce qui est un et immuable. Si une statue monte d'elle et la couronne, elle en charbonne le piédestal. Les chastes ondées le purifient et les vastes vents de mer l'époussètent. Mais si la pierre n'en est point assez dure, elle s'effrite sous la main, ou s'effondrant à la poussée, elle tombe en poudre. Et ce nuage de poussière obscurcit encore l'horizon.

Malheur aux races, quand les hommes que j'ai dépeints, usurpent leur royauté.

La lente justice des temps opprime l'humanité sous le poids de ses faux grands hommes. C'est de l'ombre écroulée sur elle.

Quand l'homme porte haut son cœur, le but de la vie, pour l'homme, est de devenir sa propre statue.

Telle est mon étude.

Rêvant de marbres intégreaux contempteurs de tout choc adverse, je condense en une hypothétique forme, tout ce que ma personnalité possède, ou acquiert sans cesse de positif.

Frêle buée, soufflée par Dieu dans les espaces, je contracte mes propres parcelles, pour me solidifier et conquérir la dureté et l'éclat des glaciers diamantés.

Pour préserver ce travail aiguste des déformations de la tempête et de l'outrage des regards indignes, je me suis enfermé dans un nuage impénétrable de clarté.

J'ai laissé la pourpre et l'azur de mes rêves s'enfler en un merveilleux voile. Je me suis enveloppé d'un temple mobile. Toutes les flammes frissonnent et s'élancent pour en former les parois.

---

(1) *Eve future.*

Le printemps fait ruisseler, du sommet de ses voûtes, ses fleuves de fleurs.

O poète, c'est là, que pâle et religieux, vous me surprîtes, un jour, sculptant moi-même mes formes futures.

• •

Aujourd'hui, vous me revoyez plus triste et plus doux que jamais.

Car je reviens de l'infinie tristesse des lunes sur les lacs, des soleils pâles dans les châtaigniers... et de la femme (1).

Méprisant sans les détester ceux qui s'obstinent à fermer les yeux pour ne me point voir, ou qui battent une fausse monnaie de moi-même, — je m'en vais seul, silencieux et recueilli.

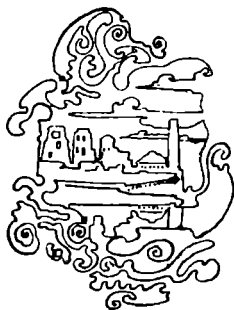
Mais puisque j'ai senti que les battements de votre cœur m'accompagnaient, ô Poète, écoutez ceci.

Que vous importent toutes les adversités que vous avez souffertes et que vous souffrirez pour moi.

Une à une, toutes les lueurs mensongères de la terre vont s'éteindre pour vous.

Car vos yeux sont encore remplis de la splendeur des choses que vous avez vuës.

EMMANUEL SIGNORET.



---

1) C'est en revenant d'un voyage étrange en Italie et en Savoie que M. Emmanuel Signoret a écrit ces pages.

## HISTORIETTE D'AUTOMNE

A Henry MAUDEL

**L**a route était blanche de lune.  
 Oh ! comme nous avions froid !  
 Les peupliers se tenaient tout droits  
 Et se hérissaient dans la brume.

Oh ! que nous étions petits,  
 Comme nos pas faisaient du bruit !  
 Nous nous en aillons presque à tâtons  
 Et en passant près des étangs  
 Nous étions tout haletants.

Tu te souviens comme il faisait froid ?  
 Les arbres avaient leurs feuilles  
 Bien vertes pourtant, et je crois  
 Que dans la journée il avait fait grand soleil :  
 Mais nous étions en deuil  
 Et puis nous avions un peu peur  
 Et les cils nous battaient sur l'œil...

Il nous semblait que dans les champs  
 Se tenaient cachés des gens méchants :  
 Tu avais des yeux extraordinaires,  
 Et tu balbutiais : Dis, en nous dépêchant,  
 Nous fuirons peut-être le mystère ?...

Tout droits étaient les peupliers feuillus  
 Comme s'ils gardaient un tombeau,  
 La route n'en finissait plus,  
 Nous nous sentions tout à fait perdus...  
 Les ombres s'allongeaient une à une.

Tu me dis : Oh ! nous sommes seuls  
 Comme des morts dans leurs linceuls,

---

*C'est terrible, cette brume...  
Ma pauvre âme, dis-je, et puis rien  
— Tu t'en souviens? — et nous nous tûmes...*

*La route était blanche de lune.*

CAMILLE MAUCLAIR.



## VIEUX - SAXE

(FRAGMENT)

## SCÈNE II

HORTENSE, SILVIA

HORTENSE, avec joie

Avez-vous ouï, Silvia, le Baron qui va venir!

SILVIA, même mouvement

Et le Comte aussi! ma chère Hortense, que je suis impatiente de le voir!

HORTENSE

Et moi donc de voir le Baron! Mais avez-vous compris ce que M. votre père a voulu dire en parlant de ces habits d'emprunt?

SILVIA

J'ai idée qu'ils veulent nous donner un divertissement galant avec des masques et des instruments de musique, qu'ils s'habilleront en Turcs pour venir nous emporter avec eux dans une galère qui les attendra sur la pièce d'eau.

HORTENSE

Point, Silvia; il y a plutôt apparence que, mettant à profit nos ignorances réciproques, ils se veulent présenter à nous sous des noms et des habits étrangers, pour nous pouvoir étudier à l'aise et nous inspirer de l'amour sans que nous nous en doutions; cela serait le fin du fin.

SILVIA

Certes!... mais le moyen de les reconnaître, s'ils sont déguisés?

HORTENSE

Rien de plus facile, ma chère; j'ai vu jouer chez M. le Duc, l'an dernier, une jolie comédie où le beau jeune homme se déguisait

de cette façon pour arriver auprès de sa belle sans qu'elle s'en doutât; il prenait l'habit de son laquais qui prenait le sien.

SILVIA

Fi donc! l'habit d'un laquais!

HORTENSE

Pourquoi pas? est-il quelqu'un mieux à même qu'un laquais de pouvoir pénétrer partout, écouter ce qu'on dit, observer ce qu'on fait? le laquais n'est pas un homme, on ne prend la peine de déguiser devant lui ni ses gestes ni ses paroles, on se montre sous son jour véritable... et le faux laquais en fait son profit.

SILVIA

Cela est encore pertinent. Que j'ai hâte de les voir venir, je me fais d'avance une joie de les épier sous leur livrée. Certes, ils ne se doutent pas que nous sommes instruites de leur stratagème, car c'est un véritable hasard qui nous en a éclaircies.

HORTENSE

Je jouis d'avance de leur confusion!... Mais on sonne à la grande grille; ce doit être nos gentils seigneurs précédant humblement leurs propres laquais; nous rions bien aussi de la suffisance pompeuse de ceux-ci. Allons, venez vite, Madame la Comtesse, venez vous faire belle pour M. le Comte Crispin.

SILVIA

Et vous, Madame la Baronne, pour M. le Baron Frontin.

*(Elles sortent.)*

### SCÈNE III

FRONTIN, CRISPIN, puis SILVIA, HORTENSE

FRONTIN

Nous voici enfin dans la place! Pardi! ce n'est pas trop tôt, et j'ai pensé crever en route de chaleur et de fatigue. Je m'en vais reposer tout mon saoul, après avoir toutefois rendu mes devoirs à l'office.



CRISPIN

Et après avoir annoncé nos maîtres : « Monseigneur, nous avons l'honneur d'appartenir à M. le Baron Agénor de Sumène et M. le Comte Armand de Clarensac qui nous chargent d'avoir celui de vous faire la révérence! » Hein ! Frontin, que dis-tu de la complexion de mon langage ?

FRONTIN

Je la trouve fort ragoûtante, comme la mienne.

SILVIA, entrant

Ma foi, je n'ai pu résister, et je vais profiter de ce que Hortense est à sa toilette pour les épier. (*Haut.*) Je vous salue, Messieurs.

FRONTIN, se rengorgeant

On nous donne du *messieurs* ! Mademoiselle nous prosternons à vos pieds tout ce que notre respect a de plus précieux !

CRISPIN

Nous nous ruons à vos genoux pour vous supplier d'accepter l'hommage de nos civilités les plus élégantes !

SILVIA, à part

Quel jargon ! (*Haut.*) Je vous rends grâces, Messieurs. (*Profondes révérences des laquais.*) Avez-vous fait un bon voyage ?

FRONTIN

Excellent, Mademoiselle, si vous entendez par là rapide. Nous sommes venus à franc-étrier, et avec un soleil !

CRISPIN

Avec une poussière !...

FRONTIN

Aussi nous n'en pouvons plus, et je vous dirai, Mademoiselle, si vous me permettez de parler à rez-de-chaussée, que nous crevons littéralement de soif.

CRISPIN

Oui dâ, je reconnais si vous me donnez même licence, Mademoiselle, qu'un bon coup de vin serait le bienvenu.

SILVIA

C'est bien, c'est bien, je vais ordonner des rafraîchissements. (*A part.*) Fi! il n'était pas besoin de feindre avec tant de naturel! Quel qu'il soit d'entre les deux, mon fiancé a l'air bien peuple! (*Elle sort.*)

FRONTIN

Peste! mes compliments à M. le Comte; son sort ne me paraît point misérable.

CRISPIN

D'où tiens-tu que c'est là sa fiancée?... peut-être est-ce celle de M. le Baron.

FRONTIN

Mardi! tu dis juste.

HORTENSE, entrant

Je n'ai pas eu la patience d'achever ma toilette; ni poudre ni mouches, comme il convient à une beauté des champs; j'avais tant d'hâte d'intriguer mon fiancé. Mais voilà le fin, lequel des deux?

CRISPIN

Encore du monde! cambrons-nous, Frontin, nous avons du succès ici. (*Tous deux s'inclinent pompeusement.*) Mademoiselle!...

HORTENSE, bas

Comme il est malaisé de feindre! De tels saluts seraient baroques de la part de valets. (*Haut.*) Je vous salue, Messieurs. (*Nouvelles révérences.*) Approchez-vous, de grâce, et me dites vos noms.

CRISPIN

Crispin, Mademoiselle.

FRONTIN

Frontin, Mademoiselle.

HORTENSE

Est-il bien constant que ce soient là vos noms?

CRISPIN ET FRONTIN

Ah! bah!... Ciel, oui, c'est juste! Quel déplorable oubli!

CRISPIN

C'est moi qui suis Frontin, Mademoiselle, et j'appartiens à M. le Baron.

FRONTIN

Et moi, Crispin, Mademoiselle, et je suis à M. le Comte.

HORTENSE

Ce trouble, ces oublis, que de maladresses!... Allons, Messieurs, avouez que vous avez mal retenu votre leçon!

FRONTIN, bas

Tout est découvert, Crispin, sauve qui peut!

CRISPIN, bas

C'est tant pis, j'en dis du mirlirot.

HORTENSE

Là. Messieurs, jasons donc s'il vous plait. Comment trouvez-vous le château de M. le Maréchal et quel est votre sentiment sur ses habitants?

CRISPIN

Mais nous n'avons encore vu personne!

HORTENSE

Comment, personne?

FRONTIN

Nous voulons dire, Mademoiselle, que nous autres, laquais, qui ne pouvons porter les regards bien haut, nous ne prêtons attention dans un château qu'aux servantes jeunes et accortes.

HORTENSE, à part

Le sot aveu!

CRISPIN

D'ailleurs, Mademoiselle, et à ne vous rien céler, je vous avoue que présentement toutes les Lisettes de la terre ne me feraient pas tourner l'œil et que je leur préférerais (*Hortense sourit*), sauf votre respect, un bon verre de vin de Bourgogne; je meurs de soif!  
*Hortense fait la moue.*)

FRONTIN

Et moi, sauf votre respect, Mademoiselle, de soif et de faim !  
Pour pouvoir annoncer déceimment l'arrivée de nos maîtres, il  
nous a fallu venir à franc étrier, par un soleil affreux !...

CRISPIN

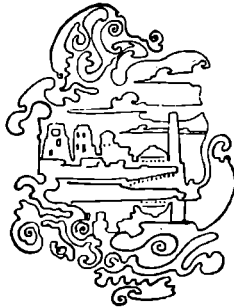
Par une poussière horrible !... vous concevez, Mademoiselle.

HORTENSE

Cela est bon ; je vais donner des ordres. (*A part.*) Ceci me  
déconcerte. Comme ils ont l'air de la condition ! Au début ils ne  
feignaient pas assez, mais à présent, ils se mettent trop dans la  
peau de leur personnage ; je suis bien perplexe pour souhaiter  
lequel des deux soit le Baron. (*Elle sort.*)

HENRI MAZEL.

(*Le Galant Stratagème.*)



## CHANSON MORNE

**D**epuis ce jour, le moulin noir  
 Fait une croix au fond du soir

*Pourtant, quand ce matin de Mai,  
 Adoucissait le terreau aigre,  
 Le blanc meunier chantait, chantait  
 Allègre.*

*Sa compagne morne et opiniâtre  
 Était restée  
 Sournoise et entêtée  
 Au village, près de son âtre.*

*Comme le blanc meunier chantait, chantait,  
 Vers neuf heures quelqu'un accourut des hameaux  
 Qui lui remit  
 Un doigt dont on avait volé l'anneau.*

*Vers onze heures, quelqu'un s'en vint,  
 Longeant le bois et le ravin,  
 Qui lui jeta dans sa criblure  
 Une chevelure.*

*Quand l'Angelus par les plaines tinta,  
 Quelqu'un lui brouetta  
 Un sac, où l'on avait caché deux seins  
 Qui haletaient comme un tocsin.*

*Vers trois heures, ce fut un autre  
 Qui cotoya le champ d'épautre  
 Et s'amena, avec, en ses deux mains terribles,  
 Deux yeux fixes comme des cibles.*

---

*Vers cinq heures, quelqu'un, dans un panier,  
Doublé de drap, cerclé d'osier,  
Avec une tache de sang au centre,  
Lui met devant les yeux,  
Un bloc de clair rouge et hideux,  
Et flasqua comme un ventre.*

*Vers sept heures, tous ceux qui s'en étaient venus,  
Mais cette fois, sans peur, par les chemins connus  
Un aveugle, deux loqueteux,  
Un sourd et un boiteux,  
Lui apportèrent l'âme  
Infâme de sa femme.*

*Jusques alors silencieux,  
Le meunier blanc jeta les yeux  
Sur la trame dont l'âme  
Était tissée — et dit :*

*« Plus n'y trouve un seul baiser de ceux  
Que nous échangeâmes à deux  
Le jour des épousailles blanches;  
Plus n'y trouve celui  
Qu'elle reçut de Jésus Christ  
Aux saintes tables, le dimanche »*

*Et retournant  
L'âme de boue et de levain,  
Il dit enfin :  
« J'y cherche même et vainement  
Le baiser blanc de notre enfant. »*

*L'aveugle et le boiteux  
Le sourd et les deux loqueteux  
S'en allèrent, joyeux,  
Chacun vers sa misère.*

*Mais le meunier demeuré seul  
Se mit à tisser le linceul  
De sa filiié pour l'âme  
Fadis la sienne, de sa femme,  
Au tic tac dur du moulin noir  
Qui tend sa croix au fond du soir.*

EMILE VERHAEREN.



## DE « ALTRUISME »

*(Fragment)*

Très peu de fraîcheur vespérale tombe des verdure d'été au sein desquelles s'est réfugié Alain Mauvarre. Samois, arrivé la veille à Héliope, s'extasie de la profondeur du verger, des roses du parterre, des vignes en guirlande sur la façade de la maison petite et blanche, à la large terrasse bordée de lauriers-roses. Dans le tremblement de centaines oliviers là-bas la mer palpite ; et, à l'horizon, c'est la magnificence du panorama ligure ; une odeur entêtante des orangers en fleurs efflue. La nuit s'épand.

— Ne te plains pas, murmure Samois, les souffrances passionnelles pressurant l'être lui font rendre au néant toute méchanceté native ; les bons, les tendres ont pleuré comme toi, et vécu.

En le hasard des clairières sommées d'eucalyptus, parmi le parc de matin (où les gloires), ils vont, tout à la joie d'être ensemble, et perçoivent, aux portes de la ville une insolite ribambelle de lampions, quelque éveil de bruits et de rires signalant la fête votive de Héliope, tombée ce soir-là justement.

— Pourquoi, ajoute Samois, pourquoi se gâter les heures de presque bonheur par de vaines et toujours morbides analyses ? C'est œuvre de ratiocineurs ; et, tel est le mal dont nous souffrons, dont l'Avenir guérira nos fils.

Lentement, Mauvarre objecte :

— Ratiocineurs ! le furent-ils vraiment les éphèbes livrés à la Femme troublante et (n'est-ce pas ?) toujours vague ?...

Ils s'en allaient très beaux et blonds, pénétrés de l'âme des bois aprilins, vers les claires collines où jailliraient les fontaines promises. Au long de rivières, à ras d'argentés miroirs, on les ouït chanter, capitans des yoles gaies, dans la virginité de toute rancœur. Les imprudents !... pâmés aux bras des amies blanches, et, puissants de baisers, crurent-ils à l'adéquat des paysages ? firent-ils leur tel mystère de bosquet, certaine tendresse d'azur lors de somptueux couchers d'astre ? Aspirèrent-ils l'alcôve des roses (les



pensant fidèles) qui s'effeuillèrent au premier vent? — Car, trahison! tôt sont tombées les brises d'odeurs douces, tôt la nue éparse épandit son linceul, glaçant les cœurs, dénouant les étreintes, assurant aux êtres leur masque normal d'impassibilité, d'angoissant inconnu!...

Les pauvres! que firent-ils sinon tenter les mamelles de l'outrageuse vie (que tu prônes)?

— Sans doute, accorde Samoï, j'en sais qui râlent aux cabanons des hospices, un nom suggestif de vibrances qu'aucun accordeur désormais n'harmoniera. D'autres se sont tués, rares... Heureux les uns et les autres! — Veufs d'idéales épouses dont le sang affolé d'ancêtres leur avait mystérieusement inoculé le rêve, ils ont vécu leur part de vie rationnelle et ne sont pas à plaindre. Mais ceux — hélas, risibles — qui ont survécu!... Les vois-tu minables, bassement quêteurs de sourire, de baiser quelconque, dans leur tremblement peureux d'avoir vieilli; ou, encore, drapés d'impassibilité menteuse, se targuant d'un mépris qu'ils ne savent avoir, et qui peut, des fois, masquer leur impuissance précoc... Ah! ratiocineurs! — mettant en plaintes surannées la vie actuelle pour laquelle un lait vicié ne les prépara! — Ils accusent l'âpre sort qui les fit éclore trop tard, disent-ils (trop tard!...) s'en prennent à l'Heure de leurs « inouïs déboires, » se proclament marqués pour des « au-delà » qu'aucun d'eux ne rêve avec sincérité... Et, ce sont des tours de faux ivoire où nul ne s'avise de les troubler dans leur méconnaissance, par orgueil vain, de la vie intense au flot dévastateur-de-digues.

Poètes, nous les aimons encore en la bizarrerie de leurs rythmes, le charme d'une irresponsable ingénuité évoluant du :

« Est-elle en marbre ou non la Vénus de Milo? »

au :

« Soyez béni Seigneur qui m'avez fait chrétien. »

Mais, romanciers, moïstes, pessimistes, tortionnaires d'un cœur artificiel, dédaignant (par ignorance souvent) les scientifiques synthèses, oh! comme ils nous excèdent! et que vraiment immense est la longanimité des lecteurs!...

La causerie ainsi se précise en une sélection d'objets définis; maintenant, selon la pente chère à leurs esprits les deux amis glissent aux disputes littéraires.

Mais d'assourdissants pétards éclatent là-bas; des ondées de

musique foraine vibrent en l'air paisible. Par de-là les ramières se décèlent des clameurs d'orgues barbares acharnées à la conduite d'illusoires chevauchées de manège, aux bêtes de bois roides et maigriottes sous des clinquants déteints; des crissements s'exaspèrent de roulettes en plein vent; puis, viennent des claquements secs de carabines, d'un tir installé sur la berge, où une femme blonde aux yeux de velours charge placidement les armes, met en émoi depuis huit jours la jeunesse « dorée » de Héliope.

... — Ah! l'entends-tu rugir l'intense vie, exaltant sa banale horreur dans la cruauté des lampes!... Et toujours ennemie et banale, poursuit Mauvarre, qu'elle jette aux baisers brutaux la populace des faubourgs par les soirs de ducasse; ou qu'elle voue à d'hypocrites ruts les bourgeoises décollées en l'orgueil plus bête encore d'un bal « mondatn. »

Samois quasi durement interrompt :

— Non! tu le sais bien : le cœur de l'humain Devenir ne bat pas là. A quoi bon railler? — C'est en toi, (ne t'en défends pas!) le désespoir de n'avoir encore vécu l'existence harmonique pour laquelle tu naquis. Evidemment destiné à d'autres premières aventures, toujours cependant le sourire t'a ravi de femmes douces et belles; et j'ai eu l'étonnement ému de tes nombreux avatars d'amour. Guéri maintenant d'anciennes blessures, insinueras-tu que ton cœur ne peut plus vibrer?... Je t'eusse voulu dès l'adolescence apparié à l'être délicat qui te gardera; mais, encore, ne faut-il compter avec l'inquiétude des sens qui nous torture, trop jeunes? — Qui peut dire l'amertume des satisfactions complètes et prématurées? — C'est le fantasque et cher ennemi, le Rêve, qui te plonge en l'illusoire deuil d'avoir manqué ta vie; deuil glorieux pour les âmes fortes en ce qu'il stimule leur Devenir.

Non, affirme plus fervemment Samois, il ne faut pas *mépriser*; c'est idiot. Savourons la quintessence de l'amour tel qu'il s'offre, et, s'il se peut, vivons, vivons fortement!

Alain songe et, vaguement, raille :

— Oui, la vie, le paradis à deux! — Un discret logis au sein des bois, à la lisière de quelque forêt perdue. La table de travail immense, avec les livres chers; un confort luxueux de tentures douces, de meubles familiers, de papier satiné où la plume très légère, comme effluve de la main, courrait, notant rêves et baisers... Nous partirions un soir du lit ravissant chevaucher les

sous-bois dans l'arome du matin; elle viendrait, et, songe fluide, se pencherait sur moi, vivrait de mon souffle, serait mon génie... L'Ève future de Villiers balançant mon âme aux plis de sa robe..

— Encore non! mille fois non! s'écrie Samoï, ceci est le rêve égoïste que nous avons trop caressé, rêve infécond, car dédoublement d'un vaniteux moi. La Vie est autre, plus radieuse et multiple; seulement (et c'est là la grande tristesse!) aurons-nous des cerveaux puissants pour la concevoir, des poumons assez larges pour la humer, les bras nerveux qu'il faut pour l'étreindre?...

PIERRE DÉVOLUY.



## CHANT DU MATIN

## I.

*Un peu de soleil joue  
A travers mes paupières,  
Sans doute il est matin  
Sur ma robe de lin.*

*Voici le parfum d'hier ;  
Mon cœur lointain m'éveille,  
Il chante dans les feuilles.*

*Des perles ou des mains  
Reposent sur mes seins  
Avec des clartés froides.*

## II.

*Du monde invisible et d'aurore  
Où me guidaient mes anges pieux,  
Qui viendra me rouvrir les yeux ?  
Voici le jour. Je rêve encore.*

*Le doux enchantement des airs  
Qui passent sur les roseraies,  
Dans mes prunelles azurées  
Vient comme une aube au fond des mers.*

*Heures et choses peu certaines...  
Au loin dans des bosquets de fleurs  
Me chantent mes divines sœurs,  
Et j'écoute leurs voix lointaines.  
Je tremble et de rire et d'effroi ;  
Nue, en ma chevelure blonde,  
J'attends que le soleil m'inonde  
Et qu'une ombre tombe de moi.*

CH. VAN LERBERGHE.

## MATIN

**L**es princesses à jeun  
Vont boire à la fontaine.

*La plus grande dit enfin :  
Qu'y a-t-il sur la route ?  
L'herbe est heureuse enfin :  
C'est un agneau qui broute.*

*La plus jeune dit alors :  
C'est un cheval qui passe  
Chevalier qui passez  
Voulez-vous nous baigner ?*

*La plus belle ne dit rien  
Elle s'approche du bord  
Et chaque fois qu'elle sourit  
Tombent des anneaux d'or.*

MAURICE MAETERLINCK.



## VÉNUS FLORENTINE

d'après Sandro BOTTICELLI

Accoudée en une pose nonchalante, le gracile contour de son corps exquis voilé d'une robe mièvre de printemps et de fleurs, la déesse considère d'un œil aiguisé de surprise enfantine et d'expérience, naïf, en même temps, et perspicace, l'adolescent divin, endormi dans sa force souple et sa virilité. — D'espiègles amours, affublés du casque éblouissant et de l'armure abandonnés par Mars, jouent et essayent de soulever sa lance irrésistible...

Le port jeune et hardi de la tête de l'immortelle, l'ovale pointu de son visage, creusé, à la naissance du nez, d'une précoce ride altièrre, témoignent l'orgueil d'une âme nativement élyséenne. D'entre ses impéricuses lèvres subtiles, — de ses yeux, impudents d'ingénuité, irisés, sous leurs sourcils fiers, de malice et d'extase, et où chatoie le leur clandestine du délice promis, — d'inépuisables effluves émanent, fascination parfumée, périlleux et suave vertige...

Exhalées du bois voisin, planté de noirs lauriers aux fûts frêles et droits, les vibrations rythmées de la cithare sévère et de la lyre, comme des ondes harmonieuses et volatiles, se propagent parmi la pure atmosphère, exaltent le paysage à l'unisson ardent et sublime de leur incantation, vont enivrer et ravir Vénus, elle-même, de la naturelle apothéose, de l'efflorescence grave et candide, de l'amère volupté de la Terre langoureuse et sanglante.

Arnold GOFFIN.

## MATINES

**L**es cloches ont déjà sonné,  
Et puisqu'il fait matin,  
et que les cygnes se réveillent,  
allons au bois de l'Abbaye  
près des chapelles toujours blanches —  
Allons au bois de l'Abbaye,  
les Prémontrés ont les mains blanches,  
et l'aurore va s'effeuiller  
en or sur la cime des chênes.  
Là tu verras des ciels très purs  
sous les bois bénits, et la chair  
sera bannie de nos clairs entretiens.  
Nous chasserons tous les parfums  
lascifs de nos minuit trop rouges ;  
tu entendras sous les chastes sapins  
dans leur pâleur mélancolique  
les matines,  
et tu verras bien des croyants  
allant aux messes matinales —  
Alors je te devinerai, dans l'aube absorbée par le jour,  
pareille aux Vierges des missels,  
allant vers la cloche très douce.

EUGÈNE DEMOLDER.



## DIMANCHE RETROUVÉ

**D**imanche heureux de bonnes gens  
au long des petits murs de pierres,  
voici la pluie de vos prières  
pour les jardins et le gazon :

*elles sont venues les nuées  
dans le dimanche lactescent,  
comme un chœur joli d'éléphants  
savants par les contes de fées ;*

*immobiles au vent tombé,  
leur escadre ineffablement  
sur la Ville qui les attend  
tourne ses carènes bombées ;*

*Or, fermez, de crainte du temps,  
sous les auvents verts, les croisés ;  
elles sont venus les nuées,  
dimanche heureux de bonnes gens.*

MAX ELSKAMP.





## LE RÊVE DE GHISLAINE, CETTE NUIT LÀ

Des blanchisseuses gamines, portant deux à deux leur charge de linge frais bouffant des mannes, avaient traversé et retraversé la forêt. Il se passait quelque chose d'étrange; on avait mis des portes à la forêt et ces portes la fermaient de toutes parts. On ne pouvait arriver d'aucun côté à la prairie. Elles avaient tapagé, crié, appelé, criblé les portes de coups de poings : vainement ! Elles se sentaient prisonnières. Au bout de tous les chemins, c'étaient de hautes et sombres portes d'église qui pesaient sur leur cœur d'enfant. Leur angoisse venait de ce qu'elles croyaient les voir pencher. — « Elles vont nous écraser ! », dit l'une d'elles et les autres s'affolèrent.

L'aînée de la bande, qui avait à peu près l'âge de Ghislaine et qui était demeurée sérieuse, songeuse, vint s'appuyer à la porte comme pour écouter.

— « Prends garde ! Prends garde ! » lui crièrent les autres qui pensaient voir la pesante porte s'incliner sur elle et qui reculèrent en arc de cercle.

Elle, ne bougeait pas. Une langueur l'envahissait toute. Elle fermait les yeux pour écouter plus profondément et savourait la volupté nouvelle de son pouvoir isolé à cette arrivée, parmi ses compagnes, dans un pays étranger dont elle seule avait deviné le langage. Elle sentait sa volonté capricieuse s'aplanir et se fondre en tendresse. Il n'était pas dur le bois de cette porte à laquelle venaient de se meurtrir les petits poings rageurs; ou bien redevenait-il jeune, mol et souple comme le tissu des tiges ?...

Le chœur des jeunes voix s'émerveilla. La porte devenait diaphane; elle s'évaguait comme le regard d'un œil qui s'endort; elle s'enfonçait en découpant une ellipse de ciel sous un arc de branches :

— La prairie ! La prairie !

Elles se précipitèrent à l'assaut de la prairie en se fouettant la figure aux branches. Un courant d'air joyeux, à leur rencontre, frôlait le linge et leurs bras nus. Elles riaient de joie; mais à mesure qu'elles franchissaient l'arc de feuillage, l'éclat de leur rire s'éteignait.

Elles vidaient les mannes, mais un souffle enlevait de leurs mains les carrés de linge et les déposait sur la prairie.

Au va-et-vient de leurs bras nus les carrés de linge voletaient en frôlant seulement leurs mains devenues joucuses. C'était un balancement drôle et doux. Elles souriaient, à genoux dans l'herbe, heureuses, tout bas.

Les petites innocentes ne comprenaient pas le miracle, et celle dont l'incompréhensible prière leur avait fait ouvrir la porte n'était plus parmi elles.

Henry MAUBEL.



## LES PÉLERINS DE BYZANCE

## I.

*Pauvres pèlerins de Byzance,  
Et la route si longue et longue,  
Et tant de cailloux sur la route,  
Et nos cœurs si veules en doute  
Sur nos bâtons frêles qui ploient...*

*Rire, chanter, las ! pourquoi ?  
Pleurer, chanter, rire est vain ;  
A quoi bon les paroles humaines  
Et nos prières incertaines  
Quel dieu voudra les écouter ?*

*Que voulons nous, que voulons-nous ?  
Mon dieu ! et nos pâles désirs,  
Et nos prières balbutiées,  
Et nos vœux lents à prononcer —  
Ah quel dieu nous dira cela ?*

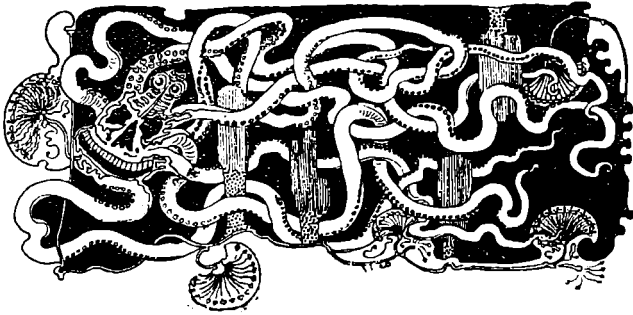
## II.

*Pourtant nous avions quelques rêves  
Et n'est-ce des regrets aussi  
Qui chantent en nos cœurs ainsi  
Que des cygnes très blancs et très lointains ?*

*Soleil joyeux et tôt levé,  
Soleil des midis assassins,  
Soleil des soirs, calme et serein  
Comme très doux chant de harpe épandu...*

*Nos rêves aux calmes soirs s'épandent  
Et nos regrets si pâles sont  
De n'avoir pas vécu selon  
Le soleil clair, pour mourir comme lui.*

PAUL GERARDY.



## DES ANGLIERS.

à HUBERT STIERNET.

Une taverne du centre de la ville, en pleine nuit, à l'heure où il y a peu de clients...

Des Angliers a fini de manger et, las, il épie les allées et venues, au tapage des « Bon ! » des porteurs de bocks et de plats froids.

Les garçons blafards, vêtus de noir, sanglés dans leur veste, engainés dans leur long tablier blanc, ont un air louche, une obséquiosité fausse que dément leur vilain œil, leur mauvais sourire, leur voix de rôdeur.

Des Angliers plaint le pauvre petit « pompier », l'apprenti de ces ateliers de mangeailles : douze à quatorze ans, une tête encore jolie de brunet, mais prenant déjà le pli, l'expression ambiguë et servile, mercenaire. De grands yeux que des cernes suspectes agrandissent. O les souffrances et peut être les infamies de l'apprentissage ! Avec son terrible esprit de suspicion et son flair trop subtil Des Angliers devinait les mystères de l'office et du lavoir. Initiations prématurées, cruautés, abus de pouvoir.

Des Angliers médite en écoutant pisser les robinets dans la vasque. Les fleurs du comptoir mêlent leur odeur de fane au rancis des fumets refroidis et des bouts de cigares.

Le petit pompier se prodigue d'un air ahuri. Tout le « personnel » s'arroge des droits sur lui comme un équipage sur un mousse. Des serveurs l'interpellent rageusement, d'une voix rogue, péremptoire ; d'autres lui commandent avec des flexions carressantes et d'insidieuses douceurs dont l'indulgence inquiète l'observateur pour le docile manœuvre, plus encore que les bourrades qu'on lui administre sans relâche.

— Du pain au deux!... Un couvert au six!

Derrière le comptoir la caissière : l'expression stéréotypée d'une sidonie. Les murs couverts d'un peinturage où l'on démêle un vol de cigognes. Un couple finit de repaître : l'alphonse tourmente de son curedents la carrié de ses mollaires; l'autre main passée dans sa chaîne de maill-chort; la soupeuse, rit professionnellement et piaille à vide et regarde béatement, sans pensée, sans rien, rien, rien d'une femme digne d'amour. Elle taille en pièces une pelure de pomme, avec peut être, mais bien lointain dans ce qui lui reste d'âme, le désir de déchiqeter le viveur suspect qui l'abalourdit de coups et d'ennuis...

Et l'attention de Des Angliers baguenaude mais toujours intriguée par le gracile « pompier ».

Heure et milieu excédants quoique stagnants, à la surface. Des Angliers scrute et jauge d'autres écots.

— Ces gens ont-ils du moût de bière sous le crâne, en guise de cervelle? se dit l'amer psychologue.

Il n'en démord pas : le seul être intéressant de cette gargote est bien le petit pétras galonné et brimé, par des initiateurs. Du moins n'a-t-il pas encore eu le temps celui là d'être trop bête ou trop méchant! L'enfant va, vient, viqe, toupillant, les yeux gros de sommeil, somnambulique, ne sachant auquel entendre de tous ces chefs bourrus ou captieux.

— Bocks... quatre! L'addition du six!...

Et Des Angliers éprouve en ce moment l'envie d'affranchir, de libérer ce frère manœuvre, en commençant par l'envoyer coucher dans sa soupente. Pour l'arracher à cette atmosphère de goinfretrie aphrodisiaque, à cette antichambre de la maison de passe, il lui démangeait de chercher querelle à ce grand diable de roussaud, grélé, à côtelettes, lippu, camard, les cheveux à la Capoul, qui affecte une façon sournoise, systématique, constamment préméditée de bousculer, de pincer, de rabrouer l'aide placé sous sa compromettante et venimeuse tutelle.

Avec des « Gare! » et des « Bouge-toi, donc! » qui arrivent toujours trop tard, le rossard pousse l'enfant du coude et du genou, tandis que celui-ci se penche sur la corbeille au linge ou au pain, obstruant le passage de sa mince et délicate personne.

Mais, à mesure que cette sympathie pour le souffre-douleur augmente, Des Angliers devient timide, redoute de se distinguer.

Y a-t-il quelque chose de plus ridicule aujourd'hui qu'une bonne action? A l'idée de l'interprétation la plus lâche, la plus diffamante que les chers amis donneront à cet acte de donquichottisme, le consommateur trop timoré, sent le rouge lui monter au visage. Il ne sera jamais assez circonspect! Aussi ne dévisage-t-il plus que furtivement le petiot qu'il eût voulu rédimier....

Ah toujours la même chose : Des Angliers maudissait ce respect humain, mais se sentait tellement veule, tellement contraint qu'il n'aurait jamais rêvé même de s'en affranchir.... Ah, moralement, il était bien autrement esclave encore que ce mioche!

Il se hâta de régler.

Alors, ostensiblement, il donna un gros pourboire au grand garçon roux, à cet odieux braillard, transfuge de la barrière parisienne, forcé de migrer en Belgique, et il n'osa pas même abandonner la moindre monnaie au doux petiot, qui sur l'injonction du brutal, l'aida à passer son pardessus.

— Voilà, Monsieur! fit l'enfant d'une voix douce, oh si fatiguée, si nostalgique de sommeil, de couchette loin, loin de ce vestibule des lupanars!...

Des Angliers, ému, tout vibrant de sympathie, remercia du ton le plus rogue; ne négligeant pas de saluer, oh d'un air protecteur, mais de saluer tout de même le grand garçon roux.

Et dire, qu'il eût voulu verser tout le contenu de sa bourse entre les menottes du petit manœuvre. Le racheter, l'adopter peut-être!

Il resta même deux mois sans oser retourner à ce café, où il s'était rendu coupable d'une bonne, d'une généreuse et légitime pensée.

Chez cet étrange sensitif, que de sensations analogues secrètes, contradictoires, perverses. Des incompatibilités de l'action et de la pensée, l'une neutralisant l'autre, — même des conflits entre l'impression et l'expression, aboutissant à l'indifférence, à une abstention perpétuelle.

Ainsi, presque toutes ses heures il les passait avec des gens qui l'ennuyaient à mort et qu'il détestait. Contrariant, tuant, étouffant, rendant invisibles aux yeux de la galerie ses affinités surtendues vers les élus de son cœur.

Un esprit fort! Quoi?...

C'était l'avis de tous. O misère de nous!

GEORGES EEKHOUD.

## SONNET

*C*omme le soir calmait les sereines clairières,  
Elle appuya son bras sur le mien, doucement,  
Laisant glisser, avec des grâces familières,  
Dans mes yeux ses regards charmants.

*Pourtant la brume, au loin ondulante et dorée  
Par le soleil filtrant un ultime rayon,  
Avait capté les rieuses pensées  
De l'Enfant dont mon cœur magnifiait le nom !*

*Pas encor l'ombre et plus le jour, comme les cieux,  
Sa bouche sans un mot éperdait un sourire  
Plus grave qu'un baiser d'adieux...*

*Mais en cette heure, encline aux chères nonchalances,  
Ses prunelles à mon amour ivre d'y lire  
Dédiaient longuement leur amoureux silence !*

ALBERT ARNAY.



## AU FOND DU PANIER

(FRAGMENTS DIVERS ARBITRAIREMENT RÉUNIS.)

En vérité il y a trois sexes  
Celui qui pense et rêve,  
Celui qui gante 6 3/4 et fait rêver,  
Puis tout le reste, la foule des neutres.  
(Chantefable)

## I.

Posséder une femme, -n'est-ce pas tout bonnement pour un homme la douce et cruelle jouissance d'abuser de sa force?

Ou, tout au moins, la joie de chercher en un cri de volupté l'assentiment au vieil adage : *la raison du plus fort...*

## II.

Et pourtant, la vérité de ce dialogue :

ELLE.

Voici ! je t'apporte tout mon être.  
Regarde mes mains pures et mes yeux d'Uranie.

LUI.

J'ai senti ta venue vers moi comme un printemps  
où tu courais pieds nus à travers la prairie.

ELLE.

Il me semblait, à moi, m'être éveillée avec l'aurore. —  
oh ! le soleil rouge enveloppait toute ma chair !

LUI.

Tu es belle ! tes lignes sont belles !  
Tes gestes sont comme des miroirs  
où passe toute la Beauté.



ELLE.

Ma bouche est pleine de baisers.

LUI.

Laisse-moi, laisse-moi me mirer en tes gestes. —  
Je t'aime!...

ELLE.

Ma bouche est pleine de baisers.

Je t'aime?...

Oh je m'exalte d'être vaincue ! Viens, viens,  
jette l'éblouissante insulte de ton rire  
triomphant de ce corps qui se meurt en tes bras !

LUI.

Ma bien aimée, n'y a-t-il pas, sous vos lèvres, — une Ame?

## III,

Depuis les conquêtes immortelles de 89 et les imprescriptibles etc., etc., la femme a fait des progrès énormes, c'est acquis; Cependant la fameuse délibération du concile de Nicée reste toujours sans conclusion certaine. Or la femme n'a-t-elle pas inventé le bas-bleuisme comme simple machine de guerre argumentale : afin de se persuader qu'elle possède vraiment, authentiquement, *une Ame*? (Confer Chap. II) (\*)

## IV.

Ou bien :

La femme n'aurait-elle pas une âme — par intermittence? On

(\*) C'est bien à tort, souvent, que l'on regrette la désuétude des anciens usages. On l'oublie trop, l'époque est nouvelle et l'homme révèle quotidiennement un plus magique aspect de lui-même. Il est donc naturel qu'en persistant chez nous, les institutions d'autre fois aient changé quelque peu de forme ou même de nom. L'important, c'est qu'elles subsistent.

Le chœur antique des tragédies d'Eschyle, par exemple, vit encore de nos jours; il a quitté le noble proscenium, c'est vrai, mais il triomphe au parterre et aux quatrièmes galeries et s'appelle la claque.

De même, la Grèce connut Aspasia. Dieu soit loué! nous avons nos bas-bleus

dirait que ce sexe est en devenir vers l'âme individuelle, et qu'il la contient jusqu'ici virtuellement, à l'état de nébuleuse, sous forme de « propriété collective. »

(Admirable leçon donnée à nos plus récents communistes !)

Mais voyez l'exception : parfois de la nébuleuse une étoile naît et se détache, et c'est lorsque l'une d'entre Elles conquiert soudain son âme personnelle par la divination soudaine du Sacrifice.

## V.

*CONTE. (en revanche !)*

Cette fée entraîna son amant loin des forêts où il l'avait rencontrée, dans son palais splendide.

L'enceinte tout entière ne formait qu'une salle ; mais le plafond s'arrondissait en dôme d'azur constellé déversant une sage lumière et les parois, adroitement décorées par Elle-même, montraient les bois profonds, les montagnes, les plaines.

Il vécut là, captif de ces murailles où s'élargissaient des horizons artificiels et plus jamais ne vit ce qu'il aurait vu sans Elle, les campagnes sous le crépuscule, la brise libre et folle, et la Forêt aux vierges senteurs d'où Elle l'avait arraché.

Or ce dôme et ces paysages peints suffisaient à lui donner l'illusion de ce qu'il avait perdu,.... oui, ou du moins il s'y efforçait de son mieux et, pour s'épargner d'inutiles regrets, tâchait d'éteindre la dernière clarté de sa conscience :

Car, un jour qu'il contemplait autour de lui l'énorme et grandiose paysage, il avait marché vers une forêt haute et sombre ; mais au moment où il voulait se perdre dans la mystérieuse avenue qui fuyait sous ses yeux, il avait senti son front se heurter contre un mur.

## VI.

*ÉTUDE.* Elle avait la candide cruauté de ceux qui n'ont point souffert, la cruauté radieuse d'un ange qui ne sait pas ces choses...

## VII.

Une jeune femme devrait connaître le rythme spécial des courbes qu'elle module et calculer d'après elles la particulière nuance de ses toilettes; savoir si à ses lignes (bien mieux peut être qu'à son teint ou à sa chevelure) telle gamme de couleurs se peut harmoniser.

Il y a là un contrepoint subtil que la plupart ne soupçonnent pas et qui, pour une femme divinatrice, serait l'accompagnateur le plus sacré de sa Beauté — comme une renaissante révélation d'elle-même suscitée à chacune de ses attitudes.

## VIII.

N'y aurait-il pas, mieux encore que dans l'homme, plusieurs vies dans une femme? Le peu de suite qu'on trouve dans leurs idées fait pressentir qu'il n'y en a pas davantage dans leur être.

La vie de l'homme, aussi, c'est l'eau qui passe, mais comme un fleuve elle garde au moins une direction. La vie de la femme plutôt est celle du nuage et, comme les nuages, Eve peut prendre à nos yeux toutes les formes et découvrir des mers de feu d'où surgissent des contrées merveilleuses.

Mais elle les ignorera toujours.

1891

ALBERT MOCKEL.



## AVEUX DE TITYRUS.

*A*maryllis, enfant par mes rêves bercée,  
 Au seuil de cette plaine où mainte âme lassée  
 Vient demander l'oubli de ses mornes douleurs,  
 Faut-il chanter pour toi le chant des jours meilleurs ?  
 Les bergers, compagnons des jeux et des satyres  
 Accordent leurs pipeaux aux souffles des Zéphires.  
 Un blond essaim de Nymphes se mire en les eaux.  
 Tout est plus amoureux et les yeux sont plus beaux  
 Où s'allume un mirage étonné de tendresse ;  
 Tout est plus doux, pour qu'au seul souffle de caresse,  
 Sur une tige frêle ainsi qu'un lys aimé,  
 Ta jeune âme fleurisse à mon amour pamé,

Quel Eden fait ce don de ses grâces premières  
 Un satyre endormi parmi des primevères  
 Rêve de baisers fous, d'ivresses et de cœur ;  
 Et de ce doux combat dont il se croit vainqueur  
 Où la Nymphé a donné sa lèvre purpurine  
 Sourit et se souvient. — Aux branches d'aubépine,  
 Un bétier bondissant laisse un flocon laiteux.  
 — C'est l'heure où le jour meurt, où le soir est douteux.  
 Une Nymphé, lissant ses blonds cheveux, s'éploie  
 D'avoir les yeux raviv du charme de l'aurore,  
 Et veut pour enchanter sa pénible langueur  
 L'hommage du silence et l'offrande d'un cœur.  
 Vois ! tout être tressaille au sein de la vallée.  
 Que ce bonheur est grand, que cette plaine aimée !  
 Mon amour, étreignant ton cœur de volupté,  
 Est comme un jeune dieu, dont la félicité  
 Aurait pour seul joug des mains aux tiennes pareilles.  
 Et qui pourrait, au vol de ses lèvres vermeilles,  
 Un soir d'été suave et doux jusques aux pleurs.  
 Faire frémir ce cœur sur un bleu lit de fleurs.

CHARLES FRAPPART.

## SONGES

C'est au pays du calme... Ici l'ombre elle-même est lumineuse, et la calme suavité d'une aube sans fin baigne le monde heureux d'être. Ici, parmi la vague rosée des prés d'asphodèles, entre les nobles lauriers, les saules bleuâtres et le transparent feuillage des jeunes hêtres, vont et viennent des ombres exaucées.

Aériennes, silencieuses... Elles s'en vont, par les bosquets vaporeux, elles s'en reviennent, également lentes, dans la même attitude. Les unes, calmes et graves, comme des statues bienheureuses, les lèvres souriantes, les yeux ailleurs; d'autres, brisées de joie... La plus sereine regarde au loin; sa sœur la suit, languissante et telle que blessée... Parfois l'enfant appuie son front câlin sur l'épaule de l'aînée, et, longuement, lui murmure un tendre secret.

Euryantie défaille devant la beauté des choses. Elle exhale la joie de se sentir bienheureuse, en une plainte solitaire, d'une douceur éperdue et haletante.

Des couples enfantins portent, enlacées à leurs souples cheveux dénoués, les uns des fleurs, les autres de frêles guirlandes de jeunes feuilles. Et, mêlant ingénument les grâces de leurs lignes, ils considèrent, au fond des bassins, parmi les immobiles lys des eaux et le mouvant reflet des arbres et des nuages, leur image assombrie et souriante.

Et des amants s'en viennent... Pour eux rien n'existe hors d'eux-mêmes. Souvent ils s'arrêtent, enchantés, en se contemplant comme s'ils ne s'étaient jamais vus. Ils ont retenu, du langage humain, quelques mots qu'ils se répètent, d'une voie mourante, par intervalles; ou bien, près d'ouvrir les lèvres, lisant soudain la même pensée dans leurs regards rencontrés, ils sourient en silence.

Mais les plus heureux regardent, — une joie divine est dans ce regard, — les feuillages mystérieux, les eaux bleuâtres, les lumineux nuages errants, et les horizons, qui semblent de la substance des nuages.

Sérénité des limbes!... Et, dans l'air hyalin, c'est une musique éolienne et vague, telle qu'un soupir mélodieux. Toujours la même, bien qu'avec de longs repos alternés, comme si des accents divins ne pouvaient être assez entendus; et, malgré son infinie sérénité, pleine de toutes les lassitudes du bonheur...

FERDINAND SEVERIN.

## AUTOMNE

A M. Iwan GILKIN, respectueusement.

*Angélisant le soir de ses chansons fleuries  
 Sous les reflets frileux des étoiles lointaines  
 Qui doucement sur la sérénité des plaines  
 Effeillent leurs bouquets d'or et de pierreries,*

*Elle passe, et son âme en frêles songeries  
 S'imprécise au baiser des souvenirs vaines...  
 O l'autrefois avec ses langueurs et ses peines,  
 Avec ses longs aveux et ses afféteries !*

*La neige des adieux bien triste et bien câline  
 Frôle ses yeux d'enfant dont la fierté s'incline  
 Sur les Cygnes que berce une brise automnale...*

*Un peu d'ennui s'éplore en ses chansons joyeuses...  
 Et le soir déployant ses ailes musicales  
 Nimbe de frissons bleus les rives merveilleuses.*

## LÉGENDE

*Le givre ourle les fleurs de frêles brocatelles,  
 Et parmi les rayons de lune les tourelles  
 Du manoir où s'éteint la chanson des violes,  
 S'érigent telles de fabuleuses corolles  
 Que la brise carresse en étouffant sa plainte.  
 Très seule, aux lointains bleus, une clochette tinte,  
 Voix du silence un peu gracile qui réveille  
 La Belle au Bois Dormant dont l'âme s'émerveille,  
 Du songe qui durant cent ans l'a cajolée.  
 La Cloche rêve : et c'est une voix exilée,  
 Une petite voix qui flotte et qui s'attriste  
 Sur les lys, une voix dont la langueur persiste  
 Et fait ressouvenir des heures envolées,  
 Rêves d'un soir, baisers des lèvres en allées...  
 Et toute la candeur de l'enfance enchantée  
 Pleurent en cette vague plainte, chuchotée.*

GEORGES MARLOW.

## HARPE SOLAIRE.

Ah trop lassé enfin, pour pouvoir mentir encore ! Finir, finir et puis partir vers mes Nords ! car la terrasse de ma maison dominait les horizons trop nets d'une mer méridionale, plus bleue, plus calme, plus uniforme et plus implacable que son ciel.

Cette terrasse, hélas, avait vu mourir trop d'illusions pour que mes pensées vers mon âme arctique n'y eussent laissé quelque magique voile de brumes sentimentales. Et quelques arbres de mes régions — ah, pauvres que faisiez vous là — tamisaient les rayons du soleil détesté, jetaient une ombre qui pacifia un peu mes colères, plus farouches et plus mornes, de jour en jour.

Et je vis celle qui s'était vantée de suffire à mon amour plus vaste que les infinis stellaires, o fille folle de ces petits horizons secs des midis de soleil !

Elle pleurait, et tombée sur un genou, semblait implorer son géniteur, le haut soleil qui me la faisait haïr.

Or les rayons passant à travers les branches de mes arbres du Nord, un à un venaient mourir entre les bras étendus de la femme prosternée. Et les rayons étaient si divisés que cela me donna l'illusion, la divine illusion de la voir accompagner sa prière comme d'une harpe séraphique, sur les impalpables mais si sonores à mon âme, rais de pure lumière.

PIERRE M. OLIN.



## VERS

## I.

## JUSTE SENTENCE.

*Vous, ma dure et juste raison,  
Toi, mon cœur triste sans jactance,  
Et toi, mon cœur noir du poison, —  
Vous, pesez la stricte sentence.*

*Et que le mal par soi se tance,  
Et que le bien dans sa prison  
Trouve la bonne récompense  
En l'or filtré de la moisson*

*Fauchée au champ de la Prière  
— Toute pure et délicieuse  
Et délicate en sa matière, —*

*Telle la gerbe radieuse,  
Faitte toute des épis fins,  
Qu'on cueille aux champs des sér aphins.*

## II.

## AU CLAIR D'UNE LUNE...

*Au clair d'une lunc pensive  
Quelqu'un sur son toit haut juché.  
Soucieux, cherche un œil caché  
Qui de son éclair bleu le prive.*

*Vêtu de blanc (toute attentive  
Son âme, et son cœur mi-fâché)  
Au clair d'une lune pensive  
Quelqu'un sur son toit s'est juché.*

*Et, fixe, — son œil alléché  
Par la lumière fugitive  
D'une bonne clarté naïve  
Où pourra se fondre un péché —  
Quelqu'un sur son toit s'est juché.*

ARTHUR SOUCHOR.



## FRAGMENT

*... d'Elle aux Yeux d'or, aux gestes fidèles,  
je veux emporter delà les grèves  
tous les doux souvenirs tièdes. D'Elle*

*sera mon clair et précieux rêve —  
fleuri comme les roses moroses  
de Septembre en les aubes si brèves.*

*Echos de son Ame ; aurores roses ;  
étoiles ; lune aux morts crépuscules  
aussi saintement berceurs de roses !*

*S'essore un regret d'Or qui recule  
sous les horizons des sylves blondes,  
où de douces voix d'espoir modulent.*

*Et dans les chemins, landes et ondes,  
je verrai ses Yeux — ô clair mystère !  
éclairer mon rêve aux nuits profondes —*

*qui gémera d'être solitaire...*

EMMANUEL DELBOUSQUET.

des « LÉGENDES » IV<sup>e</sup> partie : d'AMOUR).



## LES TIÈDES VOLUPTÉS DES NUITS MÉLANCOLIQUES...

à MAURICE MAETERLINCK.

...Ayant aux yeux la clarté de ceux qui  
regardent au loin...

FR. FRICHÉ.

La tenant par la main, il la menait nue à travers les genêts, vers la mer, à cette heure triste. Il l'avait résolu, le matin, au moment des oiseaux, et voilà que dans le soir ils allaient mourir, mélancoliques et nus. — La barque restait au creux des rocs ; la lune les mena parmi les vagues douces. Ils voulurent chanter, et les étoiles furent leurs inspiratrices. Ce ne fut qu'un long adieu aux tristesses tendres du Parc, où les neiges leur furent si consolantes et les fleurs si pleines de compassion. Leur vie y fut calme, et leur bonheur grave. Ils se rappelèrent, l'un à l'autre, avec une émotion contenue, les bords de la rivière, et leur torpeur dans les roseaux mouillés aux ébats des brises, mais sitôt secs, et ce pont de bois frêle où le vent léger et mutin frisait les robes des amies. Il y avait surtout, souvenirs attardés, des touffes de lys d'eau qui les retinrent longtemps, comme des têtes de vierge flottant de la rivière jusque sur ces vagues, ici, sous la lune, comme hier sous le crépuscule et dans le matin ceint de lilas. Ils dirent la chambre attendrie de couleurs délicates, où ils nourrissaient tant de colombes, que l'aurore éparpillait aux fenêtres, aux arbres proches, ramenées par le soir. Mais ils pleurèrent quand ils voulurent évoquer le jour passé, tout entier, à se laisser aller au fil de l'eau, dans les roses des rives, qu'ils effeuillaient parfois cruels et taciturnes, en lisant les déchirantes confidences, les lamentables Fleurs du Mal. Cela les avait consolé de vivre, et le lendemain, aux lys naissants, au moment des oiseaux, ils avaient médité, et dans ce soir, mélancoliques et nus, sous cette lune, maintenant, ils allaient, dans la barque silencieuse, mourir, enfin mourir.

« Tu vois les étoiles, dit la Jeune Femme nue. »

Et le tenant par la main, elle le ramena, quand la barque fut revenue, à travers les genêts, vers le Parc délaissé. Ils retrouvèrent

le chambre illuminée, les fleurs dans les grands vases et le lit que le Christ dominait, tout d'or et tout d'ivoire, et beau comme un sanglot. Ils prièrent, en extase. Elle remua le silence aux mélodies de l'orgue, musicienne nue. Elle chanta, comme un automne parle. Elle l'embrassa, pure, elle secoua ses cheveux où des genêts languissaient..... Il y eût des parfums.....

Et les colombes, le matin, les virent, nus et blancs, les yeux vers les étoiles, sous les belles ailes de l'Ange de Brénocune, morts dans leur rêve, — où il la menait nue à travers les genêts, vers la mer, à l'heure triste.

JOACHIM GASQUET.



## VERS

**M**ON Dieu, je vois saigner sans trêve  
Toutes les blessures de tout,  
Et l'écho du monde partout  
Sanglote jusque dans mon Rêve!

*A quoi bon l'envol illusoire  
Vers la Chimère ou le Silence ?  
Mon Dieu, mon Dieu, la Vie immense  
M'assiège en mon palais d'ivoire !*

*Aux murs de magie et de songe,  
La tour frissonnante recèle  
Un sanglot lent qui se prolonge  
En ironie universelle...*

*Or, mon cœur pleure et j'ai besoin  
Qu'un chant très doux et de mystère  
Me berce en des rêves bien loin,  
Où meure l'âme de la Terre...*

*Que cesse enfin de m'obséder  
L'exil des Régions élues...*

*Et pour n'avoir plus à rôder  
Parmi les tombes absolues !*

*Août 1892.*

## AU FOND DE L'HERBE LASSE...

*A*u fond de l'herbe lasse,  
Je vois mourir sans fin,  
Mourir aux nuits de glace,  
Mourir au soleil vain,

*Mes beaux lys éphémères !  
Tandis que les sanglots,  
Comme des fleurs amères,  
Parfois se sont éclos.*

*Ma Vie étrange saigne  
D'un vague mal souffert,  
Et mon Rêve se baigne  
En des lunes d'hiver !*

*O Bonté, laisse éclore  
Sous la Forêt d'oubli,  
Quelque lys accompli,  
Quelques oiseaux d'aurore !*

*En mes fièvres j'entends  
Se plaindre des ballades,  
Et dans tous mes étangs  
Mes cignes sont malades...*

11 septembre 1892.

---

## TENTATION...

**R**ENIANT son leurre,  
Son leurre cruel,  
Ma jeunesse pleure  
Vers un peu de ciel...

Venez sur mes fièvres  
Poser vos langueurs,  
Encensoirs et lèvres,  
— Toutes les langueurs! —

Toi que je devine,  
Baiser triomphant,  
Fais mon cœur enfant  
Et ma chair divine...

Pèlerin du soir  
Que la lune lasse,  
Fuis ton sentier noir,  
Sous tes cieux de glace...

Au jardin meilleur  
Des belles hantises  
Va cueillir la fleur  
De tes convoitises...

12 septembre 1892.

VICTOR REMOUCHAMPS.

---

## LES GNOMIQUES DU FIVE O' CLOCK

Pourquoi nos romanciers s'échinent-ils à nous décrire les charmes de leur héroïne? Ils n'ont qu'un mot à dire : « Lecteur, elle était aussi jolie que ton avant-dernière maîtresse ».

L'homme n'aime qu'une fois dans sa vie. En effet, à chaque amour qui lui pousse, il a soin de dire : « Voilà une nouvelle vie qui commence ».

L'exemple de l'infortuné Abélard nous a prouvé qu'on ne peut pas appliquer aux individus ce qu'on dit des peuples : « Heureux ceux qui n'ont pas d'histoire! »

De même qu'une bougie sur laquelle on a soufflé, les veuves reprennent feu plus vite que les jeunes filles.

Malgré les apparences, il est juste et équitable que le mariage n'ait pas été compris parmi les jeux de hasard. Il est rare en effet que les deux joueurs ne se rendent pas bientôt les cœurs qu'ils ont échangés.

Est-il rien de plus choquant que ces invitations chaleureuses à « faire l'amour » de la part de personnes dont c'est la mission de vous le servir tout fait?

Les sybarites ne me font nulle envie. Des gens capables de passer toute une nuit sur un lit de roses sans crainte de s'exposer à une atroce migraine devaient avoir le sens olfactif tout à fait oblitéré.

Si les mariages sont écrits dans le ciel, comment le savoir depuis que le soleil luit si rarement? (\*)

(\*) Dit à Paris entre le 1<sup>er</sup> Octobre et le 1<sup>er</sup> Mai.

---

Sur le menu de l'amour, on trouve encore par-ci par-là celui du prochain, mais parmi les plats froids.

—

Les femmes sont comme les fleurs : isolées, elles charment par leur parfum ; réunies en grand nombre, elles font mal à la tête.

—

Si les humains savaient combien il est réjouissant de les voir s'empêtrer et se débattre dans les mille et une complications de leur existence : jeu, paternité, politique, adultère, rivalités d'art, il y a longtemps qu'ils nous auraient fait payer très cher ce spectacle. N'ayons donc pas trop l'air de nous amuser, de peur de leur donner l'éveil, et d'être taxés au moins comme les locataires d'une avant-scène des Bouffes.

—

Quand la femme se marie, elle dit : « oui ». C'est la dernière fois qu'elle prononce une phrase d'une syllabe.

—

Pourquoi dit-on : une bonne fortune ? Il y en a donc de mauvaises ?

—

On reproche souvent aux femmes de ne rien entendre à la géométrie. Elles semblent pourtant se douter que la diagonale est le plus court chemin puisqu'elles se mettent si souvent en travers de nos vues.

—

En mariage il ne doit y avoir qu'un corps et qu'une âme. Rien de plus facile à réaliser, puisque le mari n'y entre que quand sa carcasse est déjà fort entamée et qu'il a éparpillé son âme aux quatre coins du globe.

—

Les larmes de la femme dissolvent son amour, celles de l'homme le pétrifient.

—

Nous ne sommes plus guère tentés d'appeler anges que celles qui ont des ailes d'or.

—

On voit encore çà et là quelques vieux époux conserver en bocal leur félicité. Vit-on jamais deux amants fêter leur cinquantaine ?



---

Ce n'est pas l'amour qui nous rend malheureux, mais la découverte que ce n'était pas l'amour.

—

Il est regrettable que la propension des mollets féminins à s'exhiber soit en raison inverse de leur calibre.

—

Je suis découragé des joies du contact sexuel, depuis que les physiiciens m'ont appris qu'il ne peut jamais être complet, et qu'entre le marteau-pilon du Creusot et l'enclume qu'il écrase il y a un intervalle. Or, être séparé par un millionième de millimètre ou deux lieues, n'est ce pas la même chose pour un cœur assoiffé d'absolu ?

—

Le mariage est le tombeau de l'amour. Peut-être. A coup sûr pas son lieu de repos.

—

Le langage, toujours avisé, n'a pas manqué d'appeler « petite, oie » la première manifestation de la bête en nous.

P. c. c. PAUL MASSON.



## CONSEIL A GALATHÉE

*Nous donnerons aux Feux une part de la vie  
Et la part la plus grande et la plus regrettée  
Celle où les jeunes ans vont en troupe ravie  
Cueillir l'amour comme une rose veloutée.*

*Puisque à peine tous deux entrons dans la saison  
Qui fait que les désirs tremblent au fond des yeux  
Et puisque tu n'as pas offert la floraison  
De tes lèvres encore au plus charmant des dieux,*

*O Galathée, aimons à l'abri de tes voiles.  
Le printemps de la nuit nous parfume d'étoiles  
Et la lune qui monte illumine les bois.*

*Voici que le silence étouffe notre voix.  
Quand viendront les rayons languissants de l'aurore  
Nous laisserons nos cœurs avec les fleurs éclore.*

PAUL SOUCHON.



DE : « LA VIE LATENTE »

IL DIT UN JOUR :

« *Va faire moisson d'amples mûres,  
Et reviens  
Les lèvres chargées de luxure  
Et d'essence d'amour pareil.  
Je saurai traduire sur tes lèvres  
Les hétéroclites joies des fièvres,  
Et les ombres fauves dans tes yeux soleil ;  
Et nous naviguerons  
Vers les merveilles ressuscitées  
Qui dormaient en toi, depuis combien d'années !  
Alors, de nouveaux royaumes  
Ouvriront leurs portes de brume et d'infini,  
Pour notre accueil sous les dômes  
Où jamais ne finit  
La rouge extase des fêtes charnelles ;  
Et funèbre vigne, que tu es, de mes sens,  
Tes ceps se souderont au sang  
De l'abreuvoir de nos dualités ! »*

CHARLES SLUYTS.



## NOS AMIS, LES AMANTS

*(Fragments)*

.....  
— Monsieur de Souvré aurait besoin de soieries ? demanda la naïve modiste.

— Non, mais non ! Faites moi seulement le plaisir de lire ceci, — tantôt — pas à présent — quand vous serez seule. — Florian, ayant d'un regard vif observé si nulle madame Coline ne surveillait, tira prestement de son jabot une lettre qu'il tendit à la jolie Angélique.

— Cachez — cachez, fit-il. C'est très sérieux. — Il faut — tantôt, vous verrez. D'ailleurs, ma sœur est de l'affaire. Soyez sans crainte... Et Blanche de dire, souriant à voir l'embarras de l'ouvrière :

« C'est un poulet, mon Dieu, rien qu'un petit poulet galant. Prenez-le. »

On entendait le caquetage de deux élégantes s'approcher.

— Ma chère, il a fait mieux.

— Encore ?

— Une parure, oh ! une merveille de parure qui figura chez l'orfèvre Larcy...

Et madame Coline d'intervenir, de sa voix flûtée :

« Ceci conviendrait-il pas ?

La lettre vite cachée en sa poitrine, Angélique restait sans une parole.

— Apportez-nous demain, au château de Souvré, demanda Blanche, les soieries que je choisis l'autre jour. Faites vous belle, Angélique. Adieu, ma chère.

— Au revoir, mademoiselle, monsieur...

Comme venue, avec sa gracieuse démarche, elle se retira. Ce fut neuves salutations.

---

Blanche sortit. Florian s'attardait :

« Ce soir, oui, comme convenu,

— Dites; ne manquez pas?

— Monsieur Florian, déclara la comtesse de Maine, ce serait vilain à vous de manquer.

— J'y serai, madame.

La porte à petits carreaux du salon de modes se referma.

Blanche et Florian étaient dans la rue du Pas-Martin.

L'animation y était si condérable qu'afin de ne s'y pas séparer, Florian passa son bras sous celui de sa sœur. Les gens de métier que l'heure du dîner libérait de la besogne allaient vivement. Ils s'écartaient sur le passage du couple élégant. Des chaises à porteur circulaient, cérémonieuses. Remouleurs et marchands de fruits criaient à tue-tête, soutenant leurs annonces de mélopées bizarres.

—C'est donc une affaire close, déclara Florian. Ce soir, j'aver-tis notre père de l'arrivée de nos bons ami et amie Jean de Perron-Thysois et sa sœur Angélique.

---

— L'aventure est excellente!

— Et, ah ça! pas ma belle, de bavardages féminins.

— A qui?

— Que sais-je? Aux roseaux. Souvenez-vous de Midas.

— Quel bonheur, mon frère!

— Quelle joie, ma sœur! Vous aurez en permanence le bel officier.

---

— Il ne faut pas qu'on dise à père que Jean est officier

— Nenni... Que sera-t-il? Dieu ou cuvette?

— Riche bijoutier, c'est ça!

— Il vous fera des compliments, ce sera charmant. Il pourra vous embrasser dans le col, gentiment, — tenez, — comme il fai-sait le jour où je vous surpris...

— Pendant que votre exquise modiste, vêtue en grande demoi-selle pour la circonstances se laissera fouiller...

— Pstt!..

— Je passe.. Comme vous faisiez l'autre jour, furtivement introduit dans le jardin de M<sup>me</sup> Coline.

— Aussi nous sommes nous pardonné réciproquement

— Angélique est une jolie fille qui me revient bien.

— Jean est un excellent camarade.

— Se ressemblent-ils, seulement ?

— Lui est brun, elle est brune

— Lui est grand, elle est petite...

— Ils sont jolis tous deux...

— Du calme, Florian, grand fou...

— Petite sottise ! Vous aurez dix baisers pour cela.

— Taisez-vous. Nous sommes en rue.

— Voilà la marquise Tréherue de Chailles en chaise.

— La grosse marquise, où ?

— Là. Elle vient. Dépêchons-nous pour l'éviter.

Il l'enleva d'une brusque virevolte du bras et le couple, léger comme oiseaux bigarrés derrière un arbre de la forêt disparut au coin d'une rue.

La chaise à porteurs s'amenait, lente, chamarrée, blasonnée, archidorée.

— J'ai conduit hier Angélique chez une tailleuse. Elle sera très bien dans une robe mauve à rubans vieux-rose.

— Avait-elle l'air heureuse ?

— A ne pas croire, Florian. Comprenez d'ailleurs, froidement, vous qui, l'aimant, la comptez plus haut que le soleil et les étoiles, que ce brusque revirement de fortune, cette vive entrée en les salons, n'est point pour ne la pas flatter. Elle va jouer, j'en ai la prévision, un rôle adorable. Prude en dehors, n'est-ce pas, qui rougit vite, mais qui n'en est pas moins une rouée.

— Taisez vous ! Taisez vous ! Taisez vous ! Vous me l'abîmez — une simple gamine — vous me l'abîmez !

— Tant micux. Vous avez, mon cher un bandeau sur les yeux Vous la reconnaissez comme je vous la montre.

Il vaut mieux d'ailleurs qu'elle soit telle...

— Je sais bien, ma chère...

— et vous verrez quelle jolie comédienne nous allons avoir là...

— Ma sœur, s'écria Florian, il n'en faut pas rabattre. Les femmes sont bien plus perspicaces que nous...

— Ils viennent demain, en poste. Notre père est très content de les recevoir, il me le disait encore tantôt..

A propos!... » Elle sonna au timbre proche, le bras allongé, fin et fuselé, le poignet cerclé d'or.

Un valet parut et salua.

— Allumez les bougies, dit-elle.

La voiture de poste arrivée, la réception faite au bas du grand escalier par monsieur de Souvré père, soufflant et empressé, M<sup>r</sup> de Perron-Thysois fils du riche bijoutier de Rouen et bijoutier lui même — comment, vous ne connaissez pas? non, mais j'en ai mainte fois ouï parler très honorablement —, accompagné de sa ravissante sœur Angélique fut introduit, pour y prendre « en famille, ça, sans façon, mes enfants: vous êtes à la campagne » le dîner dans la salle à manger du château.

— Prenez place auprès de moi, ma belle demoiselle Angélique, dit M<sup>r</sup> de Souvré, et mangez bien, car la route fut longue. Monsieur de Perron, vous devez avoir faim. Sans façons. n'est-ce pas? »

Le bonhomme faisait les honneurs de sa table. Gros, rougeaud, joufflu, l'air bonasse. Blanche levait les yeux parfois, en souriant. M<sup>r</sup> de Perron avait pris une libre allure. Quant à Angélique, nul ne l'eût reconnue. Comme le défaut de prononciation de certaines lettres mettait un cachet de grace maniérée aux moindres et les plus simples de ses paroles, ainsi le peu de gaucherie issu de cette brusque transplantation de l'atelier en pleine vie noble (quand inclinent des dons naturels - et surtout féminins), ainsi le peu de gaucherie rendait mignardes et comme affectées les plus minimes de ses poses. Le déséquilibre de ses attitudes, si jose ainsi dire était un charme de plus, une mouche bien posée.

Elle était ravissante. Sa robe mauve au ton fané relevé de gros nœuds de rubans roses, virant sous certaines incidences au pourpre, la vêtait adorablement. Elle s'était fait accentuer les sourcils d'un coup de crayon et l'expert coiffeur avait d'un ton de bistré alanguï l'amoureuse expression du regard. Avec ses lèvres d'une incomparable fraîcheur, son teint de santé jeune, sa douce peau

veloutée, ses cheveux un peu à la diable comme il sied lorsqu'on veut faire croire à un long voyage en chaise de poste, et sa grâce minaudante, un peu confuse, un peu hésitante, c'était bien la plus agréable comédienne du monde.

— Et Rouen ? interrogea le brave monsieur de Souvré, entre deux bouchées, fourchette au poing, serviette au menton, gentilhomme campagnard rond et franc.

— C'est Rouen, mon cher monsieur, riposta de Perron-Thysois. On éclata de rire.

— Ventrebleu ! La chose est bonne et nette. Au surplus, je vous ennuie avec mes questions..

— Pas du tout..

— Mangez en paix, vous devez avoir faim...

Les domestiques servaient lestement. Un certain nombre de plats, hauts montés par un solennel maître d'office, avec longues aiguilles d'argent transperçant les pièces et persil en mousse verdoyante avaient été servis, dépecés, enlevés : Dépêchez ! Dépêchez ! Nous avons grand faim...

— Et puis, Blanche, mangez bien..

— Je mange, père.

— Tant mieux ! Tant mieux ! Faites vous aussi des manières de petit oiseau, vous, mademoiselle Angélique ?

— Mais non, monsieur, je suis une belle fourchette avérée.

— Bravo ! Bravo ! Il faut être une belle fille bien portante et solide, pas vrai ? C'est que Blanche fait parfois des façons. Être un oiseau, c'est joli dans les vers, mais il faut vivre que diable !

— Les oiseaux mangent, d'ailleurs.

— Quand je vous disais !

Blanche, sermonnée, baissa les yeux sur son assiette, puis y ayant aperçu quelque fin blanc de poulet :

— Je vais vous prouver, alors ..

La table applaudit.

Et le dîner trottait à l'allure des appétits. Compagnie jeune et joyeuse ! Quand le repas finit, les vins défilèrent. M<sup>r</sup> de Souvré fit goûter ses plus anciens nectars.

« Diable ! A la campagne on n'a pas si souvent l'occasion. »

Les vins roses flambaient dans les verres. M<sup>r</sup> de Souvré buvait rasades doubles. Les quatre amoureux s'étaient insensiblement rapprochés. Il y eut des baisers en cachette.



Le soir tombait. Un coucher de soleil rose s'évaporait dans les arbres du parc. Le foyer éclairait la salle, mirant ses éclats au plafond.

M<sup>r</sup> de Souvré se leva. Les deux couples se lutinaient amoureusement et se délacèrent.

M<sup>r</sup> de Souvré se leva, la perruque sur le côté, fit un pas, s'appuya de la paume contre la table, puis éclata de rire et s'écria :

« Sapristi ! Sapristi ! Vous ne me disiez pas que j'étais gris, vous autres ! »

---

Mademoiselle Angélique (de Perron-Thysois) s'était bel et bien amourachée de cet autre jeune Louvois, le fantasque Florian. Moustache fine, beau parleur, hâbleur un tantinet, ce qu'il faut pour être crâne, joli garçon qui sachant tirer l'épée et danser le menuet a rapporté de la salle d'armes et du salon une souple grâce dont tous les gestes semblent mesurés comme une parade d'épée, un salut de menuet. L'extraordinaire aventure dans laquelle l'avait mené une demande qui lui paraissait un ordre plaisait en somme à cette rouée d'Angélique et mon Dieu ! il n'était en somme pas si désagréable de se laisser embrasser par un joli garçon comme Florian ! Avec son petit caractère résolu qui s'accommode, elle trouvait l'aventure charmante.

M<sup>r</sup> de Perron-Thysois, lieutenant de dragons était bien plus femmelette que Florian. Le vrai officier, c'était ce casseur de vitres de Souvré. M<sup>r</sup> de Perron savait poser la main sur le cœur, en flûtant un compliment, enjôleur, caressant, insinuant.

Blanche en raffolait, riait de lui : « mademoiselle le lieutenant de Perron-Thysois... Pstt ! le bijoutier ! » singeait ses manières, saluait comme lui.

Ensuite, Florian avait trouvé un moyen. Après le dîner, il tenait tête à son père, dans la dégustation des vins, sournoisement, en moins d'une demi heure, et vous grisait affreusement le brave homme, fanfaronnant, trinquant haut, en prestance, le poing au côté. Et M<sup>r</sup> de Souvré riait, riait, — est-il amusant ! est-il drôle — buvait et finissait par s'endormir en son grand fauteuil.

Alors, c'était joli. Le petit salon en rougissait vraiment, de toutes ses tentures de soies. Les amours du plafond regardaient, cessant leurs rondes roses.

---

Il y avait alors des froissements de satins, des rires et des bruits de baisers. Je vous assure que c'était joli. Angélique était fausse grosse — Blanche fausse maigre. Une fausse maigre blonde, à peau très blanche et délicate, à y voir toutes les marques de baiser sur les épaules.

On entendait Mademoiselle le lieutenant chanter les refrains connus sur la syrinx amoureuse. Florian pestait, jurait, criait fort. Mademoiselle le lieutenant ouvrait les corsages, bouton à bouton sans en avoir l'air, doucement, tenez, en parlant des oiseaux bleus du plafond. Florian déchirait tout, faisait sauter les agrafes.

Comment résister aux douces caresses de l'un — on est déshabillée sans s'en apercevoir — à l'impétuosité qui commande, de l'autre — aurait-on le temps de lever la main pour châtier l'insolence ? on serait nue. —

Les belles étaient prises d'avant, exquises villes de roses et de lilas blancs, avec de jolies montagnes où sur les neiges éternelles fleurissaient — miracles ! — des roses ; avec des lacs bleus d'eau pâmée et des forêts d'or !

Et si les amours du plafond finirent par ne plus rougir, c'est qu'ils étaient habitués.

octobre 1892.

G. M.

---

## DU SOIR

à VICTOR DENYN.

## I

**P**ETITE ville, et vous les Cloches  
 Mes Sœurs, dont la vague musique  
 Un tantinet mélancolique  
 Neige en mon âme ses reproches,

*Petite ville désolée  
 Qui vous souvenez des voix mortes,  
 De toutes les voix en allées  
 Qu'avec les fleurs l'automne emporte,*

*Dites, pleurez vous mon enfance  
 Où les lueurs se sont éteintes  
 Sous l'aile frêle du silence  
 Petite ville aux chères plaintes ?...*

*La douce Enfant n'est point venue  
 Et ne viendra jamais sans doute...  
 O plus de lys dans l'avenue  
 Et plus de roses sur la route !*

*Toutes les fleurs se sont fanées  
 En cette attente combien vaine  
 Aux chansons tristes des années,  
 Et mon âme plane incertaine,*

*Parmi vos tourelles sonores  
 Fluette ville aux mille cloches,  
 Parmi les parcelles d'aurore  
 Qu'à vos donjons le ciel accroche !...*

## II.

à PAUL GÉRARDY.

*Donnez un peu de votre cœur  
A la bonne vieille qui passe,  
Elle est bien triste, elle est bien lasse  
Et son âme est morte au bonheur...*

*Que voulez-vous, quand on est vieille  
Tous les rêves se sont éteints.  
Et les espoirs sont si lointains  
Quand on est veille et qu'on sommeille.*

*Donnez un peu de votre amour  
A cette pâle sœur d'automne  
Parez ses veilles monotones  
D'un peu de joie, d'un peu de jour.*

*Donnez à la vieille qui pleure  
Une parcelle de vos songes,  
Allez, il est de doux mensonges  
Dont la bonté chante et demeure.*

## III.

*Les vieilles aux fleurons des lampes  
Ont fané leur pauvre âme lasse,  
Leur âme fluette où s'enclûssent  
De très malades estampes :*

*Et leurs rouets et leurs fuseaux  
Et le lin blanc et les dentelles  
Disent bien tristement comme elles  
Des chants anciens toujours nouveaux :*

*Car les vieilles sont des enfants  
Que charme un rien, qu'un rien étonne,  
Les vieilles dont l'âme chantonne  
De doux cantiques indolents.....*

*A la bonne Vierge Marie,  
Au petit Jésus endormi  
Qui protègent des ennemis  
Le simple cœur qui songe et prie,*

*Au petit Jésus de Noël  
Elles ont offert leurs mains blanches  
Pleines de lys et de pervenches  
Et leurs beaux yeux couleur de ciel,*

*Et leur âme bien monotone  
Et leur amour bien vain, bien las  
Et leur espoir qu'effleure hélas  
Une lente brise d'automne.*

*Et les rouets et les fuseaux  
Chuchotent de vagues prières...  
— Plainte du soir dans les roseaux  
D'une frêle île hospitalière.*

PAUL ALERIEL.



## LE JARDIN DE L'AVEUGLE

C'est un jardin laissé à l'abandon et la maison, aux volets clos, ferait croire qu'il en est de même pour elle, si l'on ne savait qu'entre la perpétuelle nuit qu'elle enferme en ses murs et la clarté du jour, celui qui l'habite ne perçoit plus de différence.

Jardin autrefois soigné avec l'amour d'une possession longtemps désirée, il a maintenant l'aspect de désolation d'un rêve évanoui ; le printemps qui fait revivre toutes choses autour de lui, accuse davantage son délaissement et, joyeux partout ailleurs, se transforme là, brusquement, en tristesse poignante.

Les massifs de symphorine et de troëne retombent, échevelés, sur les sentiers rongés d'une lèpre humide ; des arbres portent leurs branches mortes comme des membres brisés ; des parterres, les fraisiers, lançant leurs tentacules en tous les sens, débordent sur les allées et les pelouses. Nul n'y vient et la mort, — une sorte de mort étrange, — la vie elle-même empruntant des dehors funèbres, comme en un cimetière, — y plane, prête à fondre sans doute sur celui dont les yeux sont déjà fermés à la lumière.

On écoute et l'on regarde : des mouches d'or et d'azur, dans les rais du soleil splendide, montent des retraites de la terre, montent d'un infatigable essor ; parmi les gazons, des saxifrages, des jasio- nes, des marguerites dressent leurs corolles blanches ou violettes ; sous les massifs d'arbustes, le mouron étoile la pénombre de ses fleurs rouges. Mais, sur tout, un voile de deuil est jeté, dont les plis vont traînant de la maison close, si sombre sous les rayons de midi.

Et, lorsque la nuit est noire, lorsqu'aux yeux de l'aveugle pleins de ténèbres, répondent du dehors les ténèbres de la nature, on se l'imagine, lui, debout à quelque fenêtre qui s'entr'ouvre et voyant encore ce que voient les autres hommes, — le néant.

## MARGUERITE

*Des vieilles femmes sont rassemblées autour d'une fontaine publique et leurs commérages coulent de leur bouche édentée, aussi intarissables que l'eau dont elles emplissent leurs seaux.*

*Marguerite, les yeux baissés vers le sol, ses longs cheveux blonds soigneusement tressés comme d'habitude, traverse la place à pas lents.*

PREMIÈRE VIEILLE FEMME.

Tenez ! Qu'est-ce que je vous disais ? — Ah ! l'effrontée ...

SECONDE VIEILLE FEMME.

C'est tout de même vrai ! Elle a encore l'audace de se montrer... On devrait empêcher ces choses-là.

TROISIÈME VIEILLE FEMME.

Elle est encore bien jolie, la pauvre petite !...

PREMIÈRE VIEILLE FEMME, ricanant.

Oui la beauté du diable !

*Marguerite leur jette en passant un regard plein de terreur et hâte le pas.*

PREMIÈRE VIEILLE FEMME.

Hé ! tu as beau te sauver, l'amoureuse ! On te voit, va ! Tu es plus grosse qu'auparavant.

*Elle rit et les autres à son exemple.*

LA TROISIÈME VIEILLE FEMME.

Enfin, il y a peut-être des excuses... — Une si grande jeunesse — presque une enfant, mon Dieu !

SECONDE VIEILLE FEMME, les bras au ciel.

Quel exemple pour les autres ! quel exemple ! Si j'étais les juges je vous mettrais toutes ces saletés-là en prison et vite encore...

(Elle s'interrompt, pousse du coude chacune de ses compagnes et, du doigt, leur montre Marguerite devant laquelle un homme, — un bourgeois des hautes classes de la société, — vient d'ôter son chapeau).

SECONDE VIEILLE FEMME.

N'est-ce pas Monsieur Goëthe qui vient là ? — Monsieur le Conseiller privé de son Altesse Sérénissime notre Duc Charles ?

PREMIÈRE VIEILLE FEMME, avec un signe de tête affirmatif.

Et qui a salué Marguerite, comprenez-vous cela ?

*Toutes trois reprennent leurs seaux en hochant la tête et s'éloignent de côtés différents, non sans regarder ce Monsieur Goëthe de travers.*

## CONTE EN BISCUIT

Sous les rameaux d'un chêne tamisant la chaleur et la lumière, c'est un joueur de flûte assis dans l'herbe, aux pieds d'une bergère qui ne l'écoute pas. Il est jeune, charmant, amoureux; elle est jeune, charmante, mais cruelle, et, tandis qu'il essaie de l'attendrir par de mélodieux concerts, elle laisse errer ses yeux au loin, sur les jaunes ondulations des blés mûrs. De molles vapeurs voilent à demi la plaine; nul bruit, sinon, là-bas, au long du cours paisible de la rivière, parmi les roseaux et les aulnes, les clairs battements de la roue d'un moulin et, sous le chêne, le chant très doux de la flûte.

Il dit, ce chant, — il dit toutes les souffrances d'un amour méconnu, toutes les désespérances d'un cœur fidèle, tous les tourments de la jalousie.

— Pourquoi ne m'aimes-tu pas, puisque je t'aime? Pourquoi ne m'aimes-tu pas, puisque je suis à tes pieds, ô cruelle, prêt à te servir comme un esclave, — prêt à mourir, si tu l'ordonnes.

Si tu ne m'aimes pas, sans doute un autre a su te plaire et j'ai trop tardé à te dire que je t'aimais?

Mais ces retardements ne prouvent-ils pas ma passion elle-même?

Si je t'aimais moins, je te l'aurais déjà dit et mon amour se serait éteint au souffle de mes paroles. —

Et, dans l'étendue du ciel vague, les soupirs de la flûte vont se prolongeant, tandis que la bergère insensible bat de l'éventail, à petits coups pressés, les plis bouffants de sa robe.

— Quand je passe, pourquoi me souris-tu? Pourquoi, lorsque, sous la fenêtre, je t'appelle au rendez-vous, pourquoi viens-tu? Aux bals champêtres, si je t'invite, pourquoi acceptes-tu mon bras?

Oh! si j'avais su... J'en connais qui seraient heureuses de m'avoir en servage, mais, à présent, je ne veux plus, parce que c'est toi seule que j'aime. —

La bergère a cueilli dans l'herbe une marguerite qu'elle fait tourner entre ses doigts en fuseaux.

— Alors, il ne me reste plus qu'à mourir?...

Le son de la flûte s'est soudainement voilé et ce qu'il dit, le amoureux, est si triste qu'il en a les larmes aux yeux.



— On me rapportera couché sur des branches arrachées peut-être au chêne qui nous abrite.

Mon sang sera glacé, mes lèvres à jamais closes, car la mort m'aura donné le baiser des fiançailles.

Et les vieilles femmes du hameau, venant m'ensevelir, trouveront dans ma main crispée cette fleur, cette marguerite dont tu ne voulais plus et que j'ai ramassée. —

Mais, tout à coup, il s'interrompt et, dans une fente de la pierre où est assise la cruelle, il montre la petite tête aux yeux noirs et brillants d'un lézard qu'attire le son de la flûte.

— Et vois, dit-il ; les animaux eux-mêmes sont sensibles à mes accents, — et toi?..

Ce conte est en biscuit, très fragile, et se termine ici.

---

## TAMBOURS ET TROMPETTES

Les claires sonneries des buccins militaires retentissent à travers l'Histoire, triomphales ou désolées, conduisant à la mort des légions, des bandes ou des régiments, — accompagnant aussi des condamnés politiques ou des martyrs à l'échafaud et aux auto-da-fé, — les claires sonneries des buccins militaires.

Fiers et naïfs tout à la fois, suivent les vétérans et les conscrits couverts d'armes qui brillent au soleil, de cuivres rutilants, d'acier bleu où ruisselle la lumière du jour, — et, dans les bourgades et dans les villes, quand ils passent, les femmes et les jeunes filles accourent aux claires sonneries des buccins militaires.

— Oh ! les beaux soldats..

Par les rues, ils vont d'un pas cadencé, formant des haies parallèles, agitant au-dessus de leurs têtes les plis chatoyants des étendards, soulevant la poussière et remuant autour d'eux l'atmosphère endormie des petites villes, — si bien que, quand ils sont passés, il faut un certain temps pour qu'elles retrouvent leur calme et pour que l'herbe ose y croître.

Ils passent, ils passent ainsi à toutes les périodes de l'Histoire, — légions romaines, bandes de mercenaires et de reîtres, brigades de la grande République, jusqu'aux pioupious de nos casernes. Et, tandis qu'ils passent, les claires sonneries des buccins militaires emportent un peu du cœur de nos femmes et beaucoup de la sérénité du philosophe.

---

## L'IDOLE

Deux très vieux, — lui tout vieux, tout vieux ; elle toute vieille, — et d'autant plus qu'ils avaient conservé une vieille façon de se vêtir et qu'ils vivaient dans une petite ville de province où, comme on sait, à cause des vieilles choses qui les entourent et des vieux usages qu'ils ont conservés, les vieux paraissent encore plus vieux.

Mais cependant, même pour leurs concitoyens, ils étaient presque ridicules à force de vieillesse.

Leur nom ? leur rang social ? leur parenté ? — Dans une petite ville où tout se sait, — où les rues ont chacune un écho qui bavarde, — il va sans dire qu'ils n'étaient ignorés d'aucun, bien qu'à la longue, comme on avait cessé de s'occuper de leur personnalité, elle se fût tellement noyée dans les mémoires, que l'on devait faire un effort pour l'y ramener à la surface. On disait d'eux tout simplement : « LES voilà ! » — « ILS ont fait ceci ou cela. » Et tout le monde savait de qui l'on voulait parler.

— ILS ont fait ceci...

Ce qu'ILS faisaient, — à la connaissance de la petite ville, — se bornait à bien peu de chose. L'été, par les beaux soirs, ils passaient les portes et, le long d'un canal aux eaux miroitantes et glauques, allaient se promenant du pas menu des vieillards et se parlant, se parlant, — lui surtout avait toujours quelque chose à dire à sa compagne ; — puis, lorsqu'il faisait noir tout à fait, ils repassaient les mêmes portes et, par les mêmes rues qu'ils avaient traversées en partant, retournaient chez eux.

Et le seul événement de leur vie, le voici :

Vers l'an 1840 à peu près, en hiver, lui qui était jeune alors était allé faire un voyage à Paris sans elle et, pour lui faire plaisir au retour, lui avait donné un volume de vers. Ils l'avaient lu, le soir, à la lampe, et sans doute ils avaient trouvé de telles affinités entre l'âme de ce poète et leur âme, qu'à dater de cette époque ils n'avaient rien connu de meilleur dans la vie, — outre leur amour, — que de relire ce livre, d'attendre que le poète en publiât un autre qu'ils lisaient et relisaient aussi et de recueillir ainsi, dans leur coin modeste et sombre, le reflet d'une existence toute de lumière et de gloire.

Oh! ce qu'ils s'étaient mis à l'aimer, leur grand ami! ce qu'ils lui étaient chaque jour reconnaissants de consentir à se communiquer à eux, — à eux si peu de chose, ici, dans leur humble demeure, dans leur humble ville, dans leur humble pays! ce qu'ils savaient trouver de paroles brûlantes lorsque, la lecture d'un livre nouveau terminée, ils reprenaient le thème favori de leur enthousiasme : « Et dire que nous aurions pu ne pas le connaître! Aurait-il seulement valu la peine de vivre sans lui? » Oubliant qu'ils s'adoraient, ils en arrivaient presque à sacrifier leur amour sur l'autel de leur idole.

Un jour, voici ce qu'ils résolurent. — Les années avaient passé sur eux sans que, grâce à leur cœur demeuré jeune, ils s'en fussent encore aperçus et déjà ils commençaient à être très vieux, extérieurement. — Ils partirent pour Paris. Dans la grande ville, on leur eût bientôt dit à quelle heure et en quel endroit, ils pourraient voir leur poète faisant sa promenade quotidienne...

— Comme eux, les soirs d'été, le long du canal!

Ils échangeaient un sourire ravi, mais ne voulurent pas en savoir d'avantage, soudainement piqués d'entendre le nom de leur ami dans une bouche étrangère.

Et, quand, à l'heure et à l'endroit indiqué, ils le virent, — et c'était bien lui : autour d'eux, on le saluait et son nom courait de lèvres en lèvres avec un murmure de discrète et profonde admiration. —

— Ah! qu'il est vieux, dit-elle avec une sorte d'effroi.

— C'est qu'il ne nous a donné que sa jeunesse, sans les labeurs et les souffrances qui en lui l'ont tuée, répondit-il doucement, les larmes aux yeux..

ALFRED LAVACHERY.



## INCANTATION

L'ENFANT aux yeux de claire joie,  
jardins merveilleux de leurs flores  
naïves de rêve, où l'aurore  
rayonne de la claire joie, —

*l'Enfant d'ignorance des maux  
et dont l'âme est d'amour fleurie,  
pleine du charme des féeries,  
éclos à l'azur des rameaux, —*

*captif de l'étrange hasard  
au long de mols parfums d'ennui,  
dont pâlement s'évanouit  
l'âme ingénue en son regard,*

*l'Enfant s'égare où ses yeux songent  
en ces bois qui virent passer,  
essaïmant les mêmes baisers,  
des cortèges fous de mensonges,*

*Et comme en rêve s'y promène  
son cœur, chasse d'or des baisers  
que tout le bois lui vient jaser  
enmi les brises tant amènes.*

AIMÉ GEENS.

---

## DEVERS LA COUPE

*Fragment*

LUXURES qui chantiez dans les soirs décevants  
 Vos cantilènes vagues et lasses  
 Où des éphèbes blonds aux seins nus se prélassent  
 Et s'abreuvent de fruits qu'ils cueillent entre vos dents ;  
 Luxures,  
 Qui me faisiez signe de toute la pâleur  
 De vos mains  
 Et des appels menteurs  
 De vos joyaux subtils,  
 Vers la lasciveté de vos lèvres dociles  
 Faillissant le baiser en fleurs pâles de songe  
 Sous le masque passif de l'antique mensonge ;  
 Luxures,  
 Je vous aime de tous mes sourires,  
 Je vous veux de tous mes désirs,  
 Car mes lèvres ont soif du frisson de vos seins  
 Révulsant leur pudeur feinte aux désirs des mains,  
 Et soif des pourpres fruits cueillis entre vos dents  
 Luxures...  
 Que mes vœux répudiaient de toute leur colère  
 Et dont l'ombre demain me crispiera les chairs.

EDMOND GLESENER.



## MAX ELSKAMP

*Dominical!* ce titre retentissait, il y a un an, dans tous les cœurs épris sincèrement du culte du beau. Notre ciel littéraire s'enrichissait d'une étoile insoupçonnée — qui s'était soudain révélée au fond de cette « Nouvelle-Carthage » où nul essor ne paraissait possible à ce moment pour les lettres d'expression française. Oui, M. Elskamp s'affirmait en ce premier livre comme un véritable poète, comme un véritable artiste. Au surplus il se présentait à maints endroits sous les apparences d'un écrivain du clocher. La ville où la destinée le retenait avait été l'inspiratrice directe de son talent et on pouvait croire qu'elle venait de le choisir pour être le chantre de ses beautés. Pourtant ce « maiden-book » n'était pas, suivant une expression célèbre, un miroir promené le long d'un chemin. Le miroir reflète brutalement ce qui se trouve à ses côtés ; ici, au contraire, tout semblait transfiguré — ou, si l'on préfère, être vu sous le jour propre au rêve. De cette cité, brutalement affairée, M. Elskamp avait seulement retenu de rares détails ; il s'était composé un spécial décor — vaguement d'aquarelle — dans la réalité mouvante de la cosmopolite métropole. Ces détails se trouvaient être notamment : les chapelles aux cloches argentines, les mâts des navires s'élançant vers le firmament clair, les madones en extase aux carrefours perdus, les ruelles tranquilles par les dimanches de gel — ces petits dimanches que solennisent les drapeaux des consulats et où les femmes s'éplorent de se trouver belles. Rien donc qui ne s'appariât à la pastorale douceur d'une âme d'élite honnissant les contingences perdues. Et cette paix s'augmentait, en ses dernières reculées, d'une nonpareille intimité d'amour timide. Celui qui fuyait ainsi les turbulences de la foule, fuyait également les turbulences de l'amour et je ne sache rien de mieux berceur que les idylliques soirées chantées par le poète — ces soirées passées, sous la lampe familiale, auprès de celle en qui il avait bâti, confiant, sa maison...

Ce calme, cette intimité constituaient trop évidemment la dominante de l'œuvre pour qu'il ne fût permis de dire, dès alors, que ce serait aussi la dominante de l'auteur. Et, voyez, les mêmes traits se retrouvent dans le volume qu'il nous adresse aujourd'hui (1). Cependant les nouveaux poèmes ne célèbrent plus tant les mains enlacées d'un sentiment à son aurore; nous y entendons surtout les entretiens du poète avec sa mère la Vierge. Le livre débute ainsi :

*Ici*

*j'ai voulu Vous et moi, Madame la Vierge,  
en une nouvelle légende dorée*

et l'on aurait difficile à mieux définir nombre des pages suivantes, lesquelles ont bien les fraîcheurs gazouillantes de la légende catholique. Si l'on voulait aller au delà, il serait possible d'esquisser l'un ou l'autre rapprochement avec les impérissables stances de *Sagesse* — en stipulant toutefois cette différence que ces dernières sont la plainte d'un enfant nouveau exhalée dans une forme « mûre » tandis que les *salutations* sont murmurées par un homme sur le ton délicieux d'un enfant. Ce qui d'une part régissait l'idée, régit ici la forme. Mais si les vers des *salutations* dérivent parfois d'une pensée quelque peu raffinée c'est qu'il devait en être ainsi. C'est pour être monté trop haut que le poète a pris, selon son propre aveu, le mal des ingénus; or, ces hauteurs malignes ne sont-ce pas les rêves de ses matins, de ses midis et de ses soirs? Dans ce domaine il n'est rien qui ne revête d'emblée des couleurs plus légères ou plus sombres, comme dans l'eau un paysage renversé; la différence ne tarde guère à s'accroître et l'expression des choses ainsi éprouvées ne peut manquer, par suite, d'échapper à sa propre lumière. M. Paul Verlaine se plaisait davantage aux terrestres parterres; cela explique pourquoi son art respectait mieux la bonne simplicité de la Nature.

Hâtons-nous de l'apprendre, les *salutations* de M. Elskamp ne nous arrivent pas toutes des régions de l'au-delà. Quel rêve d'ailleurs est exempt d'une chute? J'ai vu les miens, lisons-nous plus loin,

*me chercher dans leurs droits chemins  
avec le signe des caresses*

---

(1) *Salutations dont d'angéliques*. — Bruxelles, Lacomblez.

et le poète revient vers cette vie sans heurts, comme un enfant prodigue. Il renaît à ces sentiments qui parlaient si haut dans son livre de début. Les dimanches sont morts en Flandre, l'aimée s'en est allée peut-être avec les colombes enfuies, de ce culte auquel il aspirait il n'ose se nommer l'officiant zélé... qu'importe ! D'autres clartés descendent vers lui, à leur faveur, se dessine la note prépondérante de l'œuvre. Une existence nouvelle ouvre à présent ses avenues, une existence où s'unit au souvenir de l'hier pieux l'intimité close de l'avant-hier aimant. C'était d'abord tout le cœur, c'était ensuite toute l'âme, maintenant c'est les deux dans une communion touchante. Et cette ère rénovante devient meilleure encore par ce qu'elle participe en constance de la bonne dame. Celle-ci est tour à tour Marie-aux-heures, Marie-aux-cloches, Marie-au-peuple, Marie-du-temps. Le poète s'éjoie des horizons, des arbres, des villages. Les sites lui parlent ainsi qu'à un convalescent ; puis c'est la mer — proclamée dans l'air rose — et ce thalassa ! monte vers le ciel de la mémoire comme une aube baptismale épanouie aux rives hostiles. Partir ! partir ! soupirent les lyres du Moi, — et l'influence des navires s'accuse plénière — partir ! puisque des vaisseaux

*il m'est plus qu'il n'est d'étoiles !*

Hélas, sur ces routes ignorées, au seuil de ces Eldorados conquis, la désillusion guette encore. Devant la Beauté des inédits soudain apparus, devant ces multiples splendeurs surpassant toute parole, le poète se sent pauvre et le regret lui vient de n'avoir pu tresser des guirlandes assez vives à la patronne de ses pensées. Il se voue alors à des versets plus calmes et — pour s'humilier ? — le voici qui se penche vers toutes les souffrances. Il va à d'autres plus malades que lui et ses vers s'égrènent pour le mal de leurs blessures. Cette pitié, cette nouvelle ferveur, cette misère après la gloire des îles au bleu des mers, rendent l'âme docilement humble pour de bon et le livre se clôt sur l'évocation austère de ces jardins de foi définitive.

Je disais ci-avant quel est, à mon avis, le point culminant de l'œuvre. Il me faut ajouter que ces *salutations* sont particulièrement *angéliques* par les poèmes de la fin. A cet endroit surtout, se dégage de la lecture une réelle impression de bonté et de candeur ; mais l'œuvre entière a une telle unité que cette impression s'annonçait dès les premières pages. *Dominical* c'était toute la semaine



mirée en un jour de plus de liesse; les *Salutations* c'est le dimanche continué en une semaine de plus de vertu. De ce côté aussi les livres se tiennent et l'on se demande s'ils ne formeront pas deux des parties d'un triptyque dont le troisième panneau élèvera la pensée vers des régions symboliques moins personnelles et moins sensibilisée. Bien entendu, ceci doit être pris pour une simple supposition — que M. Elskamp me pardonnera, j'en suis sûr, s'il y a lieu. Il semble cependant que ce soit le véritable futur auquel doivent aboutir les chemins d'émotion où le poète nous a guidés.

Chemins d'émotion?... Eh ! oui c'est bien le mot qu'il faut et ceci m'amène à reprendre ce que je disais de la forme. Le vers de M. Elskamp est en même temps fluant et précis, il se déploie selon les mille caprices de la pensée en cours-voire même suivant les courbes de l'arrière pensée latente. Ce vers est fortement imagé et, si des complications s'y trouvent — complications qui arrêtent ou déconcertent tout d'abord — on finit par les aimer parce que la phrase conserve toujours un je ne sais quoi d'ému, la sauvant heureusement de toute pose. Il y a pourtant des moments où l'expression s'indécise et se fractionne à l'excès ; on pourrait en dire alors, comme des œuvres des Goncourt, que c'est de l'or hâché menu. Je trouve aussi que M. Elskamp renforce trop volontiers son dire au moyen de paroles ou de fragments de paroles déjà ouïes. Néanmoins ces rappels ne sont pas littéraux... ils se rajeunissent d'assonnances personnelles, ils suscitent d'esthétiques frissons inédits et le lecteur leur reconnaît bientôt une incontestable saveur d'originalité. Si l'on veut bien y réfléchir cette manière de parler n'est pas d'un charme ordinaire. Elle fait songer à une chanson du pays natal que l'on écouterait sous des latitudes étranges, au sein d'une nature qu'on ne connaissait pas — une chanson à laquelle se plairait, en une heure à la fois de printemps et d'automne, une voix sœur qu'aurait enrichie d'accents inouïs un idiome étranger.

ALBERT ARNAY.

---

## CANTILÈNE

*... Cette torture qui m'est chère, de ne pouvoir fixer encore, l'image blanche de l'Aimée, parmi la pâleur du décor ! ...*

*Dans l'onix virginal des coupes, les caresses royales du Soleil, font se pâmer en leurs étreintes, les lys exquis et les roses voluptueuses.*

*Ces fleurs qui n'ont plus les tendresses, de la Très-Chère aux doigts pieux, ces fleurs restent bien lumineuses, et semblent espérer son apparition soudaine...*

*Je veux la nuit, la nuit bien triste, alors la reverrais-je encore? Car je veux boire un ultime baiser à la source pâlie et morte de ses lèvres !*

*... Non. Ecoute, toi, la Vierge et l'Aimée disparue... Ecoute, les mais et les étés fleuris de roses rêves sont de retour.*

*— N'allons-nous pas appareiller vers quelque île ineffable, d'ineffable amour !*

## CARAVANE

à Syllis James

*Mon cœur est une Caravane de Hongrois nomades*

*Qui parcourt l'éternel chemin,*

*Mes désirs en haillons, pieds nus, vont avec de sourds râles !*

*Allez gueux de mon cœur en folles cavalcades*

*Aux vieux passants tendre la main !*

*Mes rêves sont les estropiés qui s'attardent en route*

*Et pleurent l'éternel destin,*

*Tantales de l'amour ils vont, vitreux, levant la coupe.*

*O meurtris de mon cœur, allez coûte que coûte,*

*Toujours vers l'ultime matin !*

*Mes douleurs sont les femmes à la mamelle pendante*

*Et décharnées, aux regards devins,*

*Et qui le soir se couchent, folles et la lèvre chantante;*

*Sur les lits de cailloux, dors, caravane lente,*

*Rêve tes martyres divins.*

JOSEPH LOUBET.

## EN PLAINE

*Un soleil clair comme une lune,  
Et son or pâle étonnamment  
Se glisse entre les chaumes...*

*La plaine a des frissements blonds,  
Et tout là-bas  
Les têtes semblent  
Flotter sur un lac d'or  
Très blond.*

\*.\*.\*

*Puis un soleil saignant sa pourpre...*

*Et ses plaies béantes  
Lèchent les épis blonds  
Qui s'ensanglantent.*

*La plaine a des ondoïments rouges...*

*Et tout là-bas  
Les têtes semblent  
Flotter sur une mare  
De sang.*

EMILE LECOMTE.



## PAROLES DANS L'OMBRE

A TOI QUI VEUX DE MON AMOUR ET SAIS MON ÂME  
HENRI DE RÉGNIER.

... Oh! les lentes et dolentes insomnies des siestes d'après-midi! La chair lasse s'appesantit en un engourdissement repu. On essaie du sommeil qui tente pour apaiser la fièvre lourde qui accable et qui terrasse. Vainement... — La pensée flotte, indécise et troublée, mais survivante aux découragements du labeur : Malaise de l'être entier qui ne peut endormir sa fatigue et demande à l'anéantissement du repos une douceur d'oubli...

Et j'ai pensé, alors, Chère Amie Absente, absente par la moutonnière et banale servitude aux snobismes des villégiatures, j'ai pensé que ce serait pourtant des minutes heureuses, que celles où l'on abolirait en soi les peurs d'une tendresse inquiète, et qui nous attriste parfois, aux soirs pensifs. . — J'ai pensé, Compagne d'élection, que toi seule pourrais donner à ces minutes défaillantes, une vie bonne, une vie profondément vouée aux bonheurs espérés seulement. Tu m'as demandé, souvent, si j'aspirais à quelque union mystique, sercine et haute, avec le meilleur de ton âme, et il m'a semblé qu'un vague désir répondait aujourd'hui à ton interrogation loyale. Oui, il serait précisément propice, l'instant de veille confuse, où, las tous deux, ainsi qu'après des fêtes de chair, nous demeurerons l'un près de l'autre, en une confiance mutuelle, unis par une honnêteté passive et qui se laisserait difficilement émouvoir...

— Que veux tu? Victimes de sensations incomprises, nous serions, ensemble, hantés d'une paix de tombe, rafraichissante et voluptueuse, qui donnerait l'avant-goût des félicités d'au-delà, irréelles, que nous persistons à espérer pour un avenir réparateur. Tu sais bien pourtant, ô Lointaine si proche, que nous ne serons jamais en intelligence parfaite tant qu'un flot de vie agitera l'inconscience de nos sens! Il faudra bien te résoudre, ô Divinatrice de mes moindres pensées, à ne pénétrer le mystère de mon moi, qu'après un dépouillement nécessaire de tes tares vitales! Tu

demeures enclose en un organisme livré aux caprices de l'atmosphère et des jours changeants et des créatures vivantes qui t'entourent, — et qui altèrent l'instinct définitif de ton cœur... Je sais seulement, Moi qui te contemple par-delà les monts et les grèves, que tu m'échappas souvent, parmi l'effort de mon intelligence virile à te pénétrer souverainement. Je sais seulement que l'union de nos âmes lut si candidement leurrée et charitable ! Crois-tu qu'il ne demeure rien, entre nos deux être, d'insoupçonné, de triste et de méconnu ? — Sache-le, ô Fleur de bonté caressante, tu ne m'appartins jamais dans l'intégrité de ton état de femme, vaincue par l'amour. Tu restreignis toujours, sans le savoir, l'étreinte qui m'aurait fait clairvoyant envers ton intimité d'âme...

... Et, tandis que les heures chaudes et fauves sanglotent des abandons timides, tu t'éjouis, ô Compagne de mon Rêve, auprès d'inconnus qui t'accueillent d'un sourire dont tu cueilles d'indifférence obséquieuse... — Tu sais qu'ils ne sauront rien, rien de toi...,

à moins que l'un d'eux t'enlace d'une ruse médiocre, et te prenne, non toute entière, mais en des coins de pensée que j'ignore, et où tu te réfugies parfois, en ma présence, avec ce mutisme désolé qui m'exaspère de honte et d'impuissance...

— Oh ! l'Inconnu... !

PHOEBUS JOUVE.



## IDYLLE

Hélios, de sa chevelure éparsée d'or rougi, magnifiait l'occident, et une brise câline, à peine caressante, effleurait l'azur horizontal du flot.

Sur la plage du golfe dont la courbe s'infléchissait au loin, infinie et douce, la Mer, de ses mille doigts, assemblait nonchalamment le plus idéal des colliers de gemmes. Un chant calme, au rythme indécis, traînait, de chaque vaguelette s'exhalant vers la majesté de quelque être pressenti grand, très bon. S'accrochant au roc, groupées en gradins, de blanches demeures, aux terrasses plates. La marche alourdie, un troupeau de moutons maigres entre deux fleuves onduleux de pesants épis fauves, cheminait, devant un svelte pasteur demi-nu, sa crosse noire à la main. De rieuses jeunes filles se poursuivaient à la course. Au près d'un bloc de pierre où s'accoudait un adolescent, un vieillard gravement discourait. Un enfant, d'un arc souple, lançait des traits rapides à des vols de colombes.

Une lointaine galère, à la limite même de l'horizon, devant la splendeur ardente du couchant, s'immobilisait, toute noire.

Le soir se subtilisait d'un parfum atténué d'orangers. A l'orient, Phoïbé surgie précisait les pointes aiguës de son croissant d'argent.

## POIÉTÈS

POUR CHARLES VAN LERBERGHE.

Poiétés, l'aède aux bleus regards tranquilles, fuyait le contact désespérant des foules. Ses rêves sublimes et purs eussent été souillés par la seule proximité de ces hommes qui vivent toutes les années de leur vie sans penser qu'ils ont une âme ou sans même s'en être aperçus.

Un matin plus transparent et plus rose, Poiétés partit vers le Septentrion : il savait que par delà le pays des Hyperboréens, d'immenses contrées s'étendaient où jamais la voix d'un homme n'avait retenti. Les livres des Sages disaient que la glace et la neige rendaient la terre blanche et que le soleil, à certaines époques, parcourait sans s'élever le cercle de l'horizon, traçant une frontière à la Terre du Silence et du Recueillement. Poiétés aimait à se recueillir des jours entiers : les hommes, sachant cela, le croyaient maudit ou fou, n'ayant plus coutume de voir l'un d'entre eux vivre avec lui-même et songer à Dieu.

Parfois, en marchant, l'aède pinçait les cordes sonores et lançait vers les cieux un chant viril ; à d'autres moments, il songeait et murmurait par intervalles des paroles fugitives que son âme pouvait seule comprendre.

Il franchit enfin le seuil de l'exil rêvé. Il ignorait encore que la route parcourue était longue, n'ayant fait, selon son habitude, que songer et chanter. Voulant dire à Dieu un chant de reconnaissance et saluer son nouveau pays, ses doigts frôlèrent les cordes de la cithare, mais celles-ci étaient couvertes d'une rigide glace transparente. Elles ne vibraient plus.

LUCIEN DE BUSSCHER.



## L'APPARUE

*Au tintement joyeux de grêles campaniles,  
Dans la brume où flottaient des parfums d'encensoirs,  
Elle apparut au loin, radieuse ! — et le soir  
Très doucement tombait en mon âme enfantine.*

*Ses doigts gemmés frôlaient sa Lyre cristalline,  
Qui chantait de bonté parmi la paix du soir ;  
Ses lèvres égrenaient des paroles d'espoir,  
Et les fleurs s'inclinaient sous sa marche câline.*

*Et les cloches d'argent célébraient la Venue,  
Qui, frêle, souriait vers moi, dans la douceur  
De l'ombre où se mourait la dolence de l'heure ;  
La nuit bleue, infinie, embuait l'avenue...*

*Le Bonheur s'épandait en mon âme orpheline !...  
— Mais la Dame, soudain, parmi les floraisons  
Pâlit, s'évapora, comme défaille un son,  
Au tintement joyeux de grêles campaniles...*

RODRIGUE SÉRASQUIER.





## L'ADOLESCENT LAS

Très las, dans le soir de fêtes et de chants, au bas de la route il s'est arrêté, l'adolescent grave, et il regarde passer la joie des belles filles. Entre ses bras, il serre une étrange et somptueuse parure, toute de fils d'or, où luit, au centre, un rubis sombre.

Et curieuses, elles l'entourent, les brunes filles, et lui demandent pourquoi tout seul il s'est arrêté, — et la lèvre si triste ! — par ce beau soir de fêtes, où sonnent les tambourins des vendanges, et quelle merveilleuse parure il veut cacher sur sa poitrine ? — donne la nous, disent les belles filles, et viens, vers les prés-soirs !

— Mais il secoue la tête, et dit qu'il ne veut pas, et elles s'éloignent en se moquant de son air morose.

Pourtant, l'une d'elles a tourné vers lui son regard fauve qui l'a troublé — il hésite et veut courir vers elle — mais déjà, légère, elle a rejoint ses compagnes, derrière l'aubépine blanche qui monte vers la colline.

Or, s'en vient par là une dame blonde et lente, et, surprise aussi, longuement elle le dévisage, lui prend des mains la royale parure qu'il lui abandonne, et la tourne et la retourne, et la tord entre ses doigts, calme, comme se jouant. — Mais il lui arrache le beau rubis qui saigne au soleil tombé, et il la laisse toute surprise, et s'enfuit en pleurant.

— Il est, par là, un puits profond où jamais ne descend le jour, mais seulement, parfois, le reflet des lointaines étoiles bleues. Et il y court jeter le cher joyau d'or, et le rubis qu'elle enchâsse un moment encore luit, en sombrant sous l'eau noire.

FRÉDÉRIC FRICHE.

---

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

**Salutations dont d'angéliques**, par MAX ELSKAMP (Bruxelles, Lacomblez) (Voir présente livraison, page 235).

**Le Bestiaire**, par CAMILLE LEMONNIER (Paris, Savine.) — Oui, le *bestiaire* superbe, du rêve en ses yeux fiers, parmi les bonds obliques des panthères et des hyènes, et leur marquant le flanc de la pique rougie! Mais les fauves hurlant autour de lui ont le visage humain, et le héros les menace, et les fait ramper, fous d'épouvante, devant son geste prophétique.

Oui, dans ce livre, c'est la hideuse brute humaine en toutes ses besognes viles et ses crimes, impitoyablement fouaillée, d'un mépris suprême, par ce glorieux lutteur qui a nom Camille Lemonnier.

— Ceci, je crois, se lit en ce titre, qui fut diversement expliqué. Que le Maître m'en pardonne cette interprétation, s'il l'a voulue autre.

Ce livre est d'une presque absolue unité : la terreur du crime, du crime atroce de terrien avide. — Voyez ces contes terribles : *Après le Crime, le Puits, les Yeux*, d'autres : *la Mère* une des plus belles pages que je connaisse de M<sup>r</sup> Lemonnier, d'une inouïe puissance de pitié.

D'autre concept est *le Prêche*, qui parut jadis au *Réveil*, et où flambe toute la fougue et la furie sombre d'un Goya.

*Le Bestiaire* vient à son heure, en Belgique, cinglante à la fois et dédaigneuse réponse à l'idiote méchanceté d'un Parquet qui juge bon de mettre l'Art au pilori, avec l'un de ses plus hauts, de ses plus fervents disciples.

F. F.

**Les Récits de Nazareth**, par EUGÈNE DEMOLDER (Bruxelles, Vos.) — M<sup>r</sup> Eugène Demolder fait songer à ces anciens moines qui ciselaient des ostensoirs, ou couvraient d'émaux les châsses d'or, ou bien peignaient aux fresques des églises

l'extase des bienheureux, pour la gloire du Seigneur, sans mêler d'orgueil à leur œuvre de foi. — Oui, il rappelle étrangement les primitifs, non, certes, en imitation, mais plutôt par une véritable communion d'âme : même apparente naïveté, d'un art si prodigieusement affiné, même somptuosité nette, même conscience jusqu'en les détails. On le compara maintes fois à Breughel, — il faudrait dire aussi, peut être les Florentins, Benozzo Gozzoli, par exemple, dont le Voyage des Rois Mages est bien en le même esprit.

Faut-il placer le livre nouveau au dessus des *Contes d'Yperdamme*. Je ne sais — j'aime peu ce système d'admiraions échelonnées; les deux livres sont, simplement, merveilleux. Et je dirai que m'a ravi surtout, parmi les *Récits de Nazareth, la Cité morte dans l'or*, si calme et miraculeusement pur :

« ... Des parcs de buis, aux bosquets disposés sur des pentes de clairs gazons et pleins de fleurs, faisaient une immense ceinture à une ville bâtie en or, pareille à un gigantesque trésor de cathédrale, brillante et silencieuse comme un astre arrêté dans son orbe.

Quelques sentiers couraient sur le flanc émeraude de collines plantées de rosiers ; des ifs pleins de ferveur se dressaient sur des prés ondulants aux reliefs aussi mols que les vagues alanguies des jours qui suivent les orages ; des sapins aux aiguilles enchantées par la lumière prenaient des airs de fête aérienne, et des lisières lointaines simulaient des roues de paon émerveillées.....

...Euthée fut bientôt aux portes de la Ville.

Les murailles étaient givrées d'entailles et se miraient dans une eau noire de passé et qui paraissait fatiguée, comme l'œil d'un vieillard où s'obscurcissent les choses, de réfléchir un ciel aussi pur et des pierres aussi merveilleuses. Des nénuphars, tels qu'on n'en vit jamais dans les plus prestigieux contes de fées, éclairaient cette mort de l'onde, parmi de vagues et profonds reflets d'or... »

— Vraiment, il faut dire de Mr Eugène Demolder ces paroles de Jésus aux pêcheurs :

« Heureux celui qui possède la foi et la légende, car sa poitrine est une cage sans cesse chantante d'où partent les consolations des plus beaux rossignols. »

F. F.

**Les Aspirations**, *Poèmes en prose*, par VICTOR REMOUCHAMPS (Paris, Vanier.) — Il est des poètes qui ont dénigré le poème en prose. Cependant, de cette forme bien comprise au vers que les Parnassiens appellent « polymorphe » il n'y a qu'un pas. Contre ce dénigrement, outre les proses glorieuses de Mikhaël, Signoret et tant d'autres, les *Aspirations* sont un argument d'incontestable valeur.

Sous des cieux d'Azur infini, les épisodes du volume s'imprécisent, discrets, en une brume essentielle, ténue, bleutée, avec, par moments, des irradiances dorées qui poudroient à l'horizon, comme un lointain et féérique décor. — S'il se reclôt en sa tour d'ivoire, Victor Remouchamps ne se contente pas toujours de la vanité du rêve pour le rêve : il fait aussi des rêves pour les hommes. Comme il nous le dit lui même, il aspire vers le Bien, vers le Juste, vers le Beau, de toute l'angoisse de son âme. « Le poète est personnel, dit-il, et doit ignorer les égoïsmes. »

Ces belles théories, il les applique en cette suite de poèmes, où surgissent par endroits des Symboles inouïs, de ceux dont la grandeur transporte, puis anéantit : *De Ruce Idéale*, *Les Sommeils Extatiques*, *Les Barbaries futures*, *Le Dernier Couple*, etc. — Et tout à côté ce sont, en un éternel et lumineux Eden où flotte et ondule toujours la même brume azurée, des rêves infiniments doux et tristes, qui caractérisent peut être le mieux la manière du poète : *Pour les Vieillards*, *Les Gloires Mortes*, etc, et qu'il nous chante, — pour employer encore un de ses termes, où il dévoile toute son âme, — avec l'émotion naïve et loyale de l'enfant qu'il est redevenu.

Que dire de plus d'un livre, qui, par sa subtilité et son essence mêmes, échappe à l'analyse ?.....

Les *Aspirations* sont l'œuvre d'un très pur et bel artiste.

ROD. SQUIER.

**Chansons tristes**, par PAUL SAINTE-BRIGITTE (Malines — L & A Godenne). — La nuit lugubre, la nuit noire, derrière laquelle se devine la grande mer qui gronde; et par ce noir où tombe parfois un rayon de lune, un passant va, balbutiant une chanson monotone; d'où vient-il? on ne sait pas, mais on dirait qu'il ne doit arriver nulle part, sur cette longue route triste, — ou bien, peut-être, vers l'aube falote, sous les embruns, il verra la

plage grise d'où cinglent les pêcheurs. — Voilà, je crois, l'impression de ce livre, qui est de début, c'est à dire sans tendances encore décisives, et embarrassé encore d'influences trop hantantes; à ceux qui ont ouvert le volume, il est presque banal de dire lesquelles : Verhaeren ! Le très haut poète désordonné et sombre, qui court, les cheveux aux vents, par les grèves, jetant, lui, des cris de superbe épouvante ! Or, s'il est inévitable *d'imiter* d'abord quelqu'un — inconsciemment, certes ! — que ce ne soit pas l'admirable artiste *d'exception* des *Campagnes Hallucinées* ! — Quelque talent qu'on ait — et Mr Sainte-Brigitte en aura peut-être, — on ne peut faire dans cette voie que de la caricature ; les beautés de Verhaeren ne se copient pas...

Il y a dans les *Chansons tristes*, dont les seules tendances bien nettes sont vers la faute de français, des choses assez bonnes : (citons, en ce volume de Vers, la seule prose : *Rafales Blanches*) — il y en a d'exécrables. — Oh volumomanie ! Hélas, les premiers vers, qu'on les brûle, — le feu purifie tout !

F. F.

**Fleurs de Neige**, par HEIRCLAS RUGEN (Nancy, G. Crépin-Leblond). Voici des vers d'automne : la senteur s'est dissipée des fenaisons faites, et les chants des faneuses ont fui. Maintenant, les couchants sont trop somptueux, trop graves. Voici le bout de l'avenue ; voici bientôt la neige qui viendra.

C'est dans tout ce livre, une langueur d'abandon, en le soir des parcs, vers Septembre, quand les jets d'eau sont tombés, et quand monte

*l'attristante senteur d'automne par les champs.*

Ces vers sont jeunes, et très purs ; je ne dirai pas dégagés d'influences — on y sent un peu trop l'admiration de Verlaine, par exemple.

Mais pourquoi tant d'épigraphe !

F. F.

**Idylles Joyeuses**, par ERNEST DUPONT. (Paris, Vanier.) — Ce titre, en une riante et claire édition, avec cette épigraphe de Moréas : *sourires abortifs*. Dans la dernière de ses *Idylles*, Mr Dupont s'écrie :

*Où, communier un pareil,  
ou bien Laforgue, ou bien Amiel,  
à l'aide du spirite éveillé !*

Et vraiment, il fait quelquefois penser à Laforgue — mais à un Laforgue moins exquisement délicat et vraiment désolé, aussi, que celui des *Complaintes*. Puis M<sup>r</sup> Dupont est parfois trop tenté par la mystification du mystère.

Et il devrait se garder des ...choses comme :

*Elle élixir Walter-Scott  
pour nourrir son espoir pâlot ;  
puis ses yeux pleurent comme un chott ...*

Je n'entends point par là nier le très réel mérite de l'auteur, dont l'ironie est souvent forte et cruelle ; et j'aime surtout le *Liminaire* :

*Où les cordes des luths, aux printemps juvéniles ?  
Où les gracieux doigts sur les cordes des luths,  
quand vibrait l'hosannah des pubertés viriles,  
des luths gisants brisés sous le rire des zuts ?  
Or, soyons ironiques.....*

F. F.

#### AVONS REÇU :

Paul Gérardy : *Pages de Joie* ; Maurice Desombiaux : *La Ronde du Trouvère* ; Charles Sluyts : *Notes d'Être* ; Georges Bonnamour : *Trois Femmes* ; Roger de Goeij : *Savonarola* ; — *Un Père de l'Eglise*.

Alexandre Michel : *Fleurs de l'Ombre*, sonnets (chez l'auteur, 2, Place des Augustins, Voiron, Isère. — Prix : un franc) ; Alfred Seys, *L'Aube d'un Enfant*, M. Rittinghausen : *La législation directe par le Peuple et ses Adversaires* ; nouvelle édition, augmentée d'une notice biographique (Bruxelles, J. Lebègue et C<sup>ie</sup>) ; A. Hammon *De la Définition du Crime* ; *Les Hommes et les Théories de l'Anarchie*, nouvelle édition complétée.



## TABLETTES.

M<sup>r</sup> Henri de Régnier vient de perdre son père, M<sup>r</sup> Henri-Charles de Régnier.

*Le Réveil* s'associe respectueusement à sa douleur.

\* \*

Les frontispices et euls-de-lampe du présent fascicule sont dus à Mr Charles Doudelet.

\* \*

**ARTICLES REMARQUÉS:** Dans le **MERCURE DE FRANCE**, les *Fleurs de Judis*, de Bémy de Gourmont; *la Mort d'Andronic*, d'Edmond Barthélémy, des affirmations d'art de Tédor de Wyzewa et Adolphe Retté, *Moussé* de Gastou Danville; *la Croix lourde* de Raoul Minhar; *Invocation* d'Ernest Baynaud. — *Paraboles* de Multatuli, traduites par E. Van Heurck —

En **L'ERMITAGE**, (juin) un fragment d'une comédie inédite de Stendhal, et des vers de Masterlinck, Carréro, Rambosson; *Pro libro* d'Henri Mazel; enfin, et surtout, *Suanhilde*, poème dramatique de Francis Viélé-Griffin.

Aux **ESSAIS D'ART LIBRE**, un fragment de *Vieux Suzes*, d'Henri Mazel —

**LA REVUE BLANCHE**: *Nouvelles passionnées* de Maurice Beaubourg, *Fragments sur l'espérance*, de Léon Blum, *Vers dorés* d'Emmanuel Signoret. Au **CHASSEUR DE CHEVELURES**, les *Enfants arriérés*.

? En **FLORÉAL**, proses de Séverin, Friche; vers de Maclair et Gérardy.

A **CHIMÈRE**, salmons Henri Mazel, Dévo-lyu, Rodrigue Sérasquier, etc.

En **LA JEUNE BELGIQUE**, *le Réveil Inguénu*, d'Albert Giraud, *Fragment d'Églogue* de Fernand Séverin, et la suite d'*Hélène* d'Arnold Goslin.

Encore, aux **BROUTILLES D'ART**, Friche et Sérasquier, Lucien de Busscher, Paul Sylvain et Edgar Baes.

Au **MOUVEMENT LITTÉRAIRE**, un fragment du *Grand Saint-Nicolas* d'Eugène Demolder.

En **LA REVUE ROUGE**, prose de Georges Eckhoud, vers de Charles Frappart.

A **LA NERVIE**, bonne revue nouvelle, *Le Clou*, traduction de J.-K.-Jérôme; vers de Verhaeren et Ed. Cornet.

\* \*

Le prix quinquennal de littérature vient d'être décerné à M<sup>r</sup> Georges Eckhoud. Nous sommes heureux d'exprimer ici une fois de plus à notre éminent collaborateur notre admiration pour son superbe et si divers talent. La distinction dont il est l'objet est une des premières revanches de l'Artiste sur le Musée, en notre triste Belgique. D'autres viendront.

\* \*

*L'Eventail* du 6 août 1903 publie la note suivante :

*La Revue rouge* a pris l'initiative d'organiser un banquet en l'honneur de M<sup>r</sup> Georges Eckhoud. Il aura lieu le 28 Octobre prochain; la cotisation est fixée à 5 francs par tête [vin non compris]

Les bulletins de souscription doivent être envoyés avant le 15 octobre à la rédaction de la *Revue rouge*, rue Gendobien, 18, à Bruxelles.

Les organisateurs sont : MM. Eugène Demolder, Henri Lebeuf, Pierron, Emile Verhaeren.

\* \*

Le prix quinquennal existe, en Belgique, depuis quarante ans; deux fois, il fut décerné à un artiste, à un maître de la prose: en 1893, à

M<sup>r</sup> Georges Eckhoud; en 1888, à M<sup>r</sup> Camille Lemonnier. Aujourd'hui, M<sup>r</sup> Camille Lemonnier est traduit devant les assises du Brabant, pour « outrages aux mœurs »

Ces « outrages », la Justice les a découverts, en trois mots de *Dames de Volupté*, dans un conte superbe, où plane toute la terreur de Poë : *l'Homme qui tue les femmes*. Ces trois mots sont nécessaires et fatals ; — ils jettent sur tout le récit un reflet symbolique et sinistre. Et cela, cette chose cruelle contée de l'éventreur, la presse quotidienne, longuement, l'a narré et commenté, en d'ignobles faits divers.

Donc, parce que M<sup>r</sup> Camille Lemonnier a écrit une œuvre belle, grande et pure, on va le condamner pour *outrages aux mœurs* — « absolument comme s'il avait vendu des cartes transparentes sur la voie publique ou caressé un jeune typographe dans diverses pissotières » (1)

Nous ne pouvons qu'exprimer à la « Justice » qui commet une pareille infamie, l'assurance de notre profond mépris !

Oh, toujours les crachats vers l'Art, cet éternel Crucifié !

\*  
\* \*

Au dernier numéro du Réveil, nous avions dit un mot de regret pour la Wallonie, qui disparaît. Nous avions omis de signaler, aux côtés de M. Albert Mockel, les amis qui avec lui ont dirigé cette belle revue, et en premier lieu, M<sup>r</sup> Henri de Régnier et P. M. Olin. Nous comptons réparer cette négligence au présent numéro ; mais nous vient une lettre de M. Albert Mockel, où il le fait avec une admirable modestie, et que nous insérons avec empressement :

PARIS, 26 mai 1893.

MON CHER CONFRÈRE,

Je reçois à l'instant le n<sup>o</sup> du *Réveil* que vous avez bien voulu m'adresser et, en vous remerciant avec chaleur de la belle couronne

funéraire que vous y tressez pour la Wallonie, je tiens à en arracher tout de suite la fleur trompeuse qu'elle contient.

Vous m'attribuez trop généreusement le mérite « d'avoir mené si haut la Wallonie. » Je ne fus pas seul, mon cher confrère, et, sans l'avoir voulu le moins du monde, vous êtes injuste envers les amis qui s'attelèrent à l'œuvre commune. M<sup>r</sup> Maurice Siville et, pendant quelques mois, M<sup>r</sup> Bahlenbeck, travaillèrent activement à l'organisation de la Wallonie que le cercle « l'Élan littéraire » venait de me céder. M<sup>r</sup> Eugène Mahair remplaça M<sup>r</sup> Bahlenbeck au comité de rédaction et sa présence parmi nous grandit la vitalité de la revue.

Mais il convient surtout de citer ici M<sup>r</sup> Pierre M. Olin qui non seulement prit une part considérable à sa direction depuis l'année 1888, mais en est même devenu le copropriétaire depuis trois ans. Plusieurs des progrès les plus heureux de la Wallonie sont dus à lui seul, et durant toute l'année dernière il la mena véritablement sans mon aide.

En outre, depuis trois ans, M<sup>r</sup> Henri de Régnier s'était chargé de diriger la Wallonie à Paris et vous devinez tout ce que nous devons à son dévouement fraternel non moins qu'à l'appui moral de son noble talent.

Et, pour achever, sans parler comme je le voudrais des chaudes amitiés qui nous ont soutenus en Flandre, en Wallonie et à Paris, je suis bien aise du moins de trouver une occasion nouvelle de remercier les maîtres comme M<sup>r</sup> Stéphane Mallarmé, M<sup>r</sup> José Maria de Hérédia, M<sup>r</sup> Paul Verlaine, M<sup>r</sup> Camille Lemonnier qui ont bien voulu nous donner à plusieurs reprises des pages inédites.

Cette lettre est, je crois, un peu longue, mais je ne pouvais accaparer ainsi le bénéfice d'une œuvre collective dont je fus tout au plus l'initiateur et dont le mérite revient surtout à mes amis.

Faites moi donc le plaisir d'insérer cette page dans votre aimable revue et recevez un dernier remerciement

ALBERT MOCKEL.

\*  
\* \*

(1) Ces mots sont d'une page magistrale, de virulente indignation, qu'écrivit Léon Bloy au *Gil Blas*, lors de l'affaire du *Crapaud*, (1888)



L'ERMITAGE publie un très remarquable referendum sur les préférences de l'artiste pour une organisation sociale — spontanée et libre, ou bien disciplinée et méthodique. La place nous manque pour reproduire, comme nous le voudrions, les principales réponses. Parmi les artistes favorables à la contrainte, citons les tyranniques Bebel, Paul Adam, Friche et Retté. Parmi les socialistes, Merrill, et par quelques côtés, Hérold et Viélé-Griffin.

— Maurice Beaubourg, Carrère, Mauclair, Maeterlinck, entre autres, se prononcent pour la liberté.

\*  
\* \*

Nous nous permettons de trouver bizarres certaines *visions* parues à *la Jeune Belgique*. On nous répond que « La rédaction du *Réveil* prouve par là une ignorance absolue de la mythologie égyptienne » —

Cette affirmation — juste, mais combien sôvère! — nous consterne. Nous ouvrons une souscription pour permettre à la « rédaction du *Réveil* » d'acquérir un dictionnaire de mythologie égyptienne. — Nous y trouverons sans aucun doute révélé comment le granit d'Égypte est parfois « *accablé* »; comment « le soleil va dans sa barque » tout en étant un « *immobile monarque* »; comment « une solitude se fend », et beaucoup d'autres choses mystérieuses, probablement arcanes sacrés, dérobés à la connaissance du profane par les prêtres Égyptiens, dont M' Albert Jhouney doit être le dernier descendant.

\*  
\* \*

PETITE CHRONIQUE DU GYMNOPYTHÈ-  
QUE ÉRUDESCENT ET DES PETITES  
INVAISEMBLANCES RÉALISÉES.

... « Le tuteur ne s'attaqua pas au jeune homme, dont la stature était de taille à lui imposer. »

(Henri Gréville, — *Jolie propriété à vendre*)

« Il suffit de lire Maupassant pour deviner que le manteau de don Juan qu'il jeta parfois sur son épaule pour courir les aventures alertes, a été pour lui la robe de Nessus. »

(Henri Fouquier.)

« Tout à coup, les quelques Kosnaks survivants qui suivaient Gouska ne virent plus la tête de leur chef; un boulet venait de le décapiter !

Mais le corps restait toujours debout sur la bête qui le portait, le poing du mort menaçait toujours le ciel implacable, — et les Kosnaks suivaient le cavalier sans tête qui les conduisait à la mort, en pouzzant des hurrahs joyeux ! »

[Rodolphe Darzens.]

... Des filles seules, les matelots s'occupaient avec une demi-gravité, parce que, dans l'espèce humaine, les sens ne s'arrêtent pas aux barrières qui séparent les races. »

(Pierre Loti — *Matelot*.)

... « Je trouve un âpre plaisir à relire cet admirable vers du glorieux poète VERLAINE :

« La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les li-  
[vers !... »

(Drapeau de juin 1893).

« La poésie surtout se ressent du grand dada du siècle, l'Argent, et pastichant NÉRON, peut on dire à peu d'exceptions près » qu'elle n'a pas d'odeur. »

(La Nerveir, de juin 1893).

« Ce fut près de la Cataracte de ce petit Nil qu'une petite fleur rose s'épanouit sur le sommet d'un chèvrefeuille mobile grimpaient au haut avec l'aide d'un vieux trouc qui l'avait affectueusement soutenu et qui cependant (?) ne regardait pas avec orgueil, les vertes campagnes qui glissaient (!!!!!) humblement à ses pieds...

(La Jeune Belgique — juin 1893.)

C'est intitulé *le Roman d'un Papillon*. Après cela, nous ne savons pas, peut-être, l'ontologie!

« Ses yeux ont la couleur pâle des tubercules  
Et l'acéruin éclat des armes de Damas;  
Leur émail est plus blanc que la dent des PUMAS  
Qui rôdent par l'horreur des forêts ténébreuses... »

... Ils ont l'algidité des plus cruels frimas...

... Je pense à ces miroirs, par les crépes ombrés (!)  
Réfléchissant des morts le cadavre tout blême  
Épave des espoirs dans le néant sombrés. (!!!)

(La Jeune Belgique de Juillet, 1893).

Ces morts dont le cadavre est tout blême, nous font réfléchir !

— Et la dont des pumas nous rend blêmes !

Et qu'on ne nous réponde pas que nous montrons une ignorance absolue de l'histoire naturelle. Désireux de nous instruire, nous avons posé par câble à notre excellent confrère Antonio Marqués, actuellement au Brésil, la question suivante : *Pourquoi puma (1) avoit-ils des dents très-blanches ? Réponse par retour courant.*

Quarante huit heures après, nous arrivait la triomphante réponse suivante :

Réveil, Gand.

*Puma ronger écorces quinquina dans forêts Amérique. Dentifrice excellent ! Mais moi préférer Eau Botol !*

Nous aussi.

\*  
\* \*

M<sup>r</sup> Jacquin a publié aux *Soirées Populaires de l'ouvrier*, d'excellents articles sur l'incurie scandaleuse de nos administrations à l'égard des œuvres d'art dont elles sont cousées avoir la garde, et qu'on laisse se dégrader, reléguées le plus loin possible du public. A défaut de toute compréhension artistique, au moins nos gouvernants devraient se dire que la *Descente de Croix*, par exemple, ou l'*Agneau de Van Eyck*, valent des millions, et qu'en les laissant pourrir et s'écailler, nos gouvernants sont aussi matériellement coupables que s'ils bourraient des billets de banque du budget les calorifères qui leur chauffent le rond de cuir !

Notre confrère parle de l'*Agneau*, enfoui, à Gand, dans une des chapelles latérales de St-Bavon; nous dirons ceci: Nous habitons Gand depuis vingt ans; eh bien, jamais, malgré de nombreuses tentatives, *Jamais nous n'avons vu l'Agneau!* Nous n'en connaissons que d'insuffisantes photographies. On le cache derrière d'ignobles serges vertes, écartées parfois devant un anglais, pour un prix exorbitant.

Le tableau s'use au frottement des rideaux; il est rongé de chancris et d'humidité !

Tout cela, et bien d'autres choses, fut répétées

mille fois, mais nous connaissons trop le crétinisme de nos gouvernants de tous échelons, pour espérer que cela change.

Déposés dans les églises pour exalter la Prière, ces chefs-d'œuvre continueront à être prostitués par des sacristains entremetteurs; ce trafic de gros numéro est trop lucratif pour qu'on veuille jamais songer à le supprimer, pour qu'on daigne comprendre qu'opprimer l'Art, c'est opprimer la Foi. Mais nous criions une dernière fois au meurtre !

\*  
\* \*

Nous avons sous les yeux un bulletin de la *Revue Moderne*, de Paris. Cy un extrait du programme de la revue :

« ... ce n'est qu'en 1890 qu'elle devient la propriété de son directeur actuel, M. Ch. Bourget, un jeune écrivain de talent qui ses articles remarquables dans la Presse, ses dernières productions littéraires : *Sour Héloïse*, *les Amours rurales*, *la Pivoine*; son esprit d'initiative et de parfaite indépendance recommandaient à ce poste délicat.

« Délicat en effet, car il s'agissait d'accueillir toutes les bonnes volontés, d'utiliser toutes les intelligences sans en rebuter ni en mécontenter aucune, et de faire la place de chacun selon ses services, ses aptitudes ou ses talents.

« C'est ce que le nouveau Directeur de la *Revue Moderne* devait promptement réaliser, en se déclarant tout d'abord l'adversaire acharné de ces officines de la littérature qui exploitent honteusement les débutants, en les attirant par des offres de publicité malsaines, insérant toutes leurs productions suivies un tarif convenu, 5 ou 10 centimes la ligne, à payer au directeur du journal, — les attirant dans des joutes, des soi-disants concours où le vrai mérite est toujours exclu, l'intrigue trop souvent couronnée, — en dénonçant hautement tous ces forbans qui sont la honte et les verrues de la jeune littérature honnête et laborieuse. Cette campagne jointe à celle que la *Revue* crut devoir mener contre les décadents, les symbolistes, les raseurs de l'école romane, etc, etc., lui valurent de précieux

(1) Cet hiatus exprimait notre ahurissement.

adhésions et de nombreuses félicitations. Aussi bien le groupement ne devait pas tarder à se faire, nombreux et brillant, constituant ainsi l'élite des écrivains modernes. » (!!!)

C'est inepte, mais parfaitement honnête, n'est-ce pas? — Cy un second extrait:

« ...CONDITIONS GÉNÉRALES:

« Nous lisons avec surprise en tête de diverses publications littéraires: *Nos abonnés sont nos collaborateurs*. Il y a dans cette formule une regrettable confusion d'attribution qui équivaut, en l'espèce, à un aveu d'impuissance, nettement exprimé.

« En effet, on doit comprendre que si pour collaborer il suffit d'être abonné, le premier épicien venu peut demander, exiger au besoin, l'insertion de sa prose ou de ses vers.

« Nous au contraire nous allons au-devant des demandes ou des questions intéressées « Que devons-nous payer pour collaborer à la *Revue Moderne*? »

« Rien! absolument rien!!

« Nous répondrons seulement aux nouveaux venus, à tous ceux qui viendront frapper à notre porte ne connaissant pas les usages de la *Revue*, réclamant notre hospitalité,

« — Vous n'avez rien à payer, QUE LE MONTANT DE VOTRE ABONNEMENT.

« Etant abonné vous avez droit à la collaboration, à la condition expresse que votre manuscrit soumis au Comité de lecture soit reconnu digne de l'insertion et accepté.. » !!

— Sans commentaires — ces petites saletés sont trop habituelles pour nous étonner ou nous indigner encore. Et ceci, nous ne nous serions pas donné la peine de le signaler, si nous ne voyions accolé à cette feuille de pisserait le nom et le portrait du cher défunt Léon Cladel, dont ces messieurs de la *Revue Moderne* osent revendiquer le patronnage, et qu'ils traitent de « notre illustre ami Cladel » sous prétexte, que vers 1883, Cladel avait fondé une autre *Revue Moderne*! On se souvient de la sottise inconvenance de l'un d'entre eux, venant aux funérailles du grand artiste d'Ompdrailles, prononcer un discours d'hypocrite larmoiement et de réclame!

Vient de paraître:

CAMILLE LEMONNIER, Le Bestiaire — Paris, Savins.

EUGÈNE DEMOLDER, Les Récits de Nazareth — Bruxelles, Vos.

CHARLES SLUYTS, Notes d'être — Bruxelles Lacomblez.

PAUL GÉRARDY, Pages de Joie —

\* \*

Nous sommes forcés de remettre au prochain numéro le compte rendu, promis déjà précédemment, du très remarquable ouvrage de M' Clair Tisseur: *Modestes observations sur l'Art de Versifier*.

Paraîtront:

HENRI MAZEL; Vieux Saxe (sous presse). — Le Khalife de Bagdad.

KARL BOES; Jean Marcidas, chevalier.

RENÉ BOYLESVE: L'âme se mire.

JOSEPH DECLAREUX: Les Heures bleues.

GEORGES FOURREST: La Chanson folote.

LOUIS LE CARDONNEL: Les Incantations,

poésies.

ROLAND DE MARES: L'Ecole des princes,

trad. de Multatuli.

STUART MERRILL: Merveilles.

IVANHOÉ RAMBOSSON: L'Âme des Watteau,

poésies.

Genève, poésies.

HUGUES REBEL: Les Chants de la pluie

et du soleil.

— Carnaval de Protées....

Paraîtra le premier octobre prochain: VIEUX SAXE par HENRI MAZEL. — volume in-16 soleil d'environ 200 pages, orné — pour les exemplaires de luxe seulement — d'une couverture et de cinq médaillons dessinés par Henri Gillet, et d'un frontispice en quatre couleurs d'André des Gachons.

Le tirage est rigoureusement limité à 315 exemplaires dont 250 sur papier fort teinté et 65 sur divers papiers de luxe.

On souscrit chez M. Girard, 8, rue Jacquier, à Paris, ou à l'Ermitage, 26, rue de Varenne, aux conditions suivantes:

Nos

1 à 5	japon impérial, à . . .	15 fr.
6 à 15	japon français gris souris effrayée, à	9 "
16 à 25	beau papier polychrome [1] à	0 "
26 à 35	bleu mourant Pompadour, à	6 "
36 à 45	rose las de sèvres, à	6 "
46 à 55	cuisse de nymphe émue, à	6 "
56 à 65	vert pâle Dauphin, à	6 "

[1.] Les cinq parties de VIEUX SAXE seront imprimées chacune sur un papier de couleur différente et appropriée au sujet.

## SOMMAIRE

<b>Stéphane Mallarmé</b> . . . .	Pelléas et Mélisande.
<b>Henri de Régnier</b> . . . .	Exergue.
<b>Francis Viélé-Griffin</b> . . . .	Vers.
<b>Emmanuel Signoret</b> . . . .	Documents pour une Esthétique.
<b>Camille Mauclair</b> . . . .	Historiette d'Automne.
<b>Henri Mazel</b> . . . .	Vieux-Saxe : <i>Le Galant Stratagème</i> , ( <i>fragment</i> ).
<b>Emile Verhaeren</b> . . . .	Chanson Morne.
<b>Pierre Dévoluy</b> . . . . .	de « Altruisme. »
<b>Ch. Van Lerberghe</b> . . . .	Chant du Matin.
<b>Maurice Maeterlinck</b> . . . .	Matin.
<b>Arnold Goffin</b> . . . . .	Vénus Florentine.
<b>Eugène Demolder</b> . . . . .	Matines.
<b>Max Elskamp</b> . . . . .	Dimanche retrouvé.
<b>Henry Maubel</b> . . . . .	Le Rêve de Ghislaine, cette nuit là...
<b>Paul Gérardy</b> . . . . .	Les Pèlerins de Byzance.
<b>Georges Eekhoud</b> . . . . .	Des Angliers.
<b>Albert Arnay</b> . . . . .	Sonnet.
<b>Albert Mockel</b> . . . . .	Au fond du Panier.
<b>Charles Frappart</b> . . . . .	Aveux de Tityrus.
<b>Ferdinand Séverin</b> . . . . .	Songes.
<b>Georges Marlow</b> . . . . .	Automne. Légende.
<b>Pierre M. Olin</b> . . . . .	Harpe Solaire.
<b>Arthur Souchor</b> . . . . .	Vers : I. Juste Sentence. II. Au Clair d'une Lune.
<b>Emmanuel Delbousquet</b> . . . .	Fragment.
<b>Joachim Gasquet</b> . . . . .	Les tièdes Voluptés des Nuits mé- lancoliques.
<b>Victor Remouchamps</b> . . . . .	Vers.
<b>Paul Masson</b> . . . . .	Les Gnomiques du five 'o clock.
<b>Paul Souchon</b> . . . . .	Conseil à Galathée.
<b>Charles Stuyts</b> . . . . .	de « la Vie latente. »

<b>Géo Mauvère</b> . . . . .	Nos amis, les Amants.
<b>Paul Alériel</b> . . . . .	du Soir
<b>Afred Lavachery</b> . . . . .	Le Jardin de l'Aveugle.
	Marguerite.
	Conte en Biscuit.
	Tambours et Trompettes.
	L'Idole.
<b>Aimé Geens</b> . . . . .	Incantation.
<b>Edmond Glesener</b> . . . . .	Devers la Coupe.
<b>Albert Arnay</b> . . . . .	Max Elskamp.
<b>Joseph Loubet</b> . . . . .	Cantilène.
	Caravane.
<b>Emile Lecomte</b> . . . . .	En Plaine.
<b>Phœbus Jouve</b> . . . . .	Paroles dans l'Ombre.
<b>Lucien de Busscher</b> . . . . .	Idylle.
	Poïètes.
<b>Rodrigue Sérasquier</b> . . . . .	L'Apparue.
<b>Frédéric Friche</b> . . . . .	L'Adolescent las.
<b>F. F. et Rod. Squier</b> . . . . .	Chronique Littéraire.
	Tablettes.



III<sup>e</sup> ANNÉE, N<sup>o</sup> 9.  
SEPTEMBRE 1893.  
Ce numéro 50 centimes.

## SOMMAIRE DU N° 9.

Fernand Roussel . . . . .	Les Blanches Fiançailles.
id. . . . .	La Petite Enfant Lasse.
Antoine Sabatier . . . . .	Martyre.
Sully Huntley . . . . .	La Légende de Taeru, le Gadelier.
Victor Remouchamps . . . . .	Chanson Malade.
Paul Alériel . . . . .	Du Soir.
Edmond Pilon . . . . .	La Galère Idéale.
Valmy Baisse . . . . .	Les Vitraux
F. F. . . . .	M. Clair Tisseur.
Albert Arnay. . . . .	Chronique Littéraire.

TABLETTES.

---

# LE RÉVEIL

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

Publié sous les auspices du Cercle Littéraire Français.

---

Marché aux Grains, 7, GAND.

Secrétaire de Rédaction,  
FRÉDÉRIC FRICHE.  
Rue St-Lievin, 306

Administrateur,  
RODRIGUE SÉRASQUIER.  
Rue Neuve St-Pierre, 71

---

ABONNEMENT : un an 5 frs. (Étranger 6 francs.)

---

### BOITE AUX LETTRES.

**E. D. à Blaye, E. V. H à Anvers.** — Sommes forcés au dernier moment de vous remettre au prochain.  
**P. S. à Aix, E. G. à Liège, J. M. A. à Avignon, M. F. et A. S. à Bruxelles, etc.** — Merci ! Aux prochains. Mais que de vers, mes amis, que de vers !

---

### ERRATUM.

Au dernier numéro :

Page 246, ligne 2 en rem. — lisez : *qu'il enchâsse.*

---

### COLLECTIONS DU RÉVEIL.

I <sup>re</sup> ANNÉE, 1891, ( <i>les Essais</i> ) . . . . .	(épuisés.)
Le Numéro (Nos 1 et 3 épuisés.) . . . . .	fr. 0 40
II <sup>e</sup> ANNÉE, 1892, collection complète (quelques exemplaires seulement) Prix majoré . . . . .	fr. 7 50
Le Numéro (N° 4 épuisé) . . . . .	fr. 0 50



## LES BLANCHES FIANÇAILLES

*Fragment d'analyse sentimentale.*

Le désenchantement commença bientôt, lent et insinuatif. Yvonne cependant de sa nature fine entourait Paul des surprises gracieuses d'une âme à son éveil et doucement elle éparpillait sur lui les frais pétales de son amour. Les premiers mois, leur adoration — faite de sentiments différents — s'était alanguie dans la surprise nouvelle des sens en quête d'une affection plus durable. Comme Yvonne l'avait prophétisé, elle voulut placer au dessus des attachements humains la communion de leur cœur et planer idéalement soutenus par la beauté radieuse d'une identité de pensées. Mais la nature mystique de Paul et le royaume des Rêves d'Yvonne empêchaient leurs réelles fiançailles, car tous deux souriaient à des visions trop personnelles et trop égoïstes.

Yvonne avait quitté la maison de la Grand' Place. La mère Brunel avait signifié durement à la jeune femme son renvoi — après la brusque promenade du soir. Elle s'était révoltée au défi jeté à sa vieille honnêteté et ce subit mépris des devoirs et de la réserve l'avait incitée à se défaire d'Yvonne. —

Ce fut alors une promenade heureuse au travers des quartiers déserts, des rues d'apparence flamande, un peu partout, au hasard des coins découverts. La solitude habituelle y avait



semé le doux silence des petites villes provinciales, dormantes, où le long des fenêtres grimpaient les tiges recroquevillées des plantes montantes. Les façades uniformément blanches et roses encadraient de mélancolique façon les vierges qui se nichaient aux arêtes des façades, et l'herbe ténue, disjoignant les dalles et les pavés, ajoutait encore à l'intense impression d'isolement et de tristesse. Nul mouvement de vie ne sortait des fenêtres closes, étoffées de rideaux blancs à fleurs élançées, et les pas s'assourdisaient sur la verdure molle du sol.

L'après-midi surtout venait appesantir son sommeil lourd sur ces quartiers abandonnés, parfois réveillés par le cri sonore et tranchant d'un marchand ambulant. —

Tous deux minutieusement visitaient les petites maisons vides et Yvonne, toute gaie, toute rose de plaisir, questionnait Paul, voulant les chambres à son goût ; puis très grave, déterminait à l'avance l'arrangement et le confort.

— Nous réfléchirons Madame ; — Nous repasserons demain. N'est ce pas, Paul ?

— Oui, nous repasserons. —

Le bruit sec de la porte refermée, ils se retrouvaient seuls et Yvonne les yeux brillants, impatiente, l'interrogeait. Mais elle trouvait une joie précieuse à continuer cette recherche de maison idéale, ne trouvant rien, s'arrêtant à celle-ci, se décidant pour celle-là. Et, fémininement, d'une grâce émue, elle demandait à Paul ses goûts, ce qu'il rêvait de joli et de flatteur pour un ameublement d'amoureuse. —

— Je veux tout selon tes désirs, puisque tu m'aimes —

Et tout à coup riieuse :

— T'imagines-tu ? Ce sera gentil ! gentil ! gentil ! Tu ne dis rien ?

— Mais je pense à toi, Yvonne, je pense à ton refuge dans la banlieue tranquille. Oh ! dis, vois-tu les bonnes heures à passer ?

Alors tout à coup elle devenait sérieuse. Un air de détresse noyait d'une pâleur blonde sa physionomie tout à l'heure animée et toute lasse, la voix changée, elle lui disait :

— Paul ? que ferons nous quand nous ne serons plus l'un à côté de l'autre ? C'était si consolant de nous savoir si proche ; dis, qu'allons-nous faire ?

— Tais-toi, Yvonne tu sais que nous nous verrons souvent. Alors enfantinement elle insistait :

Non, toujours, promets !

— Souvent !

Yvonne se serrait contre lui, d'une ondulation féline, comme si cette caresse confiante eût dû le lui attacher à jamais. Dans ce petit mouvement d'amoureuse, s'éveillait une demande de promesse et de protection, s'élevait, muette, la plainte de sa peine, tout le renoncement qu'elle faisait de sa vie à venir, pour lui l'amant librement choisi. Et son regard avide et pénétrant, sondait l'âme de l'aimé, puis parfois devenait inquiet et lentement, après une pression d'amour, des ondes d'espérance élargissaient de bonheur ses yeux tamisés. — Ils se souriaient ; leurs yeux se troublaient de voluptueuses lucurs papillonnantes, d'éclairs où vibraient leur âme, de toute la muette symphonie de leurs cœurs en extase. —

Yvonne, tranquilisée, s'abandonnait aux joies de ses projets, trouvant, au milieu des phrases envolées, une caresse pour les yeux de Paul par la jolie expression de son visage clair et l'entourait de toute cette inconsciente coquetterie qui se jouait sur son corps délicat, aux jointures encore tendres. —

— Ici, c'est ici que je viendrai ! dit Yvonne tout à coup en s'arrêtant. Ils étaient aux confins de la ville, presque à la campagne, à quelques pas de la forêt. Sur le plateau, vers le lointain, se dressait l'église dont la tour de violettes ardoises s'élançait mièvre et gracieuse. —

Le bois de l'autre côté barrait d'une ligne sombre et tourmentée l'espace — et tout autour l'ordonnance des champs, découpés en rectangles, en carrés, en triangles, s'étendaient rectilignes. De loin en loin des touffes de verdure mettaient une note jeune sur les terres mortes et les toits en tuiles rouges semblaient être des plaques rougies au feu et semées sur l'étendue. Jusqu'au fond de l'horizon, inégalisé de petites montagnes nues, la terre s'étendait onduleuse, pleine de vallées à peine creusées, de côtes aux courbes minces et — tortueux — disparaissant pour reparaitre plus loin, les méandres imprévus d'un ruisseau verdâtre qui chantait aux rives désolées la plainte des cascates.

Là-bas — sa base noyée d'eaux dormantes d'où surgissait la maigreur des joncs semblables à des cierges noirâtres — se carrait l'abbaye de Parck, seigneuriale et grave. Et sa masse énorme de pierres brunies du baiser des siècles s'élevait

mystérieuse dans l'air transparent. L'inquisition dormait encore à l'ombre épaisse des portes et le sombre manoir s'auréolait de la silencieuse ampleur des rêves d'autrefois. La paix des campagnes d'automne lincolait de sommeil les vies végétales et doucement les clochettes des chevaux sonnaient dans le silence ambiant, leurs notes argentines, allongées et tremblantes. Un voile de brouillard rose flottait vers l'horizon, en teintes déclinantes, et les arbres amaigris paraissaient rêver comme sous les ondes d'un encens doux et léger.

La maison qu'Yvonne convoitait se trouvait sur le bord du chemin, minuscule et coquette. Aux heures de printemps, elle devait tressaillir parmi les frondaisons, les fleurs pâles, le murmure sourd et voluptueux des branches de la forêt. Un nimbe de mystère flottait autour d'elle et lentement dans la pensée, rayonnait le souvenir des maisons fort vieilles d'amour du temps ancien.

De suite, elle conclut. Cette demeure, sans doute, l'avait-elle créée, lors de ses heures solitaires, au fond de sa pensée. Elle l'avait peuplée peut-être de chimères, meublée de souvenirs intimes, parfumée de tous ses songes.

Et au retour, à mots fragiles, elle narrait, rose de pudeur, à Paul, dont l'âme se berçait à la musique des paroles, les voluptueuses heures de solitude qu'elle passerait dans cette maison petite. Oui ! — toute seule, elle aurait un bonheur indicible à se parer de toilettes fines, à se sentir les chairs languies sous la caresse des ailes de parfums ; et toute inquiète alors, c'e lui avouait les étranges malaises dont elle souffrait, les impatiences et les souhaits qui couraient en frissonnant sur elle. — Tous ces vagues désirs se fondaient alors en langueur, en une lassitude très bonne et fort triste. Elle se croyait abandonnée après ces crises de trop beaux rêves et toute lasse, les lèvres mourantes, elle se réfugiait au fond du temple plus calme de ses rêves anciens. Et c'était pour cela qu'elle voulait qu'elle et lui s'aimassent en des choses plus hautes que de plates affections et qui les lieraient tous deux indissolublement.

Paul souriait aux phrases d'Yvonne ; il sentait désirable cette femme curieuse, en constante opposition avec la femme journalière et ce mépris net pour l'ordinaire affection qu'elle dévoilait épar-

pillait en lui les germes disparates d'une admiration hésitante, d'un amour déjà soupçonneux et d'une fatigue mal définie, sentiments complexes qui l'envahissaient à son insu. — Il aurait voulu Yvonne plus muette et plus femme, autrement sentimentale et douloureuse. —

Ces premiers sentiments se confondaient encore trop pour qu'il put les discerner. Toute sa reconnaissance d'amour étouffait encore les voix confuses qui s'éveillaient en lui et ses inquiétudes d'antan, les troubles maladifs qui l'avaient, de façon dure, exaspéré, dormaient encore dans la lassitude d'une métamorphose passagère. C'était une curiosité de toute heure qui s'embusquait en lui, aux aguets vers Yvonne. D'un brusque écart il s'était jeté au milieu d'une âme peu commune de femme et le déroulement nuageux de rêves, de renoncements, de flammes de passion, ces ombres mal définies l'attiraient inexorablement vers elle. —

Cette pure ingénuité de sens, cette pensée mûrie à l'ombre d'un cœur solitaire, toute cette complexité adorable de la femme qu'il découvrait peu à peu, au hasard des mots, l'emmaila. Il allait vers elle séduit et charmé, et cette seconde enfance de la jeunesse — si profondément capiteuse et si ingénûment perverse dans son innocence même — l'incitait aux grandes débauches intellectuelles.

Mais il ne comprenait guère les rêves précieux d'Yvonne. Il vécut trop tourmenté, trop seul, en exil de toute sentimentalité et son âme depuis longtemps morte aux jouissances des aveux, s'était atomifiée et linéamentée dans son dédain des autres. —

Il se laissait aller à la dérive des joies coutumières mais lors des grandes détresses de l'esprit, au travers de sa peine brumeuse, resplendissait comme un signal d'amour, de paix et d'oubli, le cœur miséricordieux d'Yvonne. Et las, il se laissait guider, trouvant âpre l'ironie de devoir courber le front de sa pensée vers les lèvres du sentiment et cette abdication de l'homme devant la femme — l'éternelle servitude ! — le jetait comme avant, dans les amères angoisses de faiblesse. Et ce port de bonté, plein de calmes eaux compatissantes, cette âme de femme ouverte à son cœur ne parvint pas à le consoler parce que sa pensée, curieuse et mauvaise, était ainsi faite qu'elle n'aimait que le crucial bonheur des souffrances.

Et cependant, fatalement Yvonne le reprenait, l'âme fatiguée

des périls, et la douce maternité de cette femme, encore ignorante de la réelle nature de Paul, trouvait dans ses gestes, dans ses yeux, sur le rebord des lèvres la rosée fraîche qui faisait neiger sur lui l'âme en fleur du bonheur passager.

Yvonne le captivait donc par cette renaissance de l'enfance dans la femme. Elle même s'étonnait de ces sensations nouvelles et Paul intérieurement enviait la confiance de cette âme qui se livrait à lui. Au fond ce fut l'époque la plus précieuse ; tous deux délivrés d'ennuis, à la mutuelle conquête de leur âme, tous deux grisés d'espérances et de découvertes, ils allaient au ciel — jamais après retrouvé ! — des grandes et bonnes extases. Les immatérielles tendresses des inflexions du cœur éclairaient l'ampleur sensuelle des yeux et ces instants étaient pour eux chose si neuve que leurs âme éprises et que leurs pensées étcintes s'oubliaient, évanouies des choses ambiantes.

La maison d'Héverlée les charmaient tous deux ; Yvonne la convertit délicatement en une demeure très discrète, d'apparence close, toute mystérieuse, et le jour tamisé par les stores bleus filtrait dans les chambres une lumière d'azur reposé. Son génie de femme restée longtemps isolée, était parvenu à mettre un peu partout la féminine atmosphère de ses rêves, et tout de suite en y entrant des ailes de parfums se mettaient à voleter ; on eût dit que des soupirs, longuement évanouis se remettaient à vivre et à chanter et lentement, les lèvres jadis blessées souriaient à nouveau. Elle emplissait cette petite demeure presque à son insu de tout son passé, et dans le sommeil plein de secrets des bibelots, je ne sais quelle image d'un songe se plaisait à revivre. —

— L'aimes-tu comme ça ? demandait Yvonne.

Et devinant aux réponses de Paul un souhait, un détail intime, elle changeait, elle corrigeait, et sous le va et vient de ses doigts agiles, elle épanouissait ce désir, heureuse et satisfaite.

Partout flottait une lueur lazuline, une pénombre aux reflets mauves — et cette clarté presque évanouie, en se reposant sur les meubles avait la teinte variée et douce des opales. C'était une caresse étrange pour les yeux que tous ces bibelots épars, dressant leur vie muette dans le repos de ces chambres assombries.

Toute émue, Yvonne eût l'orgueil de se savoir le poète de cette demeure close. Son sourire se souvenait des jouissances d'autrefois et toute une époque ancienne se reposait autour d'elle. De la sorte

elle entoura Paul d'une affection calme. Paul altéré de sentiments souffrait cependant de voir, mise dans une sorte d'oubli, sa nature avant tout sensationnelle et malgré la douleur qui sanglotait en lui à la défaite de son rêve, ce charme de femme qui mettait naguère dans sa pensée des fleurs d'adoration, ne l'incitait plus maintenant qu'à la curiosité.

Misère ! — Ce corps de femme, grêle et mince, aux seins minuscules et délicieusement détachés et ces jointures délicates comme celles que doivent avoir des enfants de Noël, et ces yeux doux, humides et caressants, et toute cette souple maigreur, et toute cette maladive impression de mystère du cœur et des sens l'émeuvaient. La sensualité de cette chair chaude et pâle qui s'enroulait aux membres d'Yvonne comme une sensuelle béatitude émotionnait son désir d'inconnu,

— Yvonne, dit-il un soir, est-ce bien là l'amour que je rêvais ? Je me trouve ici la pensée meurtrie, blessée et j'avais pensé qu'en toi, tout au fond de toi, je trouverais l'enfant petite et mièvre qui me ferait oublier ?

Et, alors, la voix sèche et le mot rapide, d'une voix où pleurait un avenir d'agonisant, Paul déroula tout le poème de cet amour mystérieusement grandi. Oui — oh ! oui — quelle autre joie pouvait être, que celle de l'enfant découverte, en l'amante ? Quel autre orgueil que d'élever cette image de naïveté vivante à son image à soi, de la sentir croître de son cœur et de sa pensée et cette âme n'aurait-elle pas été un peu de son âme ? C'était là le seul amour humain, l'inaltérable chaîne.

Et chaque fois que, douloureuse, Yvonne venait à lui, câline de cette grâce où flottaient comme du repentir et de l'amour, elle murmurait, courbée vers lui :

— Je t'aime ! Dois-je donc, enfant, toujours le dire ? Crois moi, n'évapore pas ainsi mon amour ! Ce sera le doux parfum qui vivra longtemps.

Et dans la chambre — au milieu du sourd silence de la nuit — Yvonne murmurait plus bas :

— Je t'aime ! —

Ces crises se précipitèrent. Paul s'inquiétait sans nul motif net, poussé toujours par sa nature d'homme aux instincts maladifs. Le sourire était mort depuis longtemps. Il se sentait

flottant, trop léger pour s'arrêter au bonheur. Le mysticisme qui le hantait, ce mysticisme dolent et douloureux l'assailait d'une foule de doutes, de rancœurs et d'espérances.

Et laissant fleurir l'affection sur ses lèvres, il crut à la rédemption de son sourire définitif — et de cette croyance il s'était créé un amour à sa convenance, façonné à ses instincts.

Cruellement, tout s'était effondré et il se retournait de toute part meurtri, afin d'apercevoir aux confins de son horizon morne quelque étoile de bonté consolante. Il était de la race de ceux qu'un mot raffermir, bien mieux que l'exactitude d'un fait et ne croyait jamais autant à l'amour d'Yvonne que lorsqu'elle disait le mot sacramentel !

Cette affirmation enfantine tant de fois murmurée pour quelques heures alors le ramenait à l'oubli, étant inhabile à percevoir toute la chère affection de cette femme, qui voulait hausser sa pensée à la hauteur de la sienne. Pour Paul, comme pour toutes les natures moralement faibles, l'amour ne pouvait être qu'un sentiment très doux, d'essence subtile et caressante et par le fait même de cette étroite compréhension il était sommairement destiné aux affres du naufrage. Il se débattait donc maintenant contre l'amour qu'il s'était imaginé, lors des mois d'absence d'Yvonne, et comme une âme abandonnée, il errait du royaume de ses chimères aux angoisses de la réalité.

FERNAND ROUSSEL.



D'un roman en préparation : *Les Blanches Fiançailles.*

## LA PETITE ENFANT LASSE

## X.

*V*oici que du lointain sourdement l'ombre tombe.  
 Le silence est propice à nos âmes bien nées,  
 Berceaux où le bonheur de nos courtes années  
 Renait sans défaillance à l'heure où l'ombre tombe.

*Laisse guider ton cœur vers l'ombre tentatrice ;  
 La lumière toujours fut cruelle à nos fêtes,  
 Car nous sommes, hélas ! d'une âme si parfaite  
 Que l'ombre seule peut nous être bienfaitrice.*

*Mes doigts ont des douceurs lasses et palpitantes  
 Et sur ta chair encor blonde de son enfance  
 Je veux enfin savoir le trouble d'une offense  
 Faite sur la candeur de ta chair palpitante...*

*Et te voyant ainsi mourante en des ténèbres,  
 Le bon remords qui fait que l'âme se lamente  
 Aura de durs accents de honte sanglotante  
 Et je t'aimerai mieux ainsi dans les ténèbres.*

*Car je crains les baisers semés dans la lumière  
 Et je crains de mes mains les caresses pensives.*

*O ma petite enfant, suppliante et surprise  
 Fais naître le pardon de tes belles paupières :*

*Il neigera très doux sur mes riches offenses  
 Et sans doute au jardin muet de mes péchés  
 Saurai-je encor prier, cruellement penché  
 Sur toi, petite enfant, pâle de mes offenses...*

FERNAND ROUSSEL.



## MARTYRE

*N*on, je n'ai pas besoin pour me supplicier  
De verges ou de fouets aux mordantes lanières,  
De chevalets grinçant sur leurs moyeux d'acier,  
Ou de fauves ravis à d'obscures tanières.

*J'ai dédaigné les croix où la soif et la faim  
Lentes mordent les chairs d'une angoisse hagarde ;  
J'ai honni les poignards damasquinés d'or fin  
Dans les gosiers béants inclus jusqu'à la garde.*

*Et je n'ai pas voulu de l'ombre des cachots,  
Ni des anneaux rivés, d'où sourdent les œdèmes,  
Par d'ironiques mains arrachés des réchauds  
Et cerclés sur les fronts comme des diadèmes.*

*Je porte une douleur en moi, sans blasphémer.  
Librement parmi tous j'ai choisi mon supplice,  
Et tu le sais, ô toi que je voulais aimer,  
Que mon amour est mon cilice.*

ANTOINE SABATIER.



## LA LÉGENDE DE TACRU, LE GADELIER

*(Extrait)*

.... Le Tacru vit sa mère quasiment trépassée sur sa couche plus dure qu'une galette de Pâques; il vit ses frères, ses sœurs éplorés devant le placard où ne traînait plus qu'une douce odeur de pommes; et les petits avaient des figures blémies comme celles des enfants de St-Nicolas dans le saloir. De cette détresse il eût aussitôt pitié grande. Quelque chose d'ardent le souleva. En dépit de sa chétiveté, il résolut d'aller mendier au loin.

Chaque matin il partait à pieds déchaux, mallette au dos. La lune luisait encore au ciel, mais, s'effaçant peu à peu, elle n'était bientôt plus qu'un mince barbeau d'argent glissant dans un lac d'azur clair. Les étoiles pâlissaient et une blancheur d'aube s'irradiait à l'horizon, au bout de la grand'routte déserte, derrière les peupliers.

Le Tacru marchait vite, poussé par une force surhumaine, porté comme par des ailes.

Dans les villages, au long des portes, il chantait d'une voix creuse de mal nourri, de gaillardes chansons, des mélodées plaintives de gadelier, des complaintes légendaires. Elles célébraient les amours libertines, la douce vie des plateaux, les longs adieux de ceux qui partent au loin dedans les îles. Et il les rythmait toutes sur un mode lent de psalmodie, indifférent et las. On lui baillait des tournants de pain, des quartiers d'andouille camoussée, des morceaux de carnaquette.

Au soir, ayant pleine sa musette, il s'en rallait devers sa mère. Il s'en rallait sans perdre haleine, fier du soulas qu'il rapportait. Du plus loin qu'il revoyait sa chauminette, il haletait vers elle, parèillement à un pèlerin d'Echternach vers la cathédrale. Il l'aimait ainsi abandonnée sur le chemin, avec ses pans de chaume mettant de l'ombre sur ses fenêtrées, comme un capuce sur des yeux tristes.

Il arrivait, poussait l'huis, criant « Tiens Daronnet; happe ceci Daronnette; et toi mérotte, grignote moi vitement cette bonne patte de canard. »



Parfois, l'hiver, le Tacru s'en advenait dans des villages ensevelis sous la neige. Des rafales la soulevaient en tourbillons sur le toit des chaumines ; elles l'amoncelaient en tas énormes devant les porches jusqu'à l'entablement des fenêtres ; et sur les fumiers, les bannes étaient renversées et les tombereaux reposaient, brancards en l'air. Aucun bruit cadencé de fléau sur l'aire, aucun meuglement dans les stalles, rien que la plainte des arbres sur les chemins !

Cependant, le Tacru chantait à tue tête, les veines du cou saillantes, les yeux sortis des orbites comme des ventres de raines. Mais personne ne l'ouïssait, sa voix se perdait dans le vent, il se sentait mourir.

Toujours, la pensée du malheur des siens le ranimait ; se raidissant contre le froid, il s'en allait plus loin.

Toutefois, une vesprée qu'il s'en retournait à la maison plus fatigué qu'un bourriquet revenant de la foire de Neufchâteau, il chut sur le chemin en défaillance. Il était prisonnier de la neige. Elle l'encerclait de murailles hautes comme celles d'un château fort et elle ne cessait pas de tomber sur lui en farine éblouissante, en flocons transparents comme des ballons de pissenlits, en flocons larges comme des ombelles de sureau. Allait-elle l'ensevelir peu à peu, lente et cruelle ? Reverrait-il encore sa chauminette aux fenêtres tristes, au toit défoncé comme un chapeau de mousquetaire ? Le pauvre Tacru était en grande angoisse. Mais s'étant mis à genouillons, il pria tant et tant et en ferveur telle vers les espaces que le souverain des cieux en fut touché. Et voilà que la neige ayant cessé de choir, il vit au ciel une grand'route lumineuse, plantée d'arbres, baignée de lumière bleue, où cheminait au milieu d'un troupeau le grand saint-Hubert, patron des gadeliers.

SULLY HUNTLEY.



## CHANSON MALADE

*M*es frêles chants, mes pâles vers,  
Aux airs mystiques de ballades,  
Sont des chansons d'enfant malade  
Sous des étoiles en hiver...

*Tandis que frissonne en mon être  
Tout un Avril de guérisons,  
La Lune morte me pénètre  
Du glaive lent de ses rayons...*

*Le Rêve étrange qui m'enchanté  
Est trop lointain pour me guérir,  
Et ma pauvre âme pleure et chante  
Comme d'un Ciel qui va mourir...*

le 3 octobre 1892.

V. REMOUCHAMPS.



## DU SOIR

Aus meinen grossen Schmerzen  
 Mach' ich die kleinen Lieder  
 Die heben ihr klingend Gefieder  
 Und flattern nach ihrem Herzen.

HEINRICH HEINE

## IV.

*Les douces choses chuchotées  
 Dans la ville aux tourelles fines  
 Par d'âmes âmes enfantines  
 Je les ai bien souvent chantées....*

*Hélas, et c'est l'amour qui frôle  
 Mon âme où s'essorent sans trêve  
 Le même espoir, le même rêve  
 -- Faibles murmures de viole*

*Que la voix de la chanterelle  
 Domine de sa plainte frêle... —  
 O l'éternelle ritournelle  
 Qui me fait toujours parler d'Elle!*

*Elle est bien vague et monotone  
 Cette chanson mélancolique  
 Dont la désolance angélique  
 Pleure en ma pauvre âme d'automne.*

*Qu'importe, il faut des larmes vaines  
 Aux enfants qu'effleure le songe.  
 Il leur faut un peu de mensonge  
 Et tant de choses incertaines!*

PAUL ALÉRIEL.

## LA GALÈRE IDÉALE

*On ne vit que par le style.*  
Chateaubriand.

Dans le pensionnat où naquirent mes premiers rêves, mon âme, fragile et naïve, de toute la naïveté de ses quinze ans, ne s'était jamais exaltée au contact d'une œuvre spirituelle.

Oh! qu'elle était triste et douloureusement morne cette existence sans paroles réconfortantes et sans l'intime causerie d'un être affectueux! C'était l'interminable série des jours voués à la sécheresse des mathématiques et à l'aridité des sciences physiques, c'était le cloître mis autour du cœur, avec son grand recueillement sévère.

Au milieu de cet ennui latent et de ce monotone tintement d'heures — premier rayon d'étoile arrivant jusqu'à mon âme — me tomba entre les mains un exemplaire de Chateaubriand. Ce fut un éblouissement, une extase qui dura bien huit jours. Un immense espoir me gonfla la poitrine, et, pour la première fois je montai sur le pont de cette lumineuse galère idéale qui, depuis, me traîna sur bien des mers pathétiques!

Un horizon infini s'étendit devant mes yeux et je m'en allai vers les vastes forêts vierges du songe, guidé par les clameurs du Verbe; j'exaltai dans moi la figure éthérée de quelque reine ou de quelque femme très belle avec qui j'eusse vécu dans la solitude d'une Alhambra ou sous la coupole bleue d'une Amérique impossible. Je fermais les yeux et je voyais des palmiers grandioses, des rivières larges comme des fleuves, des ravins semés de flores inconnues, des animaux libres glissant les zébrures de leurs corps parmi les lianes, et, par ci par là, quelques hommes au cœur simple et bon, quelques vierges très douces; la poésie me fut révélée par ce prosateur. Chateaubriand fut mon premier éducateur littéraire et j'ai, depuis, conservé dans moi cette hantise incessante de magnificences tropicales et de splendeurs éblouissantes — dont ses phrases ciselées et triomphales me donnèrent la soif, ses phrases pareilles à des fanfares de victoire ou à ce bruit léger que font sur les mers d'azur les rames des galères dorées!



Je veux parler seulement ici de ceux, qui comme Chateaubriand, m'ont énié par la majesté de leur verbe, car ce sont ceux-là qui resteront le plus longtemps en moi. Je noterai brièvement tous les noms de ceux qui ne sont plus et de ceux qui sont consacrés, car je voudrais arriver à parler de ceux qui, aujourd'hui, ont besoin d'être.

Tout jeune poète a passé par la période d'initiation qu'est la lecture des romantiques.

Hugo me tint et me tient encore en haleine ; cet homme est l'Orphée du siècle et le moindre accent de sa Lyre m'a toujours donné le frisson ; les colossales figures de la *Légende des Siècles* resteront toujours pour moi les plus belles choses que je sache.

O Père, vous avez été  
Notre chanson et notre été ;

Père, vous êtes le grand chevalier couché dans votre armure rayonnante et vous savez combien nous vous aimons !

Théophile Gautier, pareil à quelque tétrarque tyrien ou à quelque nomarque d'Égypte m'apparaît drapé de rouge et parcourant tous les paysages enchantés de l'antiquité orientale !

Baudelaire, celui que nous allons presque déifier, Baudelaire cet artiste impeccable qui nous glaça d'épouvante et d'espoir tout à la fois, le génial devancier de ceux qui sont aujourd'hui, nous réservait les voluptés atroces de son cœur et nous nous en sommes ensanglantés !

Flaubert nous peignit le vitrail de *Saint-Julien*, nous étonna des joailleries éblouissantes de la *Tentation* et fit, pour nous, sourdre des ruines de Carthage cette nudité attirante et mystérieusement fatale, *Salammbô*, marbre blanc et pur à jamais, sculpté dans nos jeunes cœurs !

Barbey d'Aureville m'apprit à aimer Edgar Poe ; le nom de Villiers m'apparaîtra toujours derrière la légende merveilleuse d'*Akdysséril*.



J'aime encore plusieurs Parnassiens ; j'ai lu jusqu'à le savoir par cœur la *Kaïn* de Leconte de l'Isle. Théodore de Banville fut

le divin bouffon dont les grelots sonnants et la verve étincelante comme un jet d'eau de couleurs vives, nous grisèrent d'une débauche de rimes : Catulle Mendès, Léon Dierx, de Hérédia n'ont pas diminué à ma vue.

Avant de parler de ceux d'aujourd'hui, je veux jeter quelques fleurs d'immortelle sur les tombes de ceux qui moururent hier, sur ces rameurs qui se laissèrent choir dans la mer de la mort avant l'atterrissement de la galère !

Il y a Arthur Rimbaud, il y a Jules Laforgue.

Il y a Ephraïm Mikhaël, dont les poésies me passionnent jusqu'à l'aigüe souffrance de vouloir les revivre, comme si l'on pouvait se draper dans la défroque d'un artiste aussi délicat et aussi pur que celui-là fut.

Léon Cladel est couché sous les pelouses fraîches aussi ; G. Albert Aurier vient d'y descendre, laissant des poésies dont plusieurs sont des chefs d'œuvre.

Oh ! que nous réservait-il donc, celui-là qui portait avec lui tant d'espérances ?

Tous sont endormis sur les galets bleus de leurs climères, puisse le roulis de l'éternité les bercer d'une belle chanson douce...

\* \* \*

Il sont nombreux ceux qui, aujourd'hui, rament la galère de l'Idéal, ils sont pleins de force et pleins d'espoir, ils sont les argonautes partis à la conquête de la fameuse Toison, ils ont le principal moteur qui est la Foi. Mais la galère, sous l'effort de tant de bras divers dont le mouvement n'est pas un, ballotte sur les flots tumultueux. Elle avance de quelques nœuds, puis elle recule : l'individualité de l'un est balancée par l'individualité de l'autre. D'aucuns veulent aller en avant, vers l'inconnu d'autres préfèrent rester stationnaires et regarder le couchant, empourpré descendre dans leur âme. Il en est qui laissent les avirons pour orner les vitraux d'une chapelle intérieure ; il en est qui montent dans les vergues fleurir les voiles de belles tapisseries pâles ; il en est qui s'accourent sur le bord et qui regardent déferler les flots. Chacun traduit ses impressions sur une lyre différente. Oh ! quel sera l'Orphée inconnu, qui, silencieux depuis le départ du port, s'avancera parmi eux et leur montrera la Lyre qui est au-dessus de toutes les lyres et leur dira les chants qui sont au-dessus de tous les chants ?



Ce jour-là, les Argonautes du Rêve se grouperont autour de lui, et, émus des accents de sa voix, ils reprendront les rames pour aller promener sur toutes les mers les accents du Grand Barde, cygnes unis comme un seul cygne, ouvrant le golfe bleu devant le Lohengrin de Demain !

En attendant la venue de ce Messie, l'évolution latente et comme pour ainsi dire en place du Verbe se poursuit. Tous tressent un cordage nouveau aux voilures de la galère, en vue des tempêtes futures et des aquilons présents.

Verlaine et Stéphane Mallarmé sont les deux plus écoutés. Verlaine assis parmi les ballots de précieux vases et d'admirables pastels du siècle passé, narre de divines litanies, de grisantes chansons, de voluptueuses odes et de ces superbes élégies où il dit, parlant d'Elle :

*Châtelaine de qui, je ne suis las le page  
Mais le vieil écuyer fidèle et pas trop sage,*

*Châtelaine de mes domaines de Bohême,  
Écoute bien chérie, écoute bien, je t'aime !*

Puis étendant la main sur les flots d'alentour :

*Avons-nous voyagé, dis, ma puissante reine,  
Étoile de ma mer, ô toi, toujours sereine...*

Et puis sa voix rappelle les coquillage de la côte :

*Celui-ci contrefait la grâce  
De ton oreille, et celui-là  
Ta nuque rose, courte et grasse ;  
Mais un entre autres me troubla.*

Il se souvient :

*Ah ! les oarystis ! les premières maîtresses !  
L'or des cheveux, l'azur des yeux, la fleur des chairs....*

Et fatigué de l'effort, il retombe sous la souffrance qui nous brise « nous les ardents, les excessifs, les diaboliques, persévérants de cette science à part, qui ne mène à rien « de positif » mais qui nous ayant pris innocents, nous rend malheureux d'un malheur adoré, puis nous laisse angéliques ! » (1)

Derrière ces deux, magnifiques en leur isolement, les poètes romans charment aussi : Moréas, du Plessys, la Tailhède.

(1) Extrait de la Biographie de Lafenestre (Vanier).

Je ne veux point nommer de symbolistes, puisque toute véritable poésie repose sur un symbole et que tous les Ancêtres dignes de ce nom n'usèrent que de symboles, de Dante à Baudelaire. Je nommerai les poètes, simplement :

Laurent Tailhade est bien le plus parfait des faiseurs de vitraux, mais il est un de ces ouvriers hantés de l'œuvre divine et il lui est arrivé, je crois, de prendre les rayons du soleil, la pourpre des couchants, l'or des feuilles mortes et les cheveux des femmes pour auréoler dans l'alcôve de la niche ouvrée, la vierge, endormie emmi l'encens.

Quillard me fut révélé par ce *Lied* :

*Je ne veux pas courber ma tête sous tes pas,  
Ni baisser devant toi mes yeux, je ne suis pas  
Un mendiant d'amour et d'aumônes charnelles  
Et la honte des pleurs souillerait mes prunelles.*

*Mais dans la nuit semblable à mon cœur sombre et fier  
J'irai dire mon mal aux vagues de la mer...*

Henri de Régnier, comme un preux revenu des croisades, habite un féerique manoir. Il se confine en les vastes salles aux murs tapissés de légendes ; il regarde les lévriers étendre leur corps sur les dalles colorées ; il suit passer les ballerines à travers les verrières ; il fait entrer les mimes, il les fait jouer devant son dais et des vateurs se rangent le long des murs, le faucon au poing. Il parle devant eux ; il dit, sur une musique charmeuse, des chansons, ou il se fait apporter un livre de vélin où il écrit, en lettres d'or, de belles histoires.

D'un *Message au poète adolescent* de M. St Pol Roux, j'ai conservé comme un encouragement donné par un frère aîné :

*Pèlerin Magnifique en palmes de mémoire  
(O tes pieds nus sur le blasphème des rouliers ?)  
Néglige les crachats épars dans le grimoire  
Injuste des crapauds qui te sont des souliers.*

La chevauchée d'Yeldis de Francis Viélé-Griffin passe dans d'admirables paysages légendaires, récits de troubadours égrenés dans la pourpre des forêts et sous la chevauchée des épiques galops. Camille Mauclair possède un vers libre pénétrant et d'un rythme charmeur. Ferdinand Hérold m'a donné soif de ses vers, depuis que j'ai lu certain « *Voyage d'une nuit d'hiver* » ;

Gustave Kahn a pour nous des voluptés grisantes que nous savons découvrir sous les joyaux de son langage...

J'ai pour M. Adolphe Retté toute l'admiration (1) que mérite un tel artiste. Son vers libre était le seul en harmonie avec le sujet d'*Une belle Dame passa*. Oh ! qui donc mieux que lui la dira cette poignante rencontre de la Dame qui passe et qui s'en va, après avoir pris votre âme entre les fils d'or de ses cils et les pétales de sa bouche et les rais de ses cheveux ? Elle y est bien là, toute cette âme de poète prête pour toutes les souffrances et que l'éperdue détresse d'amour brise, brise jusqu'à la faire sangloter. Nous l'éprouvons tous cette tristesse que laisse le vide de celle qui est passée, mais celui-là seul sut amortir le regret par de beaux vers sincères et doux...

De M. Stuart Merrill, j'ai conservé le mirage, comme d'un roi des temps anciens, qui, après la déroute de son armée sous le couchant empourpré, partirait, emporté sur une galère, vers Babylone, vers Venise, Thulé. Là, il s'arrête, et en strophes pompeusement simples et mélancoliquement berceuses, il se met à chanter toutes les angoisses de son âme, toutes les lassitudes de son cœur, toutes les détresses de ses rêves, en y mêlant, gemmes constellées, toutes les splendeurs de son règne passé et tout le regret de ses gloires évanouies. Il charme son exil des réminiscences d'autrefois et il se laisse aller à confondre le présent avec elles. De là sort ce mélange charmeur et indéfinissable qui aboutit à de merveilleux effets comme :

*Mon âme tant malade s'endort  
Sœur, au son de ta chanson nocturne,  
Un lys noir a fleuri dans l'urne,  
Le roi de Babylone est mort.*

ou

*La flotte a fui vers d'autres astres,  
Les enfants sont morts sur la route  
Et les fleurs, au vent des désastres  
Ne sont qu'un souvenir de doute.*

L'œuvre de Jean Carrère est un rayonnement de joie (2) dont le divin reflet réchauffe les âmes attristées. L'espoir émane de son œuvre, comme le parfum des belles fleurs, et, quand ses mains

(1) Non le respect, ce mot n'existant plus.

(2) Serait-ce un blasphème de dire que j'aime autant cette joie que celle de Banville !

touchent les cordes des lyres, c'est pour annoncer le règne de la Beauté et de la Jeunesse, seules reines des ans futurs. Il veut envelopper dans un hymne immense la mort, pour qu'on n'entende pas son rôle :

*Des lyres ! Des lyres !  
N'est-ce pas qu'on entend des lyres  
Dans le couchant des siècles qui vont mourir...*

Et puis il annonce les fanfares de gloire promises au renouveau prochain :

*N'est-ce pas, n'est-ce pas qu'on entendra nos lyres  
Dans l'Orient des siècles qui vont surgir ?*

Je voudrais dire Dubus, Remy de Gourmont, Rambosson, Louys, Souchon ; Je voudrais consacrer un chapitre à ces impeccables sonnets de Samain, limpides comme du cristal, brillants comme des étoiles, mais je ne veux pas oublier ceux de nos frères, qui, par delà le nord, traînent l'abandon de leur âme : Macterlinck, Rodenbach et ce grand talent qu'est Emile Verhaeren. Je ne veux pas oublier de citer seulement (ce qui est bien peu) les prescriteurs qui ne sont pas les moindres de nous : Huysmans, Paul Adam, Beaubourg, Henri Mazel, Bernard Lazare, Jean Lorrain, Marcel Schwob, Gasquet et tant, tant d'autres que je voudrais savoir et que je crains d'ignorer...

\*  
\*  
\*

Dans la magnificence du soleil couchant du siècle la galère apparaît sur la mer, comme un grand oiseau inconnu ; ses voiles ressemblent à des ailes surchargées de perles et de diamants. Quand le siècle nouveau se lèvera, vers quelle côte dirigeras-tu ton vol, grand oiseau-fantôme de notre espoir ? Te laisseras-tu choir sous le poids de tes trop grandes richesses, ou rentreras-tu dans quelque port aux acclamations de la multitude ?

En attendant ce jour décisif, la galère idéale vogue doucement à l'aventure, bercée par la chimère de chacun, et ceux qui sont à bord ressemblent à ces Doges vénitiens qui venaient jeter leur bague dans la mer. Eux jettent non une bague, mais des milliers de bagues et chacune de ces bagues est une rime sonore dont se repaîtront les Sirènes.

Oh ! Quel jour retomberont-elles sur la terre pour s'incruster dans le cœur de tous les hommes émerveillés ?

19 et 20 Juillet 1893.

EDMOND PILON.

## LES VITRAUX

**L**es vitraux, ces joyaux des bonnes cathédrales  
 Aux clochers élégants couverts de vétusté,  
 Logent très luxueusement des vierges pâles,  
 Fervents contemplateurs de la divinité  
 Les vitraux, ces joyaux des bonnes cathédrales.

*Ils ont, pour se vêtir, la lumière des cieux,  
 Majestueux manteau dont leurs grilles s'affublent,  
 Et le soleil d'hiver glisse, silencieux,  
 Sur l'ombre des piliers et sur l'or des chasubles...  
 Ils ont pour se vêtir la lumière des cieux.*

*L'éclat, magnifié, de leurs enluminures  
 Où, dans toute sa foi, saigne le nacarat  
 S'épardant en le flot mystique des dorures  
 Fait paraître plus blancs les fronts sans incarnat...  
 Or en cet éclatant amas d'enluminures,*

*Les saintes aux corps très fluets rêvent d'amour.  
 Leurs cœurs semblent revivre à la clarté des cierges  
 Et dans la nef silencieuse des longs jours,  
 Elles sentent fleurir, en leurs âmes de vierges,  
 Le lys béatifique et la rose d'amour.*

*Sur un champ d'or, serti d'étranges fleurs gothiques  
 Les yeux grisés d'extase et le front amaigri,  
 Elles se dressent en les vieilles basiliques,  
 Droites, dans la ferveur de leurs rêves fleuris,  
 Sur un champ d'or, serti d'étranges fleurs gothiques.*

*Elles rêvent .. Et Dieu sur leur virginité  
 Prodigue les trésors de ses Béatitudes.  
 Elles rêvent... Le chant de leur Naïveté  
 Se meurt dans la splendeur des saintes altitudes  
 Où fleurissent les fleurs de leurs virginités.*

*Elles aiment... Et c'est pourquoi leurs yeux se voilent...  
O ces cœurs morts d'amour, les avez-vous aimés ? —  
Et s'envolent des lys et pleuvent des étoiles,  
Epanouissement des rêves Innommés...  
Elles aiment... Et c'est pourquoi leurs yeux se voilent.*

*O leurs vingt ans jetés en pâture à la foi!...  
Pâleur des fronts, Azur des yeux, rose des lèvres,  
Les cheveux ondulant comme un fleuve d'orfoi,  
La puberté naïve et ses surprises mièvres...  
O leurs vingt ans jetés en pâture à la foi!...*

*Et cette faim d'amour tord leurs chairs virginales...  
— O les corps souffreteux, les avez-vous bercés ? —  
Et dans l'envolement des chansons vespérales  
Qui meurent en la nuit chantante de baisers,  
Le mal, le mal d'amour tord leurs chairs virginales.*

*Dormez, dormez, ô sœurs l'extatique sommeil —  
En l'éblouissement de vos rêves mystiques...  
Vos fronts seront nimbés de rayons de soleil,  
Vos cheveux trembleront au vent des saints cantiques.  
Dormez, dormez, ô sœurs, l'extatique sommeil,*

*Sur un fond d'or, serti d'étranges fleurs gothiques.*

Mai 1893

VALMY BAYSSE.



## M. CLAIR TISSEUR

De ce titre : *Modestes observations sur l'Art de Versifier*, voici, en 400 grandes pages, le livre le plus complet, je crois, à propos du vers français — d'érudition fabuleuse et d'excellente méthode ; M. Clair Tisseur, examine les métriques anciennes et modernes, les compare à la métrique française, et montre ainsi très clairement sa filiation, ses règles fondamentales, ainsi que l'inanité de certaines lois qu'on voulut formuler.

L'auteur est toujours impartial, de grand sens et d'une bonhomie très fine, très mordante parfois ; tel dans les lignes où il prouve que romantiques et parnassiens, loin d'affranchir le poète de ses entraves, comme il le crièrent bien haut, les ont au contraire étroitement aggravées.

M. Tisseur est un classique dans le beau sens du mot ; et voyez, il admet bien des audaces de novateurs d'aujourd'hui — au moins en principe car parfois, il recule timidement devant l'exemple.

Ainsi, il donne cette définition du vers : *une suite de mots reliés entre eux par un rythme*, tout simplement, et montre parfaitement que le vers français se décompose en pieds rythmiques. Pourquoi dès lors ne pas admettre le vers polymorphe, puisque, M. Tisseur le dit bien haut : *l'arbitre suprême, dans les vers, c'est l'oreille* ; puisque d'autre part, il admet très justement et préconise l'ancienne *césure féminine* (répondant à la rime féminine — c'est-à-dire l'élosion des syllabes muettes qui ne se prononcent pas réellement, dans le corps du vers ; ce qui est logique, et répond parfaitement à la prononciation moderne. Mais encore, il n'ose en tirer cette conclusion, et il condamne les vers exquis de Kahn :

*File à ton rouet, les chansons sont légères ;  
Les images redisent les gloires des marins,  
Les chansons s'évident aux heures plus légères,  
Proche du retour sonore des marins.*

Le rapport rythmique y est superbe, cependant. — Cessons donc d'admettre pour les vers une accentuation conventionnelle toute différente de la véritable !

De même, traitant l'enjambement, il le dit employé à tort et à travers, et veut en faire une exception. Mais il a montré aussi que le mot à la rime doit toujours être grand et expressif, c'est-à-dire

terminer le sens et le couronner, (ce qu'entendent parfaitement Leconte de Lisle et José Maria de Hérédia). Pourquoi, dès lors, ne pas préférer à l'enjambement qui rend la mesure indéfinie, le système du vers polymorphe, en prolongeant la mesure comme l'exige le sens, et exigeant un rapport rythmique étroit entre les vers.

Notons que ceci n'est pas compris par M. Moréas, dont M. Tisseur condamne à juste titre :

*J'eusse pu me nourrir de miel  
Nouveau pendant des mois.*

Notons aussi qu'aux vers polymorphes ainsi compris, la rime remplirait bien mieux sa fonction, qui est *de constater le rythme*, comme le dit excellemment M. Tisseur. Au reste, les pages consacrées, en ce livre, à la rime, sont excellentes, et condamnent impitoyablement la rime riche obligatoire, la rime pour les yeux — rimer pour les yeux, c'est à peu près comme si l'on peignait pour le nez! — Il n'exige que l'homophonie. Elargissons ces règles, et proclamons la liberté du poète, d'user d'une rime lénime ou bien d'une assonance (peut-être, plus loin, de ne pas rimer du tout). Quelle doit être la rime pour frapper le rythme du vers : l'identité du son ; et le *son*, c'est la voyelle — la consonne n'est pour ainsi dire que le timbre ; or nous préférons que réponde *la flûte au cor*, plutôt que d'entendre tonner deux fois les grosses caisses !

F. F.





## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

PAUL GERARDY — *Pages de Joie* (Liège, Floréal)  
 MAURICE DESOMBIAUX — *La ronde du trouvère* (Gand, Siffer).  
 CHARLES SLUYTS — *notes d'Etre* (Bruxelles, Lacomblez)

Pour qui voudrait s'y mettre, deux des recueils dont j'ai à parler aujourd'hui, se prêteraient aisément à des discussions variées au sujet du vers libre et du vers régulier. Le premier venu y découvrirait sans peine des particularités faciles à faire valoir et qui inspireraient à chacun, selon ses goûts ou ses caprices, telles conclusions en blanc ou en noir. Ce genre d'exercice m'intéresse médiocrement et il me semble impossible, à l'heure actuelle, de préjuger rigoureusement de l'avenir poétique. A entendre les uns, le mètre habituel serait bien près de disparaître tandis que ceux d'en face se prodiguent en sa faveur et assurent que lui seul est beau, que seul il restera. Dans tout cela qui a tort, qui a raison? Je suis porté à croire que les deux manières — également estimables — finiront par subsister côte à côte. Il est des idées qui requerront toujours l'ordonnance stricte, l'allure rigide du rythme classique et ce pour la même raison que certains épisodes ne pourraient être traités au moyen de la couleur ainsi qu'on y parviendrait en se servant du ciseau. Le vers régulier semble notamment préférable lorsqu'il s'agit de mener à bien des conceptions d'un caractère solennel ou rehaussées d'attitudes plutôt plastiques. Mais la poésie ne s'arrête pas là. Elle est aussi, il faut qu'elle soit un élan de l'âme ou du cœur; elle a pour but par moments de traduire les prémisses, la venue ou le deuil d'un sentiment choisi. Or qu'y a-t-il de plus fuyant, de plus complexe que la sensibilité contemporaine? Les mœurs, et avec elles les sensations, se sont étonnamment modifiées depuis le temps de Boileau et de Racine — voire même depuis le romantisme. L'esprit moderne a transformé dans nos cœurs l'amour, la joie et la souffrance. Nos espoirs mêmes sont inquiets et languides parce que l'air d'incertitude du siècle les a lentement pénétrés... Et l'on voudrait que les moyens d'expression fussent immuables? On voudrait nous restreindre à perpétuité à des préceptes autoritaires ne visant que trop souvent au grandiloquent et au pompeux? Il est presque banal de rappeler encore à ce propos la tentative de Baudelaire cherchant un remède à l'insuffisance du vers traditionnel, dans le petit poème en prose. Cette tentative eût des résultats inattendus et pourtant elle revenait à attribuer à la prose des qualités qui ne sont pas siennes et qui ne peuvent atteindre dans ces conditions, à cause du manque d'envolée de la période, tout leur développement. Le vers libre évite ce reproche. Cependant je n'en suis pas fanatique. Il est désirable que le poète puisse choisir entre les deux manières. C'est ce qui se voit en Allemagne et en Angleterre et M. Henri de Régnier nous a donné en France

un exemple suffisamment haut d'une tendance analogue pour qu'on soit fondé à s'en réclamer.

J'ignore quelles sont à cet égard les idées de M. Paul Gerardy. Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il n'a là dessus aucune opinion arrêtée car, à en croire l'épigraphe qu'il emprunte à Goethe, son seul désir est de chanter très simplement — comme un oiseau des bois. Mais tous les oiseaux n'ont pas la vocalise également agréable. Il en est qui lancent des sons confus; d'autres ont des alternatives de brio et d'insuffisance. M. Gerardy se trouve vaguement dans ce dernier cas. Ses *Pages de Joie* — mauvais titre, rappelant les *Rimes de Joie* de M. Hannon — ces pages, dis-je, évoquent des coins charmants où la chanson se fait légère, où l'allure du vers enjôle et force à sourire en écoutant encore. On y rencontre des strophes magnifiquement condensées, enlaçant si bien la pensée qu'il serait difficile de la mieux servir. Malheureusement ces mérites sont amoindris par des maladresses qui leur font de piètres vis-à-vis. M. Gerardy a une façon absolument déplaisante d'éluder certaines expressions. Il le fait, je présume, pour donner à son dire une plus grande vivacité mais il arrive, avec ce système, à des effets barbares ou sonnante creux. Ce n'est du reste pas la seule critique qu'il encoure. Que faut-il penser de flandricismes dans ce goût-ci :

*Demande pas après mon cœur...*

Et voilà précisément ce qui provoque ma rigueur. M. Gerardy n'est pas novice dans l'art de rimer : ses *Chansons naïves* en sont la preuve. Je le considère comme un esprit distingué, capable de nous donner des œuvres de valeur. Pourquoi donc en est-il si loin cette fois-ci? Ou je me trompe fort, ou la chose est due à une précipitation excessive dans la production. Ces *Pages de Joie* sentent le travail hâtif. L'auteur a l'air d'avoir accompli le périple qui justifie le volumet non seulement en vulgaire express mais en flying scotchman. Il prend à peine le temps de regarder, encore moins celui d'écrire, et c'est ainsi que les idées parfois très belles que lui suggère son imagination complaisante ne nous apparaissent qu'à demi. A certains moments la concentration du dire supplée à cette parcimonie mais à d'autres endroits les vers ont des dehors de grand seigneur en détresse qui font vraiment pitié. Il était si facile de faire mieux, se dit alors le lecteur. C'est la remarque la plus grave que l'on puisse infliger à un écrivain.

Malgré tout, ce livre ne manque pas d'unité. Le sujet, je le donnais à entendre, est un départ de la vie vers les chimères lointaines, vers les paysages contemplatifs et leurs peupliers au vent et leurs fleurs dans la mousse :

*Oh ! je vous sais  
Par les plaines ingénues —  
Et vos sourires,  
Petites fleurs ingénues.*

c'est encore la tombée douce des heures marines, et le p. intemp et l'automne aux jardins ouverts, et la châtelaine pour qui

*Il fait grand vent dedans la plaine.*

C'est tout cela mais c'est aussi, après la poursuite des mirages, le retour au pays natal, à l'enveloppante monotonie des journées calmes et sans désirs avec la table toujours mise et les yeux qui rient. Au surplus le volume épèle une conclusion assez nette. Baudelaire disait : enivrez-vous sans cesse ! M. Gerardy insinue : soyez joyeux, soyez toujours joyeux. Pourtant lui-même ne l'est pas. Parmi ces *Pages de Joie* se reconctent maints versets de deuil ; ou mieux c'est une mélancolie voilée qui y soupire et la nostalgie insidieuse s'y glisse des rivages laissés derrière soi et que le bel inconnu ne suffit pas à faire oublier. N'est-ce pas là un état d'âme essentiellement moderne ? Nous n'avons le plus souvent que des semblants de bonheurs parce que nous regardons plutôt au delà ou en deçà de nous qu'à nos simples côtés...

Nourri à l'école des poètes allemands, M. Gerardy se présente sous un aspect très germanique. En écrivant ses derniers vers, il doit s'être rappelé les ballades d'outre-Rhin, où les sirènes chantent leur éternelle chanson au fond des eaux, où le vin coule des pressoirs et pétille dans les verres et rend l'esprit plus clair qu'un jour de fête, où l'or, le bel or chû des étoiles, brille comme des miroirs divins reflétant les yeux naïfs qui le contemplant. Toutes ces choses que le jeune directeur de *Floréal* a retrouvées aux sources lointaines de sa pensée et qu'il nous répète avec ferveur constituent en partie l'originalité de son œuvre.

La plupart de ceux que j'ai entendus parler de *la Ronde du trouvère* la donnaient pour une expérience peu décisive. Après l'avoir lue à mon tour, je ne puis me montrer aussi sévère. Ce recueil contient, comme les *Pages de Joie*, des choses intéressantes, des médiocres, des pires. Mais M. Desombiaux a une excuse dont M. Gerardy ne peut bénéficier : celle d'être avant tout un prosateur.

L'auteur de la plaquette parue chez Siffer s'écarte franchement du rythme classique. Il m'en donnait un soir la raison. « Le modé habituel, me disait-il, a retiré de notre poésie une foule d'expressions très savoureuses dont la perte est absolument regrettable. Ces expressions, le vers régulier ne nous les rendra pas ; le vers libre parviendra peut être à les restaurer, et, à ce titre, il est désirable qu'on lui fasse place. » Après cela, on comprendra que M. Desombiaux se tourne vers les ressources, d'ailleurs ravissantes, de la chanson populaire. Quatre des pièces que revêt une couverture vert clair sont nettement orientées dans ce sens. Voici d'abord *la ronde du trouvère gentil*. Le refrain, si j'ose dire, s'y développe sur le ton léger d'une ronde d'enfants au fond d'un crépuscule :

*Il a passé par ici  
Quand les rosiers étaient en fleurs,  
Il s'en est allé d'ici  
Quand les rosiers ont fleuri.*

La fille du roi pleure son aimé, un pauvre trouvère parti au loin par les chemins perdus et les routes désertes. Sûrement il se lamente d'amour tandis qu'elle s'afflige de ne pouvoit mirer ses yeux en son regard parleur. Le voici pourtant qui revient... Hélas! le Roi a fiancé sa fille à un prince voisin. Pour se soustraire à l'hymen détesté, l'amoureuse a affronté en vain les plus cruels supplices. Il est trop tard! Et les deux amants meurent de trop d'espoir, frappés par une main mystérieuse qui les réunira en Paradis.

On le voit, le sujet est des plus simples. Mais cette simplicité, loin de faciliter la tâche de l'écrivain, exige une aisance de langage, une souplesse d'expression à laquelle M. Desombiaux n'atteint pas constamment. Le pis est que ce défaut ne se restreint pas à une pièce isolée. On le retrouve dans *la mort du chevalier* et, si *la Corbeille de noces* en est exempte, le lied intitulé *Crépuscule* s'en affranchit incomplètement. Ce dernier poème réunit néanmoins mes préférences. J'y ai pointé de très beaux vers :

*Je t'ai cherchée, ô dame bien aimée,  
Pendant des années et des années ;  
A travers les contrées et dans mes pensées  
Je t'ai cherchée.*

ou bien

*Et c'est aujourd'hui le dernier jour  
Que le soir tombe sur ma peine  
Avec l'ombre des grandes tours  
Sur l'alentour et dans la plaine.*

Les poèmes que je viens d'analyser reflètent une des faces d'un tempérament pertinemment double. Dès ses débuts, en effet, M. Desombiaux a été attiré autant par des horizons clairs d'Avril fleuri que par des ciels équivoques d'automneaux nuits sans étoiles. Cette dualité se manifeste à nouveau dans le recueil qui nous arrête ; elle incite à penser que le frais sillage de ses songes d'enfant persiste chez le poète en dépit des remous d'une vie de grande ville. Quoi qu'il en soit, *Amour* n'est pas exclusivement le chant d'une âme éprise qui s'ouvre ou qui se donne, et la pièce titrée *Mon cœur dans la caverne de la Haine* est d'une désespérance profonde, d'un spleen pénétrant. Il eut mieux valu que le volume se fût arrêté là. *Les Aigles* ne s'impose guère. Quant aux *Géants*, je ne puis m'en contenter à aucun titre — les dieux s'y bousculant (M. Desombiaux me permettra cette pointe) avec un mépris absolu des convenances les plus élémentaires.

En découpant les feuillets des *notes d'Etre*, je me suis rappelé le temps où M. Sluijts et moi collaborions à la défunte *Pléiade*. Pendant les deux années que dura cette collaboration, M. Sluijts publia successivement *l'Amour saigne* et *l'Appel des voix* — plaquettes de vers indiquant un esprit délicat, tout d'intimité et de sentiment. Au point de vue général, les proses qu'il a réunies maintenant peuvent être appréciées de la même manière. Il y a

toutefois une différence : le sentiment ne s'avère plus ici dans une forme purement lyrique, l'intimité n'est pas seulement un chant allant du cœur aux lèvres. M. Sluijts se fait quelque peu psychologue et s'essaie à démêler le sens véritable — sinon les origines — des émotions qu'il éprouve. Je dois déclarer qu'il y réussit quelquefois quoiqu'il se restreigne trop aisément à de pures apparences. « Aux grés des états psychologiques on ne saurait, dit-il, équilibrer des pages, puisque sincères il les faut, autant que réalité, et réalité si peu est sincère. » Il me coûterait beaucoup de laisser passer cette phrase. Ce que nous appelons la réalité, n'est qu'une émanation de nous-mêmes. C'est nous qui la voulons telle qu'elle s'affirme à nos yeux ouverts et les transformations que nous croyons y découvrir sont simplement — en dehors des mutations naturelles périodiques — la résultante de nos propres évolutions. Celles-ci seraient elles donc si capricieuses qu'on ne pût en obtenir l'équilibre ? J'en doute. Au fond de nous l'imprévu n'existe pas. Tout s'y ordonne, tout s'y déduit avec une logique implacable. Les moindres faits, les idées les plus secondaires se lient à d'autres qui les précèdent ou les suivront, mais cette continuité n'est pas facile à supposer et M. Sluijts ne l'a pas assez recherchée. Cependant il est bien près de la vérité. En effet ce qui lui plaît dans les heures nouvelles c'est d'y retrouver le parfum atténué, la clarté fondante de l'hier enfui. L'erreur dans laquelle il verse consiste à supposer que la restitution de ce passé est un jeu momentané de l'imagination. Le Passé, au contraire, se trouve sans cesse à nos côtés. Il y chemine tantôt comme un ange gardien qui nous conseille la voie, tantôt comme un despote qui nous impose le chemin à suivre. De toute façon, nos actes dépendent de lui ; l'amour même, cette chose qui d'aventure nous semble parée d'autres rayons et fleurie d'autres roses — en participe directement...

J'ai connu une jeune fille très blonde et pas mal ironique dont la grande préoccupation, au cours d'une lecture, était de découvrir... comment l'écrivain devait aimer. Je sais encore qu'elle avait baptisé Musset « le petit licencié », quelle trouvait au Hugo des vers d'amour « un air à lunettes d'or de philosophe endimanché » et que Lamartine lui faisait « l'effet d'un monsieur qui regrette de n'avoir pas manqué le coche ». Je laisse évidemment à la singulière enfant la responsabilité de ces appréciations. Mais je n'ai pu résister à l'envie de me demander quelle épithète elle aurait appliquée à M. Sluijts et j'ai cru l'entendre dire tantôt, comme au bon temps : « Sluijts, mon cher, mais c'est l'Emerveillé ! »

Emerveillé, M. Sluijts se profile, en effet, dans les pages qu'il dédie « à celle qui ordonna ». Et, comme nombre de ces pages sont, à proprement parler, de la casuistique sentimentale, il n'est pas déplacé de les considérer un moment à ce point de vue. M. Sluijts semble avoir conservé une pureté de cœur peu commune. Il passe dans les jardins d'amour comme s'il y entrait pour la première fois. Ainsi que je le disais à propos de M. Severin —

dont, en l'*Appel des voix*, le signataire des *notes d'Etre* subissait l'influence — l'esprit chez M. Sluijts « sait peut être l'amertume du savoir; le cœur que sait-il, hormis la saveur du printemps et la douceur des serments échangés parmi le frais susurrement d'un soir d'été. » Ouvrez le livre au hasard, vous y trouverez une phrase susceptible de me donner raison. L'auteur y plaint les hommes préoccupés de la vie sentimentale pour l'immédiat plaisir, ceux qui ne se rappellent la femme que pour la joie donnée. La sensation lui semble excessive et il se plaint à la considérer du silencieux rivage qui la précède. Mais cette douceur, cette retenue que les êtres grossiers taxeraient de timidité suscite la mélancolie propre aux âmes sans écho. Quelqu'un a dit: ce qui peut arriver de pire à un poète c'est d'aimer autrement qu'en rêve. Or, M. Sluyts est poète au sens intime du mot. Selon sa propre expression « il se héroïse » et l'esprit chez lui se porte toujours au devant des aspirations du cœur. Ecoutez ce passage: « Aux premiers moments de séparation, en multiples rappels le cerveau travaille vers l'heure à vivre, et se fait un aspect spécial de cette heure, en lui conférant une signification déjà et presque une physionomie; dans les lobes du cerveau cette heure projette une éclaircie, comme un signe de reconnaissance: on voit l'heure. » D'aucuns me feront observer que ces lignes remémorent fortement telles autres du *Louis Lambert* de Balzac. Elles ne sont, je pense, pas moins significatives.

Cet article s'allonge et je n'ai pas encore parlé de la forme de ces *notes*. Le lecteur me permettra, comme dit Corbière, de tenir ici Pégase raide. Cette forme est à la fois maladroite et savante, raffinée et simple, persuasive et obscure. Il serait possible de pointer çà et là d'évidentes influences (Mallarmé, Rimbaud, etc). Au surplus, si je ne manquais de place, je citerais maints passages d'une délicatesse achevée, appelant de réels éloges, mais alors je devrais relever telles et telles incorrections vis-à-vis desquelles je ne saurais transiger. Certaines gens me trouveront bien difficile. Ne faisais-je pas les mêmes réserves pour les deux autres volumes qui alimentent cette chronique? Il m'eût pourtant agréé de n'avoir que des éloges à adresser à ceux de mes amis auxquels nous les devons.

Un mot encore: M. Sluyts est, avec M. Elskamp, le seul artiste fixé à Anvers qui honore les lettres belges. Je signalais l'autre jour le caractère... de terroir des œuvres de M. Elskamp. La chose se remarque aussi, à un degré moindre, dans les *notes d'Etre*.

ALBERT ARNAY.

*AUX PROCHAINS*: Georges Bonnamour: *Trois Femmes*; Ernest Bosiers: *Harald Roi*; François Nautet: *Histoire des lettres Belges d'Expression Française Tome II*; Henri Mazel: *Vieux Saxe...*, Roger de Goeij: *Savonarola*; — *Un Père de l'Eglise*; Firmin Van den Bosch: *Deux poètes*; etc.

## TABLETTES

## LES REVUES.

Le dernier numéro de l'intéressante revue flamande VAN NU EN STRAAS est consacré tout entier au peintre Vincent van Gogh, et contient de lui des lettres fort curieuses sur l'art, complétant celles parues au *Mercure de France*; aussi de beaux dessins de van Gogh, un magnifique portrait de lui par Lievens, artiste anglais, et des illustrations de Thorn Prikker, Jan Toorop, Ro'and Holst.

Nous viennent encore : L'ÈRE NOUVELLE (Mensuelle; 33, Rue des Ecoles, Paris), donnant des articles de sociologie très documentés; LA REVUE ANARCHISTE (Bi-Mensuelle; 32 Rue Gabrielle, Paris), très vaillante, contenant des polémiques furieusement avancées et des vers... réfectionnaires; et L'INTERMÉDIAIRE ARTISTIQUE (180, Rue des Coteaux, Bruxelles).

Cosse de paraître : BLAETTER FÜR DIE KUNST, signalons au dernier numéro, un beau portrait littéraire de Mallarmé, et des vers de Karl Bauer et Paul Gerardy.

Articles remarqués :

Aux ESSAIS D'ART LIBRE, des fragments de Vieux Saxe, d'Henri Mazel.

Au MOUVEMENT LITTÉRAIRE, des vers de Victor Remouchamps et un chapitre de *l'Histoire de la Magie*, d'Eliphas Levi.

Au MERCURE DE FRANCE, proses de Raoul Minhar, Henri de Régulier, Stéphane Mallarmé, Rachilde, Camille Mauclair; vers d'Albert Samain, etc. Le numéro de septembre contient un superbe dessin d'Henri de Groux : *Le Fossoyeur des Vivants*..

A L'ERMITAGE: vers de Stuart Merrill,

*Les neuf Prétesses de l'Île de Soim*, de René Boylesvo, *Yeux Clos* de Camille Mauclair, *Poésies* de Victor Remouchamps; *La Poésie Française*, d'Hugues Rebell, etc

\*  
\*  
\*

Notre ami et collaborateur Fernand Roussel, dont le *Jardin de l'Âme* reçut l'accueil dont on se souvient réassuscité! Ce n'est pas malheureux — après un an d'absence.

Nos lecteurs peuvent cependant juger qu'il n'est pas resté tout à fait inactif, par l'envoi qu'il nous fait aujourd'hui.

Annonçons de plus qu'il publiera en décembre prochain un livre de contes : *Le Bonheur Irréel*, avec un frontispice, et en octobre *Les Blanches Fiançailles*, un roman de longue haleine dont les dernières pages s'achèvent rapidement et dont voici le second fragment qui paraît dans *Le Réveil*.

Fernand Roussel nous promet en outre de nous envoyer bientôt quelques pages inédites de *Lu Petit Enfant lassé* qu'il pare en ce moment de vers mélancoliques et doux. —

\*  
\*  
\*

Le titre du livre en préparation, de M. Henri Mazel, est: le *Khalife de Carthage*, et non de *Bagdad* (!!), comme nous l'annoncâmes le mois passé, distraits par quelque relout de Boïdienserie. Nous supplions notre excellent confrère de nous pardonner ce sanglant outrage, et lui présentons nos plus plates excuses!











III<sup>e</sup> ANNÉE, N<sup>o</sup> 10.  
OCTOBRE 1893.  
Ce numéro 50 centimes.

## SOMMAIRE DU N° 10.

Joachim Gasquet . . . . .	L'Initiation Wagnérienne.
Georges Keller . . . . .	Prière.
Adolphe Frères . . . . .	Clairière.
Paul Souchon . . . . .	Crépuscule ancien.
id. . . . .	Chanson de Fiançailles.
Fernand Roussel . . . . .	Le Bonheur Irréel.
J. Marius André . . . . .	Ce Couchant.
Edmond Glesener. . . . .	Crépuscule.
id. . . . .	Esquisse.
Frédéric Friche . . . . .	La Mousmé.
Rodrigue Sérasquier. . . . .	Matin.
id. . . . .	Sieste.
id. . . . .	Devers la Mer.
Ernest Dupont . . . . .	Recurrences.
MULTATULI (E. Van Heurck trad) . . . . .	Epigraphe de Max Havelaar.
id. . . . .	Autour des Idées.
Gabriel Soulages . . . . .	Barques Normandes.
S. Hixe . . . . .	Chronique artistique : Le Salon de Bruxelles.
Albert Arnay . . . . .	Chronique Littéraire.

TABLETTES.

---

# LE RÉVEIL

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

Publié sous les auspices du Cercle Littéraire Français.

Marché aux Grains, 7, GAND.

Secrétaire de Rédaction,  
FRÉDÉRIC FRICHE.  
Rue St-Lievin, 306

Administrateur,  
RODRIGUE SÉRASQUIER.  
Rue Neuve St-Pierre, 71

---

ABONNEMENT : un an 5 frs. (Étranger 6 francs.)

---

## BOITE AUX LETTRES.

**C. T. à N.** Non, cette revue n'en a sonné mot. Ça leur serait par trop dur, ils de peuvent réfuter ce que vous dites. **A. V. B. à S. F.** Farceur! Le *com-mis* de la poste aura égaré les nos! Votre adresse à Paris? **G. V. à T.** Ma foi, mon Cher Monsieur, nous sommes si encombrés! Revenez nous dans quelque temps; vous avez de l'étoffe! **M. F.** et **A. S. à B., E. P. à P., etc.** Un peu de patience, S. V. P.

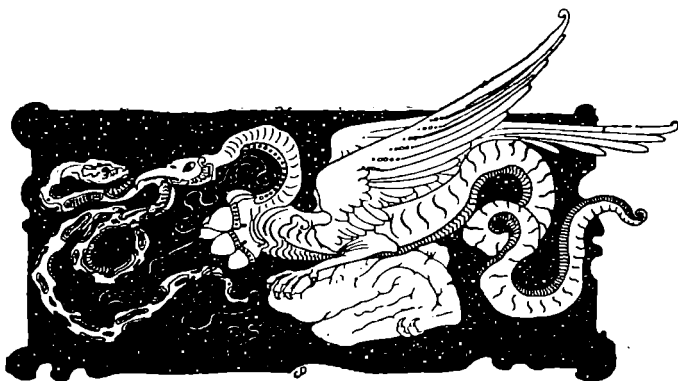
---

## COLLECTIONS DU RÉVEIL.

I <sup>er</sup> e ANNÉE, 1891, ( <i>les Essais</i> ) . . . . .	(épuisés.)
Le Numéro (Nos 1 et 3 épuisés.) . . . . .	fr. 0 40
II <sup>e</sup> e ANNÉE, 1892, collection complète (quelques exemplaires seulement) Prix majoré . . . . .	fr. 7 50
Le Numéro (N° 4 épuisé) . . . . .	fr. 0 50

---

Imprimerie centrale De Keukelaere rue Longue du Verger, 31, Gand.



## L'INITIATION WAGNÉRIENNE

(Fragment.)

Quelle joie ce m'est d'avoir ainsi devant moi  
ce magnifique adolescent !

(Correspondance de R. Wagner.)

à HENRI SILVESTRE.

Apporté par des carènes lumineuses il apparçilla, venu des étoiles, et ce fut un triomphe : des cygnes l'entouraient. Il avait de grands yeux sombres, et sa pâle démarche le mena, à travers les forêts, et près des mers, contempler les soleils tristes et les lunes levantes. Des magiciens le suivaient. Mais sa terre promise fut la Bavière, qu'il atteignit, et les peuples disent qu'il y vécut en souverain rêveur.

Un soir de lune et d'auréole il vit arriver sous les arbres le Savant et l'Ami, et, jusqu'à la mort proche, édifiant le monde, il vécut enveloppé de songes et d'harmonies ; dans la gloire du Beau il fixa son sourire calme, et, aux rives des lacs, il resta devant le ciel pour voir monter les mondes et croître les étoiles, comme une essentielle harmonie, — forêts en feu des continents vierges que rythment de grands anges aux regards attristés, nobles comme des Vénitiennes, et, de calme volupté, somptueux comme elles et la mer et les côtes anciennes entrevues au matin levant. Il voyait tomber sur le soleil des torrents de séraphins, et c'était l'aurore. Il rentrait alors, avec la vision de genoux blancs et de seins prédestinés. Mais tant de harpes l'accueillaient, une telle profusion de

blancheurs et de colombes, il marchait sur de tels tapis de duvets et de lys, qu'il vécut toujours immuable et vierge, dans le perpétuel prélude des futures advenues.

Il alla enfin. — Toutes les phrases et les pensées pleurèrent, ineffables de joie, dans le cœur embaumé du Savant et de l'Ami, emplissant la Caverne où depuis trois années son corps dormait dans le silence épais ; un grand rythme frissonna, qu'il garda inviolé.

De grands voiles funèbres drapèrent le soleil.

Et quand le Pur Simple entra dans la Lumière, il murmurait :  
« Doux et sauvage amas de fleurs... »

Et le geste acheva.

JOACHIM GASQUET.



## PRIÈRE

*M*on cœur est la chapelle éteinte, où nulle voix  
 Ne rompt plus le silence ému qui s'y recueille:  
 Seuls, des regrets, s'émettant feuille par feuille,  
 Y versent, lents et doux, leurs parfums d'autrefois.

*O douleur ! Ne pouvoir, pour animer ce vide,  
 Qu'y promener l'angoisse et les ennuis du temps ;  
 Et pour atténuer la ferveur des vingt ans,  
 Qu'attacher ses regards aux marbres d'une abside !*

*Illusion ou rêve ? Echo ! La blanche voix  
 Ne répond pas, hélas ! à la voix qui l'appelle...  
 O vous ! qui connaissez l'âme de la chapelle,  
 Oh ! que ne venez-vous y prier quelquefois !*

GEORGE KELLER.

## CLAIRIÈRE

*L'*automne ramène mon âme à sa Douleur;  
 O ma douce forêt natale du Silence,  
 Forêt qui me voutus semblable à ton enfance,  
 L'Automne, loin de toi, m'emmène vers la Mer.

*Les Dames de Jadis reviennent de leur Rêve;  
 Mes pensers vont laisser la Forêt et ses fleurs,  
 Et leurs voix vont rentrer dans le murmure amer,  
 Et leurs robes vont se mêler au vent des grèves.*

*Mais quelle joie au seuil de la forêt, le songe  
 Où mon âme conduit le deuil de ses pensées,  
 De ses pensers en deuil de tant de doux mensonges,  
 Quelle joie aux pauvres faces désabusées,*

*Si le soleil revêt leur grâce d'Ophélie,  
 Et se croyant soudain parmi des yeux d'enfants,  
 Des feuilles, des ailes, des lèvres en folie,  
 Si leur sourire encore éveille le Printemps !*

ADOLPHE FRÈRES.

## CRÉPUSCULE ANCIEN

*L*e Soir a réuni son blanc bouquet de nues,  
 Un calme vaporeux imprègne les forêts  
 Et les Nymphes des eaux, rougissantes et nues,  
 Sortent nonchalamment de leurs asiles frais.

*C'est l'heure bienveillante aux danses ingénues,  
 Parmi le tiède émoi qui flotte sur les prés  
 Les Nymphes, trois à trois, suivent les avenues,  
 Entaçant de rondeaux les austères cyprès.*

*Leurs chevelures d'or saignent dans le Soleil  
 Et leurs corps empourprés sont des roses offertes  
 Au dieu du jour qu'étreint un terrible sommeil.*

*L'Ombre et la Peur, ces fleurs des nuits, se sont ouvertes  
 Et c'est alors l'invasion lourde des Sylvains  
 Dont les yeux jouisseurs étoilaient les ravins.  
 (Le Nouvel Adonis)*

## CHANSON DE FIANÇAILLES

*J*e coupe des lys et des violettes  
 J'en fais des couronnes pour ses cheveux,  
 Que ma fiancée arrive et s'apprête  
 Devant le miroir de mes yeux.

*Vous qui chantez sous l'ombre de la route,  
 Adolescents, portez-lui mon espoir,  
 Vous la connaîtrez sans peine entre toutes  
 Car elle est grande et douce à voir.*

*Le beau printemps ce matin se repose  
 Sur mon âme et la remplit de douceurs,  
 Je vais parmi les arbres et les roses  
 Qui sont mes frères et mes sœurs.*

*Mais ma fiancée est la fleur parfaite,  
 Celle qui parfume une main d'amant,  
 Celle que l'on cueille au milieu des fêtes  
 Et qui défaille en la cueillant.*

*J'attends la merveille de ses sourires,  
 Elle aura gardé mon cœur dans son cœur  
 Et dans son regard je vais voir reluire  
 Le soleil et l'amour vainqueur.*

(pour M. G.)

PAUL SOUCHON.

## LE BONHEUR IRRÉEL

à FRÉDÉRIC FRICHE.

L'ombre filtrait au travers des fenêtres en une danse molle de frissons. L'heure doucement mélancolisait la chambre aux contours vagues, silencieuse. Et rien ne bougeait dans le sommeil odorant des choses.

Seule une frêle et jeune enfant dont les formes graciles se fondaient, rendues plus ténues sous l'impalpable baiser de l'ombre, promenait sa mélancolie dans les landes alanguissantes des songes. Et dans sa hautaine solitude, cette Femme si finement vêtue d'une somptuosité de fête semblait de ses doigts, aux chairs lumineuses de jasmins roses pré luder lentement au clavier de sa mémoire et de son cœur.

Et l'ombre voltigeait, insoucieuse, aux entours de la lampe discrète. Une aube, opaline et petite cerclait d'une lumière dormante d'étoile la table et les pénombres prenaient des formes de papillons aux ailes de turquoises, près l'abat-jour clairement bleuâtre.

Et nul bruissement de vie dans ce nimbe de silence.

La jeune femme rêvait dans la mélancolie grise de sa peine, perpétuée à jamais dans sa vie.

C'était l'appel étonné d'une âme encore qui s'ignore vers le mystère des villes de joie lointaine. Et son âme pure d'enfant — son âme insoupçonnée se paraît d'un amour virgilien pour quelque chose d'indistinct se promenant dans les sentes d'un jardin de Songe : C'était une passion vierge et pure, discrète ainsi qu'un muguet vaguement opalisé d'un baiser de lune et dont le mystérieux langage étoilait ses yeux d'étoiles de promesses ! Ses doigts avaient alors ! — dans les pressions frôleuses l'attouchement satiné des lys.

Et emmi son irréel et chimérique bonheur, c'était toujours dans son cœur, comme un point de mélancolie, comme un point d'éternelle et très simple mélancolie qui faisait ses lèvres roses comme du sang d'œillet mortes au sourire !



Et dans son enfantine féminité, la femme, jeune et frêle, se mourait doucement, se mourait lentement, pleine de peines vagues, pleine de beaux rêves rares, semblables à d'excessifs miroirs où se mirait l'ombre indicible de ces chimères !

Et c'était alors le dédain de toute espérance. Elle se parait l'âme mélancolieuse du crépe de son renoncement, et la tête plus affinée, les chairs pâles plus chaudement fiévreuses s'alanguissaient dans le deuil de sa vie et dans l'aridité de sa pensée fanée. Ses yeux, ses pauvres yeux de Madone rêveuse prenaient la langueur résignée des roses au déclin de l'automne, des automnes frileux qui s'étendent dans le calice obscur des fleurs dernières.

Oh ! la mélancolie douce des solitudes nocturnes dans le repos des vies assoupies.

Une étrange impatience palpitait, parfois, en son âme comme pour une apparition appelée à longs gestes de cœur dans le Temple mystérieux de son Rêve. Et ce soir-là, la femme, jeune et frêle, la si jeune et si frêle femme, ce soir-là les chairs captieuses comme un rayonnement de jasmins roses, vêtue en une somptuosité de fête souriait dans le miroir hospitalier de ses rêves où se mirait depuis longtemps l'ombre familière de ses chimères aimées. Et les pénombres, aux entours bleuâtres de l'abat-jour, aux ailes de Turquoises lentement éparpillaient sur elle, la joie des sourires d'espérance, tandis que vers par vers se souvenant, ses lèvres roses comme du sang d'œillet murmuraient dans une musique de voix liliale :

« *Dans les soirs où ruisselle un chant d'orgue lointain*

» — *O mon âme si triste et blême de l'attente —*

» *Parfois tu penses voir, argentant le chemin,*

» *Une ombre que la lune argente et rend tremblante.*

» *Elle est la vision chaude et frêle d'un songe*

» *Et calme de ses mains aux pâleurs de jasmins*

» *Mon cœur ardent rongé d'un éternel mensonge :*

» *Pouvoir baigner mon rêve en de chers yeux divins.*

» *Hélas ! je suis l'enfant, l'enfant crucifié*

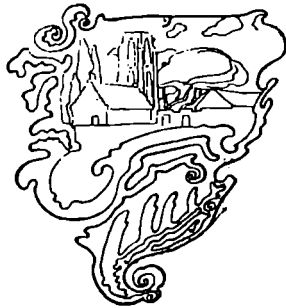
» *Sur d'impossibles vœux, qui pleure et qui supplie,*

» *Qui par son mal enfin, s'endort pacifié !*

- » *O mon Rêve! je vais plein de mélancolie*
- » *Doucè vers Toi, l'offrant en expiation*
- » *Mon cœur qu'auréole un nimbe de passion! »*

Et l'ombre maintenant plus dense linceulait doucement d'obscurité le rêve fugitif de la jeune femme frêle aux chairs de jasmin rose.

FERNAND ROUSSEL.



## CE COUCHANT...

à Christine de W..

*C*e couchant qui des ors d'un missel vieil se dore,  
 Ce couchant nous promet une propice aurore...  
 Nous irons, si tu veux, à l'église demain,  
 Car plus sûr est mon pas, moins tremblante ma main  
 Si mon front a toujours une blancheur de cierge.  
 Je veux prier avec toi madame la Vierge  
 Et parer son autel de lilas et de lys  
 Pour que sur ma tristesse et sur mes yeux pâlis  
 Elle fasse neiger l'ineffable caresse  
 D'un geste doux d'amour par qui l'espoir renaisse  
 En nos Ames, et sur nos lèvres quel souris ?  
 Nous irons, est-ce pas ? De ton esprit bannis  
 Toute crainte... je sens une force nouvelle...  
 Et puis, ce son prochain de cloche qui m'appelle,  
 Ce chant surnaturel de l'Angélus au soir,  
 Ce mystère épars, vague, en l'air !... Je veux revoir  
 La Vierge blanche en sa robe bleue étoilée,  
 Au près de moi je veux te voir agenouillée,  
 Grave, et les yeux baissés sous l'éblouissement  
 De son pied maîtrisant le monde et le serpent !

Cette seule pensée a mis mon cœur en fête !  
 Demain, parmi les fleurs roses de l'aube, apprête  
 Une gerbe de fleurs ; dépeuple les jardins  
 De roses, de lilas, de lys et de jasmins ;  
 Pour Elle tresses en des bouquets de couronnés,  
 — Et nous irons tous deux vers la bonne Madone  
 Lui dédier avec des gestes de ferveur  
 Le parfum de notre Amc et l'encens de nos fleurs...

J. MARIUS ANDRÉ.

## CRÉPUSCULE

Pour Frédéric FRICKE,  
cordialement.

*Sous le faste ébloui des cieus pâles et mauves,  
aux rives où ondoie l'or lumineux des blés,  
les vents emplis encor de la langueur des roses,  
chantaient dans les roseaux des hymnes de clarté.*

*Comme un flot que dentèle une écume mouvante  
des troupeaux bondissant dévalaient les coteaux,  
et les bergers rêvant aux baisers des amantes  
enchantaient leur tristesse aux soupirs des pipeaux.*

*Un oiseau, parmi le rire épars des fontaines  
qui clair s'éparpille en les molles frondaisons,  
écoutait expirer dans les rumeurs lointaines  
l'émoi voluptueux de ses douces chansons.*

*Tandis que le soleil éployé sur les cîmes  
comme un divin oiseau qui roue et qui s'endort,  
laissait ses rayons des coteaux qu'il illumine  
se traîner sur le fleuve avec des frissons d'or.*

## ESQUISSE

Sous la frileuse clarté du ciel éploré, s'éternise la mélancolie d'un soir d'automne.

Une route suit entre deux rangs de peupliers jaunis et coupe obliquement l'immensité des terres, dont les confins, là-bas, baignent en la grisaille du crépuscule. Quelques sentiers ondulent parmi les prairies et les guérets ; de rares bouquets d'arbres ça et là bombent en tertre leur verdure maladive.

Et, seule, parmi ces étendues de tristesse infinie, une fillette pait quelques brebis, — immobile en le coup de vent des jupons qui lui battent les mollets, la tête penchée vers la terre qu'elle remue du pied. — A peine regarde-t-elle, là-bas, la houle des moissonneurs qui passent, ou prête-t-elle l'oreille, la pauvre, aux supplicants appels d'un pâtre qui, triste comme elle, corne dans les lointains.

Sous la frileuse clarté du ciel éploré, s'éternise la mélancolie d'un soir d'automne.

*Liège ce 20 septembre.*

EDMOND GLESENER.

## LA MOUSMÉ

La Mousmé se réjouit de voir, parmi la neige en fleurs d'un pêcher, monter les folles bulles de savon soufflées d'un long chalumeau de paille.

Et d'un geste joli du rose petit doigt levé, elle écarte la tasse bleue où s'enroule un dragon, — soucieuse de la pourpre robe où courent des fleuves parmi l'ébat de papillons sur des pivoinés.

Et puis elle bat des mains, et rit toute seule dans le petit jardin clair.

Elle a tant fait de bulles, et tant et tant, que l'air est tout rempli de leur folle danse irisée, jusque par dessus le treillis de la route, et les tuiles dorées de la maison, même jusqu'aux grands pins, là bas, qui eux mêmes sourient de toute cette gaieté.

Il y en a qui se posent comme des colibris dans les branches du pêcher, et l'on dirait que celles-là vont chanter.

Et d'autres encore sur l'herbe roulent, roulent et bondissent comme de grosses émeraudes si légères. Et d'autres sont tombées dans le mignon lac tortueux du jardin, et flottent encore un moment, petites jonques au pays des rêves, et puis brusquement sombrent, laissant sur l'eau de jolis cercles blancs toujours élargis.

Et puis d'autres bulles, si haut dans le ciel, qu'on ne les voit plus rouler là-bas ; peut-être arriveront-elles à la lune, qui sait ? La petite mousmé l'espère bien, et folle elle bat des mains, et rit toute seule dans le petit jardin clair.

Mais voici le vieux mandarin, son père, qui montre la tête entre les petits bouddhas de la porte, sévère un peu de tant d'enfantillages.

Et les bulles malicieuses sautent sur lui, et lui donnent des chiquenaudes, et lui soufflent aux oreilles un tas de petites choses irrévérencieuses, et lui piquent les yeux et la bouche ! Alors, il gronde la petite mousmé, et s'essuye en faisant la grimace, et jette au lac le chalumeau de paille et le beau dragon bleu.

— La petite mousmé vient l'embrasser, et le calmer, et se moquer de lui un peu, indignée au fond de ce qu'il n'admire pas les jolies bulles si savantes. Mais il n'a senti que le savon dans

les yeux, le pauvre mandarin, et n'a rien voulu voir de toute la chatoyante folie de cette ronde par le jardin clair.

A présent, la mousmé s'ennuie; elle s'accoude au treillis de la route, et regarde le chamaillis des moineaux dans la poussière blanche.

Mais défile une bande d'enfants, tout drôles avec leurs petites queues sur le dos et leurs yeux de chat. Elle leur sourit, et les fait entrer dans son jardin, et leur donne des dragées qu'ils mordent à fines dents joyeuxcs, — d'abord intimidés par la belle robe pourpre de la petite mousmé.

Et puis elle les met en rond tout autour d'elle, et les fait sauter et tourner, toujours plus vite, en leur chantant des mots un peu simples sur un air très ancien.

Et ils tournent, les bambins, et s'empêtrent dans les robes trop longues, et dégringolent les uns sur les autres; et ils ballent si vite, que la petite Mousmé est ébaubie de ce tournoyement fou d'étoffes bleues et rouges, avec parfois le rose d'un museau vif et l'étincelle noire de deux petits yeux.

Mais bientôt elle s'effraye de cette toujours même ronde, de ces petites paroles niaisées sur un air vieillot — toujours le même aussi — et elle se met à pleurer, en ouvrant les lèvres comme des pétales de fleurs recroquevillées. Et elle trépigne les marguerites de l'herbe, toute drôle et furieuse. Et les bambins s'enfuyent pleurants aussi, et s'envolent sur la route, comme des oiseaux que guette le chat.

Comme le ciel est gris un peu, d'un joli gris de perle, et qu'il va pleuvoir, la petite Mousmé, calmée tout de suite, rentre dans la chambre de nattes et de papier, et elle considère deux miroirs payés très cher par le mandarin, depuis peu.

Elle s'étonne tout d'abord des cadres, où la barbarie occidentale sculpta deux colombes fades auprès d'un flambeau. Elle les plaint beaucoup d'être aussi laides et gauches, les pauvres colombes et pour les affiner un peu, d'un joli poignard courbe dont Kawadgi lui même a ciselé le manche, elle tente de leur animer le regard; mais cela ne fait qu'un vilain trou blanc dans la dorure. Elle taille aussi leurs ailes trop lourdes et leur aiguise le bec. Mais le bois casse tout de suite; et, furieuse, elle leur scie les pattes, et les jette par la baie de la fenêtre, en le petit jardin où maintenant la pluie, tissant ses fils rapides jusqu'aux

cailloux des allées, rejaillit en courtes aigrettes. Et les colombes agonisent, pitoyables et ridicules, et leur vernis s'écaille en lessive d'or.

La petite mousmé est revenue aux miroirs, où gravement elle s'occupe à couper la flamme torse des flambeaux. Et dans le va et vient de son bras, elle s'amuse beaucoup de voir sa belle robe pourpre teinter d'un incendie l'onde des miroirs, et les fleuves bleus aller s'y perdre très doucement, et les papillons et les pivoinés s'y noyer tout palpitants. Et puis, elle y regarde aussi son drôle de rire de petite Mousmé maligne, et s'adresse des œillades et se tire la langue, croyant — un peu — avoir évoqué là quelque autre mousmé très lointaine.

Soudain elle s'effraye de voir, derrière la mousmé, surgir la rouge grimace d'un monstre qui danse en brandissant deux sabres ; mais c'est seulement, en un grand kakemono derrière elle, le terrible et bon Skoki, le génie exterminateur des diables.

A la fin, elle se lasse de cette autre mousmé, qui certes n'est pas aussi jolie qu'elle, moins vive et moins prompte à faire glisser les yeux entre les coulisses des paupières, à volter la tête lourde du grand chignon sur le cou d'ambre.

Alors, elle va prendre le masque hilare d'Okamé, qui dit la bienvenue à la porte de la maison. Et à travers la face joufflue, elle se considère en la glace. Mais elle est si différente d'elle même, maintenant, que touté grave, elle court bien vite le rapporter, le maudit masque, le considérant de travers avec beaucoup de crainte.

Et puis, que faire ? Les miroirs l'ennuyent, décidément. Distracte, elle les prend tous deux, et s'agenouille entre, et les regarde tour à tour.

Et c'est toute une file infinie de petites mousmés, de plus en plus indécises, de plus en plus vagues en l'eau des miroirs, et si lointaines bientôt, si troubles que s'en désespère la mousmé, et laisse tomber les miroirs, et les brise.

FRÉDÉRIC FRICHE.

---

## MATIN

*P*rès de l'étang de rêve, enmi les brumes bleues  
 Où volète l'aiguail en bulles irisées,  
 Une blonde Sylphide au miroir de l'eau bleue  
 Démêle ses cheveux humides de rosée.

*L'*horizon diapré baigne de lueurs roses  
 Les cygnes nonchalants ; et la brise câline  
 Berce les frondaisons d'or, en la douce aurore  
 Semblant des glaives clairs et des dagues qui tintent.

*P*armi les nénuphars, sur les eaux transparentes  
 La flore des iris tremble au vent du matin ;  
 Et des poissons d'argent glisse la nage lente  
 Avec, parfois, des frisselis adamantins...

*Auréolant son front nacré d'un diadème,  
 La vaporeuse Fée aux cheveux de lumière  
 A mêlé dans ses doigts étincelants de gemmes  
 Des Libellules d'or et des Lys éphémères.*

*Voici venir, parmi la blancheur du matin,  
 Par des sentiers jonchés de roses, d'aspérules,  
 Et vêtu de linon, un Aède divin,  
 Evohé ! dans sa main la palme souple ondule !...*

— *Mince croissant, Phébé devers l'azur se penche ;  
 D'un pâtre matinal la flûte de roseaux  
 Mêlé ses sons lointains aux chansons des oiseaux,  
 Et le soleil joyeux dore les hautes branches.*

## SIESTE

*L'*âme des Midis blonds flotte sous les feuillages  
 Ou fleurit la glycine et poudroie le soleil ;  
 Et des vols des ramiers troublent seuls le sommeil  
 De l'air par les éclairs d'argent de leurs plumages.



*Les palmes et les fleurs balancent leurs ombrages  
Sur des Femmes riant à leur Songe vermeil ;  
L'âme des Midis blonds flotte sous les feuillages  
Où fleurit la glycine et poudroie le soleil.*

*Soudain vibrent, parmi la torpeur des bocages,  
La Lyre d'or et Cantilène d'un vieil  
Aède au front de neige ; et le brusque réveil*

*De mille oiseaux joyeux enchante les branchages...  
L'âme des Midis blonds flotte sous les feuillages  
Où fleurit la glycine et poudroie le soleil.*

#### DEVERS LA MER

*J* e songeais, sur la grève aux conques d'émail torsées ;  
L'esquif d'un blond Guerrier, gardien du Saint-Graal,  
— Une cuirasse d'or scintillant à son torse, —  
Tout là-bas blanchissait les vagues de cristal.

*Nous gravîmes des Monts, où des arbres austères  
Erigeaient leur orgueil aux splendeurs du couchant ;  
Et je chantai nos Rêves bleus, et nos Chimères,  
Et la si bonne paix de tes baisers d'enfant !...*

*Le soleil de rubis sombrait parmi les vagues...  
— Et prenant dans mes mains tes doigts cerclés de bagues,  
Je vis, en l'azur infini de tes yeux clairs,*

*S'allumer et trembler des Etoiles nouvelles,  
Et sur les flots sanglants d'une lointaine Mer  
Cingler vers l'horizon des Barques fraternelles.*

RODRIGUE SÉRASQUIER.

## RÉCURRENCES

POUR M. Frédéric FRICHE.

*L*e Moi jeune d'avant le schisme  
s'évoque emmi la sacristie,  
au Moi vieilli, sans nul dandysme  
avec des soifs d'Eucharistie...

*Maigre flamme de lampadaire,  
cette récurrence tremblote...  
l'harmonium clame une note,  
note du pieux abécédaire...*

*Ecce Panis! Le Pain des Anges...  
Tantum Ergo... Chœurs magnifiques...  
Le Moi prend des bains séraphiques  
emmaillotté dans de saints langes...*

*Le Moi jeune, d'avant le schisme  
s'évoque emmi la sacristie...*



*Tous mes dimanches sont de vastes  
champs de repos d'où mes croyances  
reviennent dans les ambiances  
sceptiquement iconoclastes...*

*Bim... bam! Bam... bim! La grosse cloche...  
S'égosillent les cathédrales  
pour réveiller ma foi de mioche,  
les cathédrales ancestrales...*

*La goutte d'eau du mauvais Riche  
ô Jésus! que ta grâce étanche  
la soif de ma sèche âme en friche,  
pour sucrer cet amer dimanche!...*

*Bim... bam! Bam... bim! La grosse cloche...  
S'égosillent les cathédrales...*

Septembre 1893

ERNEST DUPONT.

## ÉPIGRAPHE DU MAX HAVELAAR.

UN AGENT DE POLICE.

Monsieur le Juge, voilà l'homme qui a assassiné la femme *Barbarette*.

LE JUGE.

Cet homme doit être pendu. Comment s'y est-il pris?

L'AGENT.

Il l'a coupée en petits morceaux et l'a mise au sel.

LE JUGE.

En cela il a fort mal agi. Il doit être pendu.

LOTHARIO.

Je n'ai pas assassiné la femme *Barbarette*, Monsieur le Juge!  
Je l'ai nourrie, vêtue, et soignée. Des témoins viendront déclarer que je suis un honnête homme et non pas un assassin.

LE JUGE.

Accusé, vous devez être pendu! Vous aggravez votre méfait par votre impudence. Il ne convient pas à celui sur qui pèse une accusation de se targuer d'honnêteté.

LOTHARIO.

Mais, Monsieur le Juge, des témoins viendront affirmer mes paroles. Et comme je suis maintenant accusé de meurtre...

LE JUGE.

Vous devez être pendu! Vous avez égorgé *Barbarette*, vous l'avez mise au sel et vous êtes content de vous..... trois délits capitaux! Qui êtes vous, ma bonne femme?

LA BONNE FEMME.

Je suis *Barbarette*.

LOTHARIO.

Dieu merci! Monsieur le Juge, vous voyez que je ne l'ai point assassinée.

LE JUGE.

Hum... oui... ainsi! Mais la croque au sel?

BARBARETTE.

Non, Monsieur le Juge, il ne m'a pas mise au sel. Il m'a fait beaucoup de bien, au contraire. C'est un honnête garçon!

LOTHARIO.

Vous l'entendez, Monsieur le Juge, elle dit que je suis un brave homme.

LE JUGE.

Hum, le *troisième* délit reste donc à juger. Agent, emmenez-moi cet homme, il doit être pendu. Il est coupable de fatuité. Greffier, citez dans les prémisses la jurisprudence du patriarche Lessing.  
(Théâtre Inédit de Multatuli).

---

### AUTOUR DES IDÉES.

Deux gants de la main gauche ne font pas une paire de gants, deux demi-vérités ne font pas une vérité.

Un cavalier tomba de son cheval, depuis lors celui qui tombe de son cheval s'intitule cavalier.

Quand un coureur se casse la jambe, il y a BAL PARÉ chez les culs-d-e-jatte.

J'essayai un chapeau et dis : Cette mesure est bonne. Mon gamin avait besoin d'un chapeau et voulut avoir la même mesure.

— Papa, vous avez dit que cette mesure était bonne.

Quel enfant !

Qui m'imité m'est ennemi souvent, ennuyeux le plus souvent et insensé toujours.

L'*autos éphé* des disciples de Pythagore ne me plaît pas dans Pythagore.

Adhérer à une opinion « parce que je l'ai dit moi-même » m'est un témoignage certain que je me suis mal exprimé.

---

J'habite chez un pâtissier.

— Je ne mange jamais de ça, me dit la demoiselle de magasin et elle m'indiqua du doigt les petits fours. Car, vous le comprenez, Monsieur, quand on les fait soi-même, qu'on est toujours là dedans, qu'on les a toujours ainsi devant soi, alors, vous comprenez, Monsieur... je préfère du jambon... mais je ne mange jamais de ça, vous savez !

Je lui répondis que je le savais et je montai. J'écrivis alors : Il m'est impossible de lire un roman. Je préfère le jambon, comme la demoiselle, précisément.

---

Il y a peu de livres où on ne puisse apprendre comment on ne doit pas écrire.

---

Celui qui est satisfait de son travail a des raisons d'être mécontent de sa satisfaction.

---

Jésus a dit de belles choses. Mais ce qu'il a dit de beau ne comporte pas une demi-page d'imprimerie (quinze centimes).

---

A l'hôpital d'Amsterdam on allait amputer la jambe à un matelot.

Un professeur — T...,<sup>(1)</sup> je crois. — procéda à l'amputation, Notre homme fumait tranquillement la pipe, mordant parfois sur les dents mais il triompha de sa douleur. Le professeur T. admira cette fermeté de caractère et en parla élogieusement tandis qu'il appliquait le bandage.

Tout-à-coup le courageux malade lâcha un cri... le professeur l'avait piqué d'une épingle.

— Comment, vous criez ainsi, vous qui tout-à-l'heure...

— Cela est vrai, mais... voyez-vous, professeur, cette piqure d'épingle n'est pas de l'opération.

Le matelot avait raison.

---

Chaque vertu a des sœurs bâtarde qui font la honte de la famille.

---

1; Le fameux chirurgien Tilan us.

Il n'y a rien de plus poétique que la vérité. Qui n'y trouve pas de poésie, restera hors de là un méchant poëteureau.

Il est regrettable que nous n'ayons pas une « *Vie de Jésus* <sup>(1)</sup> ». Peut-être aurions nous appris à connaître un *homme*, ce qui veut dire quelque chose de plus qu'un dieu, qu'un demi-dieu ou qu'un dieu parfait, comme on veut.

Qui pourrait me dire si Jésus a été docteur en théologie ?

Le sarcasme est la plus haute expression de la douleur.

Deux enfants tombèrent à l'eau. « *Par la bonté charitable de Dieu* » un seul fut sauvé. L'autre se noya... Est-ce par la perverse méchanceté de Dieu ?

Je prie Messieurs les Théologiens de bien vouloir répondre à cette demande.

Mon cher, vous qui prétendez connaître Dieu, pourriez-vous me dire pourquoi je ne le connais pas ?

— La corruption de votre cœur...

— *Votre cœur* était-il donc si pur, lorsque Dieu s'est révélé à vous ?

Encore une fois, pourquoi est-ce-que je ne connais pas Dieu ?

— Vous êtes mauvais.

— Cela est vrai, mais c'est précisément pour cela que je le suis, me semble-t-il.

Multatuli (EM. VAN HEURCK, trad.)

(1) Écrit sans doute, avant celle de M. Renan — après peut-être. (N. D. L. B.)



## BARQUES NORMANDES

## I.

Ouvrant leur double voile au ventre curviligne,  
 Les barques des Normands tendent leur cou de cygne  
 Et fuyent vers l'appât d'une conquête insigne.  
 Miserere ! Miserere !

« Conduisez-nous, ô vous, merveilleuses Sirdnes,  
 Protectrices des cœurs vaillants et nos marraines.  
 Vive la mer ! la mer que mordent nos carènes !  
 Miserere ! Miserere !

Là-bas riches de blés, des terres toujours vertes,  
 Riches de vins, à nos courages sont ouvertes ;  
 Là-bas nous oublierons les fatigues souffertes.  
 Miserere ! Miserere !

A nous les lingots d'or crevant les escarcelles,  
 Les airains somptueux et les beautés pucelles !  
 Ainsi chantent leurs voix mâles sur les nacelles.  
 Miserere ! Miserere !

## II.

Cependant les guetteurs, d'îles en promontoires,  
 Allument les brasiers d'alarme monitoires  
 Et pleurent les tocsins du haut des oratoires.  
 Miserere ! Miserere !

Peuples, prosternez-vous : au fond des basiliques  
 Dans leurs châsses d'ivoire exposez les reliques,  
 Qu'à la tiédeur des nef s'exhalent vos suppliques.  
 Miserere ! Miserere !

*Clamez à Dieu vos chants de prières, ô moines,  
Vêtez l'aumusse noire, en deuil, ô vous, chanoines,  
Vierges, joignez vos mains de pâles calcédoines.*

*Miserere! Miserere!*

*Parmi l'encens, parmi les feux des luminaires,  
Hymnes clos aux vélins saints des antiphonaires,  
Déroulez-vous, clamez l'éclat de vos tonnerres.*

*Miserere! Miserere!*

### III.

*Mais, ô guerriers, laissez des matines à nones  
Gémir en leurs couvents la moinaire et les nonnes :  
Car fleurit la moisson des pourpres anémones.*

*Miserere! Miserere!*

*Barrez l'onde Séquane à renfort d'estacades  
Et que sur les sentiers parsemés d'embuscades  
Chevauche l'ost armé des frères cavalcades.*

*Miserere! Miserere!*

*Gens de Paris, fermez les portes et les môles :  
Voici les Normands roux, aux robustes épaules,  
Endurcis par la neige hiémale des pôles.*

*Miserere! Miserere!*

*Le profil fabuleux des barques fuselées,  
Sous la brise, au lointain paisible des vallées  
Semble un vol arrogant de chimères ailées.*

*Miserere! Miserere!*

### IV.

*Bientôt les béliers lourds, lourds, sapant les murailles,  
Sonneront, pauvres gens, vos tristes funérailles  
Et vous éventreront, villes, jusqu'aux entrailles.*

*Miserere! Miserere!*



*Brûleront les châteaux, les palais et les chaumes,  
Les mires s'en iront oindre de bénins baumes  
Moult éclopés à coups de haches sur les heaumes.  
Miserere! Miserere!*

*Pitoyables, aux pieds des Vierges et des Saintes,  
Pucellettes plourant le hasard d'être enceintes  
Mèneront un grand bruit douloureux de complaintes.  
Miserere! Miserere!*

*Mais les esquifs, chargés d'une conquête insigne,  
Ouvrant leur double voile au ventre curviligne  
Vers le nord hiémal tendront leur cou de cygnes.  
Miserere! Miserere!*

GABRIEL SOULAGES.  
A. SABATIER



## CHRONIQUE ARTISTIQUE

## LE SALON DE BRUXELLES

Le Salon de cette année comprend plus de 1200 numéros; le *Réveil* n'a que 32 pages. Force nous sera donc de nous montrer avare de citations. Nous ne parlerons plus des œuvres que nous connaissons déjà et nous signalerons seulement parmi les autres celles qui nous ont tout d'abord arrêté.

Ces dernières sont, dans le compartiment réservé à la peinture : M. Baertsoen — *Soir de pêche*, d'une délicieuse coloration bleue, est une notation heureuse de l'heure lénifiante où les mains quittent les durs labeurs du jour. *Nieuport (Soir)* révèle chez l'artiste une préoccupation compréhensive des effets de lumière. Elle est exquise cette page aux violets dormants.

M. Binjé — un *Hiver* suggestif, tant d'abandon et de deuil! Plus loin, un *Matin* où la chanson des premières heures se glisse indécise et voilée.

M. Claus est toujours le coloriste éblouissant, sûr de sa palette, ne se mêlant à aucune école mais ne rejetant aucune des découvertes ou des tendances nouvelles. *La levée des nasses*, *Pâques* et *Afsné (Octobre)* sont trois morceaux très savoureux. Je préfère toutefois le deuxième: c'est si bien fête, — la fête du soleil revenu et de Pâques qui chante!

M. Clays n'a jamais fait mieux que *l'Eclaircie* — une des bonnes marines du salon.

M. Omer Coppens — *Derniers rayons* une œuvrette très fine, d'une réalité touchant au rêve.

M. Courtens — Encore un maître qui va droit son chemin... Quelle puissance d'exécution dans son *Soleil de septembre*! On ne saurait mieux rendre la liesse dernière des futaies que l'hiver endeuillera demain, l'ivresse suprême des feuillées ensoleillées — toute la gloire sylvestre, enfin.

M. de la Hoese expose un beau *Portrait* (de Mme de B...) dont l'arrangement cependant nous paraît quelque peu excessif.

M. Doré. — *Soir sur le Loualaba* d'un bizarre coloris violet et or.

M. Doudelet nous présente une œuvre d'un caractère étrange, *Antithée*. Vers où va-t-elle cette femme aux yeux verts — qui passe parmi la nature sous-marine où on la découvre? Mais d'où est-elle venue, de quel rêve triste ou de quel cauchemar?

*Mirages* est d'une beauté de conte oriental conçu par un cerveau du Nord. Je ne puis rien dire de *Dévotion*: à l'endroit où l'œuvre a été placée, on ne la distingue pas.

M. Fantin-Latour — *Songe*. La belle couleur que l'on connaît, une couleur de légende ou... de songe. Ici il faut admirer les clartés joueuses du second plan et la grâce qui persiste, malgré la dureté, peut-être même la vulgarité, de certaines parties.

M. Franck — a brossé un *Avril* tout de rayons, de joie rose et de vic à l'aurore.

M. Frédéric — *Le Printemps*, d'une composition assez banale mais comme tout est en fleurs, en lumières, en liesse! Cela jaillit et chante et acclame le Printemps — Messie si longtemps attendu. *La vanité des grandeurs* me plaît moins. Le sujet a été traité bien des fois avec plus de pénétration. Au reste, ceci me paraît être du Burne-Jones renforcé. Quand à *la grand'route zélandaise*, quoiqu'elle ne manque pas de caractère je ne puis la considérer comme une œuvre achevée. En réalité, c'est si différent de ce que le peintre fait d'ordinaire.

M. Gilsoul. — Une œuvre de premier ordre : *Vieux quai*. C'est au crépuscule, cette heure que l'artiste nous a montrée bien des fois mais qu'il ne rendit jamais d'une manière plus éloquente. Le calme, l'abandon au dehors, la joie paisible au dedans, le rêve mélancolique des vieilles maisons penchées sur l'eau, la poésie des fenêtres illuminées — tout cela attire et séduit dans ce tableau. *Zavelput* est un paysage suggestif de banlieue pauvre, un paysage aux tons rentrés et comme vus à une heure indécise également.

M. Albert Gosselin (France) *Fin du jour*; une toile toute simple mais très expressive.

M. Guthrie (Ecosse) Deux *portraits*, deux chefs-d'œuvre. Aucune exagération, aucune vulgarité dans la couleur qu'on croirait empruntée à la palette de quelque peintre ancien. Au surplus ce qu'il y a de curieux ici, c'est que les physionomies semblent refléter à la fois un état d'âme général et une disposition momentanée prédominante. Avant de s'être fixés ainsi que nous les montre, les regards de ces portraits semblent avoir erré sur d'anciennes rives et de lointaines pensées.

M. Halkett est certainement moins puissant mais il y a chez lui je ne sais quelle grâce qui enveloppe, une grâce qui pourrait même — si l'auteur du *Portrait des enfants de M. G. J.* manquait de talent — tenir lieu de tout.

M. Laermans continue de broser des sujets ruraux avec le brio qu'il y a apporté dès ses débuts. Ses dernières œuvres toutefois nous paraissent plus sûres que leurs devancières, — l'artiste se préoccupant moins de la mise en scène, toujours fastidieuse en pareil cas. Il y a beaucoup d'observation dans *la flânerie au village* et *l'Enterrement*.

M. Leempoels nous paraît plus maître encore de son dessin. Voyez son diptyque: *Chacun veut en sagesse ériger sa folie*, n'est-ce pas une satire des ridicules humains — satire d'autant plus remarquable que le peintre a su se garer des pentes dangereuses de la charge et de la caricature? Je préfère néanmoins la partie du diptyque consacrée aux travers féminins; elle est mieux comprise. Mais les deux panneaux sont d'une couleur fanée qui m'a ravi.

M. Lavery (un écossais également) a envoyé deux *Portraits* où l'on retrouve assez le faire de M. Wisthler. Ces portraits,

notamment celui de la *Dame en brun*, sont d'une distinction et d'un sentiment appelant les plus grands éloges. Il y a cependant à critiquer l'attitude un peu forcée que M. Lavery a donnée à ses personnages.

Du même peintre: *Soir après la bataille de Langside*. Ce n'est qu'une esquisse mais une esquisse pour laquelle on donnerait cent œuvres soi-disant achevées. Il faut être un fier artiste pour pouvoir tirer de tels effets d'un sujet d'histoire qui n'offrait, en réalité, que peu de ressources.

M. Lembach (Munich) *Femme et enfant* d'une expression décisive également.

M. Marcette — *Les Prés* une magnifique interprétation de la plaine.

M. Mertens — *L'Ivrogne*. Œuvre de caractériste, ayant des qualités de dessin et de couleur.

M. H. W. Mesdag — *Prêt à partir* où vibre la belle lumière blonde et comme chargée de vapeur d'eau des cieux du Nord.

M. Montald — *Lirica*, accuse de réels progrès.

M. Motte — *Anne-Marie* portrait en grisaille, d'une énergie à la Dürer.

M. Pearce — (un américain) *La fille du berger*, charmante mais de couleur assez froide.

M. Philippet. — bon portrait des *Enfants L. M.*

M. Raffaëlli. Sa *Place de la République* peut compter, à notre avis, parmi ses plus belles œuvres. C'est tout un coin de la vie parisienne évoquée en quelques traits d'une habilité déconcertante. La *Route de la révolte* nous montre un des sites de banlieue et le *Marchand d'habits* un des types de la rue que le peintre affectionne.

M. Sain (France). *Rose effeuillée* — une étude de rousse d'une transparence exquise. Ces lèvres, ces yeux, cette bouche à cucillir encore!

M. Stevenson (Ecosse) — *Lune d'été* d'une couleur élégiaque et rêveuse. C'est un des meilleurs, sinon le meilleur paysage de l'exposition. On ne saurait dire la douceur argentée de cette eau bordée d'arbres aux feuillages légers, et le silence parleur des choses est exprimé ici ainsi que l'exprimeraient les plus beaux vers.

M. Stott of Oldham, — *Diane* — d'un art très personnel dont l'apparente gaucherie est encore un mérite. Et la lumière verte et l'ingénuité de tout cela! D'autre part, *Eiger* est un singulier paysage de rêve ou de contrée polaire par une nuit noire.

M. Stremel — Un très simple *Intérieur* (bleu violet) disant bien l'âme des choses.

M. Struys. — *la Visite au malade* — superbe de pensée et de couleur! C'est plein de vie, de vie simple et douloureuse, fervemment observée et fervemment rendue.

M. Thaulow, — *Soir d'été*, — c'est peint avec la grâce tranquille, la douceur pensive que nous remarquâmes déjà dans d'autres

œuvres portant la même signature. M. Thaulow excelle à rendre l'impression intime, les mystères chuchotés du paysage.

M. Toussaint, — *Dernière entrevue*. Œuvre exagérée, avec des « angeries » tout-à-fait inutiles, mais dont les couleurs anormales, malades, et les physionomies singulières (du Christ et des apôtres) sont de quelqu'un qui cherche une voie nouvelle et la trouvera peut-être s'il élude l'influence d'Henry De Groux.

M. Frans Van Leemputten, — *Distribution de pains*, — une scène des Flandres très émue, de couleurs vives.

M. Verdyen, *Ferme sur le Dave*: des verts clairs, des jaunes pleins d'ombres furtives, de la lumière, de la fraîcheur ! C'est un bon paysage sous tous les rapports.

A citer encore: MM. Bernier, Dardenne, Hannon, Janssens J, Meyers, Pointelin, Van den Eeckhout, Van Leemputten C, Van Melle, Verstraete, Vanaise, Verwée, Verhaeren, Wijtsman, ainsi que M<sup>mes</sup> Collard, Calais, Dielman, Verhas et Wijtsman.

Passons maintenant aux aquarelles. Il y en a peu ; quatre noms seulement sont à mentionner.

M. Gosselin, — dont les *Bords de la Loire*, — sont à apprécier comme la *Fin du jour*.

M. Staquet — qui s'est vraiment surpassé dans le *Moulin de Saint Job*. — On ne trouverait pas dans son œuvre deux pages aussi légères, aussi délicates, aussi vaporeuses avec des verts plus frais sous la rosée matinale. Une marine du même est une maîtresse œuvre également.

Enfin MM. Binjé (*Après la pluie*) et Uytterschaut (*les Gorges de de Linkebeek*) ne restent pas en dessous de leur réputation.

Les pastels sont plus nombreux. Nous avons remarqué notamment :

M. Baertsoen qui continue, dans trois paysages vus à des heures particulières, sa notation des effets de lumière et d'ombre.

M. Bartholomé qui s'écarte de la tradition et cherche à tirer du pastel des effets nouveaux. Ses *Vieux bretons* et *l'Annonce des morts à St-Pol* sont d'une énergie certes rare, on dirait presque de pointe sèche.

M. Gùthrie une « Etude », très serrée, de femme.

M. Lambert de Rothschild. — Beau portrait de M. Gevaert.

M. Lieberman, des pastels sombres dont une *Ecole de couture* à retenir, et d'autres œuvres encore signées Becker, De Hem, Fantin Latour, Gevers, Hagemans, Schwob et Thaulow.

Parmi les dessins et eaux-fortes citons les envois de MM. Danse, Desvachez, De Vleeschouwer, Ganz et Lenain. Une mention spéciale est à faire pour M. Grönvold (une série de douze dessins d'une technique parfaite) M. Raffaëlli (trois superbes eaux fortes) et M. Vanderstraeten dont les fusains sont bien autre chose que des pochades ou des essais.

Signalons encore les miniatures de M. Moreels qui sont de véritables œuvres d'art, celles de M. Bulens un peu plus dures mais belles quand même, puis — après un regard au merveilleux vitrail blanc, bleu et vert que M. Thys a intitulé *Pureté*, passons à la Sculpture.

Celle-ci est de beaucoup plus fournie qu'elle ne l'était aux différentes expositions que nous avons eues en Belgique pendant les deux dernières années. Notre mémoire nous rappelle :

M. Braecke. — *Le Pardon*, une œuvre émue, d'un beau mouvement et *le Printemps* d'une réelle fraîcheur d'inspiration.

M. Charlier. — Une *Misère* très dramatique, profondément vibrante, toute de charité et de pitié.

M. Charpentier, (France), de très beaux médaillons, d'un tour très moderne.

M. Craco. — Un *Projet de maître-autel* qui ne manque pas d'excentricité mais dont l'ensemble tient bien.

M. Dubois. — Un portrait en pied d'une élégance et d'une netteté remarquables.

M. Gaspar. — *Tigre au repos* pas trop mal.

M. Lambeaux. — *l'Ivresse*, œuvre exubérante, violente même, que l'on peut aimer ou n'aimer pas, mais qui s'impose par sa fougue, par la manière même dont elle est « enlevée ».

M. Le Roy. — Un *Chœur d'enfants* où de jolis détails.

M. Mac Gillivray (Ecosse) *An Echo from Hellas*, médaillon en couleur d'une pureté classique.

M. Rombaux. — *Venusberg*, d'une ligne souple et d'un enlacement charmant, rappelle fortement *le Baiser* de M. Lambeaux.

M. Rousseau dont *l'Amour virginal* est très caractéristique. Je n'oserais dire toutefois que je l'aime entièrement ; l'originalité en paraît un peu trop voulue, mais il y a là un effort et c'est déjà beaucoup. Du même artiste, dont les aptitudes ne pourraient du reste être mises en doute, une bien belle *Figure d'enfant accroupi*.

M. Van Emelen. — Un *Petit baigneur* non sans mérites.

M. Varenne. — *Fin d'un rêve*, dont on ne pourrait assez vanter la finesse et la distinction.

Et puis des œuvres, toujours intéressantes, de MM. De Rudder (*l'Homme au cygne*, projet de fontaine très décoratif). De Vigne (une belle *Figure* en plâtre), De Vreese (un *Lutteur vigoureux*), Dillens, Herbays, Lanson, Mignon, Meunier, Parentani, Samuel et Vingotte.

S. HIXE.

---

 CHRONIQUE LITTÉRAIRE
 

---

ROGER DE GOEIJ	—	<i>Savonarola</i>	—	(Brux. Lebègue)
id.	id.	—	<i>Un Père de l'Eglise</i>	— »
ERNEST BOSIERS	—	<i>Harald Roi</i>	—	(Brux. Lacomblez)
F. VAN DEN BOSCH	—	<i>Deux Poètes</i>	—	(Gand. Siffer)

---

Dans la préface d'un de ses drames, M. De Goeij déclare, non sans emphase, vouloir nous initier « aux douleurs infinies des cœurs qui aspirèrent vers un avenir meilleur » Et, parmi ces hommes dépassant leur temps et triomphant de leur époque, il a choisi le prieur de Saint-Marc de Florence — Savonarole.

Ce nom évoque un sombre moine du moyen-âge égaré en pleine renaissance italienne, un moine dont la prédication enflammée finit par renverser le pouvoir établi et qui parvint à réformer, selon ses idées, les mœurs de toute une ville habituée aux lois faciles du plaisir. On se rappelle l'ordre politique instauré par lui, cette sorte de république qu'il dirigea avec une énergie presque farouche. Et ses démêlés avec Rome, lorsqu'il osa juger la conduite du pontife, son excommunication, son supplice achèvent d'en faire une figure à part et incontestablement susceptible d'inspirer à un dramaturge bien doué une œuvre puissante et haute.

M. De Goeij n'en a rien tiré. Il nous montre un Savonarole sentimental, égrenant des phrases d'opéra mil-huit-cent trenteux; il nous révèle un moine préoccupé d'une femme plutôt que de toute autre chose. Je ne rechercherai pas si la Strozzi exerça réellement sur cet esprit singulier l'influence qu'on lui attribue ici. En admettant qu'elle ait eu ce rôle, il fallait, à mon sens, l'indiquer très sobrement. Je regrette pour M. De Goeij qu'il ne l'ait pas compris. Il en résulte que le caractère du prieur se dépouille, au cours de ce drame, de ce qu'il a de remarquable. Au reste comment concilier la conduite que notre auteur lui prête avec ces paroles tombées de sa plume : pour avoir la liberté, je n'ai pas voulu de femme ?

S'il n'y avait que cette seule critique à formuler, l'œuvre pourrait encore être prisée; mais, hélas! il en est bien d'autres. Lorsque M. De Goeij veut restituer à son héros un peu de sa véritable personnalité, il en fait une sorte de Luther au petit pied — ce qui revient à tomber dans l'erreur intéressée des protestants. Savonarole n'a rien voulu détruire et c'est pourquoi un pape a pu proclamer la parfaite orthodoxie de ses écrits.

Savonarole fut un censeur impitoyable; il n'alla jamais jusqu'à se transformer en un pêcheur de croisade anti-cléricale comme M. De Goeij voudrait nous en persuader.

En outre de l'exactitude historique, il manque à ce drame l'air ambiant — cet air raffiné et cruel du XV<sup>e</sup> siècle italien. Et, si ces pages permettent de reconnaître à l'auteur une certaine science du théâtre (acquise, je crois, à l'école des Romantiques — ce qui n'est pas toujours un bien), il serait difficile d'en faire d'éloge au point de vue de la forme. Ces vers sont sans harmonie, étayés de mots conventionnels et saupoudrés de banalités contradictoires. Il arrive au lecteur de pécher au milieu des alexandrins des vers de onze ou de treize syllabes dont il s'explique mal la présence. Ça et là, je veux bien, des expressions originales, des accents profonds animent la torpeur du débit. Mais ces éclairs m'empêchent pas que l'on se trouve, en fermant le livre, aux antipodes de toute émotion durable.

J'ai cru devoir reprocher à cette première œuvre son caractère anti-clérical. Je n'admets pas, en effet, qu'une forme *d'art* quelconque puisse être mise au service des idées de partis. *Un Père de l'Eglise* encourt la même observation. M. De Goeij dédie ce second drame « aux contemporaines victimes de l'antique haine sacerdotale ». La dédicace seule en dit long. De nos jours cependant on se bornerait à l'accueillir d'un haussement d'épaules si l'auteur ne s'était laissé aller, cette fois encore, à de véritables travestissements historiques. Le Père de l'Eglise, c'est Cyrille d'Alexandrie. Nous n'ignorons pas que cette Eminence des premiers âges manqua plus ou moins de modération; mais nous savons aussi que la philosophe Hypatia fut mise à mort par les chrétiens du temps à cause non pas de sa résistance à la passion du patriarche mais parce qu'on la soupçonnait d'exciter contre l'Eglise naissante le prélet Oreste. L'assassinat en est-il plus excusable? Nous n'avons pas à discuter cela. Nous voulons simplement faire ressortir que la dignité artistique implique le respect de l'histoire. Or ces vingt pages d'une prose tout-à-fait insignifiante semblent avoir uniquement pour but de nous convaincre de la lubricité du prélat. Il n'est pas indispensable d'être cagot soi-même pour trouver que ces sortes de choses doivent être dites ailleurs qu'au théâtre et établies autrement. En somme ce ramassis de phrases quelconques n'édifiera personne; il ne pourra modifier l'opinion des lettrés sur celui qui dénonça le nestorisme et qui s'éleva, avec une réelle puissance, contre Julien l'Apostat.

Une succession d'épisodes glanés au petit bonheur, une phraséologie sans accent, des répétitions maladroites que rien ne justifie et qui touchent parfois au grotesque, tel est le bilan du drame de M. Ernest Bosiers.

A en croire une annonce figurant au début du volume, ce drame serait la partie médiale d'une trilogie dont les autres divisions



s'intituleront *Harald enfant* (un roman) et *la vieillesse d'Harald*. Je me réserve d'examiner ultérieurement, si la chose en vaut la peine, le développement que les protagonistes du début auraient acquis dans la partie qui nous est livrée aujourd'hui. Cet examen toutefois ne pourra très probablement être fait qu'à titre de curiosité. Il serait surprenant, que M. Bosiers arrivât, après une œuvre aussi terne que celle-ci, à réaliser un ensemble honorable. Je veux cependant l'espérer. Il ne lui faut pour cela que tout apprendre, il ne lui manque qu'une chose : d'être inspiré. Je lui conseillerai aussi de ne plus prendre la peine de hausser la voix à la Webster, ni de refaire telle scène de *la Valkyrie* et de *Macbeth*. D'abord ces exercices ne réussissent pas à tout le monde, ensuite il y a tant d'autres choses capables de solliciter un artiste !

M. Bosiers a du reste un mérite ; il est très modeste. Ce drame est déclaré en « neuf scènes ». Le fait est que les événements s'y déroulent si vite qu'on a à peine le temps de les apercevoir. Ce sont, à proprement parler, des ombres chinoises mal assorties et grossies, volontairement ou non, de titres qui promettent trop et qui ne donnent rien.

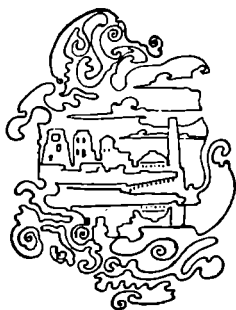
Il est des lectures au sortir desquelles le critique se sent perplexe ; il est pris à la fois d'un immense besoin d'indulgence et d'un désir presque irréfrenable d'impitoyable sévérité. Je me suis trouvé dans de pareilles dispositions après avoir achevé les *Deux Poètes* de M. Firmin Van den Bosch. Mon intention première était de passer outre, en disant tout-au-plus au lecteur : nous attendrons des œuvres plus... sérieuses pour juger de la valeur de l'écrivain. Mais, voilà, ces feuillets accusent une telle suffisance, une telle platitude d'idées, une si absolue nullité que je ne puis me résoudre à ne pas m'y arrêter.

D'aucuns objecteront : faites attention, ce n'est là qu'une simple conférence. Je le sais bien, pardine ! et c'est ce qui m'agace le plus. Quand on n'a rien d'autre à dire, il sied du moins d'avoir la pudeur de ne pas l'imprimer. Seulement... Eh ! oui, M. Van den Bosch aurait bien regretté, à ce qu'il paraît, de laisser échapper ce petit moyen de réclame. Il est mûr pour le bel-air, m<sup>r</sup> le conférencier, et ces paginettes ne doivent être, après tout, qu'une proclamation de candidat aux salons de haut bord. On veut bien nous apprendre que « dans le monde » l'opinion sur MM. Coppée et Sully Prudhomme ne dépasse pas une parlotte adorable d'épiciers. On nous parle des petits jeux de société auxquels *le Vase brisé* et *le Passant* servent tour-à-tour de prétexte. Mais, comme M. Coppée lui-même l'a si finement dit, je ne trouve pas cela si ridicule et M. Van den Bosch non plus puisqu'il se met gravement à rééditer le tout pour son propre compte. Il est vrai qu'il y apporte peut-être de légères variantes. J'ignore s'il est dans l'usage des salons gantois de s'exprimer en français ; j'espère toutefois qu'on sait y éviter les licences, fort peu poétiques, que M. Van den Bosch s'attarde trop à sertir. Et j'espère aussi que

les lectrices du *Réveil* n'en arriveront jamais à pratiquer le... symbolisme qu'on voulut enseigner à leurs contemporaines. Ce n'est pas banal pourtant de se rappeler le *Train de Banlieue* devant un page de Raphaël et de songer au *Vase Brisé* en contemplant le *St Augustin* d'Ary Scheffer ! MM. Coppée et Sully Prudhomme ne s'étaient probablement pas doutés de la possibilité de ce rapprochement et j'avoue que, moi non plus, je n'y avais jamais songé.

ALBERT ARNAY.

*AUX PROCHAINS* : Georges Bonnamour : *Trois Femmes*. — Francis Nautet : *Histoire des lettres belges d'expression française, Tome II*. — Henri Mazel : *Vieux Saxe*. — Œuvre de René Ghil : *I Dire du Mieux : IV Le Vœu de Vivre, Tome III*. — Henri Maubel : *L'Eau et le Vin*. — Edmond Picard : *Scènes de la Vie Judiciaire*. — Georges Eekhoud : *La Nouvelle Carthage, (édition définitive)*. — Justus Severus : *Africus ou le Génie Récompensé*, — etc.



## TABLETTES

## LES REVUES.

A L'ART LITTÉRAIRE, bulletin mensuel d'art et de critique. — 3, Rue du Four-S'-Germain, Paris. — Un dessin de Maurice Denis : *L'Intruse*. Prose de Remy de Gourmont, Henri Mazel, etc.

A L'ERMITAGE, vers de Pierre Louys prose d'Albert Clouart.

A LA REVUE GÉNÉRALE, la *revue littéraire* d'Eugène Gilbert. — A LA NERVIE, étude de Jules Destree sur Léon Bloy; vers de Paul Alériel. — Au MOUVEMENT LITTÉRAIRE, traductions de Nietzsche; prose de Saint-Georges de Bouhélier.

A LA REVUE ANARCHISTE, *Esquisse d'un état d'esprit*, de Camille Mauclair.

A LA JEUNE BELGIQUE, la suite d'*Hélène*, d'Arnold Goffin.

\* \* \*

Le parquet bruxellois, qui avait intenté à M. Camille Lemonnier les inqualifiables poursuites que l'on sait, vient de recevoir un camouflet bien mérité par l'acquiescement du cher et glorieux artiste.

Le Réveil est heureux de trouver une occasion de plus pour offrir au maître Lemonnier l'expression de sa fervente et sincère admiration.

\* \* \*

Nous rappelons à tous nos amis le Banquet Eekhoud, qui aura lieu le 28 Octobre à Bruxelles.

\* \* \*

Pour paraître prochainement: *Le Bonheur Irréel*, un volume de proses, de Fernand Roussel.

Le livre et en souscription au *Réveil*, au prix de deux francs l'exemplaire.

Il inaugurera la *Collection du Réveil*, série de volumes de nos collaborateurs parmi lesquels Frédéric Friche, Lucien de Busscher, Rodriguo Sérasquier, etc.

Bientôt: *Les Mirages*, de Frédéric Friche.

\* \* \*

En souscription chez L. et A. Godonne, Éditeurs, Grand'Place, Malines: *Le Verbe Aurorale*, par José Hennebicq; un volume de vers in-16, sur beau papier vélin, caractères elzéviriens, au prix de deux francs.

\* \* \*

En souscription aux *Essais d'Art Libre*, 8, rue Jacquier, Paris, un ouvrage intitulé:

POTRAITS DU PROCHAIN SIÈCLE.

COLLABORATEURS DE L'OEUVRE: Tous les écrivains qui se sont affirmés ou cherchent à s'affirmer comme participants de l'Action vers un Avenir artistiquement et socialement meilleur que le Présent.

BUT DE L'OEUVRE: En une série de synthétiques portrait — de quinze à vingt lignes — donner, par le groupement d'éparses individualités [précurseurs militants et nouveaux-venus], la physionomie générale des esprits et du mouvement qu'anime l'espérante grandeur de délivrer la prochaine humanité par l'individualisme artistique et social.

\* \* \*

Nous avons négligé de signaler, au dernier numéro, les éditeurs du livre de M<sup>e</sup> Clair Tisseur: *Modestes observations sur l'art de versifier*. Ce sont MM. Bornoux et Cunin, à Lyon. Le livre se trouve aussi chez Rousseau, éditeur 14 Rue Soufflot à Paris.







III<sup>e</sup> ANNÉE, Nos 11 et 12.  
NOVEMBRE - DÉCEMBRE 1893.  
Ce numéro double 1 fr.

## SOMMAIRE DU N° 11-12.

Auguste Jénard . . . . .	L'Abyme
Lionel des Rieux . . . . .	Perverse.
Antoine Sabatier . . . . .	Chair de Femmes
Fernand Roussel . . . . .	Fleurs Maldives
Auguste Vierset . . . . .	L'Initiatrice (fragment)
Lucien De Busscher. . . . .	Vers
MULTATULI (H. Meyners d'Estrey et Jules Pée, trad.)	L'Ecole des Princes (fragment)
Tristan Klingsor . . . . .	Chansons
Arthur Souchor . . . . .	Image
Marcel Fleury . . . . .	Vers d'Amour
Albert Arnay . . . . .	Chronique Littéraire

### TABLETTES

### TABLE DES MATIÈRES

# LE RÉVEIL

## MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

*Publié sous les auspices du Cercle Littéraire Français.*

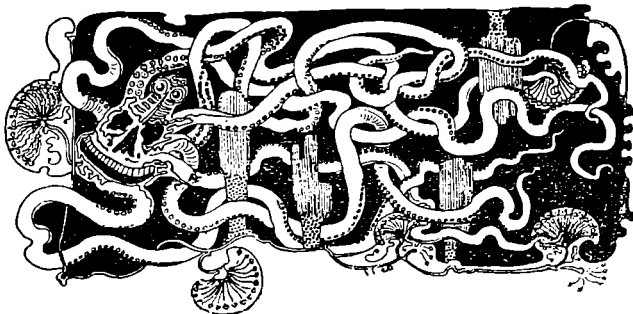
*Secrétaire de Rédaction,*  
FRÉDÉRIC FRICHE.  
Rue St-Lievin, 306

*Administrateur,*  
RODRIGUE SÉRASQUIER.  
Rue Neuve St-Pierre, 71

ABONNEMENT : *un an* 5 frs. (Étranger 6 francs.)

### COLLECTIONS DU RÉVEIL.

I <sup>re</sup> ANNÉE, 1891, ( <i>les Essais</i> ). . . . .	(épuisés).
Le Numéro (Nos 1 et 3 épuisés.) . . . . .	fr. 0 40
II <sup>e</sup> ANNÉE, 1892, (quelques exemplaires seulement)	
Prix majoré . . . . .	fr. 7 50
Le Numéro (N° 4 épuisé) . . . . .	fr. 0 50
III <sup>e</sup> ANNÉE, 1893 . . . . .	fr. 5 00
Le Numéro . . . . .	fr. 0 50



## L'ABYME

Pour Charles VAN LERBERGHE.

La nuit.  
La forêt.  
La mer.

Parmi les troncs parallèles et nus  
portant très haut les ogives des cimes calmes,  
la nuit s'entasse depuis toujours.  
Un vieux canal ensablé monte en pente douce  
vers une déchirure d'énorme falaise.  
Là git la mer blême sous des verdeurs d'azur sans étoiles  
En le vague de l'ombre l'Aventurier va vers la mer ;  
or, indiscernablement blanche, surgit à l'encontre  
l'Etrangère.

L'AVENTURIER, dans la nuit des hauts arbres

Qui vive?

L'ETRANGERE, dans la baie de la falaise

O voix !

L'AVENTURIER, s'arrêtant

O Femme !

L'ETRANGERE, interdite

Me voici.

L'AVENTURIER

Eloigne-toi.

L'ETRANGERE

Ha ! plus ! jamais plus !



L'AVENTURIER

Quelle es-tu donc ?

L'ETRANGERE

Je ne sais pas.

UNE VOIX, qu'eux n'entendent point, très loin chante

*Chaperon-rouge allez au bois :*  
*Mère-Grand dort et dort le loup ;*  
*Grand'mère est morte et mort le loup*  
*Et tout est mort dans l'autrefois :*  
*Chaperon-rouge allez au bois.*

L'AVENTURIER

O femme ! ou pire ! ou meilleure !...  
 où vas-tu ?...

L'ETRANGERE

Je ne sais plus !...

L'AVENTURIER

Mets de l'azur dans ton effroi,  
 mets de la lune dans ton verbe :  
 d'où viens-tu ?...

L'ETRANGERE

De l'ancienne Terre...  
 Quand on les exila vers les Nordes inconnus,  
 les Poètes déchaînèrent les Bêtes du Destin  
 et d'incroyables miracles s'accomplirent.  
 Ah ! les jours annoncés sont venus !

L'AVENTURIER, songeur, parlant à lui-même

Enfin !

L'ETRANGERE

Un Envoyé nanti d'occultes puissances  
 ouvrit ses mains pleines de dons  
 sur l'immense détresse du monde  
 et chaque faim en eut son saouûl :  
 Si bien que la Prière est morte et le Verbe exilé.  
 Ah ! les jours annoncés sont venus !...

L'AVENTURIER

Enfin !

L'ÉTRANGÈRE

Parmi l'effondrement des Trônes,  
 les nations sont des troupeaux repus :  
 telle joie est montée en marée de ténèbres  
 jusqu'aux plus hauts fanaux d'espoir,  
 que toute âme a sombré, désespérée.  
 Ah ! les hommes sont ivre-morts de joie,  
 d'une joie noire qui n'en finira plus !

L'AVENTURIER

Enfin !

L'ÉTRANGÈRE

La mer m'a poussée à ces bords ignorés,  
 selon quel ordre mystérieux ?...

L'AVENTURIER

Rends grâce à ces conjonctures,  
 car une — l'Unique ! doit venir ainsi.

L'ÉTRANGÈRE, baissant la voix

Une...

l'Unique !

Seigneur, ne me renvoyez pas,  
 vers l'abomination de la vie.

L'AVENTURIER

Oublie !

L'ÉTRANGÈRE

Je suis une pauvre enfant, Seigneur !  
 La terre m'a tant meurtrie !...  
 le ciel m'a tant abandonnée !...  
 et les choses d'ici... complotent... quoi ?

L'AVENTURIER

Elles attendent...  
 es-tu celle qui doit venir ?...  
 Révèle-toi !

L'ÉTRANGÈRE

Je suis une frêle enfant devant vous, seigneur !

LA VOIX, lointaine, qu'ils n'entendent point, chante

*Le loup est mort, et l'ogre, et tout  
Petit-Poucet deviendra fou :  
Chaperon-rouge allez au bois.*

L'AVENTURIER, s'approchant peu à peu.

La comète va venir :  
es-tu celle qu'elle amène ?  
es-tu celle que j'appelle au-delà de tout mensonge ?...  
Je suis le Souffle :  
es-tu l'Espace ?  
Je suis l'initial Rayon qui s'éperle en rosée de mondes :  
es-tu le Nombre ?  
Je suis le Vertige des ciels éperdus de naissances d'étoiles :  
es-tu l'Extase ?

L'ETRANGERE

Seigneur, que la nuit est profonde !

L'AVENTURIER, s'approchant peu à peu :

Je suis l'Angoisse du gouffre  
muant l'émoi des vagues en flores et faunes et races  
vers la lumière au clair sourire :  
es-tu l'Aurore ?...

Dans les jardins crépusculaires de la mort,  
j'œuvre silencieusement  
ris et pleurs, espoirs et luttes, gloires et chûtes ;  
je suis la Vie :  
es-tu la Joie ?...

Je hante solitairement  
l'heure et la légende et tout au-delà :  
Je suis le Mystère :  
le Rêve, est-ce toi ?...

L'ETRANGERE

Seigneur, que la forêt est ancienne !

L'AVENTURIER, tout près d'elle :

Que ta candeur me considère en toute ternité.  
C'est moi, le Désir !...  
L'Amour, est-ce toi ?...

L'ÉTRANGÈRE

Seigneur, que la mer est immense !

L'AVENTURIER

Depuis toujours je me dévaste universellement  
 pour Une  
 qui sera mon Œuvre et ma Fiancée  
 impérissablement !  
 Nous nous cherchons à travers des siècles d'encombres ;  
 mais des millions de mondes nous acclament ..  
 Est-ce pas toi la doux-Venante ?

L'ÉTRANGÈRE

Seigneur, que votre voix est lointaine !

L'AVENTURIER

J'ai pleuré très anciennement ces vagues de larmes ;  
 étoiles d'espoirs, montagnes d'efforts, forêts de plaintes,  
 j'ai proféré tout ceci très anciennement.  
 Mais à la fin des fins !  
 en ces ténèbres chûes des nuits d'alors,  
 en ce silence resurgi des anxiétés de ces jadis,  
 l'attention des choses s'affirmait tant aiguë  
 vers la préméditation de cette heure-ci,  
 qu'elle m'a requis en une tombe oubliée ;  
 et je suis venu encore une fois pour toutes ;  
 en chétive apparence humaine je suis venu,  
 à travers la vie, enfin une fois pour toutes  
 à ce Rendez-vous insolite.  
 Oh ! si c'est toi la doux-Elue,  
 entr'ouvre moi ces sérénités infinies !

L'ÉTRANGÈRE

Seigneur ! que je suis étrangère ici !

L'AVENTURIER, vers une comète qui se lève

Ha ! Cette comète étrangement claire  
 et ton baptême en ses clartés lustrales !  
 Oui ! c'est Toi que les Temps m'ont promise !

LA VOIX lointaine, qu'ils n'entendent point,

*Chaperon-rouge est endormie  
Dans le grand bois pour un cent d'ans.  
Petit-Poucet laisse sa mie  
O gué !  
Et suit l'oiseau couleur de temps.*

L'ETRANGERE, après un temps de silence anxieux :

J'ai peur !....

L'AVENTURIER

Je t'ouvrirai l'abri propice.

L'ETRANGERE, mains jointes, frissonnante :

Oh ! cetté Etoile échevelée !

L'AVENTURIER

Ta voix est du paradis  
et tu as peur !

L'ETRANGERE

La peur se lève sur mon cœur  
comme la comète sur la mer  
Ah ! toutes les choses sont trop vieilles !

L'AVENTURIER, songeur

Elles sont ainsi depuis d'immémoriales nuits !  
Du vieux « dolite et multiplicamini »  
grimacé de ce côté-ci de la clarté,  
elles pourrissent et pétrissent ainsi  
depuis d'immémoriales nuits  
la CHAIR !

Mais ton rêve est du paradis.

L'ETRANGERE

La peur s'infiltré dans mon cœur  
comme cette clarté malsaine en la forêt.  
Ah ! toutes les heures sont trop mortes.

L'AVENTURIER

N'écoute en leur trompeuse paix nocturne  
toutes ces Choses génitrices de ta chair d'iniquité.  
N'entends leurs vœux insidieux  
S'insinuer sous ton regret des vies passées.

pour des rappels à l'ordre souterrain de la mort,  
ô l'En-allée aux voies du ciel !

L'ÉTRANGÈRE

Tout est plein de menaces confuses....

L'AVENTURIER

Ah ! les fleurs, les feuilles, les ailes jouent de vilains tours.  
Elles savent les avrils racleurs de vierges  
et les sommeils chevauchés de songes qui déflorent  
et les réveils savants de perversités ingénus.  
C'est ici la Forêt du mensonge,  
c'est ici le chemin qui revient de la vie :  
ne t'y fie pas !

L'ÉTRANGÈRE, *siégeant sur une racine*

Asseyons nous au clair de l'Etoile :  
toute cette ombre est trop lourde sur nous.

L'AVENTURIER, *s'asseyant un peu au dessous d'elle*

Ne t'inquiète :  
d'existence en existence  
tes errances ont assez rebattu les étendues  
pour en inclure l'essence aux pampres de tes années ;  
et tes souffrances ont assez vendangé les clos du Temps,  
de sépulture en sépulture,  
pour enrichir les celliers de ta pensée.  
Ah ! dans les coupes de cristal de tes paroles  
verse-moi l'ivresse des âges d'or et des édens perdus !  
N'as-tu pour moi quelque message des nébuleuses natales ?...

L'ÉTRANGÈRE

Tournons-nous quand même à la clarté maligne :  
J'appréhende trop ce deuil de nos ombres sur nous.

L'AVENTURIER

Que peux-tu craindre ?  
Ne t'élis-tu pas éternelle ?...

LA VOIX, lointaine, qu'ils n'entendent point

*La Belle-au-Bois dormez seulette.  
Petit-Poucet s'en est allé.  
Avec sa sœur Cendrillonnette,  
Petit-Poucet s'en est allé  
Sur le pont d'Avignon danser.*

L'ETRANGERE

Il y a des râles au loin...  
Il y a des oracles partout...

L'AVENTURIERE

C'est un réveil de tes vieux êtres en les choses congénères  
et tu t'effraies d'elles qui sont en toi.

L'ETRANGERE

Ce n'est pas cela !  
Ne me cachez pas les mauvais desseins de cette nuit !  
Ah ! qu'il y a-t-il dans les noires profondeurs ?....

L'AVENTURIER

Ce sont tes devenirs que l'heure offusque.  
C'est ton souci de vivre les demains de ton éternité  
et l'amertume des expiations qu'il faut.

L'ETRANGERE

C'est plus que tout cela !  
C'est un cri de partout qui me cerne.  
Je n'en puis plus !...

L'AVENTURIER

C'est l'effort des apparaîtres périssant, à l'environ  
vers ton âme de salut.  
Cinglons vers la haute lumière !  
ou tremble qu'il ne faille bien des naufrages  
pour te réinculquer la Voie perdue.

UNE FOULE passe, éparse en la nuit, clamant

- Ah ! Dieu !...
- J'ai froid !...
- J'ai faim !...
- Je suis perdu !...
- Ayez pitié de nous !

L'ÉTRANGÈRE

Ah ! Dieu !...

LA FOULE, toujours invisible

- Au secours !...
- Grâce !...
- Vengeance !...
- Justice !...
- Au secours !...

L'ÉTRANGÈRE

Quel enfer est-ce ici !...

Il passe en les rais de clarté  
des débris d'hommes...  
des monstres d'hommes...  
des larves de nuit vers quelles catastrophes !...

L'AVENTURIER, songeur

Ceux qui ne peuvent plus.

LA FOULE, s'éloignant dans les ténèbres

- Malheur !
- Massacre !
- Au viol !
- Au meurtre !
- Mon Dieu ! Mon Dieu !

L'ÉTRANGÈRE

— Mon Dieu !

LA VOIX lointaine, de plus en plus distincte

*Sur le pont, le pont d'Avignon  
Filles du roi, dansez en rond.*

L'ÉTRANGÈRE

Ha !... cette voix...  
où l'ai-je entendue ?...

LA VOIX, approchant peu à peu.

*Filles du roi, toutes les trois,  
Sur le vieux pont dansez en rond.*

L'ÉTRANGÈRE,

Ah ! dites-moi donc où je l'ai connue !...



LA VOIX.

*La tour prends garde, haute tour,  
Le vieux pont est étroit.  
Dans l'eau couleur de joie  
Toutes les trois y dormiront  
Avant la fin du jour.*

L'ETRANGERE

Dites moi donc  
à travers quelles angoisses me vient cette voix!

LA VOIX

*Petit-Poucet les a pleurées,  
Il a suivi l'enterrement.  
Avec le cierge, avec l'épée,  
Il a suivi l'enterrement  
Et s'en revient Prince Charmant*

L'ETRANGERE

Qui donc ! qui donc est-elle?...

L'AVENTURIER

Ma mère.

L'ETRANGERE, regardant au loin

Votre mère!...

Je n'ai plus qu'elle!  
car elle est de mon enfance, je le sens!  
Il faut qu'elle me dise quel désastre....  
Car il y eut toujours un lourd secret sur mon berceau.  
Elle seule pourra me dire... sans doute...  
Votre mère!...  
Allons!...  
Votre Mère...  
Pourquoi suis-je ici confiante comme avec la prière?...  
Votre mère...  
Qui donc sommes nous tous!  
Ah ! qu'elle parle, mon Dieu!

L'AVENTURIER, sombre

Elle ne parle plus depuis longtemps,  
elle est folle depuis bien longtemps,  
C'est celle-qui-chante.

L'ÉTRANGÈRE, les yeux vers la mer

Elle m'évoque pourtant des régions lumineuses  
par delà des nuits d'épouvante!...  
oh! il y a des vies coupables dans mon passé,  
irréremédiablement coupables!...  
O vous! ayez pitié de moi!

L'AVENTURIER, lui prenant les doigts

Notre-Dame des clairs minuits!  
considère mes sidérales translations de peine  
à ta recherche!...

L'ÉTRANGÈRE

Laissez-moi, seigneur.

L'AVENTURIER

Aie pitié du Vagabond des siècles  
en proie aux meutes de l'Abyme!

L'ÉTRANGÈRE

Taisez-vous, seigneur!

L'AVENTURIER

O éternelle Nouveau-née!  
je t'aime!...

L'ÉTRANGÈRE

.... Seigneur!

L'AVENTURIER

Je t'aime!  
ô mon Enfant mystérieuse!

L'ÉTRANGÈRE

Mon Dieu! mon Dieu!  
voilà le cri d'à travers tout dans mon cœur!

L'AVENTURIER

Par tes mains endormeuses de maléfices!  
par tes yeux libérateurs de ténèbres sépulcrales!  
par ton sourire suzerain des paradis perdus!  
il me souvient de vivre universellement!

L'ÉTRANGÈRE

Oh! dites-moi que je rêve pour toujours!

## L'AVENTURIER

Ma certitude transstellaire !  
 ton sacre m'inaugure en les fastes du ciel !

LA FOULE, invisible, repasse aux alentours

- Elle est pourtant venue de la mer tout à l'heure!
- Elle est allée à Dieu.
- La toute blanche, elle est pourtant venue.
- Elle est allée au diable.
- Celle qui sourit est pourtant venue.
- Celle qui tremble.
- Celle qui ment.
- Celle en fleurs.
- La male étoile nous l'avait envoyée.
- Le maître encore nous l'a prise.
- Il n'y en a que pour lui.
- Ah ! lui !
- Hélas !
- Tout se tait effroyablement.
- Nos pas sonnent comme sous la terre.
- Quelle heure est-il ?
- Il n'y a plus rien.
- Nous sommes abandonnés de tout.
- Ah ! tout est mort !
- Hélas !
- Mort ! il ne fallait pas dire cela !
- Hélas ! hélas !
- Où donc est la route ?
- Plus personne ne sait la route.
- Il n'y a plus de route par ici.
- Nous sommes au bout de toutes les routes.
- Hélas ! hélas !
- Savons-nous où nous en sommes ?
- Il faudrait pourtant savoir, en attendant.
- En attendant !
- Qu'est-ce nous attendons ?
- Il arrive toujours ce qu'on n'attendait pas.
- Ah ! nous avons peur pour toujours !
- Hélas ! hélas ! hélas !

L'ETRANGERE

Qu'est-ce qu'ils disent ?...

Qu'est-ce qu'ils cherchent ?...

L'AVENTURIER

Ceux qui n'osent plus...

Ceux qui n'espèrent plus...

L'ETRANGERE

Où vont-ils donc, ces pèlerins de la nuit ?

L'AVENTURIER

Ils passent...

Leur mission est de passer,  
vêtus de leurs pauvres corps,  
en route pour l'autre monde.

L'ETRANGERE

Il faudrait pourtant aller à ces souffrances.

LA VOIX, s'éloignant, très vague

*La Belle-au-bois émerveillée,  
Dans les bras du Prince-Charmant,  
La Belle-au-bois s'est réveillée  
Dans les baisers de son amant.*

L'AVENTURIER

Pitié vaine, deuil des tristesses mortes !

Abandonne cette cendre des vieux holocaustes  
aux brumeux campements de la Terre :  
sois ton Ame  
et surgis nue  
et rayonne tes splendeurs !

L'ETRANGERE

Redites-moi que vous m'aimez...

Redites-moi que vous m'aiez d'extases blanches  
pour les assomptions sereines !

L'AVENTURIER

Voix aurorale et musicale où s'érige le faste du Rêve,  
ramène ma fièvre aux sources baptismales !

L'ÉTRANGÈRE

Ah ! vous ne savez pas l'enfant craintive que je suis !

L'AVENTURIER

Eau lunaire des yeux si lointainement claire  
 où frissonne l'hosannah des candeurs archangéliques,  
 emmène-moi vers l'efficace Rédemption !

L'ÉTRANGÈRE

Oh ! vous ne savez pas l'âme tremblante que je suis !

L'AVENTURIER

Chevelure ! brise d'aile ! voile fauve !  
 emporte-moi !

L'ÉTRANGÈRE, se laissant glisser peu à peu.

Oh ! vous ne savez pas l'âme éperdue  
 qui se regarde dans vos yeux !

L'AVENTURIER, se levant peu à peu

O seins ! vague d'amour !

L'ÉTRANGÈRE

Berce-moi !

L'AVENTURIER

Rafale d'extase !

L'ÉTRANGÈRE

Dépouille-moi !

L'AVENTURIER

Ouragan d'inconscience.

L'ÉTRANGÈRE, gisante

Chavire-moi !

L'AVENTURIER, levé

Trombe ardente de foi mystique  
 élève-moi jusqu'au ravissement de la divinité !

L'ÉTRANGÈRE, l'attirant

O mon Amant !

L'AVENTURIER, reculant

O... cécité ..

L'ÉTRANGÈRE, se pâmant

O... mon... homme !...

L'AVENTURIER, faisant des pas fiévreux

O chair!..  
O proie!..  
O cataracte de ténèbres !  
Ce n'était que cela encore !  
que cela !...

LA VOIX, très lointain et très vague

*Nous n'irons plus au bois  
Les lauriers sont coupés...*

AUG. JENART.



## PERVERSE

O Sappho, ton regard, sous le ciel des avrils,  
Epanouit la fleur de sa fraîche ignorance  
Et parfois ta paupière, au vol d'une espérance,  
Retombe chastement sur les yeux puérils.

Mais ton sourire pense à d'inconnus périls  
Et le charme pervers de ta bouche un peu grande  
Propose l'impudeur de ta chair en offrande  
Au hasard des baisers féminins ou virils.

Tes yeux, églises d'ombre où murmurent des rêves,  
Tes lèvres, mer sanglante où glissent des sirènes,  
Aux désirs-voyageurs confondent leur chemin.

Que les virilités s'érigent vers ton sexe!...  
La frêle vierge aussi de sa candeur l'obsède  
Car l'anneau de Vénus est brisé dans ta main.

LIONEL DES RIEUX.



## CHAIRS DE FEMMES

*C*hairs de femmes, chairs douloureuses,  
Qu'avec les roses des matins  
Peignit l'art souriant des Greuzes,  
Je connais vos âpres destins.

*Sous votre fard et sous l'axonge,  
Prêtresses d'un louche psautier,  
Bouches expertes au mensonge,  
J'ai pitié de vous, j'ai pitié.*

*Oui, j'ai pitié de vous, oreilles  
Ouvrées à l'impur discours  
Des Faunes guettant sous les treilles  
L'évolé de gauches amours.*

*Et de vos yeux, ces deux trous d'ombre,  
Où le péché suit le péché  
Ainsi que des vagues sans nombre  
Sous l'aviron prompt du nocher.*

*Pitié de vos mains mercenaires  
Et de vos flancs qu'endolorit  
Un mystère de flux lunaires,  
Pitié du corps et de l'esprit.*

*Triste autel où je sacrifie  
Au rite simple des aïeux,  
Ma Parole te glorifie,  
Chair souffrante, au-dessus des dieux.*

ANTOINE SABATIER.



## FLEURS MALADIVES (1)

Très frêles, des souvenirs, ailes fanées de parfums — sont venus mollement en mon âme épandre les douleurs d'autrefois — souvenirs vieillis et ternis aux douleurs du doute.

Et devant ses lettres d'inquiète passion, j'ai senti au lointain de mon pâle et persévérant amour, revivre les émotions d'antan, si troublantes en leur singulier et insinuatif renouveau.

Las et morne, dans un nimbe de silence, froissé d'un lent soupir, l'image de la Presqu'Inconnue passe, passe au-delà de mes impressions, odorant d'un baiser, senti naguère en rêve, ma tristesse indolente.

... Ses lettres d'âme d'où s'essore encore un écho — si faible! — d'amour et le soupir d'un désir — si doux et grêle! — me hantent de la volupté sourde de leurs parfums éteints!

Oh! le mal d'écrire le mal de son âme, très seul dans la solitude du soir, très seul, tandis que là-bas très seule, très seule aussi, en l'immensité de l'espace une cloche sanglote, sanglote très seule...

Et la Presqu'Inconnue et moi — tous deux aimés d'un regard, lointainement tous deux nous nous aimions d'instinct; tous deux très seuls, si seuls nous songions.

Au loin très seule, seule l'heure pleure...

Ses lettres .. Pourquoi ces souvenirs maladifs et rongeurs en mon cœur? Pourquoi l'image, une fois entrevue, toujours obsédante?

Oh! le mal, le mal d'écrire le mal de son âme!

---

(1) du *Bonheur Irréel*, sous presse.

---

Elle trône et triomphe la Presqu'Inconnue, en mon cœur :  
cathédrale mystique aux profanes, où chante à ses pieds d'ange  
pur l'adoration grisante du silence affaibli.

Très seul, bien seul dans le mystère de mes rêves, je revois le  
blême autel de mon amour passé — et peut-être là-bas, dans la  
lourde volupté de sa chambre, elle, elle aussi renouvelle les fleurs  
roses, les fleurs lybiales dans les vase ébréché de sa passion ternie.

Seule... seul.

Oh ! le mal d'écrire le mal de son âme lointaine, quand en soi  
tressaille le souvenir de la Presqu'Inconnue, de la toujours Aimée.

Au loin très seule, seule l'heure pleure...

FERNAND ROUSSEL.



## L'INITIATRICE (1)

*(Fragment)*

Le père Thellier offrait le type modernisé du bourgeois si bien défini par Banville, n'ayant d'autre culte que la pièce de cent sous, d'autre idéal que la conservation de sa peau, mais qui, s'accommodant au progrès, assiste aux premières, parait au Salon le jour du vernissage, orne son cabinet de japonaiseries de bric à brac, discute Schumann ou Mallarmé, le Syllabus ou la Triplice, sans se douter que sous cette peau d'emprunt, son crétinisme laisse candidement passer un bout d'oreille.

Chez le père Thellier, l'oreille passait tout entière.

C'était en outre une de ces natures égoïstes, charnelles, obligantes à la fois par faiblesse, par calcul ou par ostentation, d'une sensibilité à fleur de peau, aux convictions peu gênantes et qui voient tout en rose, grâce à un daltonisme heureux. Il plaisait par ses dehors aimables, son enthousiasme facile, sa mimique expressive, l'hyperbolisme de ses paroles et de ses gestes, et une verve amusante qu'il tenait, disait-on, de ses aïeux maternels, originaires du pays de Liège.

Parti vers dix-huit ans pour Paris afin de s'y perfectionner en relieur, il y avait couru les guinguettes, connu les ballades champêtres, aux soleils d'été, vers Asnières, Joinville ou Rambouillet, les joies de Bullier ou du Tivoli, les amourettes saisonnières, sans qu'il cessât chaque semaine d'arrondir d'une part fixe de son salaire la bourse de soie noire, aux anneaux nickelés, qu'il cachait au fond de sa malle.

Un beau matin, un de ses proches vint le surprendre à l'improviste. Thellier déambula avec lui à travers le Paris-touriste qu'il ne connaissait guère, parcourut les musées, applaudit au Palais-Royal Grassot, Arnal et Hyacinthe, découvrit les Catacombes et le tombeau de l'empereur, et sentit confusément s'éveiller en lui le désir des voyages, l'amour du théâtre et un goût maniaque de collectionneur.

---

(1) Roman en préparation.

C'étaient là de ruineux appétits qu'il parvint néanmoins à satisfaire en s'affiliant à une société d'excursionnistes, à la claque des principaux théâtres parisiens, et en occupant ses loisirs par d'énigmatiques visites aux musées et aux cimetières. Tout d'abord, il est vrai, ces pérégrinations intriguèrent, mais les plaisanteries s'usèrent à la longue, et Thellier continua à promener un peu partout sa badauderie inconnue. Ce ne fut que longtemps après qu'un de ses compagnons d'atelier — filé en Belgique avant le siège — dû au hasard d'un voyage à Namur de découvrir le mystère.

Thellier, qui, revenu depuis dix ans dans sa ville natale, revoyait avec plaisir ce camarade de jeunesse, lui avait fait séance tenante les honneurs de « son » salon. C'était une chambre d'une propreté hollandaise, au parquet ciré, aux meubles housés de blanc, dont le plafond s'animait d'un vol d'angelets callipyges, aux minuscules ailes. Une table chargée de livres et de poteries occupait le centre, deux jardinières élargissaient leurs feuillages de bégonias devant les fenêtres masquées à demi par des rideaux de mousseline, et deux buffets pleins de bibelots, auxquels des glaces étamées servaient de fond, flanquaient la cheminée, au large chambranle garni d'une pendule, de candélabres sous globes, et surmonté d'un buste en plâtre du roi qu'encadraient de chatoyantes plumes de paon.

Le Parisien s'était arrêté sur le seuil, stupéfait.

Les murs, revêtus d'un papier gris aux arabesques d'or, étaient mouchetés de gravures, de portraits, d'assiettes peintes, rayés de cannes en verre et de pipes, ornés au centre de panoplies où s'accrochaient, — souvenirs de la grande Armée — fusils rouillés, plaques, shakos, dragonnes, sabres fourbis croisant leurs éclairs.

Le Français s'extasiait, ébahi, complimentait Thellier, — guère empoigné au fond, par ce pittoresque de bric-à-brac. Alors le relieur enchanté lui prit le bras, lui inventoria son musée, ne lui fit grâce d'un détail : ces débris de poteries provenaient des fouilles de la villa d'Anthée, ces monnaies d'un dragage de la Sambre; ces silex, d'Hastedon, *l'Oppidum Aduaticorum*; ces laves, du Vésuve; ces balles, de Waterloo. Puis c'était une fiole d'eau de Lourdes, du gravier provenant d'une ancienne voie romaine, de la mousse arrachée aux ruines de Poilvache, une fleur cueillie au

pied du Men-er H'rouk, le menhir gigantesque de Loc mariaquer; puis encore des vases, des statuettes, des bibelots d'étagères, un chapeau de fort de la halle, un caniche de porcelaine allongé sous une table, museau pensif sur ses pattes croisées.

Thellier, qui s'était savamment ingénié à graduer les impressions admiratives du visiteur, prit alors un album posé sur un guéridon et sans un mot, ses petits yeux pétillants de plaisir, le passa tout ouvert au Français.

Cucillies sur les tombes célèbres, coupées aux couronnes mortuaires du Père-Lachaise et de Montparnasse, des feuilles et des fleurs y alternaient avec des morceaux de franges, de dentelles dérobées aux salons de Versailles et aux voitures de Trianon, des flocons de laine des Gobelins, une parcelle de tunique des Centgardes, quelques foils du colback d'un vieux de la vieille, un fragment de la croix de Sébastopol : bouts de rubans, lambeaux de guidons, fils de soie, brindilles, tout ce qu'un vandalisme enfantin peut soutenir de la grande badauderie parisienne y était soigneusement collé, classé, étiqueté avec indication des lieux et dates.

Le Parisien referma l'album et regardant le relieur qui attendait, sourire aux lèvres et bras croisés, quelque appréciation flatteuse :

« Comment donc, mon cher, n'avez-vous pas un registre où signeraient vos visiteurs ? »

— « J'y songeais, » fit Thellier simplement.

Et le soir même le relieur s'occupait de la confection d'un livre d'or.

. . . . .

AUGUSTE VIERSET.



## SOIRS

## V.

*De rayons vermeils et de frêles fleurs  
S'est paré le soir, le soir bleu qui tombe,  
Et dans l'air subtil, chargé de senteurs  
Voici palpiter des vols de colombe.*

*La brise est câline et vient caresser  
L'orgueil blanc du lys et la mort des roses  
Une voix au loin chante pour bercer  
De vieux lieds songeurs le sommeil des choses.*

*Les lentes vapeurs se teignent là-bas  
De rais blonds et fins de clarté dorée,  
La lune s'élève et le soleil las  
Emplit l'horizon de sa mort pourprée.*

*De rayons vermeils et de frêles fleurs  
S'est paré le soir, le soir bleu qui tombe,  
Et dans l'air subtil, chargé de senteurs  
Voici palpiter des vols de colombe...*

## SONGERIE

*Les bleus soirs à mes rêves sont de doux manteaux  
Les heures brèves  
Ont de mystérieux châteaux  
Où s'iront exiler mes rêves.*

*Pour mes sens les fleurs ont de poignantes senteurs.  
Les fleurs d'âme, les fleurs  
Mauvaises et belles  
Sont lourdes de langueurs mortelles.*

*Dans le soir planent de lents oiseaux ;  
Les calmes eaux du Rêve  
Ont des roseaux frêles  
Que font pencher de noirs oiseaux.*

*Les vents ont de lointains plaintes,  
Les vents dolents au long des grèves  
Ont des voix de rêve  
Qui semblent des sanglots de saintes.*

---

### FRAGMENT D'UN POÈME

UN AÈDE PARLE :

*A l'heure où le soir bleu ravive ses flambeaux,  
Las du monde hypocrite aux éternels mensonges,  
J'ai revêtu le crêpe éploré de mes songes,  
Et je m'en suis allé vers la paix des tombeaux.*

*Le soir était si grand et les astres si beaux,  
Et la voix des Jadis sororale et amère  
Pleurait si lassement mon amour éphémère  
Que tout mon Autrefois me revint par lambeaux.*

*Et je pensai : « Mon âme était douce et très bonne,  
J'ai pleuré sur le monde en regardant le ciel  
Et sur l'homme qui n'est que de cendre et de fiel ;  
J'ai dit le grand mot Dieu que ne dit plus personne.*

*J'ai souffert l'amitié, j'ai souffert par l'amour,  
Mais ces temps sont passés et je ris de la femme  
Au cœur hideusement vide, au regard sans âme...  
Tous ces rêves si vains n'occupent plus mes jours.*

---

*Aujourd'hui rien n'émeut plus mon cœur magnifique ;  
Quittant le songe humain pour un songe inconnu  
Et priant, voyageur pieux, je suis venu  
Vers ces calmes tombeaux et ce soir pacifique.*

LUCIEN DE BUSSCHER.





## L'ÉCOLE DES PRINCES

*(Fragments.)*

## ACTE I. — SCÈNE II

LOUISE, LA REINE, LA REINE-MÈRE ET MADAME DE WALBOURG,  
DAME D'HONNEUR

LA REINE-MÈRE

— Si assidue à la besogne?

LOUISE

— J'ai reçu du monde. Tu sais, j'ai mon lever de huit à dix... Regarde, maman, regarde-moi ces liasses ; ce sont des renseignements sur tout ce qui, chez le peuple, n'est pas comme il conviendrait, et qui cependant — je l'espère ! — sera un jour autrement. Mais, ma mère, quelle vilaine fille je fais... j'oublie même de m'informer de ta santé ! As-tu bien dormi après une pareille soirée, dis ?

*(Eu prononçant ces mots, elle a tiré un fauteuil vers le milieu de l'avant-scène — Mad. de Walbourg s'empresse de l'aider — et elle invite affectueusement la reine-mère à s'asseoir. Puis elle retourne son propre fauteuil qui se trouve devant son bureau, et y repose le bras droit. Elle reste ainsi jusqu'au moment où elle se lève, enthousiasmée.)*

LA REINE-MÈRE

-- Le conseil de cette nuit a été un peu fatigant. Mes yeux se fermaient en t'écoutant interroger, mes oreilles tintaient à ta statistique, à toutes ces questions et toutes ces recherches de ton désir impitoyable de tout savoir. Tu as tenu Van Weert trop longtemps... cet homme n'en pouvait plus !

LOUISE

— Trop longtemps ? Oh non ! Et fatigué ? Je n'étais pas fatiguée, moi ! Mais j'aurai soin que cela n'arrive plus, pour toi, ma bonne mère. Je ne retiendrai plus si tard le comte Otto, pour ne pas te priver de ton sommeil. Quant à sa fatigue à lui... oh, oh, c'est chose accessoire, pour moi ! Cela lui fera du bien, je pense. Un peu de cette gymnastique donne de la souplesse aux articulations de son intelligence de politicien, qui s'est quelque peu raidie dans la forme.

LA REINE-MÈRE

— On le dit cependant très capable, Louise.

LOUISE

— Cela va de soi... tant que dure sa vogue ! Après ? Nous verrons ! A moins qu'il ne meure et que les ambitieux puissent utiliser sa gloire, pour en ravalier d'autres qui les gênent. Moi... je l'estime autant et aussi peu que beaucoup de son espèce.

LA REINE-MÈRE

— Je pensais, Louise...

LOUISE

— Que j'avais confiance en son génie ? Oh, cela est plaisant, ma mère ! Cela n'y ressemble pas ! Il a... du talent... comme-ci, comme-cela... mais pas trop, juste assez pour faire croire qu'il en a plus. Il parle... assez bien, mais... toujours sans cœur, et n'a pas le courage de se reprendre quelquefois. Il sait... eh bien ! oui, il sait ce qu'on lui a appris, mais rien de plus, maman.

LA REINE-MÈRE

— Mais qu'exiges-tu de plus ?

LOUISE montrant son cœur

— Autre chose, mère,.. ceci ! C'est cela qui lui manque. Comme l'arbre de Noël, cet homme porte juste ce que le père-école et la mère-routine lui attachèrent aux ramures... jamais rien de plus ! Un arbre comme celui-là est mort... tandis que l'homme doit vivre, c'est-à-dire : sentir, penser, travailler, lutter, et porter des centaines... des milliers de fruits. Celui qui ne donne pas plus qu'il ne reçoit, est... nul, et fit en naissant une besogne inutile. Eh bien, le comte van Weert est un zéro de cette espèce.

LA REINE-MÈRE

— Mais n'es-tu pas un peu sévère ?

LOUISE

— C'est possible. Mais il s'agit, avant tout, de savoir si je dis vrai. Je ne suis pas également exigeante pour tous, mais j'ai de grandes exigences pour un ministre. Est-ce être trop sévère ?

LA REINE-MÈRE

— Le comte Otto...

LOUISE

— Est ordinaire, et par l'étrange temps qui court, être ordinaire est un crime. La médiocrité est une mauvaise herbe vénéneuse, qui elle même ne produit rien et emploie son poison à réduire à la même stérilité tout ce qui pousse autour d'elle. La médiocrité est l'ennemie du mérite, la protectrice du mesquin, du commun. Ce qui dépasse, doit être tronqué. Ce qui brille, souillé. Ce qui prend son essor, abattu et garrotté. Le talent... il faut qu'il soit méconnu, ou étouffé par des *mais*, et puis tué par le silence... si c'est possible ! Le génie.. ah, demande donc à Van Weert ce que c'est que le génie ! Mais c'est un conte, un mythe, une absurdité, ou pis encore, quelque chose de... de... d'inconvenant, une maladie honteuse, que l'on ne préfère nommer que par un détour *ex-cen-tri-ci-té*.

Quelques moments de silence.

Et excentrique, notre homme d'Etat ne l'est pas. Il suit assez bien la route commune. Pour lui, l'Etat est... *son* siège, *sa* carrière, et pour les messieurs de la cour, un jeu de paume, un tour-niquet à petites fortunes, une fabrique d'ambitieux bilboquets de Nuremberg. Le peuple lui est... une pépinière de laquais. La prospérité... un paragraphe dans un rapport. Une calamité générale... l'atout sur le roi du partenaire. Le bourgeois... un article d'impôt.

Quelques moments de silence. Louise, qui s'était levée, se rassied ; De Walbourg donne à différentes reprises des marques d'attention.

Et ce que *sait* un tel ministre, ce qu'il peut vous dire des affaires du pays... Oh ! mère, c'est si peu de chose quand le cœur manque : le génie est *là* ! Ote à cet homme ses commis et ses rapports, et vois alors ce qu'il comprend et sait par lui-même, et attends une

idée nouvelle, qui ait pris racine et développement en sa propre âme... ah, ah, ah, tu pourras l'attendre jusqu'à ce que tu sois plus fatiguée qu'il ne le fut cette nuit !

— Moi, je n'étais pas fatiguée, moi. Je m'étais mis en tête de parcourir le catéchisme tout entier de tout ce qui bout en mon âme, et — si c'est possible, mais hélas, j'en doute ! — de jeter dans la sienne une étincelle de foi en la possibilité d'un avenir meilleur, mère ! Tu ne sais pas combien cette idée m'anime, m'entraîne, m'élève...

LA REINE-MÈRE

— Chère enfant pleine d'illusions !

LOUISE se levant brusquement

— Non, ne dis pas cela... pour l'amour du ciel, ne le dis pas ! Il y a de la duperie dans l'illusion, et je cherche la vérité. Je veux approfondir ce qui peut, et étudier ce qui doit arriver.

Se penchant en avant, et au début presque chuchotant....

Le peuple est tombé bien bas, ma mère ! L'âme et le cœur agonisent sans cesse en une souffrance matérielle. Le feu des grands enthousiasmes s'éteint, quand la vie n'est qu'une lutte avec le terre-à-terre, quand ne pas mourir est le seul but de la vie, et reculer la mort la plus haute récompense ! Qu'est donc au pauvre la beauté du printemps ? Rien ! Un ciel étoilé ? Rien ! que lui est l'art, les sons, les teintes, les parfums ? Rien ! Que lui est la poésie ? Que lui est l'amour ? Rien ! Il est impossible que tout cela lui soit quelque chose ! Tout essor lui est interdit par la réalité, qui de son poing de fer, le tient plongé dans la fange, et punit par la... faim toute tentative de révolte !

LA REINE-MÈRE

— Noble enfant ! Et pourtant pleine d'illusions !

LOUISE

— Oh mère, ne dis pas illusion ! Est-ce m'illusionner, de vouloir que tous les êtres, qui sont créés comme toi et moi, qui comme nous se meuvent, respirent, aiment, et qui, comme nous, dirigent leurs regards vers l'immortalité... est-ce m'illusionner, mère, de vouloir qu'ils ne soient pas plus ravalés que la bête des champs, que le bétail stupide ?

LA REINE-MÈRE

— Les classes !...

LOUISE, se rasseyant

— Certes ! Je serai la dernière à ne pas reconnaître les classes... Un scélérat n'appartient pas à ta classe, mère, ni à la mienne, Dieu merci !

LA REINE-MÈRE

Louise, ce n'est pas là la question, mon enfant ! Je parlais de... classe, de... rang plus ou moins élevé dans la société, de... plus ou moins de droit aux jouissances, et... surtout de la différence intellectuelle !

LOUISE

— Fort bien, j'admets la différence de classes, et je veux faire une distinction plus marquée encore que toi-même... socialement et civilement. Naissance, titres, fortune, rang, préjugés, tiens, mère, je concède la valeur de tout cela, mais je te demande s'il y a une classe qui impose la faim, mère ? S'il y a une classe qui puisse être vouée à la misère ? Je demande si une de ces classes se trouve inférieure au mouton et au bœuf qui paissent avec insouciance, et qui bien certainement mépriseraient l'homme, s'ils savaient comme il se nourrit mal ? L'enfant du pauvre est-il moins qu'un veau ? La mère est-elle moins qu'une vache ? Mon Dieu, est-ce là sa classe ? Ta société exige-t-elle cela ? Oh, alors tout ce que l'on prône de noblesse de cœur et de civilisation, ce n'est que mensonge !

LA REINE-MÈRE

— Mon enfant !

LOUISE

— Le peuple est grossier, dit-on, peut-être. Mais, mère, que serions-nous toi et moi, si dès l'enfance, tout notre être, tous nos désirs, tous nos vœux, tous nos efforts... tout s'était réduit au seul mot : misère ? Dis mère, serions-nous alors telles que nous sommes à présent ? Et ne devons-nous pas toujours nous demander si l'aiguillon de la faim et le mal rongeur d'une inquiétude journalière pour la subsistance du lendemain nous laisseraient aussi soumises que se montre ce peuple grossier ? Moi, je suis étonnée de tant de douceur, mais j'en trouve, hélas, les raisons : le peu ple est épuisé, et calme par sa faiblesse.

## LA REINE-MÈRE

— Mais... la cause de tout cela !

LOUISE

— Fratricide ! Une partie, une infime partie de la société domine, régit, intrigue, fait des lois... et renvoie l'autre partie—et la plus grande — à la misère !

## LA REINE-MÈRE

— Mais, mon enfant, n'en a-t-il pas toujours été ainsi ? Et... quels moyens as-tu trouvés pour remédier à cet état de choses ?

LOUISE

— Enfant... enfant. . . oui, précisément ! Tout récemment encore j'étais enfant, et c'est pourquoi, mère... oh, mes rêves d'enfant !...

Elle s'est levée de nouveau, et appuyée sur le dossier du fauteuil de la reine-mère, elle parle, dans une attitude penchée presque chuchotant.

Un jour, j'avais à peine dix ans, je m'étais endormie au jardin de Wilstädt, lorsqu'un ange m'apparut, tout resplendissant de lumière, et beau... oh mère d'une beauté céleste. Il tenait à la main deux couronnes, l'une d'épines, et l'autre semblait d'or. « Choisi, Louise, » dit-il. Mais je ne tendis pas la main. J'étais craintive et frémissais dans mon rêve. Il me cria encore une fois de choisir : « Veux-tu être Reine ou femme, dit-il, une femme qui souffre, sent et peine, ou une Reine qui gouverne ? » Je... choisis d'être femme ! Je pressai la couronne d'épines sur ma tête, et je sentis le sang me gicler le long des tempes. *Per hic ad hoc* dit l'ange, et il déposa la couronne d'or sur mes genoux... A ce moment, la douceur me réveilla ; j'étais couchée dans le bosquet de roses... une ronce sauvage m'avait blessée... la couronne d'or avait disparu !

Après s'être redressée en prononçant ces dernières paroles, elle cache quelques moments sa figure dans ses mains.

## LA REINE-MÈRE

— Pas pour toujours, mon enfant ! Ton rêve disait vrai !

LOUISE

— Non mère, pas tout-à-fait... pas encore ! Peut-être se réalisera-t-il, un jour, mais je ne me crois pas couronnée reine, avant d'avoir porté la couronne de la souffrance. Par celle-ci à celle-là, tout comme dans mon rêve d'enfant ! Je veux savoir ce que c'est que la vie. Je veux payer mon tribut pour le droit d'être homme ! J'exige ma part légitime de la tâche commune. Et, mère, quand j'aura sacrifié toutes mes forces au bien-être de mes semblables... alors, oui, c'est alors que je m'appellerai moi-même reine. Alors j'accepterai ce titre comme une juste récompense, quand le peuple m'acclamera... mais pas avant !

Quelques moments de silence

LA REINE-MÈRE

— Mais quels moyens as-tu trouvés ?

LOUISE

— Je me prétends pas, mère, avoir trouvé déjà, mais là... je sens là que je trouverai ! La première chose qu'il me faut, c'est... savoir ; voilà pourquoi je cherche la vérité, mère. Les princes ne connaissent pas le peuple, qui les nourrit. Ils s'entourent d'un cordon de médiocrités, qui est monté faute de poids... Ils écoutent, ce qu'on leur fait écouter, et voient ce qu'on veut bien leur faire voir, mais jamais, au grand jamais ce n'est autre chose que du papier, et toujours du papier ! Ils se croient merveilleusement bien renseignés, parcequ'ils lisent de temps en temps un rapport officiel, qui ne renferme que des mensonges, ou bien qui noie un peu de vérité sous tant de phrases, de lieux-communs honnêtes et ambigus, que pareille vérité ne vaut guère mieux que le mensonge. Un premier devoir du souverain est : savoir. Pouvoir viendra bien ensuite, mère. C'est écrit là !

*(Geste de doute de la Reine-Mère. Pendant ce qui suit, Louise marche de long en large, s'arrêtant parfois un moment au fauteuil de la Reine-Mère. Cette dernière ne cesse de montrer combien les paroles de Louise la frappent. Son visage et son attitude expriment tacitement les questions auxquelles Louise répond)*

— Oh, ne crois pas que je prétende trouver dans la royauté le moyen de guérir tous les maux, la panacée des maladies de notre société, oh non ! Mais on peut essayer, mère, lutter... et si la

tâche est trop lourde à nos épaules, nous pouvons la transmettre à un autre plus fort que nous, ou... périr avec le peuple languissant ! Je veux — oui, mère, je veux que celui qui viendra après nous trouve les traces, ou bien de mon triomphe, ou... de mon échec, en mon bel effort. Je ne veux pas être voleuse de la part de place que la seule logique des faits m'avait préparée sur l'un ou l'autre trône, lorsque je vins au monde duchesse ! On dit : le monde est un spectacle... je veux jouer mon rôle à ce spectacle, je veux payer la place que le destin m'a offerte ! Je n'ai pas le droit de ne pas être célèbre et de transmettre à la postérité un nom moindre que celui de l'artiste qui cisèlera une figure sur ma tombe. Naissance... *oblige* ! Le devoir des princes, tant qu'il y aura des princes... tu sais bien, mère, ce que signifie ce mot ? Le prince est le premier dans le péril, et le premier au bien, le devoir des princes est d'être grands ! La médiocrité leur sied aussi peu que la bassesse. À mes yeux, tout ce qui n'est pas très élevé est très bas ! Je veux une statue... oui je veux une statue, non de pierre, mais une statue dans le cœur du peuple ! Et si ce cœur ne vibre pas d'amour en songeant à mes... efforts — la réussite ne dépend pas de moi, mère ! — ce sera alors ma faute, ma plus grande faute ! On a poussé des cris de joie à ma naissance... des cris d'allégresse à mon mariage... mon nom a sa place dans l'Almanach de Gotha ! Mais... il n'est pas encore inscrit dans les annales de l'humanité... et c'est là sa place véritable !

LA REINE-MÈRE

— Ton époux, mon fils...

LOUISE

— Sa Majesté pense exactement comme moi, mère ! Et si parfois... il a un noble cœur ! Et si peut-être... mais non, cela n'est pas ! Si cependant... eh bien, à quoi servirait l'amour ? Je voudrais... je vais... je dois le...

*Elle s'approche de la fenêtre*

Oh, mon George a sur tout les mêmes opinions que moi, mère ! Mais regarde quel beau temps ! Que penses-tu d'une promenade ? Cela te fera du bien, après une telle nuit, pleine de chiffres et de rapports...

LA REINE-MÈRE

— Chère petite méchante !

23



LOUISE

— Ainsi... ainsi c'est bien, maman ! J'aime mieux cela que visionnaire ! Chère Walbourg, aurais-tu la bonté...

DE WALBOURG, se dirigeant vers la porte du fond

— Votre Majesté préfère-t-elle une voiture découverte ?

LOUISE, prête à sortir, mettant, sans aide aucune, son chapeau et son châle, préparés sur un sofa :

— Certainement ! Je veux voir les prés, et le bétail qui mange. N'est-ce pas, chère maman ?

De Walbourg sort

LA REINE-MÈRE

— Oui pourvu qu'il ne nous méprise pas, Louise, parce que nous sommes... des hommes.

LOUISE riant et la menaçant du doigt

— Maman, c'est méchant ce que tu dis là !

Exeunt

## ACTE II. — SCÈNE IV.

LOUISE. — LA REINE-MÈRE

LOUISE

— Ah, mère, le libéralisme, voilà un mot qui a gâté beaucoup de choses ! Moi-même je suis libérale et c'est précisément pour cela que je ne puis imposer de lien à mon jugement. Les libéraux ! Qu'ont-ils donné au Peuple, qui les croit ? Le désir aveugle d'un sort meilleur, sans les moyens d'y arriver. Ils méconnaissent tout... sans rien connaître ! Et en échange des abus de la noblesse, des abus sans noblesse. Un gloussement pédant contre ceux qui gouvernent. Chacun d'eux sait ce qui est nécessaire et ferait...

ferait... ferait, mais aucun n'entend accorder les pouvoirs nécessaires à celui qui est appelé à agir ! On se méfie de toute autorité. Il faut qu'elle soit tronquée, rognée, divisée, limitée, paralysée, étouffée... et lorsqu'elle gît agonisante dans la fange, alors on réclame son salut, de cette même autorité : cela ne se peut, mère : Je suis libérale, Dieu le sait. Mais c'est précisément le libéralisme qui me fait détester ce moderne bousillage de partis.

## LA REINE-MÈRE

— Pourtant, il faut choisir, mon enfant.

## LOUISE

— Cela n'est pas dit ! Je cherche la vérité par une autre voie. Ce qu'on nomme aujourd'hui libéralisme, ne tardera pas à faire partie des antiquailles, et je ne parle que des convaincus, maman ! Celui qui s'intitule conservateur, était, il y a bien peu de temps, ultra-radical. Cette querelle de mots sert à si peu de chose... Ce n'est pas là que se trouve la vocation du philosophe, de l'homme d'état, de l'humanité ! La question ne doit pas être de savoir ce qui est vieux ou nouveau ou si une idée est tout flambant neuve, pour en vêtir le mannequin d'une fraction ! Si la chose plaira à A et B, ou si elle entre dans les plans de Y, de Z. Que la question soit comme celle de Pilate : Qu'est-ce qui est vrai ? Et plus encore : Crois-tu qu'elles soient justes ces paroles par lesquelles on partage le bon et le beau en cases, comme les coquillages dans l'armoire d'un musée ? Non, non, le mensonge est tellement invétéré, que le nom même des partis est un mensonge. Celui qui ce nomme libéral — parce qu'il se trompe autrement que son grand-père, — est bien souvent, et comme homme et comme soi-disant politicien, si encrassé, d'une telle étroitesse d'esprit et d'un tel illibéralisme... que l'ironie du mot, s'ajoutant à la calamité de la chose, crache son venin cuisant dans la plaie ouverte. Et on fait si bien que le pauvre Peuple se confond en remerciements pour cette jouissance d'une faim libéralisante et contemple avec douleur les malheurs du conservatisme.

## LA REINE-MÈRE

— Eh bien, le conservatisme alors !

## LOUISE

— Ha, ha, ha ! Conserver ? Garder ? Quoi ? L'ancien état de choses ? Nullement ! Ce mot aussi est mensonge. Je n'ai jamais vu des conservateurs habillés ou... déshabillés d'une feuille de vigne. Jamais je n'en ai vus se procurer leur déjeuner, au moyen d'une flèche faite d'une arête de poisson. Ils portent... les bas de soie, l'habit noir — même plus le tricorne ! — et si un conservateur surgissait de son tombeau, où il se serait... conservé déjà tout un siècle, il serait bien mécontent de son petit-fils apostat, qui à ses propres yeux reste conservateur.

*Quelques moments de silence*

Conserver ? Quoi ? Que conserve-t-on ? Rien ! Si ce n'est son argent et ses biens, si c'est possible, et puis un peu de préjugés contre toute nouveauté ! Pas trop de préjugés toutefois ! Juste assez pour participer au bénéfice du nouveau avec un certain semblant de dignité. As-tu jamais vu des conservateurs refusant des nouvelles apportées par le télégraphe ? Ou bien as-tu vu jamais la femme d'un conservateur filer au rouet, par horreur de la vapeur moderne ? Ceux qui s'intitulent conservateurs, conservent-ils cette noble fierté des aïeux, qui en gouvernant, en opprimant si tu veux, s'inquiétaient du sort de leurs vassaux, par intérêt, je l'admets ! De tous ces méchants tourments humains du moyen âge, n'a-t-on pas conservé tout bonnement ce qui procurait du profit, les fruits du travail ? N'a-t-on pas abandonné ce qui pouvait adoucir le travail : le patronat ? Cela est ainsi, mère !

*Quelques moments de silence*

Conserver ? Quoi ? Ce qui était, hier encore ? Ce qui existait, il y a un an ? Il y a un siècle ? Où est la limite entre le vieux et le neuf, l'ancien et le nouveau ? Qu'est-ce que le vieux ? La robe nuptiale de ma mère fut neuve en son temps... je ne pourrais la mettre à présent sans me rendre ridicule. La cuirasse de Gustave-Adolphe est vieille, et il est plus que probable qu'un jour elle a été neuve. Alexandre-le-Grand était-il vieux ? Non, il se croyait de tendances très modernes, et dédaignait les généraux vieilliss de l'hilippe. L'ancien temps finit-il à Memphis, Babylone où Thèbes ? Aux Pyramides ?

C'est impossible ! En bâtissant ces choses-là, chaque jour a eu un jour d'hier, et chaque esclave que hâtait le fouet portait la marque d'un coup antérieur... souvenir de l'époque qui précéda le premier coup. Ou, veux-tu te reporter encore plus en arrière ? Jusqu'à quelle époque ? Jusqu'à l'âge de pierre ? Plus loin encore ? Jusqu'au temps des lourds mastodontes ? L'homme doit-il donc, pour rester fidèle à l'ancien état de choses, chercher des modèles dans les temps où l'homme n'existait pas encore ?

*Quelques moments de silence*

Conserver ? Qui ose ainsi mentir et parler de conserver ? Où est l'Assyrie ? Où est Rome ? Où est Carthage ? Où, l'empire gigantesque de Charlemagne ? Où est la petite grandeur de Louis le... *Grand* ! Disparu, tout cela ! La place est occupée par autre chose, qui tombera à son tour pour faire place à d'autres choses éphémères. Que celui qui parle de conserver, montre un rayon de soleil d'hier ! Un seul atome qui, seulement en ce moment, ne se soit pas marié des millions de fois à d'autres atomes, n'ait pas rompu l'alliance, et — infidèle dans son infidélité même, n'ait violé par un adultère infini l'union nouvelle comme l'ancienne ? Qu'il montre une seule chose, une seule idée, une seule pensée, une seule impression, un seul sentiment, qui soit comme il était... qu'il dise alors : je suis conservateur. Pas avant !

*Quelques moments de silence*

Qui peut nous dire ce que c'est que le commencement ? Quel point de l'équateur peut dire, orgueilleux : j'ai vu le premier le soleil..., c'est chez moi qu'a commencé le jour ? Qu'est-ce que commencer ? Qu'est-ce que finir ? Rien ! Ce qui se meut une fois, continuera éternellement à se mouvoir. Se mouvoir, continuer, n'est pas toujours avancer ! Devenir autre, c'est la condition et la destinée de l'existence... Chaque tierce de seconde a son nombril comme nous. Que celui qui le nie dise : je n'eus jamais de mère !

LA REINE-MÈRE, après un silence embarrassé

— C'est très philosophique tout cela, mon enfant, mais...

LOUISE

— Ne touche pas à la politique ! Oh ! oh ! Ceci plairait fort à mon ami Van Weert, mère ! Ces messieurs font de la politique une chose à part... Une chasse privée. Il jouent au prêtre dans le

temple d'Isis, se drapent d'une étole sacrée et font parade d'un mystère inventé... Il n'y a qu'un seul mystère, mère : l'existence ! Nous pouvons l'épier, l'étudier. C'est notre vie, notre vocation, notre privilège, notre devoir, et ce que nous avons trouvé appartient à tous, est applicable à tout, règle tout. Croirais-tu que la politique soit gouvernée par une loi d'une autre espèce que celle qui régit les plis de ta robe ?

LA REINE-MÈRE, hésitante.

— Les radicaux..

LOUISE

— A la bonne heure ! Les radicaux ? Qui donc ne désirerait pas que tout le mal fut chargé en bien ? Radical ! Oh certes ! Le paysan ne fauche pas les mauvaises herbes, il les arrache avec la racine : radical ! Mais... ce mot aussi a changé de sens : ceux qui s'intitulent radicaux comme parti, les braillards d'améliorations... de la pluie et du beau temps, que sais-je ? Ceux qui veulent que le Gouvernement veille à ce que deux fois deux fassent cinq, et que les gens soient tous aussi grands — ou aussi petits ! — les uns que les autres... Non mère, non ! Je préférerais dans ce cas le comte Van Weerdt ! Lui aussi, l'homme de la haute politique, des réticences et des subtilités, ne voit quelquefois pas la réalité et cherche sa philosophie dans l'ignorance... les formes de sa bêtise me sont plus chères. Il y a défaut de connaissances, parfois. Ici, ce défaut se montre grossier, et rustre, là il affecte plus de décorum. S'il me fallait choisir, mère — mais j'espère ne jamais devoir faire un choix pareil — je choiserais la vicille et roide politique, avec toute la dépendance de ses formes. La bêtise en latin, en tenue officielle de chancellerie, cause moins de mal que lorsqu'elle se montre à la rue et au marché, qu'elle y distraie le peuple de son travail, et conquiert droit de cité dans les ménages. Un ministre incapable est remplacé — *peut* être remplacé toutefois. — Qui remplacera le peuple, quand celui-ci sera gâté par le *cant* ? Les radicaux ? La première chose qu'ils fassent — la seule chose peut-être ! — est de singer leurs adversaires. Ils reprennent les défauts blâmés, traduisent veston par blouse... et disent leur mot : La chambre... délire. Bon ! Voilà un club, qui vient raconter au peuple que la chambre délire, et donne, comme édification, l'exemple ! Chose bien triste à constater, ceux qui gouvernent l'Etat sont pour la plupart incapables, mais cette inca-

pacité ne renferme nullement un témoignage de capacité pour celui qui ne gouverne pas. J'exige une marque... non, des preuves que l'on a le droit de parler, et que l'on ne cherche point dans la désapprobation prétexte à fainéantise. *La critique est aisée, et l'art...* la critique elle-même est un art, et non le plus aisé, quoiqu'elle soit bien cultivée... Celui qui désapprouve montre que son jugement est mûr, qu'il a travaillé, et que ce n'est pas par paresse qu'il s'est adonné au métier à la mode dans notre temps, au *pis-aller* des paresseux : l'opposition ! Je suis aristocrate, médiévale...

LA REINE-MÈRE

— Comment donc, Louise, toi ! Voilà qui est nouveau pour moi ?

LOUISE

— Aristocrate, mère... *heidenmässig* ! Tu t'en effraies, et Valbourg de même ? Ecoute, je suis aristocrate — médiévale et exige un arbre généalogique et des quartiers, de l'étranger qui à son club, dans le journal, ou à la chambre veut rompre une lance — un brin d'estoc souvent ! — qui s'y impose comme champion de l'esprit, qui sans être lui s'intitule : *nous* ! Je cherche le nom des combattants au livre du tournoi ! Je veux voir les éperons, les éperons d'or, et moi, reine d'armes, je demande où ils ont été gagnés, quelle main a donné l'accolade, et si cette main en avait l'autorité ?

*Elle éclate de rire*

Moi... reine d'armes ! Manan, c'est trop fou... je n'ai encore rien fait, et ne suis qu'écuyer ! Oh...

LA REINE-MÈRE

— La main qui te fera chevalier, devra être bien forte, mon enfant !

LOUISE

— Oh, cela ne presse pas ! J'ai encore beaucoup à faire ! Mes *preuves* ne sont pas parfaites, mais... si seulement... Sa Majesté... mon Georges...

*Un cor de chasse résonne*

Il faut travailler, chercher... Ecoute... Voici le retour de la chasse, entends-tu. Si nous suivions le cri d'appel de ce cor, mère ? J'aimerais à voir Georges et... à lui parler !

MULTATULI.

(Traduit du Néerlandais par H. MEYERS D'ESTREY et JULES PÉE).

## CHANSONS

## I.

**O**reste très douce et très frêle et très blonde;  
sois la sœur mystérieuse de l' Aimée  
comme une image de rêve parfumée  
de l' En allée penchée vers une eau profonde  
où du ciel neigerait en fleurs sur l' Aimée.

Sois très frêle et très blonde — Et pourtant le soir  
harmonieux se berçait en ses cheveux —  
mais toi, tu n'as plus rien que des songes bleus,  
et tu t'en reviens de l'auroral manoir  
avec ta robe blanche et tes blonds cheveux.

Sois très frêle et très douce — Et pourtant l' Aimée  
me fut mauvaise en ses caresses trop lentes, —  
mais toi tu n'a plus que des chansons tremblantes  
et tes lèvres de rêve sont parfumées  
et tes baisers boivent mon âme trop lente.

## II.

Chère fée aux félines romances  
endors ma folie avec tes refrains d' Ophélie  
chère fée aux félines romances  
dame d'automne, aux doigts d'aumône, aux doigts pâli  
chante moi l'andante énervant de l'oubli.

*Dame Tristesse, sorcière étrange et chère des soirs  
laisse mon âme se noyer en tes yeux noirs  
laisse mon âme de toqué qui voudrait boire  
en l'eau calmante de tes yeux noirs.*

*Entends-tu le vent sourd râler dans les feuilles ?  
le vent sourd qui soulève ta robe rouge  
et tes cheveux voluptueux couleur de deuil !  
— Mais tes bras nus à mon cou m'ont étreint la gorge  
— féline serpentine à robe rouge ;  
au saule solitaire penché sur l'eau  
avec ta chevelure de fée ou de gouge  
quelqu'un s'est pendu : — entendez-vous les doux sanglots  
du vent sourd s'étouffer dans les feuilles ?*

TRISTAN KLINGSOR.

---

### IMAGE.

*Mon œil en cette chambre éteinte  
Fixe le soir dense d'ombre ambiante  
Scrutant la fraîche chair, y peinte  
Par l'imagination patiente.*

*Et couleur, et forme stupéfiante  
Rendue avec la moindre teinte  
Et le moindre pli d'âme souriante  
Scrute tout mon œil — de la Sainte.*

*Cette image pure en sa floraison  
Spirituelle, oh que cruelle !  
Cette image blanche s'idéalise*

*Au sourire de ma raison :  
C'est bien Elle, Elle l'exquise cruelle ;  
C'est bien Elle qui s'angélise.*

ARTHUR SOUCHAR



## VERS D'AMOUR

**E**vocateur du soir enfui,  
De notre unique soir de joie,  
Ton sourire auroral flamboie  
Dans le deuil morne de ma nuit

Oh ! peut-être d'autres caresses  
Est-il aussi le prometteur,  
Ton clair sourire évocateur,  
Évocateur de nos ivresses ?

\* \* \*

Lorsque je contemple en songeant  
Ton corps de vierge blonde et chaste,  
Sa beauté m'évoque le faste  
D'un palais au dôme d'argent,

Aux murailles marmoréennes,  
Où l'œil charmé voit s'entr'ouvrir  
Des fenêtres de clair saphir  
Et des portes éburnéennes !

MARCEL FLEURY.

---

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

FRANCIS NAUTET. — *Histoire des lettres belges d'expression française.*  
(Brux. Rosez).

GEORGES BONNAMOUR. — *Trois Femmes.* (Paris. Savine).

EDMOND PICARD. — *Scènes de la vie judiciaire.* (Brux. Lacomblez).

HENRI MAZEL. — *Vieux Saxe.* (Paris. Girard).

HENRY MAUBEL. — *L'Eau et le Vin.* (Brux. Société Nouvelle).

GEORGES EEKHOUD. — *La nouvelle Carthage.* (Brux. Lacomblez.)

Edition définitive.

Il s'est trouvé des gens, soi-disant sérieux, pour décrier l'*Histoire des lettres belges d'expression française* à laquelle s'est consacré M. Francis Nautet. Les uns ont trouvé qu'il disait trop, les autres l'ont accusé de partialité. Pour ma part, je considère cette histoire comme un beau spécimen du genre; elle est grande parce qu'elle est digne, impartiale et clairvoyante, parce qu'elle est sincère et émue.

Oui, elle est digne. A aucun endroit M. Nautet ne se départit de la courtoisie qui rend le blâme moins dur et la sentence mieux acceptable. Il sait dénoncer les errements pernecieux et les fautes dangereuses sans blesser ceux à qui il s'adresse. Sa plume n'est pas une sérule, son jugement n'est pas un rictus volontairement insolent et sempiternellement répétaillé. Il a compris que la tâche du critique est d'enseigner et il s'en acquitte avec modération, sans se prévaloir de ses droits, sans abuser de ses moyens.

Cette œuvre est impartiale. Un lecteur avisé ne manquera pas d'en faire la remarque. Que voudraient-ils donc ceux qui prétendent qu'il en est autrement? La seule réserve à faire, c'est que M. Nautet aurait pu s'arrêter davantage à des romans comme le *Dom Placide* d'Eug. Van Bommel où l'on découvre, à défaut de l'écriture artiste, une sensibilité peu ordinaire. J'incline à croire également qu'il pouvait tirer plus de parti des livres de M. Van Drunen, des *Bons Parents* de M. Krains, des *Contes* de MM. De-lattre et Stiernet. Mais ces volumes, non plus que d'autres, ne sont omis et leur valeur est judicieusement établie. Cette *histoire* n'est pas la glorification d'une « chapelle », le panégyrique d'une

coterie. M. Nautet a voulu étudier, sans parti pris, les origines et les développements de notre littérature. Jusqu'ici il s'est montré fidèle à la règle qu'il s'était tracée.

Et cette œuvre est clairvoyante. Elle révèle des particularités généralement méconnues. Nous dirons, à ce propos, la véritable originalité de M. Nautet. Les grandes clartés, les alentours immédiats des productions qu'il étudie le retiennent rarement. Il les note d'un trait fécond et continue sa route. Il va, car il a vu briller, entre les végétations touffues des sensations et des pensées, une lumière timide et c'est ce qui le préoccupe. Quand un critique possède cette perspicacité, il aurait peine à se tromper. Cette petite lumière isolée, c'est le meilleur de nous. Nous avons tous, aux confins de nous-mêmes, dans une solitude élue, une flamme que nous venons périodiquement raviver et à laquelle nous demandons parfois une chaleur nouvelle, une nouvelle ardeur. Les grands chemins de l'éducation n'arrivent pas à ces lointains, mais c'est vers là que tendent les voies de notre virtuelle essence. Nous venons nous y asseoir aux heures crépusculaires du Moi, loin du monde, loin des tumultes avilissants de l'existence, afin de nous rêver un peu. C'est bien à cette manière de voir que M. Nautet doit ses meilleures découvertes. Elle lui permet, pour citer un exemple, de discerner chez l'auteur de *Suggestion* autre chose qu'un sceptique endurci et cruel. M. Nizet devient une « nature impressionnable, très aimante, aux sentiments fragiles où se mêlent la sensibilité outrée de l'artiste et l'affection trop exigeante des femmes. » Et l'analyste ne se borne pas à énoncer cette opinion, il la prouve avec science.

M. Nautet, disions-nous encore, est sincère. Il l'est même assez pour ne craindre pas de dévoiler à ceux qui ont conquis le titre de maître ce qu'il considère comme des caprices d'humeur ou de travail. Mais ne croyez pas qu'il le fasse en pédant. Ce qui le distingue, c'est justement le respect dont il entoure ces sujets d'élite. Volontiers il s'efface devant eux; il les constitue leurs propres défenseurs et ce sont eux qui plaident, en dernier ressort, la cause bonne ou mauvaise.

Enfin *l'Histoire des lettres belges* est une chose émue. Se montrer ému, sentir avec l'auteur, n'est-ce pas la plus belle manière de comprendre? Chez M. Nautet l'émotion est essentiellement communicative. Il n'est pas possible de lui résister lorsqu'on l'entend parler de Max Waller ou de M. Eekhoud. Pour nous faire toucher la fibre intime de ces natures passionnées, il trouve des accents fervents et justes. Lisez ces chapitres, vous verrez combien la langue en est douce, élégante, avec quelle simplicité le critique procède et comme il persuade. Tout ce tome deuxième est à la fois d'une concision classique et d'un tour très moderne.

Voilà, à propos d'une œuvre critique, bien des réflexions. Elles s'imposaient après les coups d'épingles qu'on lui a infligés. Et je n'ai pas tout dit. Je veux applaudir l'introduction à l'étude de la poésie belge qui termine le volume. Là encore nous écou-

tons une dissertation remarquable, faite sans tape à l'œil, sans coups de caisse. M. Nautet suit un *Essai* d'André Van Hasselt, mais il le suit pour le compléter et l'étendre. Il nous prouve que l'invention de la ballade est attribuée à tort à Remy Belleau, cette forme ayant été travaillée cinquante ans auparavant dans le Tournaisis. Il fait table rase des opinions puritaines de M. de Monge sur la littérature des trouvères. Et il finit par une fanfare plénière, par une pleine sonnerie à l'adresse de l'art jeune. « De nos jours, note-t-il, on semble chercher d'instinct l'insoumission aux règles et l'affranchissement des lois esthétiques ne concordant plus avec la structure de l'âme moderne. »

...Il y a, somme toute, deux sortes de critiques. La première s'exerce, avec le chevalier d'Aubigné de Louis Ulbach, à voir l'envers des choses — ou se borne, suivant le conseil du prince Korasoff de Stendhal, à être le contraire de ce à quoi l'on s'attend. Celle là peut devenir l'apanage du premier fat venu. L'autre, celle qui sait être impartiale, sincère et émue, est le privilège d'une élite parmi laquelle nous n'hésitons pas à ranger M. Francis Nautet.

Le titre voulu par M. Bonnamour et se détachant sur la couverture jaune de Savine, m'a évoqué, à première vue, deux des productions les plus caractéristiques de la peinture anglaise : le portrait des trois sœurs Waldegrave par Reynolds et la *Rosa triplex* de D. G. Rossetti. Peut-être, me disais-je, les femmes de ce volume auront-elles aussi un identique sourire, indécis et charmant; ou bien elles m'apparaîtront, nonchalamment appuyées l'une sur l'autre, avec cette beauté mystérieuse du modèle préraphaélite — de la divine Alice Wilding.

Ah ! cette petite folle d'imagination; ce n'était pas ça du tout. Au lieu d'un seul type, se reflétant en des physiologies jumelles, M. Bonnamour a réuni trois figures absolument différentes. Psychologiquement, deux de ces femmes ne dépassent guère une ordinaire moyenne. *Fane* rate sa vie parce qu'elle a la naïveté de croire un roucouleur habile; *Paule-Hermine* est une désillusionnée du mariage où elle n'a trouvé que le « mon enfant » cérémonieux et le baiser polaire d'un mari perclus. Par contre *Clotilde-Clair* serait presque une exception. D'une liaison entre elle et Raphaël Dargès un enfant est né. La séparation arrive et elle dure jusqu'au jour où Dargès, sentant approcher l'agonie, désire revoir celle qu'il a tant aimée. Clotilde accepte mais ce sera seulement pour apprendre à Dargès... que l'enfant n'est pas de lui. Cette révélation, à laquelle un ami doit se résoudre, achève le malade. Dargès meurt et la femme avoue, le jour même des funérailles, qu'elle a menti, effrontément menti — pour se venger !

Le caractère de Clotilde offre un côté « diabolique » qu'il eût fallu accentuer. Cette âme, orientée vers la haute et vers la basse intrigue, demandait à être mise entièrement à nu. M. Bonnamour

s'est arrêté à mi-côte et ce, j'imagine, à cause de l'allure même de son dire. Il a recouru à une forme récitative peu favorable à une psychologie fouillée. La forme, voilà ce qui nuit à ce brélan de nouvelles, voilà ce qui contrarie non seulement l'analyse des protagonistes féminins mais encore l'examen des personnages auxquels nous les trouvons appariés. Pourtant il ne s'imprécise pas, ce Miremont qui marie la femme qu'il aime à un sien-ami, afin d'arriver mieux à une situation enviée; il se champlève assez le Desgenets que l'idée seule d'aimer une vierge écarte de l'amour. Nous nous contenterions du résultat atteint si M. Bonnamour ne nous avait avoué son but : préciser la physionomie de quelques êtres silhouettés ailleurs. Les lecteurs de *Fanny Bora* et de *Représailles* trouveront dans ces nouvelles pages des indications à ne pas négliger; mais ces indications ne sont pas tout ce qu'elles pouvaient, tout ce qu'elles devaient être.

De ce qui précède on aurait tort d'inférer que ce livre nous a déplu. Nous y avons découvert des échappées intéressantes sur la modalité de l'âme parisienne à notre époque. Sauf Miremont, — un monstre d'orgueil que son orgueil isole — tous les acteurs de ces proses se modèlent sur l'un d'eux, sur Bertill « paternel soudain et tendre par un revirement dont ce cynique est coutumier. » L'âme des Babyloniens modernes — pour employer l'expression des Basiles grands et petits — ne consiste-t-elle pas précisément en un mélange de cynisme et de bonté, de scepticisme et de candeur? Ne possèdent-ils pas, ces parisiens railleurs, le don primitif de vibrer, une réelle aptitude à se passionner pour les choses justes ou belles — à être jetés hors de soi par toute vilénie? Ils sont, ceux-là, à la fois au printemps et à l'automne des sensations et des idées; ils sont travaillés par le goût de la vie — dans ce qu'elle a d'excessif, d'impétueux — et par le regret d'être surgissant au détour de chaque pensée, à la pointe de chaque frisson. Singulière dualité! M. Bonnamour a eu la chance de nous la faire pénétrer; ce n'est pas une chance banale ni un mérite quelconque.

L'écriture de cet in-x8 me laisse perplexe. Sans être négligée, elle est trop ondoyante. A côté de passages très nets, on regrette de rencontrer des expressions conventionnelles ou d'un goût peu délicat. Heureusement, l'auteur ne tarde jamais à reconnaître ses éventuels écarts. Quand il cesse d'écrire pour les jeunes personnes portant encore « la double natte sur le dos » — voire pour celles n'ayant en fait de nattes que de coûteux artifices, il se relève vite et on l'excuse pour la mélancolie qu'il fait surgir de tout cela. Et puis, ce qui le sauve c'est sa foi dans la vie — c'est qu'il croit à la nécessité aussi bien des folies que des vertus humaines et à leur incessante transformation au profit d'un avenir meilleur, d'un lendemain plus doux.

« Il convient, écrit M. Edmond Picard, qu'une œuvre destinée

à l'humanité, tout en signalant à celle-ci ses misères, l'apaise en mettant en relief ce qu'il peut y avoir de noble dans son activité. » Citer cette phrase, c'est faire ressortir dans quel ordre d'idées furent conçues les *Scènes de la vie judiciaire*, que l'éditeur Lacomblez a eu raison de rééditer. Les misères de l'humanité, l'oppression sociale augmentant sans cesse, les abus de notre civilisation aux doctrines ennemies, s'y dressent tour-à-tour. Nous y trouvons exprimée l'incertitude « rongéant avec sa dent maudite » les intelligences de ce temps, pour lesquelles la croyance à un idéal — qu'on leur proposa aux clairs jours roses de la jeunesse enfuie — lutte péniblement contre les négations tyranniques du positivisme montant. Mais voici s'élever un thème plus large, dont la douceur apaise. Après la plainte, voici l'hymne radieux du Devoir. Le devoir c'est l'héroïsme de la lutte, c'est le bonheur de vaincre l'obstacle, c'est aussi s'attester à soi-même et ne pas se mépriser. Pour ceux qui savent le comprendre, il n'est pas de secours plus efficace. Il semble néanmoins qu'on soit tacitement d'accord pour l'éluider. La littérature se réclame volontiers de tout — et de cela, du Devoir, si rarement, si mollement ! M. Picard s'est attaché à le montrer en pleine lumière et en face. Je ne suis pas de ceux qui oseront y redire.

En réalité, ce point n'a guère été attaqué. On a préféré reprocher au signataire de ces *scènes* de n'avoir pu, en les écrivant, oublier sa profession d'avocat. Nous ne tairons pas que ce livre contient des thèses essentiellement juridiques qu'il eut mieux valu développer ailleurs. Seulement, cette littérature judiciaire — ainsi qu'on l'a appelée, non sans malice, — n'est pas une chose de hasard. Ce que M. Picard a fait, il l'a voulu et il ne faut pas se montrer trop vif à le déplorer. Il est bon que le terreau littéraire s'enrichisse parfois de ferments nouveaux — de semences étrangères. Sans doute, ces semences ne germeront pas toutes d'égale façon ; comme dans la parabole évangélique, une partie du grain sera irrémisiblement perdue. Mais ce qui grandira, ce qui s'élancera vers l'azur ne périra pas à la première floraison — si le semeur a eu le geste enthousiaste, si le grain est sain, s'il est de loyale origine.

La question se réduit donc à ceci : les *Scènes de la vie judiciaire* ont-elles une marque d'art suffisante ? A cette question on ne pourrait logiquement répondre non. Il y a lieu de ne pas s'arrêter plus que de raison au ton oratoire qui domine à tels instants — péché mignon dont M. Picard n'hésite pas à se confesser. Les juristes qu'il met en scène, se mesurent tous à sa taille. Or, il nous dit de l'un deux qu'il « parlait de ce ton déclamatoire qui s'empare si promptement de maint avocat, même lorsqu'il cause. » Mais l'avocat pouvait-il atteindre, à lui seul, les hauteurs auxquelles nous parvenons ici ? Le souffle qui traverse cette œuvre n'est-il pas différent de l'éloquence de la chaire ?.. En se cantonnant dans les principes rigides de l'art pour l'art, on serait encore obligé de reconnaître la beauté de ces pages. *La Veillée de l'huissier*

— ce délicieux conte de Noël où s'allie à l'imagination de Hoffmann quelque chose du faire de Jacques Callot, — *l'Amiral* ( ce récit haletant ponctué de sanglots), *le Furé* — cette tragédie du doute poussé jusqu'à la démence — sont des proses devant lesquelles on peut brûler un sincère encens. *La Forge Roussel* même a des côtés charmants. Mais *le Furé* est de loin la plus étrange, la plus subtile, la plus parfaitement littéraire de ces scènes.

En général, le style de M. Picard est très simple, d'une harmonie calme et forte. Et les *Scènes de la vie judiciaire* s'harmonisent toutes fort heureusement. M. Picard a pu écrire sans se tromper : « le plus beau paysage ne m'est jamais apparu que comme un décor pour une scène humaine, et quand je raconte une scène humaine son décor naturel se lève pour moi irrésistiblement. » Au cours de ce livre, cette qualité s'atteste à l'égal d'un don. Et ce don n'est pas isolé. L'auteur terminera la description d'un paysage par ces humbles mots : « Pas un souffle dans les branches. Mes pas résonnaient fortement. La solitude était grande. » et l'âme close du site nous sera tout-à-coup entr'ouverte. Plus tard, en revoyant le même horizon, sa confiance murmure : « le paysage avait dépouillé cette bienveillance tranquille dont j'avais subi la séduction » et l'on devine un combat intérieur entre ces deux états...

Depuis la date où ces proses furent publiées, M. Edmond Picard nous en a donné d'autres affirmant son sens esthétique avec plus d'autorité; il n'en a pas signé qui précisent davantage sa personnalité. Ame ardente, débordante d'activité, toujours dans la lice, toujours prêt à engager le bon combat, il a proclamé et soutenu tenacement, dans notre pays utilitaire et renfrogné, les droits de l'art, les prérogatives sacrées des artisans de la pensée. M. Stéphane Mallarmé lui écrivait l'autre jour : « rien, de beauté, de justice, cette seule pensée, n'est, à quoi vous n'apparteniez, esprit et homme » Jamais éloge venu de si haut ne fut mieux mérité. Mais on peut le doubler d'un autre. M. Picard a ce mérite — plus rare qu'il ne parait — de réaliser la parole que prononce, dans *Mon oncle le jurisconsulte*, le bâtonnier aux cheveux blancs : « Vivez en avant ! Il faut vivre en avant ! »

Connaissez-vous la pléiade des maîtres et des petits maîtres (sans calembour) du XVIII<sup>e</sup> siècle : Fragonard, dessinant d'un trait léger, satirique parfois, spirituel toujours, la volupté fanfreluchée de son temps; Moreau le jeune, énonçant en ses fausses bergeries l'artificielle sentimentalité d'alors; Baudouin qui précisait l'époque — rappelez-vous *le Coucher de la Mariée* — jusque dans la tombée d'une draperie ou le pli d'un vêtement; et Watteau et Lancret, ces moralistes, disant la tristesse et la lassitude des cœurs abusés?... Eh bien! imaginez une œuvre où chacun de ces artistes aurait mis du sien, une œuvre revue par Crébillon — non pas celui du *Sopha* mais le causeur insinuant

des *Matinées de Cythère* — complétée par de Bernis ou Dorat et qu'un moderne se serait plu à parachever, vous aurez une idée suffisamment exacte du livre de M. Henri Mazel.

Au moins le rapprochement est-il permis pour les premières parties du volume — la cinquième étant moins souriante, moins enrubannée. Est-ce une raison pour la priser davantage? Que non! Je ne sache pas beaucoup de pages aussi vives, aussi aimablement vraies que les autres comédies. Je dis comédies car les différentes divisions de *Vieux Saxe*, quoique liées intimement entre elles, forment en quelque sorte autant de tous distincts. Le titre général fait songer à une déferlante fantaisie de poète induisant en causeries musquées des figurines d'étagère, comme M. Anatole France fait causer, dans un de ses contes, un petit garde française avec une statuette de Tanagra. Mais cette supposition ne tient pas. Le XVIII<sup>e</sup> siècle — cette période qui dépensa en folies une activité et une subtilité d'esprit par où elle pouvait s'élever — revit dans *Vieux Saxe* avec ses travers et ses grâces, ses vérités et ses erreurs, ses compromissions excessives et ses caprices exquis. Supprimez les titres, les indications scéniques, vous n'hésitez point à déterminer le moment de l'action. Pas une des phrases du Comte Armand — délaissant, pour la Baronne Hortense, sa femme à laquelle content fleurette un chevalier et un petit abbé, — pas un mot de la Duchesse, du maréchal ou des soubrettes fines-mouches et... complaisantes qui ne puissent être insérés tout vifs dans quelque mémoire du temps. Je me plais à le signaler et y attache d'autant plus de prix que le fait est relativement rare.

Après ces premières parties si légères, si épicuriennes, où de bulles petites âmes enlantes et rusées soufflent, comme des folles multicolores, leurs inconstants désirs, après ces actes fleurant ferme la maréchale et... l'heure du berger, M. Mazel, disions-nous, a brossé un cinquième tableau plus sombre. Avec *Les funérailles d'un siècle*, nous retrouvons les personnages du début prisonniers à la-Conciergerie — cette sinistre antichambre de la guillotine. La transition, je l'avoue, est un peu brusquet. La partie quatrième (*les surprises de l'Amour*) se terminait par des promesses d'heures roses et voici gronder aux quatre coins de l'horizon des heures plus cruelles que la mort prochaine. Est-ce aussi l'heure de l'expiation? Non pas. Un esprit secondaire aurait pincé cette guitare; M. Mazel a eu le bon goût de s'en abstenir. Seulement je me demande s'il n'est pas tombé dans l'excès contraire, si ses créatures — du moins l'une ou l'autre d'entre elles — ne se révèlent pas in extremis sous un jour auquel rien ne préparait. Après tout, on peut me répondre que les événements les ont relevées. Ils ne leur font pas perdre, en tous cas, leur distinction, leur fierté, leur finesse de répartie. Une princesse, invitée — si l'on peut dire — à faire partie d'un convoi rouge, répond en souriant: «voici mes gens qui m'avertissent que mon carrosse est prêt.» Ces aristos malmenés par un commissaire aviné,



meurent avec grâce et ceci encore me plaît à cause de son exactitude et de la façon dont c'est dit.

Pourtant ces comédies s'achèvent en drame. Vers la fin, des tristesses soupirent, des énergies se brisent à regret. A ces endroits, un frisson pathétique traverse l'œuvre et la courbe. L'amour qui naît entre la comtesse Silvia et un de ses compagnons de captivité a un je ne sais quoi de douloureusement prédestiné. C'est un lys pur et droit montant soudain des ténèbres du moment et parfumant les dernières pages d'un arôme troublant. Ou bien, comme disait le comtesse, aux jours où tout lui souriait, c'est peut-être un éclair des temps nouveaux par quoi s'embrase — lorsque tombe définitivement le rideau — cette suite de comédies bien pensées, très scéniques et écrites avec art : *Vieux Saxe*.

L'esprit même des œuvres de M. Henry Maubel se reflète dans la physionomie de celui-ci, où s'allie à la grâce des femmes de Wallonie la douceur pensive d'un jeune docteur allemand. Ouvrez *Micte*, *l'Etude de jeune fille*. *Quelqu'un d'aujourd'hui*, vous y rencontrerez ces particularités; celles-ci vous frapperont également à la lecture de la nouvelle monographie scénique *l'Eau et le Vin*.

Cette dernière aborde une question souvent agitée et dont le but est d'établir quel doit être le véritable caractère de la religion. Aux yeux de M. Maubel, la religion doit être essentiellement humaine; il veut moins de rêve, moins d'images, moins d'élévation ad astra et plus de dévouement tangible, de terrestre charité, de fortifiante fraternité. « Dans l'état actuel, dit-il, l'homme et le prêtre ne vont plus par le même chemin, c'est un exil. » Et la chose provient, d'après lui, de ce que le prêtre ignore les origines familières des préceptes qu'il doit enseigner. Au reste n'est-il pas « des passions qu'il ne sait pas mener, qu'il ne peut pas dompter? » Pour éviter cette infériorité, le prêtre devrait ne devenir un directeur de conscience qu'après avoir passé lui-même par les labyrinthes de la souffrance. Il le faut, car, s'il n'a pas connu l'amertume des larmes pleurées seul, s'il n'a pas subi l'assaut des peines et des sentiments humains, il ne pourra ranimer sûrement, chez ceux dont il a la garde, l'étincelle native que la destinée aurait éteinte. Cette opinion est, au demeurant, fort défendable et les preuves pour l'étayer ne manqueraient pas. Voyez les apôtres, voyez les plus belles gloires de l'Eglise; les Augustin et les François d'Assise notamment n'avaient-ils pas erré par les voies de l'existence mondaine avant d'entrer dans celles de la vie spirituelle? Et, si nous laissons l'histoire pour la fiction, n'est-ce pas parce que lui-même a vécu qu'un Herrera parviendra à transformer la misérable Torpille en une nouvelle *Esther heureuse*? Et le père Alta aurait-il triomphé de l'astucieuse princesse d'Este s'il n'avait connu l'orgie où son rire strident ricanait?..

Je le sais, et M. Maubel le sait aussi, il est des fonctions qui

peuvent ouvrir au prêtre bien des horizons. Des révélations lui sont faites qui doivent jeter un jour décisif dans son esprit, — des révélations laissant après elles un tel relent de souillure, de malheur et de châtement qu'on ne peut plus, quand on l'a respiré, se laisser choir à son tour au fond de l'effrayant abîme. Néanmoins qu'une exception se produise, qu'une âme plus affinée surgisse et crie grâce, celui auquel elle s'adresse la comprendra-t-il, s'il n'a éprouvé les mêmes tourmentes? Je me borne, bien entendu, à formuler l'interrogation et je le fais parce qu'une exception de ce genre décide du sort du curé Jacquelin, le héros de cette monographie scénique. Un jour arrive dans sa paroisse une convalescente de la ville (M<sup>me</sup> Desclères) nature impressionnable, troublée, sensitive éprouvant au confessionnal une gêne singulière et à qui le pasteur permet de venir se confesser à la cure. « Au lieu, déclare Jacquelin, de la pénitente banale et inférieure à ses péchés parce qu'elle ne pourrait en avoir conscience, celle-ci, me parlant de ses péchés de désir et d'intention, m'a révélé les mobiles passionnels qui font les criminelles et les saintes. Elle doit avoir souffert beaucoup d'un chagrin ou d'une faute et, comme il arrive chez les êtres d'élite, cette souffrance l'a élevée... » L'élévation a été telle que le prêtre peut dire de son ouaille qu'elle fait « la charité en œuvres avec une richesse et une variété de ressources morales qui servent mieux l'église que des sermons. » Devant cette pénitente exceptionnelle, Jacquelin se sent troublé. Il aperçoit au nadir de cette âme des clartés insoupçonnées, des dispositions qui n'éveillent aucun écho en sa mémoire. D'autre part la puissance d'action de M<sup>me</sup> Desclères sur ses administrés, les prodiges qu'elle opère le confondent. Il se trouve bien petit auprès d'elle et essaie vainement de se mettre à niveau. Cette femme a pour elle la puissance formidable de la vie et cette puissance, lui, Jacquelin, ne la possède pas. Une fois engagé dans ces réflexions amères il ne tarde pas à se juger inférieur à sa mission. Cette idée lui dérobe les ressources de sa raison, de sa volonté ; le cœur parle bientôt plus haut que l'esprit et, après une lutte poignante, le curé Jacquelin, renonçant à la prêtrise, rentre dans les simples états de l'existence ordinaire.

On le voit, la portée de cette œuvre n'est pas minime. M. Maubel se fut-il borné, comme Baudelaire le fit pour *l'Ivrogne*, à indiquer la possibilité du drame à faire, il y aurait encore à lui reconnaître une réelle originalité d'inspiration. Mais son vouloir a été plus loin et, à tous les points de vue, *l'Eau et le Vin* est franchement remarquable. L'œuvre n'a guère qu'une trentaine de pages et rien d'essentiel n'est passé sous silence. Cette brièveté même doit être louée. Il était si facile, en greffant sur l'action principale des épisodes secondaires, d'arriver aux actes traditionnels, allongés, dilués. M. Maubel a tenu à ne pas dépasser ce dont il *devait* être parlé et il a eu raison. Son œuvre est pure, droite, d'une sûreté profonde. Le dialogue égale parfois en simplicité celui de M. Maeterlinck et comme chez celui-ci mais avec moins d'inquiétude, comme chez Ibsen mais avec moins d'oppression,

un courant souterrain se glisse sous les phases déterminées de l'action et se prolonge dans les recoins les plus obscurs. Les mots vont par moments jusqu'à n'être plus qu'un murmure, mais écoutez, derrière ce murmure, écoutez le sourd bouillonnement des dissensions intimes, des frénésies de l'âme captive d'elle-même et qui demande, comme Osvald et comme un mourant célèbre. — de la lumière ! Elle est fort suggestive, cette manière de dire ; elle passionne, elle émeut.

Je pourrais terminer ici, mais je veux mentionner aussi la pitié, la bonté, la tendresse que M. Maubel a su enclorre dans ce drame. Et ne faut-il citer la scène finale — si belle et si terrible ! C'est une tempête avant l'aurore, mais personne ne sait, ni ce prêtre affranchi agenouillé auprès d'une morte qu'il n'a pas bénie, ni M<sup>me</sup> Desclères en larmes et presque folle, personne ne sait si l'aube naîtra, si sa clarté vierge s'épandra encore au ciel — de paix pour les hommes de bonne volonté.

Résumer *la Nouvelle Carthage*, en retracer les stades, je ne le voudrais point tenter. Cette fois d'ailleurs l'intérêt ne réside pas dans la donnée choisie, mais plutôt dans les conclusions que cette donnée engendre et la morale qui en issit. On aurait peine à concevoir l'ironie mordante de ce roman. M. Eekhoud y fait le procès de la société bourgeoise contemporaine, de ce tiers-état pétri de pharisaïsme, pour lequel le moyen de parvenir constitue la seule vertu et l'unique credo. Ces bourgeois nous sont montrés dénués de toute compassion, pressurant les faibles, établissant l'ilotisme le plus cruel que l'Histoire ait enregistré. A ces oppresseurs, M. Eekhoud ne ménage pas l'anathème. Il leur crie leurs prévarications avec la véhémence d'un Elie flétrissant la coupable Jézabel. Pour eux aucune grâce, aucune rémission. Les stigmates ne sauraient être assez profonds, le fer ne semble jamais assez rouge ni la plaie assez vive. De prime abord on se sent disposé à attribuer ces peintures violentes à une sorte de parti pris ; mais il n'est plus possible de penser ainsi lorsque l'on voit surgir, à la même hauteur sociale, des figures nobles, des cœurs droits, des intelligences préservées. Le négociant Daelmans-Deynze devient, sous la plume qui le détaille, un prodige de bonté modeste, de générosité discrète. Sa femme n'est pas une perruche écervelée, avide d'aventures et de caquets ; c'est la dame du logis « telle que la montrent les vieux maîtres. » Si l'auteur s'était proposé de pousser ostensiblement les choses au noir, il n'aurait vraisemblablement admis aucune exception. Les exceptions existent parce qu'il reproduit ce qu'il a vu. Pas n'est besoin d'un grand effort de mémoire pour retrouver, très près de nous, les faits dont il s'est inspiré, les êtres qui lui ont servi de modèles. Et ceci est une des curiosités du livre ; c'est aussi une de ses hardiesses.

Il est toutefois permis de se demander si, dans la réprobation infligée à la caste, M. Eekhoud a suffisamment tenu compte des circonstances spéciales, des influences adventices dont la mali-

gnité peut flétrir à leur insu des consciences bien nées. Parmi ces âmes tarées, n'en est-il pas en qui des lys pouvaient éclore mais qu'une malaria intellectuelle, respirée dès l'enfance, a rendues irrémédiablement stériles ? En d'autres termes sont-elles toutes également blâmables ? Nous ne le pensons pas. Un peu de pitié est parfois due à ces égarés des asphyxiantes régions de l'égoïsme dur. M. Eekhoud — qui se montre, à d'autres propos, d'une clémence évangélique — arriverait peut être à ce sentiment s'il n'en était empêché par sa haine du progrès. Pour lui, le progrès n'existe pas. Progrès ces procédés barbares qui, pour arracher à la Nature une part infime de ses secrets, sacrifieront, tueront lentement par des tortures quotidiennes les belles filles aux joues rouges et les solides gars trapus ? ! Le romancier n'admet rien au-delà de cette objection. Sa haine percera constamment. Qu'un appareil à frapper le champagne ne fonctionne pas, M. Eekhoud s'écriera « c'est le cas de la plupart des appareils perfectionnés. » Cette phrase n'a l'air de rien et elle dit tout. Du monde mécanique la pensée émigre aisément vers le monde animé. Le bourgeois à son tour devient un appareil perfectionné ; comment, dès lors, en attendre de bons résultats ? C'est à sa fidélité aux mœurs primitives que Daelmans-Deynze doit de ne s'être pas ravalé. Le progrès détruit la nature et ce qu'il offre en échange est un vain leurre.

Ne cherchez pas ailleurs la raison pour laquelle M. Eekhoud élève si haut les frustes *kerels*, les ouvriers, les débardeurs, les *jongens van Antwerpen* coiffés de casquettes, tous ceux aux grègues de velvétine passés, aux mains rudes et calleuses. Il se sent porté pour ces « paroissiens » parce qu'ils perpétuent la chaude effluence de l'humanité première et que les générosités, les élans fraternels, les bonnes inspirations ne les trouvent pas en défaut quand sonne l'heure du dévouement ou du devoir. Ah ! il ne cache point leurs côtés faibles, il ne cèle pas la brutalité de leurs plaisirs, de leurs passions. Mais qu'importe cela s'ils peuvent, à d'autres moments, être compatissants et partageux ? Et puis ne sont-ils pas sincères, l'hypocrisie civilisée entacha-t-elle jamais leur conduite ? Pour célébrer ces êtres choyés, M. Eekhoud ne trouve pas de termes assez forts. Des héros ! des dieux ! proclame-t-il. Il nous fait descendre au fond de leur moi et nous montre quelles vivaces floraisons y germent et s'y entr'ouvrent.

Laurent Paridael, le pivot du roman, va à ces malchanceux lorsque son tuteur, le fabricant Dobouziez, le renie. Or, d'après des détails biographiques que chacun a pu lire, Laurent Paridael serait, dans une certaine mesure, M. Georges Eekhoud lui-même. Celui-ci a donc tenté, dans la *Nouvelle Carthage*, sa propre psychologie et il l'a faite avec une justesse surprenante. Ses volumes antérieurs nous le montrent bien comme il se montre ici. Le fond du caractère de Paridael est dû à une nostalgie térébrante éprouvée durant les années de collège où il était exilé à l'étranger. A son retour au pays la trace indélébile de cette nostalgie favorisera

l'éclosion de sa personnalité mais, loin de disparaître, la disposition première se complique, se transforme et devient, suivant l'expression de M. Albert Giraud, une sorte de nostalgie de la déchéance. Toutes les lumières de cette personnalité s'allumeront à ce foyer. Tous les sentiments de Paridael sont nostalgiques et, par suite, tous sont profonds et contenus. Ce déclassé, ce contumace, a des pudeurs exquises, des craintes extraordinaires de froisser. Le bien qu'il rêve de réaliser, il n'osera s'y consacrer de peur de n'être pas compris ou bien il l'accomplit comme s'il se rendait coupable des plus noirs méfaits. On comprend qu'avec de telles dispositions la vie intérieure devienne de beaucoup la plus intense. Un homme d'état français disait un jour à Gambetta: vous voyez seulement mes épines; mes roses croissent en dedans. Ce mot-là, Paridael pourrait l'arborer comme une devise. Au dedans, en effet, demeurent ses seules joies. Faute d'expansion, elles sont des joies tristes prédisposant celui qui les éprouve à se pencher sur toutes les souffrances mais le poussant aussi, par un besoin d'étourdissement, à de vertigineux excès. Dans l'occurrence, il y avait donc à décomposer un double reflet. Pour nous révéler la mobilité de ce reflet il fallait une vue exercée. M. Eekhoud la possédait. Il nous fait toucher les raisons transformant son héros et il observe les moindres frémissements d'un tempérament sensible à l'excès.

Le besoin d'affection! voilà la plaie secrète de cette nature déconcertante. De l'affection! elle en demande partout, elle en cherche jusque dans les rues désertes de sa ville natale. Cette ville, comme l'écrivain l'aime — d'un filial amour! Il l'aime toute entière, avec ses vieilles artères, ses maisons branlantes, ses quais encombrés, ses bassins peuplés de mats. Ville renégate, ville corrompue, envahie par l'élément étranger mais belle quand même et chère toujours. Anvers! il prononce ces syllabes avec respect, avec ravissement. Et il n'est pas un coin qu'il n'ait exploré, dont il n'ait senti la vie intime se répercuter en lui. Vous rappelez-vous les *Nuits blanches* de Dostoïevsky? Le farouche romancier note la sympathie qui s'établit entre le promoteur assidu et les choses les plus matérielles — les maisons par exemple. Eh! bien cette sympathie vous la trouverez formulée dans la *Nouvelle Carthage* d'une manière plus directement personnelle et aussi pathétique. « Laurent, lisons-nous, s'enfonça plus avant dans la ville, errant filialement dans les ruelles menacées et accordant à ces murailles agonisantes une part de la sympathie et de la mansuétude éprouvée pour les expulsés. »

Que de remarques seraient encore à faire — remarques applicables à tout l'œuvre de M. Eekhoud car les différentes parties de cet œuvre se complètent et se fondent. *La Nouvelle Carthage* étant le cœur de cet ensemble, la forme du romancier anversoïis peut y être étudiée sous toutes ses faces. M. Eekhoud note d'un trait ferme et large les êtres et les choses. Sa langue a des accents païens, des notes chaudes comme d'un Rubens, des clartés ensor-

celantes pareilles à celles de Goya. A d'autres endroits, on lui trouve l'impressionnisme d'un Raffaëlli auquel l'apparente son amour des banlieues appauvries et souffreteuses. Toujours sa couleur est surprenante, magnétique dirions nous pour employer une de ses expressions. Des phrases passent en cyclones, d'autres sont douces comme un soir de moisson. La réalisation est savante jusqu'au bout, et, si le chapitre des *Elections* offre quelques défaillances, *la Bourse*, *les Emigrants*, *la Cartoucherie*, *le Riet Dijk*, *les Runners* sont inattaquables. M. Eekhoud emploie volontiers le mot « topique » Ce mot convient excellemment pour désigner son faire. Et la *Nouvelle Carthage* est un des rares romans belges qui soient simultanément d'une haute science et d'une intensité troublante.

ALBERT ARNAY.

AU PROCHAIN (1) : C. Lemonnier : *Paroles pour Georges Eekhoud*. — René Ghil : *Le Vœu de Vivre III*. — Alfred Massobieu : *l'Or des Songes*. — G. Relira : *Nuit de Poète*. — L. des Rieux : *Espoir dans l'Ombre*. — Ed. Coutances : *Neige fleur*. — A. Daxhelet : *Unc Ame Wallonne*. — Justus Severus : *Africanus*. — P. Leclercq : *Ibis*. — José Hennebicq : *Le Verbe Auroral*. — etc.

AVONS REÇU : Joseph Leroux : *Vos Nationalités et vos Patries, discours prononcé sur le tombeau de Pierre Leroux*. — (Paris. — Imprimerie des Arts et Manufactures).

---

(1) L'abondance des matières nous oblige au dernier moment à remettre la critique des livres de MM. Lemonnier, Ghil, des Rieux, Massobieu, Daxhelet, Coutances, Severus et Relira. Nous prions les auteurs de vouloir bien nous excuser.

N. D. L. R.



## TABLETTES

A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1894, des réformes importantes seront apportées à notre œuvre. Parmi les littérateurs qui prendront désormais une part active à la rédaction du Réveil, nous pouvons citer dès à présent, MM. Max Elskamp, Paul Gérardy, Richard Ledent, Grégoire leRoy, Maurice Maertelincx, Henry Maubel, Pierre M. Olin, Henri de Bégnier, Stéphane Richelle, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, et d'autres, parmi lesquels les plus fiers artistes de l'actuelle littérature.

La revue subira également de notables améliorations bibliographiques ; son ornementation sera particulièrement soignée, son format sera agrandi, et le nombre de pages augmenté dans une large mesure, sans modification du prix d'abonnement.

Une place plus importante sera donnée à l'ornementation.

Vers le 10 janvier paraîtra un numéro triple d'étranges.

Une conférence sera donnée par M. Paul Verlaine, le Vendredi, 15 décembre, à 8 1/2 du soir, en la Salle du Réveil, Marché aux Grains, 7, à Gand. On peut se procurer des cartes, au prix de 3 francs, en s'adressant à M. l'administrateur du *Réveil*, rue Neuve St-Pierre, 71, à Gand.

Le Banquet offert à Georges Eekhoud par toute l'élite intellectuelle belge a eu lieu à Bruxelles, le Samedi 28 novembre, en les salons du Gand Hôtel. Le Réveil était représenté par M.M. Friche, Srasquier et Lucien de Busscher.

La *Libre Esthétique*, définitivement constituée, ouvrira en février prochain, à Bruxelles, son premier salon. La direction des expositions est confiée à M. Octave Maus, celle des concerts, à M. Eugène Ysaÿe, professeur au Conservatoire ; celle des conférences à M. Léon de Lantzenheer, avocat près la Cour d'Appel,

\*  
\*  
\*

Il vient de se fonder à Bruxelles un théâtre littéraire. C'est le titre de l'entreprise nouvelle qui a pour initiateur et directeur M. Maurice Chomé, professeur au Conservatoire. Ce théâtre sera consacré à l'œuvre dramatique d'écrivains de quelque époque et de quelque nationalité qu'ils soient. Son existence est assurée. Chaque pièce ne sera représentée qu'une fois. Il y aura quatre spectacles dans le courant de l'hiver ; le premier au commencement de décembre. Le programme de cette soirée, qui aura lieu à l'*Athambra*, sera composé de L'ÉTOILE, un acte de Jean Richepin, et LE ROI GONZAQUE, trois actes d'Henri Signoret. Ces pièces, dont les auteurs surveillent les répétitions, seront interprétées par des artistes des principaux théâtres de Paris.

\*  
\*  
\*

En janvier prochain sera fondée à Namur une nouvelle publication baptisée : *La Revue*, dirigée par notre excellent confrère M. Charles Frappart.

\*  
\*  
\*

Paraîtra prochainement, LE BONHEUR IRRÉEL, par Fernand Boussel un volume de proses, in-16, tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollando Van Gelder, au prix de deux francs.

Ce volume inaugurera les Editions du *Réveil*. A paraître successivement : *Les Mirages*, de Frédéric Friche ; *Vers les Lointains*, d'Auguste Viercet, etc.

\*  
\*  
\*

Un malentendu nous a fait attribuer à M. Gabriel Boulages les vers ; *Barques Normandes*, parus au numéro d'octobre, page 308. Ces vers sont de M. Antoine Sabatier, devant qui nous aplatissons nos excuses.



## TABLE DES MATIÈRES (1)

### PAUL ALÉRIEL

*Du Soir* . . . . . 224, 270

### J. MARIUS ANDRÉ

*Ce Couchant* . . . . . 296

### ALBERT ARNAY

*Trois petites sœurs* . . . . . 35

*Sonnet* . . . . . 196

MAX ELSKAMP . . . . . 235

*Chronique Littéraire* . . . . . 282, 316, 362

### CATULLE BLÉE

*Vers de Novembre* . . . . . 5

*Fragment* . . . . . 50

*Chant de Départ. Vers d'Avril. Pour la Môme* . . . . . 148

### LUCIEN DE BUSSCHER

*Heures d'Hiver. Cygnes* . . . . . 8

*Lied* . . . . . 36

*En la Saison claire* . . . . . 151

*Idylle. Poïètès* . . . . . 243

*Soirs. Songerie. Fragment d'un Poème* . . . . . 343

### CHRONIQUE LITTÉRAIRE

23, 81, 123, 134, 247, 282, 315, 362.

(1) Les titres des poésies sont imprimés en italique.



## EMMANUEL DELBOUSQUET

<i>de : En les Landes : L'Aveu sans Paroles . . . . .</i>	10
<i>des : Légendes : Un Prélude . . . . .</i>	43
— <i>Le Camp. Par delà les Sables d'or . . . . .</i>	152
<i>Fragment . . . . .</i>	206

## EUGÈNE DEMOLDER

<i>Vague Croquis de vieille Couleur . . . . .</i>	38
<i>Matines . . . . .</i>	188

## PIERRE DEVOLUY

<i>de : Altruisme . . . . .</i>	181
---------------------------------	-----

## GABRIEL DUCOS

<i>Souvenance . . . . .</i>	130
-----------------------------	-----

## ERNEST DUPONT

<i>Recurrences . . . . .</i>	303
------------------------------	-----

## EDGY

<i>Nuit d'Automne . . . . .</i>	20
---------------------------------	----

## GEORGES EEKHOUD

<i>Des Angliers . . . . .</i>	193
-------------------------------	-----

## MAX ELSKAMP

<i>Dimanche retrouvé . . . . .</i>	189
------------------------------------	-----

## CARLOS DU FAY

<i>Ronde de Nymphes . . . . .</i>	16
-----------------------------------	----

## MARCEL FLEURY

<i>Prière à Dame la Lune . . . . .</i>	132
<i>Vers d'Amour . . . . .</i>	361

## CHARLES FRAPPART

<i>Au Satyre. A l'Enfant impure . . . . .</i>	41
<i>Aveux de Tityrus . . . . .</i>	201

## ADOLPHE FRÈRES

*Clairière* . . . . . 191

## FRÉDÉRIC FRICHE

Les Yeux . . . . . 73  
 Le Sage . . . . . 108  
 Amyntas . . . . . 146  
 L'Adolescent las. . . . . 246  
 M. CLAIR TISSEUR. . . . . 280  
 La Mousmé. . . . . 298

## JOACHIM GASQUET

Les tièdes Voluptés des Nuits mélancoliques . . . . . 207  
 L'Initiation Wagnérienne . . . . . 289

## AIMÉ GEENS

*Vers* . . . . . 79  
 Au Hasard . . . . . 111  
*Incantation* . . . . . 233

## PAUL GÉRARDY

*Les Pèlerins de Byzance* . . . . . 192

## EDMOND GLESENER

*Devers la Coupe* . . . . . 234  
*Crépuscule*. Esquisse . . . . . 297

## ARNOLD GOFFIN

Aspirations. . . . . 1  
 Vénus Florentine . . . . . 187

## JOSÉ HENNEBICQ

Lettre ouverte à MM. Raymond Nyst et Léon Donnay . . . . . 46  
*Épître très simple*. . . . . 73  
*La Mort des Glaives. Clair de Lune* . . . . . 105  
 Le Mot de la Fin. . . . . 133

S. HIXE	
Chronique artistique : Le Salon de Bruxelles . . . . .	311
AUGUSTE JENART	
L'Abyrne . . . . .	321
PHŒBUS JOUVE	
<i>Au Seuil pâle</i> . . . . .	7
Minute de Crépuscule. Pour des Ames. <i>Sagesse</i> . . . . .	51
<i>Soirs blancs.</i> . . . . .	129
Paroles dans l'Ombre . . . . .	241
GEORGES KELLER	
<i>Prière</i> . . . . .	291
TRISTAN KLINGSOR	
<i>Le Baladin. Pour la Folie</i> . . . . .	109
<i>Chansons</i> . . . . .	359
ALFRED LAVACHERY	
Noël lointain . . . . .	61
Prose. Chiens Errants . . . . .	155
Conte en Biscuit. Le Jardin de l'Aveugle. L'Idole. Tambours et Trompettes . . . . .	227
EMILE LECOMTE	
<i>En Plaine</i> . . . . .	240
CAMILLE LEMONNIER	
Le Prêche . . . . .	100
JOSEPH LOUBET	
<i>Prescience. Celle qui fut mauvaise.</i> . . . . .	74
<i>Vers les Palmes</i> . . . . .	131
Cantilène. <i>Caravane</i> . . . . .	239
MAURICE MAETERLINCK	
<i>Ballade</i> . . . . .	145
<i>Matin</i> . . . . .	186

STÉPHANE MALLARMÉ	
Pelléas et Mélisande . . . . .	161
GEORGES MARLOW	
<i>Sonnet.</i> . . . . .	15
<i>Automne. — Légende</i> . . . . .	203
PAUL MASSON	
Les Gnomiques du Five o'clock . . . . .	212
HENRI MAUBEL	
Le Rêve de Ghislaine, cette nuit-là . . . . .	190
CAMILLE MAUCLAIR	
<i>Historiette d'Automne</i> . . . . .	170
GÉO MAUVÈRE	
<i>Les Dieux et les Bergers. Jalousie. Soir de Tempête</i> . . . . .	39
Nos Amis, les Amants. . . . .	217
HENRI MAZEL	
Pentaptyque renaissance . . . . .	3
Vieux Saxe (fragment). . . . .	172
ALBERT MOCKEL	
Au fond du Panier . . . . .	197
MULTATULI	
(traduction d'EMILE VAN HEURCK.)	
Le Banjir . . . . .	116
La Prière de l'Athée . . . . .	159
Epigraphe de Max Havelaar. — Autour des Idées . . . . .	304
(Traduction de H. MEYERS d'ESTREY et JULES PÊE).	
L'Ecole des Princes (fragments) . . . . .	346
RAYMOND NYST	
Lettre ouverte à M. José Hennebicq et à ses pairs . . . . .	122

	PIERRE. M. OLIN	
Harpé solaire . . . . .		204
	LÉON PASCHAL	
Les Aiglons . . . . .		58
	SANDER PIERRON	
Le Destin . . . . .		55
	EDMOND PILON	
La Galère Idéale . . . . .		271
	HENRI DE RÉGNIER	
<i>Exergue</i> . . . . .		165
	LA RÉDACTION	
Quelques mots . . . . .		97
	VICTOR REMOUCHAMPS	
<i>Vers. Au fond de l'Herbe lasse. Tentation</i> . . . . .		209
<i>Chanson malade</i> . . . . .		269
	LE RÉVEIL	
A «la Jeune Belgique.» . . . .		33
	LIONEL DES RIEUX	
<i>Perverse</i> . . . . .		336
	GEORGES RODENBACH	
<i>Une Eau</i> . . . . .		2
	FERNAND ROUSSEL	
Les Blanchés Fiançailles . . . . .		257
<i>La petite Enfant lasse</i> . . . . .		265
Le Bonheur Irréel . . . . .		293
Fleurs Maladives . . . . .		338

## ANTOINE SABATIER

<i>Martyre</i> . . . . .	266
<i>Barques Normandes</i> . . . . .	308
<i>Chairs de Femmes</i> . . . . .	337

## MAXIME SANGHI

Chronique Artistique : l'Exposition des <i>Wij Willen</i> ; Francis Nys . . . . .	27
Binjé et Marcette ; Stacquet, Uytterschaut et Hagemans . . . . .	90

## PAUL SAINTE BRIGITTE

<i>Ballade d'Autrefois</i> . . . . .	113
--------------------------------------	-----

## RODRIGUE SÉRASQUIER

<i>Le Pharaon</i> . . . . .	12
<i>L'Orgueilleuse</i> . . . . .	60
<i>Soir de Printemps</i> . . . . .	99
<i>des : Chansons à Chloris</i> . . . . .	157
<i>L'Apparue</i> . . . . .	245
<i>Matin. Sieste. Devers la Mer</i> . . . . .	301

## FERNAND SÉVERIN

<i>Mélicerte</i> . . . . .	49
<i>Songes</i> . . . . .	202

## EMMANUEL SIGNORET

Documents pour une Esthétique . . . . .	167
---	-----

## CHARLES SLUYTS

<i>de : la Vie latente</i> . . . . .	216
--------------------------------------	-----

## PAUL SOUCHON —

<i>Conseil à Galathée</i> . . . . .	215
<i>Crépuscule ancien. Chanson de Fiançailles</i> . . . . .	292

## ARTHUR SOUCHOR

<i>Juste Sentence. Au clair d'une Lune</i> . . . . .	205
<i>Image</i> . . . . .	360

## SULLY HUNTLEY

La Légende de Tacru, le Gadelier . . . . . 267

## TABLETTES

30,94,127,142,252,288,320,376.

## VALMY BAISSÉ

*Sainte Thérèse* . . . . . 121  
*Les Vitraux* . . . . . 278

## EMILE VAN HEURCK

A la Vesprée . . . . . 77

## CHARLES VAN LERBERGHE.

*Chant du Matin* . . . . . 185

## ÉMILE VERHAEREN

*Chanson Morne* . . . . . 178

## FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

*Vers* . . . . . 166

## AUGUSTE VIERSET.

L'Initiatrice (fragment) . . . . . 340

## AUGUSTO VILLELA.

(Traduction d'ANTONIO MARQUES)

Tableau . . . . . 19  
 Sonnet. . . . . 80









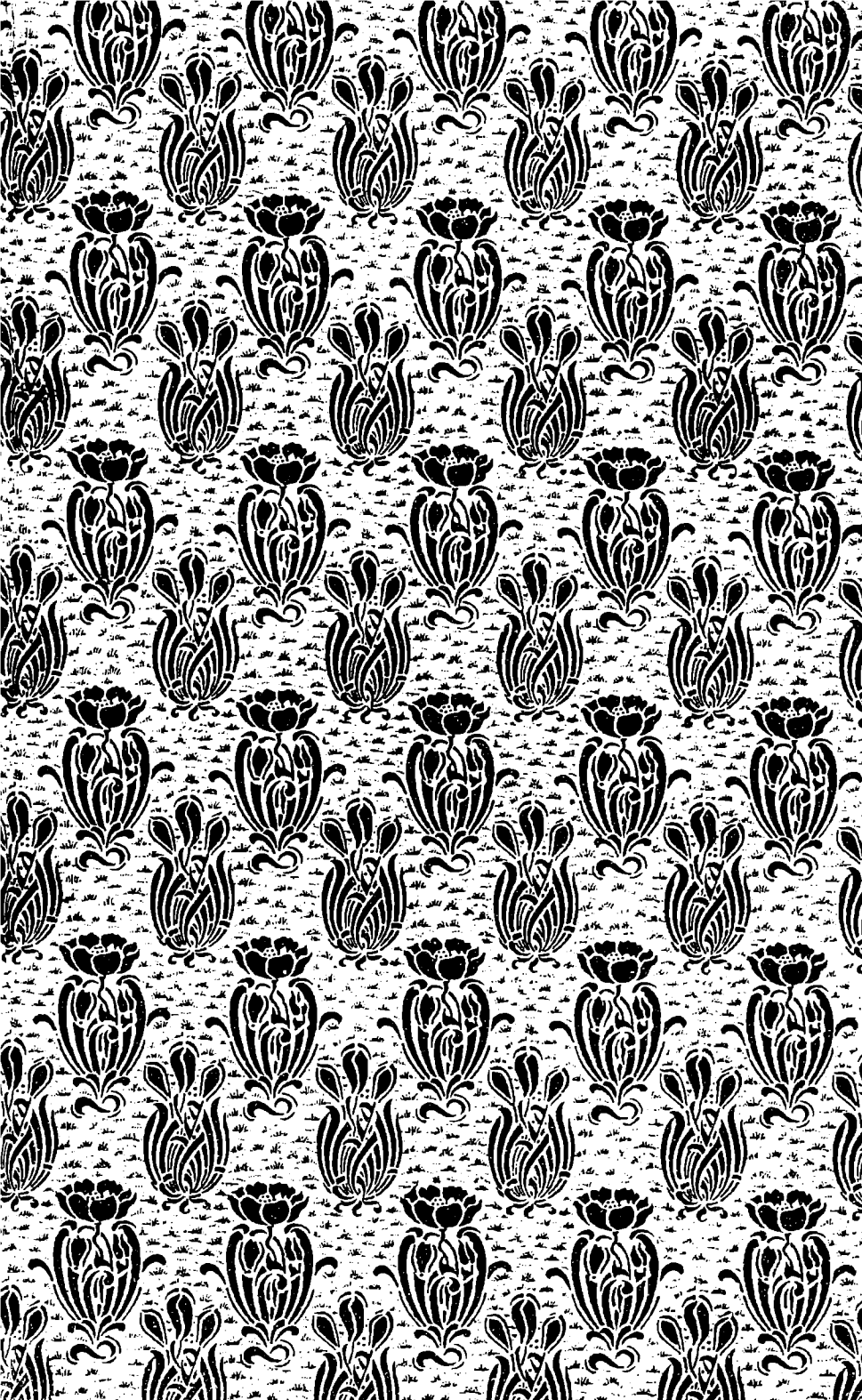


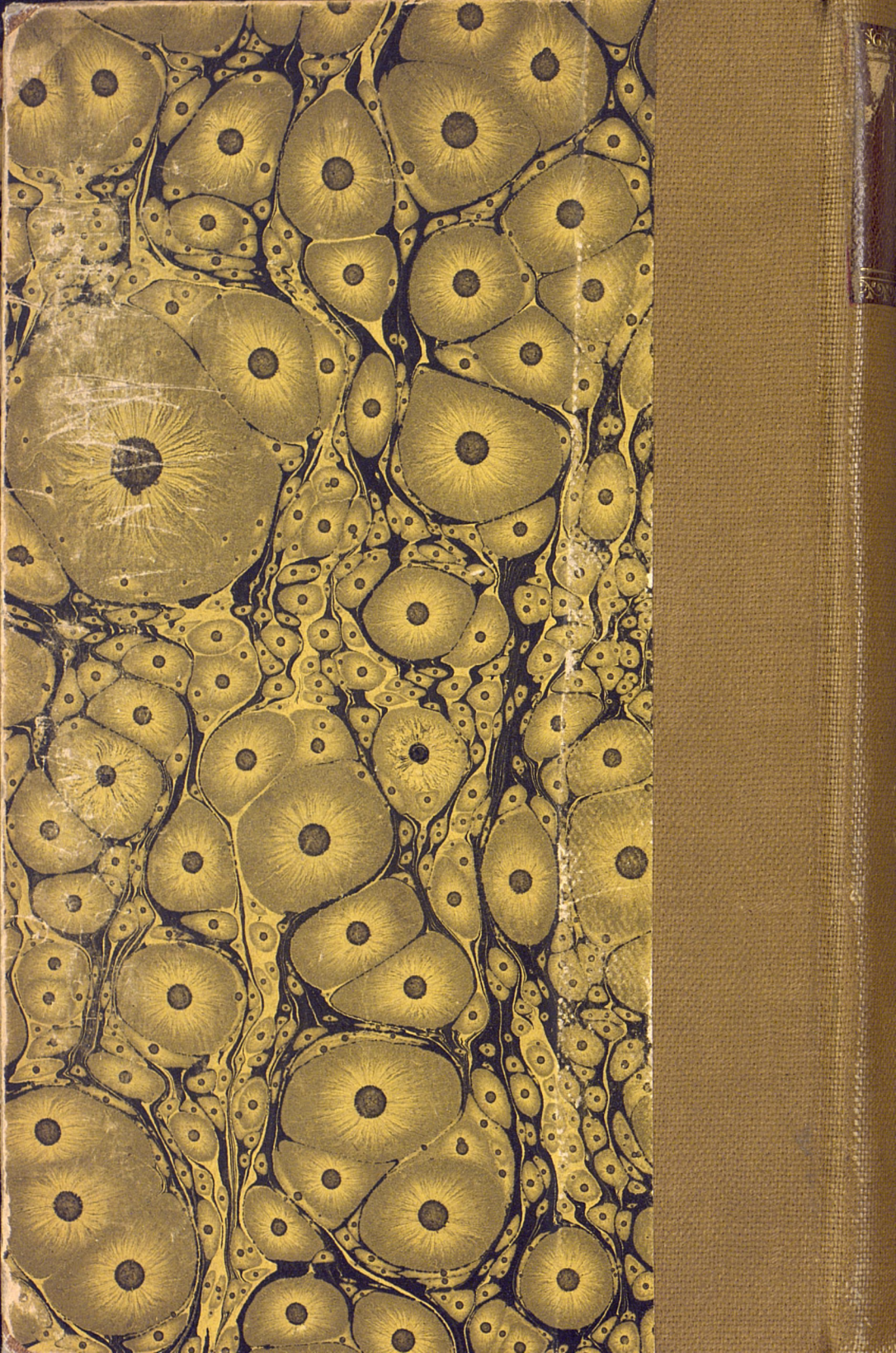
EXTRAIT DU RÈGLEMENT

- « Le prêt est consenti pour un mois . . .
- « Le dépassement du délai réglementaire entraîne la perception de 5 frs par volume, quelle que soit la durée du dépassement.

15 MARS 1962

20. 2. 1970





## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.